

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

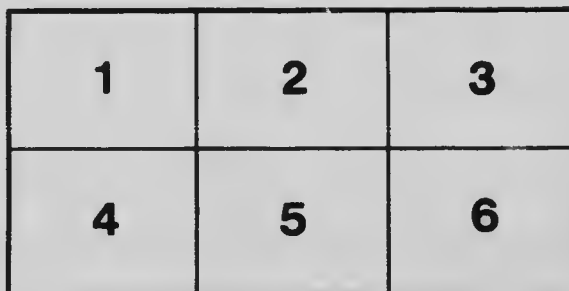
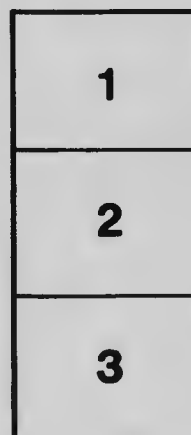
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contains the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

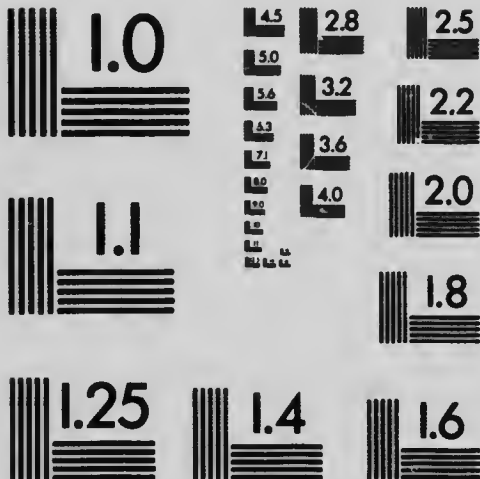
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Le Livre Populaire

HENRI CONSCIENCE

LA

GUERRE DES PAYSANS

Première Edition



C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS

1610 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL,

LIVRES POPULAIRES

A BON MARCHÉ

P. d'Aigremont	Sans Mère, 1 volume illustré de 960 pages val. \$3.00 pour. \$1
G. Le Faure	La Guerre sous l'eau, illustré. 1
P. Mael	Marc et Lucienne, 2 vol..... 1
E. Richebourg	La Comtesse Paule, 3 vol..... 1
"	Petite Mère, 2 vol..... 1
P. de Courcelle	La Voleuse d'Honneur, 2 vol. 1.
S. d'Irivy	Christiane, illustré 8
C. Le Goffic	L'Erreur de Florence, illustré..... 8
H. Ardel	Le Rêve de Suzy, illustré..... 8
A. Cambry	La Vierge de Raphaël..... 8
R. Bazin	L'Isolée..... 8
P. et V. Marguërite	Le Prisme..... 8
P. Mael	Petite Fille d'Admiral..... 8
E. Richebourg	Les Amoureuses de Paris, 2 v. 5
P. de Courcelle	Le Crime d'une Sainte..... 4
E. Charette	Aimé de son Concierge..... 4
E. Gaboriau	La Corde au Cou..... 4
Melle M. V.	Presque une Femme..... 35
A. LeRoy	Le Mariage de Laure..... 20
L. Mesnage	Vengeance de Femme..... 20
C. Guërout	La Bourgeoise d'Anvers..... 20
Fenimore Cooper	Le Chasseur de Daims, 3 vol.. 20
J. de Gastyne	L'Affaire du Sénéral..... 20
"	Mère Crucifiée..... 15
R. Bringer	Les Exploits de Capestoc..... 10
J. H. Rosny	L'Aiguille d'Or..... 10

LIBRAIRIE DEOM FRERE

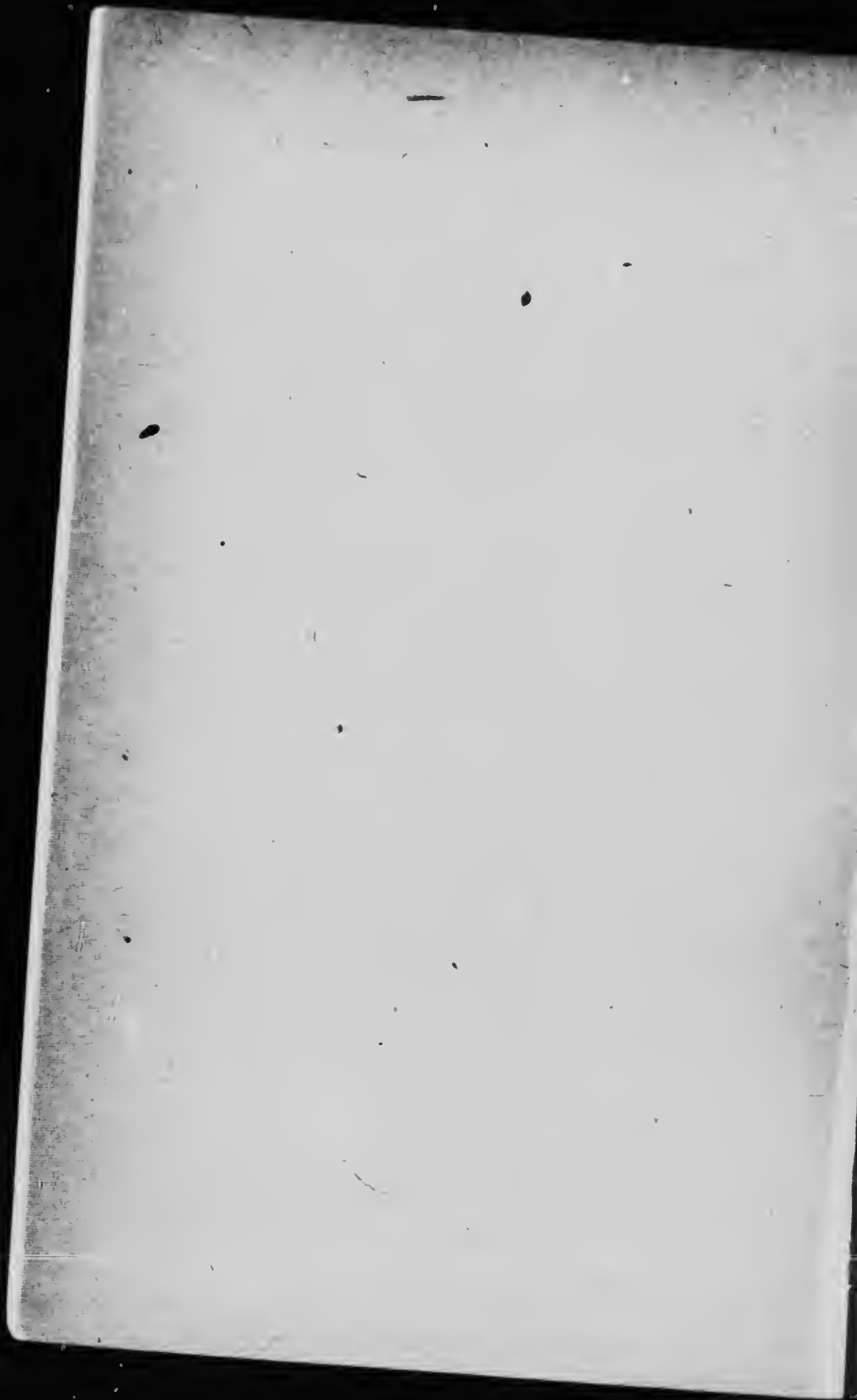
1877 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

RES

stré
our. \$1.50
tré. 1 00
... 1.50
... 1.50
... 1.00
ol. 1.00
... 88
tré 88
... 88
... 88
... 88
... 88
y. 50
... 40
... 40
... 40
... 35
... 20
... 20
... 20
... 20
... 20
... 15
... 10
... 10

LA
GUERRE DES PAYSANS

AL.



LA LITTERATURE MODERNE

HENRI CONSCIENCE

LA
GUERRE des PAYSANS



C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

PT6411

B6414

1905

LA GUERRE DES PAYSANS

SCENES HISTORIQUES

Du XVIIIe siècle

PROLOGUE

1793

La Belgique est le pays natal de la liberté; quelque profond que soit le regard que nous nous efforcions de jeter dans notre histoire, nous trouvons toujours, même dans les temps les plus éloignés de nous, les habitants des villes belges jouissant de larges libertés. Ces libertés dérivait d'un droit populaire, droit faisant partie des moeurs et de la législation de nos ancêtres, dès avant leur venue sur le sol de notre patrie.

Grâce au progrès rapide de la civilisation chez les peuples de la race germanique, les communes du plat pays acquirent aussi, peu à peu, la consécration légale de leur indépendance. A la fin du moyen âge, alors qu'en beaucoup de pays plus grands, alors qu'en France surtout on était encore trop accoutumé à la servitude pour pouvoir songer à la liberté,—les rapports entre le

prince et le peuple s'appuyaient chez nous sur de solides fondements, et les devoirs et les droits de chacun étaient réglés par des lois écrites.

Que la passion du libre développement et de l'indépendance constitue un élément essentiel du sang que nous ont transmis nos aïeux, c'est ce qu'atteste incontestablement la destinée même qui est tombée en partage à la Belgique depuis qu'elle existe. Quelle a été en effet, la vie de notre nation depuis son origine jusqu'à nos jours? Ne fut-ce pas un combat, une lutte non interrompue, une continuelle effusion de sang, un gigantesque déploiement d'efforts pour la défense de la liberté?

Malgré tous les malheurs que leurs ancêtres avaient eu à supporter pendant tant de siècles, et bien que plus éprouvés que tout autre peuple au monde, les Belges avaient, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, gardé intacte leur indépendance civique. La Joyeuse entres, loi fondamentale du pays, fixait encore, à cette époque, les devoirs et les droits du prince et du peuple, et, à chaque avènement au trône, elle était, selon la coutume antique, solennellement jurée sous le ciel bleu.

A la même époque, se préparait sur le sol français une tempête qui devait ébranler l'Europe entière jusqu'en ses derniers fondements.

L'immoralité publique et l'iniquité déhontée de ceux qui, en France, à titre de chefs légitimes du peuple, devaient servir d'exemple à celui-ci, avaient, dans ce grand pays, rendu les esprits mûrs pour recevoir une doctrine qui niait toute autorité et par suite semblait devoir anéantir à jamais la source de l'arbitraire et de scandaleux déportements.

D'orgueilleux esprits, armés de toutes les ressources de la science et de l'art, versaient lentement et avec une ferveur calculée, le poison du doute dans le sein du peuple. Ils proclamaient l'homme Dieu de la création

et niaient le Dieu du ciel; ils allumaient dans toutes les âmes le sentiment des droits de l'homme et étouffaient jusqu'à la dernière étincelle du sentiment du devoir.

Pleins de haine contre tout ce que leurs pères avaient édifié ou vénéré, ils jetaient la raillerie à pleine mains sur la religion et la moralité, sur toute espérance, sur toute foi;—trop ardents à l'oeuvre et trop superbes pour nettoyer le champ envahi par l'ivraie, ils préférèrent bouleverser le sol de fond en comble afin de pouvoir interroger un stérile désert et voir ce qui surgirait de son sein dévasté. En un mot, ils appelaient la malédiction et l'anéantissement sur tout ce qui existait, et entraînent le peuple français dans une voie qui n'avait pour jalons que les ruines éparses d'une société qui n'était plus.

Bientôt, lorsqu'il ne demeura plus rien dans les coeurs que la haine et l'incroyance, que la soif de la vengeance et l'aveugle désir de l'inconnu, — les fruits de l'arbre du doute se manifestèrent.

Paris, comme si l'enfer même eût été couvé sous son sol depuis des siècles, Paris entra en éruption et éclata en une inconcevable furie... Ce volcan, gros de toutes les passions humaines, versa sa lave en torrents furieux jusqu'au-delà des frontières de la France...

L'étranger qui s'érigea sur-le-champ en réformateur du monde, nous offrit sa liberté à la condition que nous accepterions les chaînes de l'esclavage en France.

Nous qui étions nés avec la liberté et qui l'avions possédée pendant tant de siècles, nous ne reconnûmes pas cet héritage de nos aïeux dans la repoussante image de l'esprit de doute, du meurtre, de la dévastation et de la violence. L'indépendance de notre pays nous était toujours chère par-dessus tout.. Nous refusâmes et fûmes écrasés sous la brutale supériorité du nombre.

En novembre 1792, la bataille de Jemmapes livra

notre patrie, sans défense et abandonnée de tous, plus terrible oppression.

Les émissaires des clubs parisiens, où Danton, et Robespierre trônaient comme des dieux du néant, répandirent sur la Belgique comme un nuée de beaux avides de curée.

Pour cette fois ils ne demeurèrent que quatre dans notre pays; et cependant ce court laps de temps leur suffit pour mettre au pillage nos plus belles églises pour entasser les vases sacrés dans des tonneaux et les conduire en France, pour frapper les communes de contributions militaires, pour faire vider aux bourgeois aux paysans leurs boutiques et leurs granges en échange d'un papier-monnaie sans valeur, et emmener ailleurs sur d'innombrables chariots l'or et les richesses de la Belgique vers leurs antres insatiables, vers Paris inondé de sang.

Se courbant sous la formidable puissance de la révolution, le peuple belge vit, avec une muette stupeur, l'anéantissement de ses libertés, de son bien-être, de sa religion, de ses moeurs; et s'il resta encore une étincelle d'espoir dans quelques coeurs, ce ne fut que grâce à une inébranlable confiance en la toute-puissance de Dieu et en l'assistance du ciel. Tout secours humain semblait vain et impuissant contre l'innombrable multitude des envahisseurs.

Et pourtant il vint un jour de délivrance: les Autrichiens battirent l'armée française à Neerwinden le 18 mars 1793.—L'étranger quitta notre sol.

Alors notre patrie, délivrée de l'amère oppression, reprit haleine. Lois, moeurs, langage, religion, tout retrouva sa première forme; chacun envisagea l'avenir avec confiance, le commerce reprit immédiatement; les champs dévastés ou abandonnés reçurent à la hâte de nouvelles semences; les signes de la domination étrangère furent arrachés; les églises furent ornées de nou-

eau;—et partout, aussi bien sur les visages que dans
les cœurs, rayonna la joie de se sentir libre et la recon-
naissance envers Dieu pour cette délivrance inespérée.

Ce que nous allons raconter s'est passé dans un vil-
lage de la Campine brabançonne, que, pour certains mo-
ments graves, nous désignerons par le pseudonyme de
Waldeghem.

Ce village était situé à quelques portées d'arbalète
d'une grande chaussée de terre; l'endroit où se trouvait
son humble petite église apparaissait de loin comme un
arc de majestueux tilleuls au-dessus desquels s'éle-
vait seule la croix du clocher, comme pour indiquer
qu'une association humaine habitait en ce lieu à l'om-
bre du temple de Dieu.

De plus près, Waldeghem offrait un aspect riant et
gai: les toits de ses chaumières étaient couverts de
mousse, les façades tapissées de vignes ou à demi en-
trevelées sous le paisible ombrage de larges noyers. Mais
on y remarquait aussi quelques maisons de plus haute
apparence: le presbytère, reconnaissable à la clochette
d'alarme, était situé près du cimetière; non loin de là,
la demeure moins élevée mais cependant gentille du sa-
cristain—maître d'école; plus avant dans le village, la
belle maison du notaire, et au-delà encore la vaste bras-
serie avec ses étables et ses dépendances.

Entre les maisons et les chaumières qui semblaient
semées au hasard des deux côtés du chemin, demeu-
raient des espaces vides à travers lesquels le regard pou-
vait errer sur des champs fertiles et de grasses prairies
et s'élevait enfin jusqu'à une ceinture de bois impéné-
trables qui entouraient le village de toutes parts et le
faisaient ressembler à une délicieuse vallée encadrée de
hautes montagnes.

Un jour d'été de l'an 1793, c'était kermesse à Wal-
deghem.

Devant l'église, sous les hauts tilleuls s'élevaient tou-

tes sortes d'échoppes couvertes de toile tendue; mais qui s'y vendait on ne pouvait le voir, car les bacheliers, les bras croisés sur la poitrine ou assis sur une caisse ou un banc, semblaient attendre paisiblement près de leurs boutiques fermées.

Devant quelques cabarets on avait dressés des tables de toile à voiles évidemment destinées à être offertes comme salles de danse aux villageois. Dans ces tables aussi tout était calme et silencieux.

A voir le chemin du village, on eût pensé que la kermesse avait fini la veille, et que la population fatiguée, par paresse, n'avait pas encore enlevé les indices de ses réjouissances.

Ce calme universel eût pu sembler étonnant, car il était à peine trois heures de l'après-midi, si en jetant un regard à travers les espaces vides qui séparaient les chaumières, on n'eût trouvé le mot de l'énigme.

Le long des sentiers qui, sortent des bois touffus et serpentaient vers l'église à travers les prairies et les champs, s'avançaient de nombreuses familles: hommes et femmes, enfants, portaient en main un livre de prières, un chapelet, ou l'un et l'autre à la fois.

Comme ces étroits sentiers ne pouvaient livrer passage qu'à une seule personne, ces gens s'acheminaient un à un en file pressée. De loin leur marche paraissait très lente; et n'eût été que la toilette des femmes émaillée de rouge vif, de vert, de jaune, de blanc, ou le doigt sur le bleu sombre du costume des hommes qui trahissait le mouvement, on eût cru souvent que ces lignes de peuplè se tenaient tout à fait immobiles dans la campagne.

Ainsi les habitants de la commune de Waldeghem se rendaient de toutes parts à l'église pour assister au salut solennel qui devait bientôt commencer.

Si l'on n'apercevait pas encore le même mouvement au centre du village, cela provenait d'une habitude cal-

culée des paysans qui quittent la maison d'autant plus tard qu'ils habitent plus près de l'église: de là vient que le mouvement commence aux extrémités de la commune et s'étend par degrés de proche en proche jusqu'à ce que le son de la cloche fasse accourir du cabaret les retardataires pour ne pas manquer le commencement de l'office.

Et vraiment personne n'eût voulu s'y exposer ce jour-là. Il devait se passer dans ce salut quelque chose de particulier qui piquait la curiosité de tous.

Bruno, le fils du notaire, qui faisait ses études à l'école latine des Augustins à Anvers, était en congé pour passer au village les jours de la kermesse. Il avait une voix merveilleusement belle et était très habile musicien. C'est pourquoi le sacristain avait depuis longtemps, et non sans grande peine, fait apprendre aux chanteurs de la confrérie de Ste-Cécile un salut solennel dans lequel se trouvaient de nombreux solos. Bruno devait chanter ces solos.

Depuis trois mois, les familles des confrères de Ste-Cécile n'avaient entendu parler que de ce salut et de la belle voix de Bruno; et cette longue attente avait tellement mis leur curiosité en éveil qu'ils gagnaient en toute hâte l'église, comme s'il devait s'y passer un événement de grande importance.

Peu d'instantants avant que la cloche sonnât trois heures l'église était pleine de monde: les femmes et les filles se trouvaient sous la nef gauche; les petits et les filles du même côté, au milieu de l'église et vis-à-vis des petits garçons dont un passage libre les séparait; les hommes étaient rangés sous la nef droite. De cette façon un côté de l'église brillait, souriant et frais, de flots de dentelles blanches comme neige et de parures hautes en couleur, tandis que le côté opposé semblait s'assombrir sous la teinte monotone du costume bleu des paysans.

Les hommes eux-mêmes étaient disposés d'une façon particulière selon le rang et l'âge. Tandis que les âgés étaient éparpillés comme indifféremment au milieu de la nef, les jeunes gens et ceux qui touchaient l'âge mûr se tenaient plus avant, près de l'autel de St-Sébastien, le patron de la confrérie des Archers. Tous les jeunes paysans non mariés il n'y manquait que les membres de Ste-Cécile qui avaient déjà pris au jour leur place accoutumée.

Près de l'autel de St-Sébastien se tenait un jeune homme à l'air hautain, le coude appuyé sur la table d'un prie-Dieu et le visage à demi tourné vers l'ima-ge du saint. Son attitude avait quelque chose de dédaigneux, sa physionomie une expression dure et railleuse; on eût dit qu'il ne songeait guère qu'il se trouvait dans la maison de Dieu. Il lui échappait même de temps en temps des paroles moqueuses sur le compte de Bruno et du salut promis. Ces plaisanteries s'adressaient à un homme déjà vieux, au dos voûté, au visage ridé, qui était agenouillé, deux pas plus loin, devant un pilier.

Ce qu'il disait, devait grandement irriter le vieillard, car celui-ci serra les dents avec colère et lui dit avec l'expression du plus profond mépris :

—Tais-toi, impie vaurien! tu n'es pas même digne de nouer les souliers de Bruno!

Les regards des voisins prouvèrent suffisamment qu'ils donnaient raison au vieillard; quelques-uns même s'éloignèrent avec dégoût de l'insolent jeune homme. Celui-ci s'en apercevant, eut un rire moqueur et haussa les épaules. Il songeait sans doute à tourmenter de nouveau le vieillard lorsque la petite porte latérale de l'église s'ouvrit tout à coup et que l'attention générale se dirigea vers ce point.

—Bruno! dit le vieillard avec joie.

—Geneviève! grommela le railleur, l'oeil étincelant de rage.

En effet, un jeune homme à la taille svelte, aux traits purs, à la physionomie modeste comme celle d'une jeune fille, entra dans l'église, un gros bouquet de fleurs à la main; avec lui avait paru une toute jeune fille, à peine sortie de l'enfance, mais ayant déjà les gracieux dehors de la femme, et d'une physionomie si régulière, si régulière, si délicate, si noble, que son aspect fascinait et faisait rêver.

C'était Geneviève, la fille unique du sacristain maître d'école, qui avait répandu sur son enfant adorée tout l'amour que contenait son âme sensible, et dès l'âge le plus tendre, lui avait donné une instruction qui, parmi les villageois, la faisait passer pour une merveille.

La jeune fille, qui tenait aussi un bouquet à la main, prit de même celui de son compagnon.

Elle traversa lentement le chœur, monta les marches de l'autel, enleva les fleurs à demi flétries et mit à la place, en l'honneur de Dieu, son offrande fraîche et parfumée auprès du tabernacle. Puis elle revint sur ses pas et prit la chaise que Bruno tenait prête pour elle.

Le jeune homme, pour se rendre au jubé où déjà le sacristain faisait résonner l'orgue, traversa lentement l'église.

Sur son passage le silence fut troublé par le mouvement des chaises; chacun se haussait pour voir le bel étudiant qui allait chanter le solennel salut; qu'il fût le bienvenu parmi ses compatriotes, c'est ce qu'on voyait assez au sourire approbateur et bienveillant qui rayonnait sur tous les visages à son adresse. Lui, ému par ces hommages, courba la tête comme s'il en eût été confus, pressa le pas, et atteignit sa place au jubé au moment même où le sacristain ouvrait tous les tuyaux de l'orgue et annonçait par là la venue du curé.

Le curé entra en effet par une porte voisine de l'au-

tel. Il était impossible de voir un homme qui inspirât respect plus que ce prêtre. Bien qu'il fût âgé de xante-dix ans au moins et qu'il fût de haute taille, marchait encore droit, comme si le sentiment de majesté de sa mission eût aussi imprimé de la majesté à ses allures et à son maintien. Des cheveux blancs brillant comme la neige au soleil, ceignaient son front et descendaient sur ses épaules dans une opulence naturelle et sans recherche. De profondes rides sillonnaient son visage calme et doux; ses yeux étaient encore pleins de vie et attestaient par la placidité du regard la charitable bonté du cœur.

A son entrée, au moment où il promena un long regard sur ses paroissiens, un céleste sourire sembla illuminer ses traits, et on eût dit que l'émotion humectait ses yeux. Il s'arrêta un instant près de la porte, et comme ravi dans un songe bienheureux, il contempla la foule entassée dans l'église jusqu'à y étouffer.

Sauf bien peu, il avait baptisé tous ces gens-là; il les avait initiés tous à la doctrine du Christ; il les avait consolés dans leurs maladies, assistés dans leurs misères; il leur avait montré le ciel comme suprême espoir, alors que l'enfer en révolte avait vomi sur la patrie la persécution, le meurtre et le pillage. Il avait pas dans leurs cœurs de repli, si profond qu'il fût, dont l'oeil du vieux prêtre n'eût pénétré le secret.

Ce peuple était pour lui plus qu'une réunion de frères, c'était sa lignée spirituelle, la propriété bien-aimée de son cœur; il vivait pour ces braves gens et les aimait comme un tendre père aime ses enfants.

Mais aussi combien ne le vénéraient-ils pas! Quel amour ils avaient tous voué à celui qui, image de Dieu même, se trouvait au milieu d'eux, pour soulager, consoler et bénir à chaque événement qui venait se poser comme un jalon dans leur monotone chemin à travers le monde!

Comme un fugitif rayon de la pensée, cette contemplation traversa le cœur paternel du prêtre, et il se sentit pris d'une grande joie en revoyant heureuse sa famille chérie, après les amères et désespérantes persécutions qu'elle avait eu à endurer.

Encore tout obsorbé par cette douce préoccupation, il se tourna vers l'autel pour commencer le salut. Le frais parfum des fleurs s'exhala vers lui en odorante effluve. Un regard de reconnaissance s'échappa de ses yeux, tandis, qu'en passant, il adressait à la jeune Geneviève un affectueux sourire.

Le salut commença. Les membres de Ste-Cécile se trouvaient là au grand complet, et comme ils avaient été instruits par le sacristain avec une extrême sollicitude, ils chantèrent avec beaucoup plus d'ensemble que d'habitude; mais, dans la conviction qu'ils étaient bien dressés, ils criaient d'autant plus fort, et cherchaient à faire dominer leur chant sur les sons tonnants de l'orgue, comme s'ils eussent disputé le prix, dans un concours, au puissant instrument.

Cela dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que Bruno, après un intermède de l'orgue, dut reprendre l'hymne en solo.

D'une voix posée, douce, à peine entendue, mais si pure et si nette qu'elle allait droit à l'âme, Bruno entonna le cantique de louange:

Ave maris stella...

Et puis, élevant peu à peu le ton, et imprimant à son chant par le tremblement des notes un caractère de plus en plus touchant, il atteignit la stophe:

Monstra te esse matrem...

qu'il soupira d'abord d'une voix basse et comprimée, et

qu'il lança ensuite vers le ciel comme un cri de détresse comme une plaintive supplication.

Il continua ainsi l'hymne, conduisant sa merveilleuse voix de ténor avec une aisance, une facilité de mouvements, une liberté qui faisait oublier la musique, comme si le rythme et le chant étaient le langage de l'âme humaine.

Et il faut bien que tout ce qui est vrai et beau résonne contre dans tout cœur, quelque humble qu'il soit, que les cordes qui résonnent et vibrent à l'unisson, car il régnait dans l'église un calme aussi profond que si tous les villageois avaient été échangés en statues.

Un seul homme frottait de temps en temps les pieds sur le sol et toussait avec force; c'était le railleur qui nous avons vu près de l'autel de St-Sébastien.

Bien que ce bruit indignât de nombreux assistants, il ne put cependant troubler l'émotion des autres; la belle voix de Bruno les tenait plongés dans l'oubli du monde entier; il leur semblait que leur âme montait aussi, quand les sons, conduits avec art et sentiment depuis les notes basses, s'élançaient enfin vers le ciel de la puissante poitrine de Bruno et, retombant en pluie mélodieuse, remplissaient toute l'église.

On dit que la musique est une langue obscure. Quand elle est mal parlée ou qu'elle force la nature à des effets bizarres et recherchés, oui, sans doute; mais la véritable musique est le langage de l'âme, et quand elle parle du cœur au cœur, l'enfant qui bégaye comprend ou plutôt sent lui-même ses moindres accords.

Les paroles que chantait Bruno appartenaient à la langue latine: la forme matérielle n'avait par conséquent rien d'intelligible pour ceux qui l'écoutaient, — et cependant ils recevaient et partageaient l'impression de chaque parole. Ils comprenaient bien que c'était une prière, une prière si solennelle, si ardente, si entraînante, qu'ils n'en avaient jamais entendu une

semblable; une prière dont les accents tristes et profonds oppressaient leur sein ému, qui les faisait regarder le ciel en frémissant quand elle s'élevait, suppliante, vers Dieu, qui les faisait trembler et les forçait à courber la tête quand les notes douces, traînantes, animées par un craintif tremblement de la voix, leur faisaient sentir que le chanteur s'humiliait devant le Tout-Puissant; une prière enfin qui gonfla tout à coup leur poitrine, et les ravit en extase quand le beau chanteur entonna le *Magnificat*, et que la strophe :

Magnificat anima mea Dominum...

jaillit de la poitrine de Bruno et alla comme le son éclatant d'une trompette frapper les voûtes de l'église.

Le chant continua, mêlé de rentrées du chœur, de prières du prêtre et de solos de Bruno, jusqu'au moment où l'office étant fini, chacun se leva pour quitter l'église.

Bruno descendit du jubé et fendit le flot du peuple qui sortait pour rejoindre son père et Geneviève assis près de l'autel.

Le jeune homme semblait en extase et souriait radieusement; une vive couleur colorait ses joues, et il jetait sur la foule un regard amical comme s'il eût voulu demander ce qu'on pensait de son chant. Toutefois personne, ni homme, ni femme, ne répondit à son sourire: tous s'éloignèrent de lui avec un muet respect pour lui faire un large passage, et s'arrêtèrent à le regarder d'un air stupéfait comme si un prodige eût passé sous leurs yeux.

En réalité, ces gens simples étaient encore tout à fait sous l'impression de sa voix enchanteresse; leurs coeurs palpaient encore d'émotion; il leur semblait impossible que ce jeune homme pût posséder une pareille puissance, et que ce fût lui qui avait versé dans

leur sein le sentiment, incompris jusque-là, de leur propre dignité et de la grandeur de la vie; lui qui avait fait sentir qu'il y avait en eux, sous la rudesse de l'enveloppe de l'homme, un être d'une nature plus haute qu'un être sensible et poétique.

Voilà pourquoi ils contemplaient, avec une reconscience saine admiration, Bruno, qui se dirigeait vers le portail de l'église.

Le vieillard que nous avons montré près de l'entrée de St-Sébastien pleurait tellement, appuyé contre un pilier, que ses larmes mouillaient le pavé de l'église.

Le jeune homme s'en aperçut, courut à lui, et lui demanda avec intérêt la cause de sa tristesse :

— Bruno, mon cher Bruno, dit le vieillard en souriant, tandis que l'égarément de la joie se peignait sur ses traits, — maintenant j'ai assez vu de bonheur que vous avez donné à votre pauvre Jean. Je suis tout hors de moi; c'est comme si je sortais du Paradis!

— Je crois bien, il est ivre ou fou! dit d'un ton railleur l'insolent jeune homme dont le coude s'appuyait sur le prie-Dieu de l'autel St-Sébastien.

Le vieillard se retourna et répondit avec un enthousiasme étrange :

— Ah! moque-toi de moi, appelle-moi Jean le fou, mais vois-tu, insensé Simon, j'ai porté cet enfant dans mes bras quand il était tout petit; je l'ai élevé, je lui ai donné toutes mes prières; Dieu m'a exaucé, vois-tu, Bruno!

— Joli blanc-bec! dit l'autre en ricanant, qui se mit là à piailler comme une fille. Il faudrait lui mettre un cotillon et un bonnet, à votre Bruno!...

— Allons, viens, Jean! dit le jeune homme en tirant le vieillard par la main, laisse là Simon et viens avec nous à la kermesse; mon père me l'a permis.

A cet instant l'église était à peu près vide; les per-

sonnes qui s'y trouvaient encore la quittèrent de même.

Au dehors tout était changé comme par un coup de baguette magique. Déjà l'on entendait au loin les sons séducteurs du violon, et de la basse percer les bruits tumultueux de la kermesse.

Quelques vieilles gens étaient cependant restés au cimetière pour s'enquérir des nouvelles, si tant était que quelqu'un en connût. On parlait de la république française, des jacobins, de la mort de Marat, et de l'empereur d'Autriche; on s'applaudissait de la belle moisson de l'année et l'on exprimait l'heureux espoir qu'à l'avenir Dieu préserverait le pays du pillage et de la dévastation.

Là se trouvait aussi l'impudent jeune homme qui, pendant le salut, avait appuyé son bras sur le prie-Dieu de St-Sébastien. C'était Simon, le fils du brasseur, à qui la mort prématurée de sa mère avait permis de prendre le mors aux dents, et qui même pendant les premiers mois de la domination française courut à Bruxelles sans que personne sût ce qu'il avait fait dans la capitale. On était revenu avec de mauvaises idées, et s'en amusait pour faire penser aux paysans qu'il n'y avait pas fréquenté bonne compagnie.

Quoi qu'il en fût, personne ne l'aimait dans le village, dont il scandalisait les paisibles habitants par son inconduite et ses rudes et grossiers propos. Seulement on trouvait toujours autour de lui quelques jeunes paysans d'entre les plus pauvres et qui l'accompagnaient partout pour vider les pintes de bière qu'il avait coutume de leur payer dans tous les cabarets.

C'était dommage pourtant: en vérité, Simon pouvait passer pour un beau garçon. Il était de haute taille, ses traits étaient réguliers, et il avait passablement d'instruction; mais son attitude était hautaine, sa physionomie dure et son sourire habituel amer et dédai-

gneux. Un oeil expérimenté eût découvert de
abord que ce jeune homme, bien qu'il eût vingt-
ans à peine, était déjà dégoûté de la vie, parce qu'
même avait corrompu cette vie par son orgueil et
inconduite.

Il paraissait ne plus rien subsister en Simon
l'égoïsme et le désir de dominer les autres, afin
venger ainsi du mépris général.

Il avait d'ailleurs une haute et flatteuse idée de
qualités personnelles : pour chanter, danser, s'incliner
se montrer gracieux et poli, personne ne s'y entendait
comme lui ; esprit, facilité d'expression, savoir
personne ne possédait tout cela plus que lui. Ses
patriotes, disait-il, étaient un tas de rustres imbéciles
qui se laissaient chasser dans leur lit par le curé au
du portrait du diable, et passaient des nuits entières
rêver de l'enfer et du purgatoire...

En ce moment, Simon était à l'entrée du cimetière
avec cinq ou six jeunes paysans mal vêtus qui lui ra-
pelaient qu'il avait promis de payer vingt pintes
bière dès que le salut serait fini ; mais Simon ne
écoutait pas et était occupé à donner à sa toilette
un air dégagé et galant, comme s'il eût attendu quelqu'un
sur qui les grâces de sa personne devaient faire im-
pression.

En effet, cinq ou six personnes sortirent en cet in-
stant par la porte latérale de l'église.

C'était le notaire, sa femme, son fils Bruno, et son
vieux domestique Jean, et avec eux le sacristain ma-
ître d'école et sa fille Geneviève.

Les deux familles s'avançaient lentement au milieu
des villageois causeurs, qui se rangeaient de côté avec
respect et fixaient sur Bruno et Geneviève un regard
flatteur et admiratif. Sur le visage d'un grand nombre
et dans les regards significatifs qui s'échangeaient, il

était facile de voir que les paysans se disaient en eux-mêmes :

— Ils sont nés l'un pour l'autre. Il n'y a pas de plus beau couple au monde !

Cette conviction était empreinte plus profondément encore sur les traits du notaire et du sacristain ; leurs yeux rayonnaient d'orgueil et de joie.

Mais celui qui semblait heureux jusqu'à en perdre la tête, c'était le vieux domestique Jean. Il s'efforçait de redresser son dos voûté, tournait la tête de tous côtés, et contemplait les gens d'un oeil fier, comme s'il eût voulu dire :

— C'est moi qui l'ai élevé !

A l'entrée du cimetière, il leur fallut passer tous devant Simon, qui, le visage irrité et envieux, frémit de jalousie en voyant Bruno et Geneviève s'avancer vers lui, la main dans la main.

Le fils du brasseur lança à la jeune fille un coup d'oeil si dur qu'elle baissa la tête et tira sa main de celle de Bruno ; puis il jeta sur le jeune étudiant un regard fixe et perçant comme une provocation. Cependant, quand Geneviève passa devant lui, il se montra de nouveau aimable, sourit gracieusement, et dit ; bonjour ! d'une voix douce ; mais la jeune fille, confuse ou troublée, détourna la vue et courut vers son père, qui se trouvait déjà sur le chemin du cillage.

Le vieux domestique avait remarqué tout cela avec colère ; il vint se placer devant Simon, le menaça du poing et dit :

— Encore une fois ! impudent ivrogne !

Simon, les yeux baissés, était appuyé contre le mur de l'église. Des paroles confuses de rage et de vengeance s'échappaient de sa bouche. Il n'entendit pas le domestique.

Il demeura ainsi quelques instants absorbé par son flépit ; soudain il se redressa, et cria à ses compagnons :

—Allons, il faut se monter aujourd'hui! Vous
rez vous boirez autant que vous voudrez. La kermesse
n'est pas encore finie; nous verrons encore de singu-
res choses!

Suivi de ses compagnons, il s'élança, comme un
rieux, à travers la foule, et se précipita, en crian-
tempêtant, dans une tente où l'on dansait.

Sur le marché, centre de la kermesse, il se fai-
un tel tapage, il y avait une telle foule, qu'au mi-
de cette formidable cohue un spectateur paisible
pu facilement perdre la tête ou devenir sourd.

Les clameurs des charlatans, des boutiquiers et
escamoteurs, le roulement des tambours, l'appel é-
tant des cornets et des trompettes, le son aigu des vi-
lons, le plaintif grognement des porcs qui se trouvaient
par centaines sur la place, le chant à pleine voix de
jeunes gens, et bien d'autres bruits retentissants,
confondaient en un bourdonnement croissant, qu'
aurait pu prendre, à quelque distance, pour le murmu-
re d'une ruche gigantesque.

La foule ondoyait sur le marché comme un fleuve
on se heurtait, on s'écrasait, on se marchait sur les
pieds... mais sur tous les visages on lisait la gaieté et
une joie débordante et expansive.

D'un côté, celui où la place monte vers l'église, se
déployaient de nombreuses boutiques offrant en vent
friandises, jouets, ustensiles de ménage, étoffes ou vête-
ments tout confectionnés. Ce côté était calme et pai-
sible en comparaison de l'autre; là on ne remarquait
ni tumulte ni hâte, sauf parfois qu'un paysan ou l'au-
tre manquait de tomber à la renverse sous le choc d'un
gigantesque morceau de pain d'épice qu'on poussait
vers lui d'une boutique pour le décider à l'acheter.

Les parents de Bruno et de Geneviève avaient dirigé
leurs pas vers ces boutiques; ils s'y arrêtaient quelque
temps, jusqu'à ce que le jeune homme eût acheté un

magnifique livre de prières à fermoirs d'argent, cadeau de kermesse offert par lui à son amie.

Ils voulurent alors parcourir aussi l'autre côté du marché, afin de voir ce qu'annonçaient le joyeux vacarme, les sauts, les grimaces et les grands gestes à tour de bras des charlatans et des escamoteurs.

Il régnait là une animation extraordinaire, on eût dit qu'une armée entière de criailleurs et de bouffons s'y était donné rendez-vous.

Quelque part que parussent Bruno et Geneviève, on leur faisait place sur-le-champ, soit par respect, soit par affection; et bien que les deux familles se tintent à distance des bateleurs, ils pouvaient néanmoins tout entendre et voir.

Au coin qui avoisine l'auberge du *Lion* se tenait un charlatan étrangement vêtu et portant au cou une chaîne formée de dents humaines. Son paillasse jouait de la trompette et racontait, en termes pompeux, les merveilles inouïes que son maître avait opérées dans tous les pays du monde. A titre de preuves, il montrait des parchemins garnis de sceaux rouges, et sur lesquels était écrite la confirmation de ses paroles en langues étrangères, que naturellement personne ne pouvait lire ni comprendre.

A peine le bouffon était-il à la moitié de sa harangue, qu'il s'avança un paysan dont la joue gonflée laissait assez voir quel mal le tourmentait.

—Eh bien, Sus, que vas-tu faire? demanda le notaire. Le gaillard va te martyriser.

—Peu importe! grommela Sus, je ne puis plus le supporter. Quand il devrait m'arracher la tête du corps il faut que cette dent sorte!

Le charlatan, remarquant cette proie, se mit à se frotter les mains, fit taire le paillasse; il saisit par l'épaule le paysan souffrant et l'attira à lui, en disant à la foule avec une majestueuse gravité:

—Vous allez voir, honorables auditeurs, que je suis pas venu ici comme tant d'autres charlatans, spectateurs d'urines, arracheurs de dents et enlevés cors aux pieds, qui n'ont jamais étudié, et vous attachent souvent la moitié de la mâchoire avec la dent. Non, non, faites attention, vous allez voir comme maître Nicophorus entend son art!

Il releva sa manche droite, fit claquer ses doigts comme un escamoteur, fit asseoir le paysan la tête renversée contre une chaise, et saisit une pince de fer après quoi il s'écria :

—Voyez, cette pince n'est ni fer ni acier; c'est une légère plume qui, bien loin de vous faire mal, vous chatouille les gencives, comme si une mouche vous passait sur les lèvres, ni plus ni moins! Admirez l'adresse de maître Nicophorus! Sept *stuiers* par dent! sept *stuiers* vers, rien que cela! Ça y est, attention, ça y est! Une, deux, trois, pst!!

Et le charlatan éleva la pince en l'air avec ce qu'il avait arraché.

Le paysan était tombé sur le sol en hurlant, et bien qu'il criât comme si on l'assassinait, le paillasse sonnait de la trompette encore plus fort, tandis que maître Nicophorus, triomphant, montrait aux assistants l'objet extrait, et s'criait au milieu des éclats de la trompette :

—Sans douleur! sans la moindre douleur!

Pendant ce temps, le paysan se roulait à terre et appelait au secours; les spectateurs, croyant sans doute qu'il agissait ainsi par plaisanterie, ne faisaient qu'en rire.

Cependant le paillasse, voyant que le paysan saignait abondamment, et craignant quelque mauvaise affaire, se mit à gorrmander le patient avec colère, tandis que son maître adressait au peuple un triomphal discours :

—Tu n'es pas honteux, grand gaillard, dit le bouffon, de pleurnicher là, à terre, comme un enfant! Tu t'imagines que cela fait mal? Ce n'est pas vrai!

Le paysan, les yeux pleins de larmes et le visage grimaçant de douleur, leva deux doigts en l'air et murmura :

—Deux! ô mon Dieu! ô mon Dieu, deux! une mauvaise et une bonne!

—Comment, deux! riposta le paillasse. File bien vite! Chaque dent coûte sept stuivers; mon maître va te faire donner quatorze stuivers; le roi fût-il là. File donc! je lui dirai que tu m'as payé.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois; il s'enfuit la main sur la bouche, fendit la foule, et disparut derrière l'église.

—Voyez, voyez, s'écria maître Nicophorus en jubilation, le voilà qui de joie court comme un lièvre! Je n'ai fait que le toucher, que dis-je? je n'ai fait que porter le doigt vers sa bouche, et, au même moment, la douleur a disparu!

Bientôt après, maître et valet, remontés sur leurs chaises, débitaient mille choses surprenantes; cependant, à l'exception de quelques poudres de longue vie dont la dose se vendait quatre liards, le dentiste nomade ne semblait pas avoir grande clientèle, et bientôt la majeure partie de l'assistance le quitta pour courir un peu plus loin vers un autre tréteau où sans doute on était sur le point de se battre, à en juger par les exclamations irritées qui s'y faisaient entendre.

Les deux familles suivirent le torrent des curieux.

Derrière une table se tenait un escamoteur. Après avoir exécuté quelques tours avec les noix muscades et les gobelets, il avait demandé un escalin, à quelqu'un des spectateurs.

Un garçon, qui sans doute se l'était procuré par de longues épargnes, et qui était fier de montrer qu'il

était riche d'une pièce d'argent, avait donné au leur l'escalin demandé.

Cependant le faiseur de tours avait avalé l'escalin et maintenant il assurait qu'il se trouvait dans le nez du paysan. Celui-ci s'était pincé le nez à plusieurs reprises, mais après l'avoir fait en vain pendant un quart d'heure, il s'effraya à la pensée que son argent lin pourrait bien lui être escamoté pour toujours, et tra tout à coup en fureur, frappa du poing sur la tête et traita l'escamoteur de fripon et pis encore.

Le sacristain, qui connaissait ce paysan, voulut le rassurer et lui faire entendre qu'à la kermesse tout est plaisanterie; mais la colère s'était allumée dans son cœur et à peine pouvait-on l'empêcher de venir aux coups.

Aussitôt que l'escamoteur vit beaucoup de monde rassemblé, il fit rester immobile le paysan courroucé et lui tira avec un grand effort l'escalin du nez.

Tandis que le lourdaud stupéfait considérait la pièce d'argent d'un oeil fixe et ébahi, et semblait douter si c'était le sien, un gamin circulait avec une boîte de fer-blanc parmi les paysans égayés et recueillait nombre de liards qu'on n'eût pas lâchés sans ce tour plaisant.

Du reste, la récolte de l'escamoteur ne dura pas longtemps. Il se fit une nouvelle ondulation dans la foule et quelques voix criaient joyeusement:

— Jean de Lierre! chansons nouvelles!

Un peu plus loin, en dehors de la presse, un homme qui n'avait qu'un bras était occupé à planter une perche, devant laquelle il déroula bientôt une grande toile où étaient peintes, en tableaux carrés, des scènes de toute sorte. Cela devait représenter quelque chose d'épouvantable, car sur la plupart des tableaux on voyait des soldats armés d'épées, des cadavres sanglants, et pour conclusion l'affreuse guillotine.

Le chanteur était un vieux soldat de l'époque des premiers patriotes, renommé dans les villages pour les nouvelles et belles chansons qu'il composait lui-même. Il avait laissé son bras droit à la dernière bataille livrée par les patriotes sur la montagne de Huy. Il se servait pourtant encore du moignon qui lui restait, et auquel était fixé un anneau de fer destiné à recevoir la longue baguette blanche avec laquelle il désignait les tableaux tout en chantant.

Sa main gauche avait assez de besogne à battre d'un petit tambour suspendu en travers sur son ventre.

De l'autre côté de la toile, se tenait une femme avec un violon.

La foule afflua en cet endroit; Simon, le fils du brasseur, s'y trouvait aussi avec ses compagnons; et soit qu'ils eussent déjà beaucoup bu, soit qu'ils voulussent troubler le chanteur, ils faisaient un tapage tel qu'on eût cru que le village n'appartenait qu'à eux seuls.

Dès que tout fut prêt, le vieux soldat frappa quelques coups sur son tambour pour faire taire les brailards. Puis, de sa longue baguette, il indiqua successivement chaque scène, et cela en parlant et en chantant tour à tour, si bien qu'il fallait qu'il fût parfaitement maître de l'air de sa chanson pour ne pas s'y perdre cent fois.

Il débuta *ex abrupto* en ces termes :

— Paysans, bourgeois et autres gens, approchez ! Jean de Lierre est de retour pour votre plaisir ; il va vous chanter de surprenantes choses ; ouvrez l'oreille et la bouche ; c'est le moyen pour vous d'entendre, pour lui de vendre !

Ecoutez ma chanson, amis !

Cela s'est passé dans Paris ;

Ce sont de terribles nouvelles

Que je vais vous communiquer...

Ne tremblez pas, bourgeois et paysans, vous tant que vous êtes, Jean de Lierre sait bien ce que vous apporte; c'est effrayant, il est vrai, mais il tourne bien pourtant, comme vous l'entendrez à l'heure:

Ce sont de terribles nouvelles
Que je viens vous communiquer:
Dieu punit les grands criminels
Quand on peut le moins y songer...
Des sans-culott' chef inhumain,
Raillant la justice divine,
Marat versait le sang humain
Par l'exécrable guillotine...

Oui, hommes et paysans, vous voyez ici comment Marat est nourri dans une forêt par une sorcière avec le lait d'une louve. Vous le voyez là, courant, brandissant d'un couteau, après son propre père. Ici vous le voyez à Paris, avec les jacobins furieux, massacrant les prisonniers; voyez, le scélérat est dans le sang jusqu'aux genoux, et il crie toujours: Encore! encore!

—Ah! brrr! un tas de mensonges! dit Simon, ton railleur; vous venez encore conter des fariboles aux paysans, comme s'ils avaient déjà trop d'esprit!

—Qui ne veut pas entendre peut s'en aller! s'écria le chanteur.

—Comment! des sorcières? du lait de louve? du sang jusqu'aux genoux? C'est merveille que le diable n'en soit pas aussi. Farces, farces que tout cela! cria Simon.

Le chanteur montra une feuille de chansons et dit d'un ton solennel:

—C'est imprimé!

Et comme s'il n'y avait rien à répliquer à cet argument péremptoire, il reprit:

Marat, cet infernal tyran
Devenu maître de la France,
Faisait, hélas! mourir les gens
Par l'eau, le feu et la potence...

—Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre...

En entendant ce nom redouté, la plupart des spectateurs firent le signe de la croix.

—Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre; il lui demande avec colère pourquoi, ce matin-là, la guillotine a chômé une heure.

Au démon Robespierre il dit:
La guillotin' se ralentit...
Je veux voir, tout à l'heure, prêtes
Pour le bourreau cent mille têtes,
Sans quoi je ne suis pas content...

—Mensonges! mensonges! s'écria Simon.

—Ah çà, allez-vous vous tenir tranquille là-bas, sans culotte manqué? riposta le chanteur, ou je vais vous débiter votre litanie.

Voyez, bourgeois, et paysans, voyez, Robespierre lui-même tremble; Marat dit: Tuons tous les hommes, excepté nous deux; alors nous serons bien sûr les maîtres pour toujours!

Sans quoi je ne suis pas content.
Faut que le monde aille à néant!
Mais une fill' douce et jolie,
Que Dieu couronne son martyr!
Prête à donner sa jeune vie,
Pour son pays s'en va mourir...

Vous voyez là la jeune fille assise auprès d'un couteau; un grand couteau est à ses pieds; ici vous voyez

comment elle a caché le couteau sous son mo
comment, prête à partir avec un paquet, elle p
gé de ses parents attristés.

Prête à donner sa jeune vie
Pour son pays, s'en va mourir.
Elle entreprend le long voyage
De Paris, avec le couteau.

Elle frappe à la porte de Marat, comme v
vez l'apercevoir ici...

Voyant un visage nouveau,
La servant' dit:—Votre message
Et votre nom?—Charlott' Corday,
Au grand Marat je veux parler,
Et votre maître attend mon aide...

Marat, le cruel assassin,
Se trouvait alors dans un bain
De sang humain, affreux remède!
Pour guérir d'une maladie.
Charlotte vient. Marat lui dit:
—Pourquoi me troublez-vous si tôt;
Ne craignez-vous pas l'échafaud?

C'est ainsi que la jeune fille est introduite au
Marat, qui se baignait à cette heure dans le sa
main; alors, pour bien préparer son coup, elle
qu'elle est venue pour se plaindre à lui des ha
de sa ville, à quoi Marat lui répond que toute l
doit mourir.

Elle dit:—Je viens dénoncer
Ma ville insultant ciel et terre!
Lui répond, sans se retourner,
Guillotinsons la ville entière.

La jeune fille ne pouvant supporter cela... Elle
tire son couteau comme vous le voyez ici... Elle dit:

—Comment, brigand, la ville entière?
Meurs dans ton bain, chien sanguinaire!
Sans plus dire un mot, au bourreau
Elle plonge au coeur le couteau
Il tombe; en mourant il appelle
Robespierre et l'enfer contre elle;
Il crie et des dents grince en vain,
Sur son âme Satan met la main.

Pour lors les jacobins sont accourus au bruit; ils ont
voulu mettre la jeune fille en pièces; mais sur l'avis
de Robespierre, ils l'ont garrottée et traînée en prison...
Voyez comme ils maltraitent la pauvre fille!

—Bravo! c'est bien fait! s'écria joyeusement Simon.
C'est du beau! une je ne sais quoi qui va assassiner
ces gens chez eux!

—Qu'est-ce? qu'osez-vous dire de cette honorable de-
moiselle? s'écria le chanteur indigné.

—Je ne veux pas dire ce qu'elle est, répliqua Simon;
ce mot est beaucoup trop laid!

—Oui, oui, reprit le vieux soldat: si je venais ici
chanter les louanges de Robespierre et des jacobins,
cela vous irait mieux, n'est-ce pas? Mais les trois mois
que vous avez passés, avec un bonnet rouge sur la tête
au club des sans-culottes à Bruxelles, ce temps-là n'est
plus, mon gaillard.

Cette révélation parut abattre le fils du brasseur,
l'autant plus que tous les paysans s'éloignèrent de lui
comme s'il eût été atteint d'une maladie contagieuse.

—Et laissez-le chanter en paix, reprit le vieux soldat,
car il en sait plus long que vous ne pensez, et vous

pourriez vous repentir de ne pas le laisser son pain tranquillement.

Simon grommela quelques mots entre les dents, et jeta au chanteur un regard furibond, et dit vers lui son poing serré :

— Je te retrouverai, Normand !

Après avoir proféré cette menace, il s'achemina tement et avec une démarche hautaine vers le *Lion*.

Le chanteur reprit comme si rien ne s'était

Le peuple furieux garrotte
Alors la vaillante Charlotte
Et la jette en un noir cachot !
Puis on vient crier aussitôt :
" A mort ! à mort ! " Pauvre victime
Comme un malfaiteur plein de crimes
On la lia sur le tombereau . . .

Voici le tribunal où Robespierre rend la justice
voici la charrette du bourreau avec la pauvre fille
la guillotine inventée par Lucifer en personne
Charlotte y monte, les yeux levés au ciel :

Elle monte sur l'échafaud,
Son doux regard à Dieu s'adresse.
Le couteau tombe et se redresse . . .

La courageuse fille est morte, morte, oui,
monde, mais espérons, chers auditeurs, qu'elle
éternellement là-haut !

Le couteau tombe et se redresse . . .
Mais ne déplorons pas son sort ;
Charlotte a sauvé sa patrie,
Si la guillotine est rougie,
Charlotte vit, Marat est mort !

La complainte qui venait de finir parut avoir fait une profonde impression sur l'âme de Geneviève; déjà elle se promenait loin de lui devant les boutiques de gâteaux et de friandises, et elle semblait encore pensive et distraite. Tout à coup elle s'adressa à son compagnon :

— Bruno, dit-elle, cette Charlotte Corday a-t-elle bien ou mal agi ?

— C'est la question que je me fais moi-même ! répondit l'étudiant.

— Et quel est votre avis ?

— Verser le sang est bien cruel, Geneviève. Peut-être a-t-elle encouru la colère de Dieu.

Cette réponse ne plut pas à Geneviève; elle secoua la tête d'un air de doute et de mécontentement, et dit toute rêveuse :

— C'est possible... mais cependant Charlotte Corday est une héroïne, et si elle a péché, Dieu le lui pardonnera, Bruno. Dans le fait, elle est morte pour sa patrie et pour sa patrie, et, faible femme, elle a osé, entreprendre de punir un monstre devant lequel tremblaient tous les hommes de France, et même tous les hommes d'Europe...

Le jeune homme fit presser le pas à Geneviève pour rejoindre leurs parents qui avaient pris l'avance, et, chemin faisant, il dit :

— Geneviève, ce sont là des questions périlleuses; raisonnons-nous là-dessus. Dieu lui-même décidera. La pensée d'un meurtre, fût-il même juste, me fait frémir... Allons, nos parents entrent au *Lion*; on y danse.

En traversant l'auberge pour gagner la tente élevée au fond de la cour, ils virent Simon chantant et tapageant comme un véritable ivrogne, au milieu de ses compagnons de débauche. Tout en proférant de grossières paroles, il frappait du poing sur la table avec

tant de force, que les cruches dansaient et la bière à flots sur le sol.

Le fils du brasseur eut à peine aperçu qu'il se leva brusquement, s'efforça de se faire un air gracieux, s'approcha tout en chancelant de la jeune fille, et dit, avec force salutations et révérences :

— Aurai-je l'honneur de danser avec la jeune Geneviève ?

La jeune fille, tout irritée de cet excès d'insolence, détourna en répondant :

— Laissez-moi tranquille ; je ne danse pas.

— Allons, allons, s'écria Simon, vive la joie !

Et il saisit la jeune fille par la main, et voulut la traîner de force vers la tente.

Geneviève regarda Bruno d'un air de reproche et d'interrogation, comme pour lui dire :

— Vous permettez cela ? N'osez-vous pas me le défendre ?

L'oeil de Bruno, ordinairement si calme et si doux, s'enflamma soudain ; il bondit, arracha la jeune fille aux mains de Simon, et lui porta un tel coup sur la poitrine que le fils du brasseur recula de quelques pas en chancelant et s'affaissa contre le mur.

Le jeune étudiant, surpris de sa propre violence, se mit à trembler comme un roseau ; Simon, comme un taureau, se précipita sur Bruno et voulut lui porter un coup sûr, mais en vain ; tant même parurent le notaire et le sacristain, et les menaçants, devant lui se placèrent.

Pendant ce temps, Bruno et Geneviève se retirèrent sous la tente.

Soit que la boisson n'eût pas encore entièrement aveuglé le fils du brasseur, soit qu'il se promît de se venger ultérieurement, il se contenta d'éclater en vaines injures contre Bruno, alla se rasseoir tout

ent et versaient tant, et frappa violemment la table de son pot à bière en criant :

perçu Geneviève — De la bière, de la bière, par doubles pots !

se donner un Peu après, les parents de Bruno, le père de Geneviève
tant de la joie et le vieux domestique Jean étaient assis sur un banc
vénéances : sous la tente, et se réjouissaient de voir comme leurs
de la jolie M. enfants prenaient plaisir à la danse, et comme chacun
réalisait pour faire leur éloge ou leur adresser d'a-
cès d'audace, vives paroles.

Dans leur tranquille joie, ils eussent sans doute ou-
lié le misérable Simon, si les éclats sauvages qui re-
la joie ! z ontissaient dans l'auberge ne fussent venus de temps
, et voulut Pen temps leur rappeler qu'il y poursuivait ses scan-
dalous excès.

de reproche Ils s'entretinrent par conséquent de Simon, et plai-
raient sincèrement le pauvre vieux brasseur qui n'o-
pas me déferait même pas venir à la kermesse pour n'être pas té-
moïn des audacieuses débauches de son fils. On se
me et si douvient aussi des paroles du chanteur sur le séjour de
la jeune fil Simon à Bruxelles, et cette considération ne pouvait
el coup dans surément exciter beaucoup de sympathie pour lui.

de quelques p Le vieux domestique était surtout monté c. tre Si-
r. non, et parlait avec tant d'irritation de l'ivrogne,
opre action, comme il l'appelait, que le notaire dut l'arrêter deux
non, mugissa trois fois.

uno et allait Déjà ils avaient passé près de deux heures sous la
mais en cet inente ; Bruno et Geneviève dansaient sans interrup-
sacristain, quon, et semblaient jouir du plus beau jour de leur vie.
Le notaire parlait de rentrer au logis...

re disparure Soudain on entend dans l'auberge un vacarme con-
fus ; on dirait de gens qui se battent et frappent à
re entièrement ups de chaises ; des malédictions et d'affreuses paro-
romît une v dominant les voix confuses de ceux qui veulent sē-
r en véhémner les lutteurs... les tablés se renversent, les pots
r tout en to brisent...

Dans la tente, la musique et la danse continuent tou-

jours; mais les simples spectateurs se lèvent et se précipitent en foule, prise pour regarder vers l'auberge.

Avant qu'on puisse se rendre compte de ce qui se passe, le flot des disputeurs s'écoule en désordre sur la place découverte qui sépare la tente de la maison. Un jeune homme, brandissant à la main une cruche en terre et une pierre; s'élançe plein de rage au milieu du groupe, et, l'écumant la bouche, fait irruption dans la tente, où il profère avec une voix tonnante ces terribles paroles :

— Il faut qu'il meure ! Je lui casserai la tête !
hypocrite rat d'église !

Elevant la cruche au-dessus de sa tête, il court à travers tout autour des danseurs qui fuient, et pousse, en avançant vers sa victime, un cri de vengeance.

Chacun est comme pétrifié, tant cela s'est passé rapidement ; le vieux domestique seul pousse un cri de terreur et se jette devant Bruno.

La cruche, dirigée contre Bruno, s'abat ; le vieux domestique reçoit le coup sur la tête, et tombe étourdi et privé de sentiment aux pieds de son jeune maître.

Vingt paysans s'élançant à la fois sur Simon, le frappent ; il frappe, il mord, il égratigne ; mais on l'entraîne avec des cordes, et bientôt on l'entraîne vers l'auberge du village.

En même temps on relève le domestique, on le place sur une chaise et on le porte dans l'auberge. On s'efforçait d'arrêter le sang qui coulait de sa tête ; mais, sûr, Bruno pleurait et gémissait à côté de lui, et, s'il eût déploré la mort d'un père ou d'un frère, il se serait vu, assise, sanglotait en tenant son mouchoir sur ses yeux.

Au bout de quelque temps, le domestique revint à lui et ouvrit les yeux. Son premier regard tomba sur Bruno, dont il saisit la main d'une ardente étreinte et murmura quelques mots de reconnaissance.

event avec sur- Tous avaient hâte de quitter cet endroit fatal et de
entrer au logis. Jean fut placé sur une civière et on
de ce qui s'emporta de l'auberge. Le notaire et sa famille sui-
lésordre sur le ment le blessé.

la maison; un Sur leur chemin, ils devaient passer devant la prison
une cruche d' qui était ménagée dans une chambre d'une vieille mai-
du groupe, jeté en briques.

, l'écume à l Ils aperçurent tout à coup derrière les barreaux de
l profère d'un ar de la fenêtre, la figure de Simon ivre qui leur fai-
ait d'affreuses grimaces, leur lançait d'épouvantables
i-la tête à ce s de vengeance, et les menaçait du poing à travers la
 grille.

, il court tou
se, en aperce

s'est passé r Le lendemain, le bailli arriva avec quelques gens de
se un cri d'anatice, à Waldéghem pour faire une enquête sur ce qui
nt Bruno. tait passé.

at; le pauvr Mais lorsqu'il fit ouvrir la prison, on n'y trouva plus
ombe sanglantimon.

eune maître. Quelques recherches qu'on fit par la suite, même
Simon; on pendant des mois et des années, on n'apprit plus rien
mais on le le Simon.
vers la pris

ie, on le plac
berge; tand Peu de temps après les Français gagnèrent la fatale
ait de sa l bataille de Fleurus, et s'emparèrent pour la seconde
de lui commi s de notre pays.

n frère. Gen
ouchoir deva

ne revint à l
ed tomba s
te étreinte
nea.

LA GUERRE DES PAYS

1798

Au bord du grand chemin de terre qui passait à une certaine distance du village de Waldeghem, et le long duquel se trouvait la communication avec les communes plus importantes, et enfin avec la ville elle-même, se trouvait un moulin à vent ayant pour enseigne : A l'aigle.

Là demeurait baes Cuylen, le meunier. Son moulin était situé dans le voisinage, sur une hauteur ordinaire ; et cela parce que, du côté de l'est, l'aigle touchait à un grand bois qui s'étendait dans cette direction à une distance de quelques lieues, de sorte qu'il ne pouvait prendre le vent de ce côté autant qu'il le voulait. C'est pour cela que le grand-père de baes Cuylen avait fait élever son moulin à une grande élévation.

Un dimanche matin, au mois d'octobre 1798, baes Cuylen sortit de chez lui pour aller acheter du lin ; son domestique Sus qui le suivait paraissait mécontent et murmurait à part lui de façon que le meunier l'entendit.

Le meunier se retourna et dit d'un air fâché :

— Sus, mon garçon, je ne comprends pas comment tu peux être ainsi ! Dans le malheureux temps que nous vivons ne consens-tu pas à prendre volontiers ta part de peine ?

—Peu de peine! grommela le domestique; tandis que les autres sont assis au cabaret, je suis moi, tout le dimanche, à sécher là-haut au moulin, pour voir s'il ne pleut ni corbeaux ni sans-culottes. Laissez au moins le moulin en paix le décadi.

AYSANS

—Le dimanche républicain? s'écria baes Cuylen avec colère. Si tu n'étais pas si vieux, Sus, je dirais que j'aurais envie d'entrer en accointance avec cette canaille de pie.

—Je voudrais que le dernier sans-culotte fût pendu à la potence! s'écria le domestique; je pourrais alors, au moins, marcher le dimanche sur la terre ferme, au lieu d'être toujours planté là-haut sur le moulin.

—Allons, Sus, dit le baes avec bonté, ne t'épargne pas tant de si petite peine. Souviens-toi que chacun, en ce temps-ci, a une lourde croix à porter. Vois les malheureux serviteurs de Dieu, vois nos prêtres, comme ils sont poursuivis et emprisonnés, parce qu'ils ne veulent pas renier la foi; vois comme ils sont emmenés sur des îles au bout de la mer, où ils doivent être mis en pièce par les sauvages si Dieu ne les assiste. Vois nos pauvres inscrits qui se cachent, pendant des semaines entières, dans les bois et dans les cavernes, et qui, la mort dans le cœur, ne craignent à tout instant d'être trahis et jetés en prison...

—Mais je n'y comprends rien, baes. Il n'y a du danger pas une âme dans le village qui voudrait leur faire du mal.

—Et le bourgmestre et les échevins?

—Les gens de la municipalité voulez-vous dire? Bah! eux-là n'en feraient rien non plus; leurs propres fils sont cachés dans le hameau derrière le Vinkenbosch. — Il me semble, baes, que plutôt que de craindre et trembler sans cesse, sans espoir d'échapper, je me ferais soldat.

ir fâché:

ds pas comme
x temps où
volontiers ce

Ils étaient arrivés au moulin et gravissaient l'escalier.

Baes Cuylen répondit tout en montant :

—Tu te ferais soldat, Sus ! Ainsi tu prendras mes ordres pour arrêter les prêtres sur l'ordre de sans-culottes, pour piller les églises, dépouiller les pauvres paysans, brûler les villages et verser le sang de cent des martyrs ?

Le domestique fit le signe de la croix et descendant l'escalier, gagnant le haut de l'escalier et en entrant dans la chambre.

—Je n'y avais pas regardé de si près, baes, mais Notre-Seigneur m'en préserve, j'aimerais mourir.

—Ainsi tu resteras encore, ce dimanche au moulin, et tu guetteras attentivement ?

—Oui, baes, mais...

—Tu ne refuses pas, au moins ?

—Non, non, ce n'est pas cela que je veux dire. Je suis sûr que je suis prêt à tout, excepté à rester au moulin le dimanche. C'est toujours la même chose pour moi une fois dans l'eau jusqu'au cou, je n'y ai rien à redire : ce sera du moins du nouveau.

—Je le crois, Sus ; mais personne ne voit venir le danger que toi...

—Il n'est pas toujours avantageux d'avoir la vue, baes ; j'en suis un exemple. Si j'étais aveugle je serais assis, à l'heure qu'il est, au moulin avec une pinte de bière en main... Enfin, pour le service de Dieu, je demeurerai encore là-haut jusqu'à ce que je sois guetter pour la patrie... Donnez-moi le dra-

Le baes ouvrit un coffre et sortit un petit drapeau partagé en trois bandes de couleur bleu, blanc et rouge. Il tendit cet emblème à Sus qui était déjà guetter au sommet du moulin.

Au faite du moulin on avait percé, des quatre coins, quelques petits trous presque imperceptibles.

Avant d'arborer le drapeau le domestique se glissa
autour et appliqua l'oeil à chaque ouverture.
Parvenu au côté de l'ouest il s'arrêta longtemps im-
mobile devant l'une d'elles.
—Vois-tu quelque chose? demanda le baes avec an-
goisse.
—Pst! répondit mystérieusement le domestique.
—Qu'y a-t-il, Sus? demanda de nouveau le baes
après un instant d'attente.
—La poussière vole au bout du chemin: il vient quel-
que chose.
—Ce sera un chariot, Sus.
—Non, non, quelque chose brille et reluit à travers
la poussière; cela ressemble à des sabres nus ou à des
épées...
—Descends, descends, dit le baes tremblant.—Dieu
sait si nous ne sommes pas trahis. Jette en bas le dra-
peau!
Mais le domestique resta encore un moment à re-
garder par le trou et dit ensuite:
—Je vois maintenant ce que c'est... une voiture de
messagerie qui revient de la ville; ce sont des elous de cui-
vre et des harnais qui brillent ainsi.
—Sus, Sus, comme tu m'as fait peur! dit le baes avec
un soupir et en respirant longuement.
Le domestique arbora le drapeau sur le moulin et
répondit:
—Baes, savez-vous que nous jouons notre tête à ce
jeu-là? Si nous étions jamais trahis, je crois que ces
maudits sans-culottes nous feraient fumer une bien
mauvaise pipe. Vous savez que la guillotine est à An-
vers aussi, maintenant?
—Ne parle pas de cette infernale machine, Sus. Tous
les jacobins ardents n'arborent-ils pas un petit drapeau
rouge, le dimanche?
—Le décadi, baes.

—Bah! bah! cela n'y fait rien; les étrangers sent ici me donnent la réputation d'un terrilcain.

—S'ils savaient jamais ce qui en est, hein

—Oui, Sus, s'ils le savaient, mon garçon; y avisera. Maintenant veille bien jusqu'à miken t'apportera à dîner et je ferai mettre avable pot de bière.

A peine le drapeau avait-il paru sur le mont vit successivement quelques têtes surgir du vironnant et regarder de tous côtés avec des jeunes gens gagnèrent en rampant le grand jusqu'aux deux extrémités, et entrèrent en l'auberge.

C'étaient les conscrits réfractaires qui, frappés par la conscription, refusaient de s'armer comme soldats dans les armées françaises.

Jusque là il n'y avait jamais eu de loi qui pût forcer personne à être soldat: les armées ont toujours été formées de volontaires. Aussi les coups portés par l'étranger à notre indépendance en avait aueun qui blessât et irritât nos pères la conscription.

A coup sûr, elle parut aux Belges une tyrannie et dépassant toute limite, la loi qui, à tout insurvait les arracher à leur demeure pour aller vers le sang au bénéfice de ceux-là même qui les considéraient comme des esclaves et anéantissaient tout ce qui était cher.

Pour eux, dont la piété, dont l'attachement de leurs aïeux avait grandi en raison de la même, le martyre était moins terrible que de prêter quelque secours que ce fût à ceux qui considéraient pas seulement comme les ennemis de leur patrie, mais encore comme les suppôts et les précurseurs de l'affreux Antechrist.

trangers qui pa
terrible répub
t, hein, baes :
arçon ; mais D
qu'à midi. Re
tre avec un de
le moulin qu
ir du taillis
vec défiance.
e grand che
ent ensuite de
qui, bien
t de prendre
s françaises.
e loi en Belgi
es armées avai
Aussi de tous
épendance, il
os pères plus
e tyrannie in
tout instant,
aller verser
qui les traita
tout ce qui
chement à la
de la persécu
que l'obligat
à ceux qu'il
les ennemis
appôts du dé
rist.

Bien que dans la plupart des villages voisins des vil-
les, des soldats fussent venus pour rechercher et saisir
les réfractaires et qu'on en eût déjà emmené un grand
nombre, à Waldeghem il n'avait pas encore paru de
troupes. Les bruits qui se transmettaient d'un village
à l'autre faisaient cependant pressentir que la paisible
commune, quelque éloignée qu'elle fût des grandes rou-
tes, finirait aussi par être visitée à l'improviste par ces
chasseurs d'hommes.

C'est pourquoi la plupart des conscrits se tenaient
cachés. Les plus craintifs demeuraient au plus pro-
fond des bois, où lorsqu'il se faisait nuit leurs parents
leur portaient à manger et à boire ; d'autres, plus con-
fians dans la destinée, avaient des retraites secrètes
aux environs de leurs demeures, dans des caves, des éta-
bles, des granges.

Chaque dimanche, quand il n'était pas arrivé de nou-
velles menaçantes, et que par conséquent le drapeau
avait arboré sur le moulin, les conscrits se rassemblaient
à l'auberge de l'Aigle, quelque temps avant que la
grand'messe commençât, afin d'apprendre, soit les uns
des autres, soit de leurs amis du village, ce qu'ils avaient
à craindre ou à espérer.

Si les nouvelles étaient bonnes, la plupart d'entre
eux assistaient à la gren'messe, parce que dans d'autres
villages, dans ceux du moins où les églises n'étaient pas
encore fermées, les conscrits avaient été plusieurs fois
surpris et arrêtés à la première messe.

Dans une pièce retirée de l'auberge, se trouvaient
déjà réunis une vingtaine de personnes, tous conscrits
illittrés à l'exception de trois ou quatre hommes plus
âgés venus du village pour voir et entretenir leurs fils
et en même temps pour apprendre ce qu'il y avait de
nouveau.

Une grande joie régnait dans cette pièce ; on parlait
avec jubilation et à pleine voix d'une nouvelle. Peu à

peu cependant tout redevint tranquille, interrogea les preuves de la vérité de cette nouvelle, et s'aperçut que tout reposait sur un simple mensonge.

Le vieux brasseur, assis dans un coin, réfléchit que cette nouvelle ne pouvait être fondée, vu que son domestique était allé en ville trois jours auparavant, et n'en avait rien entendu.

— Ah ! voilà Bruno ! s'écrièrent presque tous les assistants, celui-là saura bien ce qu'il est !

En effet, Bruno entra d'un pas lent et serré, et serra la main de chacun d'une étreinte amicale, puis se assit sur une chaise.

— Ne savez-vous rien ? Est-il vrai que les puissances sont tombées ?

Ces demandes arrivaient de toutes parts, et Bruno ne venait pas.

Bruno regarda ses amis avec tristesse, et dit d'un ton mélancolique :

— La république française a des centaines de milliers de soldats ; ses généraux font trembler toutes les puissances, et maintenant qu'ils ont conquis l'Italie, n'y a plus assez de place en Europe pour eux ; ils ont attaqué l'Asie elle-même... Ne vous laissez pas aveugler par de vaines espérances, car le secours qui nous vient d'en haut seulement peut venir le secours ; sur terre, tout pour nous est menaçant et sans espoir !

— Mais, Bruno, êtes-vous bien sûr de ces choses ? demanda l'un des jeunes gens. Hier, dans la rue derrière le Vinkenbosch, un marchand de vin m'a raconté et positivement assuré que les Anglais, les Autrichiens, que tous les pays sont mis ensemble contre la France ; qu'ils ont battu les armées de la république française, et que le nouveau roi de France est...

— Vaines paroles ! dit Bruno en soupirant.

... quille, car lorsqu'il s'agit de cette nouvelle, il est simple de dire. — Au coin, assurait-il, vu que son... — toujours auparavant... — rien. Notre situation n'a pas changé; notre malheureuse patrie est dans l'esclavage, les autels de notre Dieu gisent renversés à terre... Pas d'issue, pas d'aide humaine qui soit efficace.

— Que conseilles-tu donc? demanda le fils de l'aurogiste du Lion, qui paraissait plus déterminé que les autres.

— Bruno resta muet, le regard fixé sur le sol.

— Cela ne peut pourtant pas continuer ainsi, reprit-il; nous ne pouvons rester cachés toute notre vie; tant peu on nous donnera la chasse comme on l'a fait dans les autres communes. Nous serons pris et condamnés à mort; ou, ce qui est pis encore, traînés à l'arène et condamnés à combattre pour cette cruelle race qui foule aux pieds notre pays, comme si nous étions le bétail de ce peuple sans Dieu!

Ces paroles prononcées avec énergie, frappèrent profondément Bruno; il se leva, posa la main du courageux homme sur son cœur, et répondit:

— Là aussi couve le désir de la lutte et de la vengeance; mais à quoi bon, Karel? La terre est ivre du sang qu'elle a bu. Pourquoi, par une nouvelle collision sanglante, livrer nos parents, nos amis à la persécution, à la mort même? Attendons... attendons et prions!

— Mais ne sais-tu donc pas que les bois sont pleins de fugitifs qui ne désirent rien tant que de se lever contre les Français?

— Je sais cela, dit Bruno en soupirant; mais je prie Dieu tous les jours, et de toutes les forces de mon âme, qu'il préserve mes compatriotes d'une si fatale insurrection. Ils nous écraseraient, nous anéantiraient en quelques jours!...

Karel se rapprocha de lui, et lui dit à l'oreille en faisant tant:

— Bruno, mon cher ami, n'est-ce pas la peur de perdre Geneviève qui te rend si timide?

Les joues de Bruno se colorèrent d'un rouge vif, il allait répondre, lorsqu'un nouveau coup de tonnerre s'écria avec la joie la plus exaltée :

— Dieu soit loué, la Flandre est soulevée, les paysans ont attaqué les Français, les ont vaincus; tout le pays de Waes est libre! Les sans-culottes d'Anvers se sont joints à nous de l'Escaut avec leurs canons. Cette fois-ci, c'est vrai!

Cette nouvelle produisit une impression extraordinaire. On battit des mains, on s'embrassa, on se précipita l'un sur l'autre avec une joyeuse effusion, on chanta, on cria des cris d'allégresse, on versa des larmes de joie.

Bruno seul demeurait impassible et contemplait avec une sorte de pitié le tableau de l'effervescence.

— Eh bien! lui cria Karel, voilà le jour de ta délivrance! Ne crois-tu pas non plus à cette nouvelle?

— Il n'en connaît que la moitié, répondit-il. Ne vois-tu pas que la voix navrée. Le même soir, les paysans de Rupelmonde ont été acculés dans une situation désespérée; les sans-culottes y ont mis le feu; les frères ont été tous réduits en cendres; tout le pays de Waes est couvert de sang. . . .

A ces mots chacun pâlit; aux transports de joie succéda brusquement le plus amer désappointement; ils penchèrent la tête sur la poitrine, et dans un instant muets.

— Savez-vous ce que le voiturier de Gielme au fermier Woens? demanda un comte. — Que si notre curé voulait prêter serment, tout serait en paix.

— Et nous ne devrions plus être soldes! dit un jeune paysan assis dans un coin, et qui avait l'air effrayé que les autres.

nt d'une vive rougeur
veau conscrit entr
e:

st soulevée! A R
s Français à main
ys de Waes est en
e sont retirés au
Cette fois-ci c'est

mpression indescri
abarrassa les uns les
on chanta, on pleura
larmes d'émotion
e et contemplait
'effervescence gé

à le jeu qui com
tte nouvelle?

, répondit Bruno
es paysans armés
une église, tou
mis le feu; nos
cendres. En ce
vert de soldats

ansports de joie
sappointement.
, et demeurèrent

de Gierle a dit av
un conscrit. Il
rment, on nous

e soldats? dem
et qui semblait

Non. C'est du moins ce que dit le voiturier de
le...

Eh bien! pourquoi donc le curé ne prête-t-il pas
serment? reprit le premier; alors nous serions déli-
....

Oui, pourquoi ne prête-t-il pas serment? s'écriè-
les autres. Après tout ce n'est pas si terrible.

Amis, dit Bruno, vous ne savez pas ce que vous di-

On demande aux prêtres qu'ils jurent haine éter-

à tous les rois et fidélité à la république française.

Un prêtre peut-il faire un pareil serment? N'est-ce pas
prouver d'avance tout ce que les Jacobins peuvent
entre à Paris, même l'anéantissement de la religion?

Et qu'il en soit, le clergé belge s'y est refusé. Plus

deux cents prêtres ont déjà été emmenés dans les îles
belles; les autres sont tous condamnés au même ba-

serment. Notre vieux curé aux cheveux blancs est
nominativement condamné. Et soyez sûrs que

les premiers soldats qui paraîtront dans le village nous
chercheront notre pasteur et fermeront notre église.

Et comme cela est arrivé presque partout. En tous cas,
vous êtes dans l'erreur: le serment des prêtres n'a rien

de commun avec la conscription.

— Pourquoi ne fuit-il pas?

— Où cela, fuir? Et puis il ne le veut pas. Il dit

qu'il restera avec nous aussi longtemps qu'il le pourra;

et si Dieu veut lui accorder la mort des martyrs, il ne

se soustraira pas.

— On sonne pour la grand'messe, dit l'un des assis-

sés. Qui s'en ira le premier? Bruno, dites comment

vous devons sortir, sans quoi nous allons encore une

fois partir tous ensemble.

Tandis que le fils du notaire était occupé à satisfaire

cette prière et indiquait à chacun son tour, baes Cuy-

len, qui, pendant tout ce temps, était resté sur la porte

à fixer sur le drapeau un regard immobile, baes Cuylen,

disons-nous, entra et fit signe au brasseur lui.

Dehors se trouvait un domestique qui tendit le pied au brasseur en lui disant :

—Baes, le messenger a apporté cela pour vous, très pressé.

Après ces mots il salua son maître et retourna à la messe du village.

La suscription de cette lettre dut faire une vive impression sur le brasseur, car le vieillard se mit à trembler comme un roseau, en tenant les lettres attachées fixement sur les lettres.

Comme s'il eut craint d'être surpris dans son cabinet, se retira un peu plus loin derrière un taillandier et lut, plongé dans une profonde préoccupation.

—Le... le... ci... le citoyen Meulemans a écrit cette écriture ! C'est de mon fils ! Ah ! merci, merci, Dieu, de ce que mon unique enfant est en vie et de ce qu'il revient à moi !

Il ouvrit la lettre avec une fiévreuse émotion et força d'en lire la première ligne. Il s'y trouva liberté, égalité, fraternité ou la mort ! Au citoyen Meulemans mes jours ! Mais bien que le brasseur lut, il ne comprit pas. La signature était bien celle de son fils, mais la forme nouvelle de cette signature suscitait dans son esprit une multitude de réflexions inquiètes. Quelque chose de surajouté au nom de baptême de son fils : il y avait Simon Brutus.

—Le brasseur, après avoir considéré la lettre pendant tant encore, la cacha tout à coup sous son bras et dirigea vers le village en s'écriant :

—Le curé m'expliquera cela. — O mon Dieu, que ce que cela peut signifier ?

Le prêtre octogénaire allait se rendre à l'église, lorsque le brasseur fut introduit dans sa chambre et montrant la lettre lui dit :

...seur de sortir av... Monsieur le curé, pour l'amour de Dieu, lisez-moi
... qui tendit un l... lettre avant d'aller dire la messe. Elle brûle mes
... la pour vous; c...; c'est comme s'il devait en sortir un grand mal-
... C'est de mon fils Simon!

... et reprit la dir... De votre fils Simon? s'écria le curé avec une joy-
... faire une puiss... surprise. Il a erré, ami Meulemans; mais je me
... vieillard pâlit et... que Dieu ait épargné votre enfant. Voyons ce
... tenant les yeux... dit!

... is dans cet état... le curé s'approcha de la fenêtre pour mettre mieux le
... n taillis de chên... en lumière, et lut à demi-voix ce qui suit:
... occupation:

... Meulemans! Ce... Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort.
... rei, merci, ô m... Au citoyen auteur de mes jours.
... est encore en v... Celle-ci sert pour vous informer que votre fils, délé-
... e émotion, et s'... par l'administration centrale du département des
... y trouvait: Lib... Nèthes, se rendra dans trois ou quatre jours dans
... citoyen auteur... village natal, pour y assurer l'entière exécution des
... ur lut, il ne con... de la république et délivrer ses anciennes connais-
... e de son fils, ma... es des chaînes du despotisme et de tous les suppôts
... scitait en lui u... ananisme infernal, de ces hypocrites maudits qui,
... quelque chose éta... le masque du sacerdoce, vous tiennent courbés dans
... ils: il avait sign... ange de l'abrutissement.

... la lettre un in... rendez grâce à la république française; si vous êtes
... s son habit et... dignes du titre d'homme, si le servilisme et l'i-
... non Dieu, qu'... ce n'ont pas éteint jusqu'aux dernières facultés
... re à l'église lon... au milieu desquels j'ai reçu la lumière, un beau
... chambre, et, l... va luire pour Waldeghem.

... vous apporte la liberté, et, avec elle, la protection
... appui de cette sublime République française, qui,
... non amour infini, embrasse d'une même et géné-
... treinte tous les peuples de la terre. et me charge
... digne, de vous porter l'ineffable bonheur d'être
... au nombre de ses enfants!

... contre mon attente, je trouvais les habitants de

Waldeghem encore croupissants dans les
des vieilles momeries, je saurais faire
devoir en vrai républicain.

Ayez la complaisance de faire dire à
len que je compte loger chez lui pour
la grand'route.

Votre

Tout à coup le brasseur s'épouvanta
larmes tomber des yeux du prêtre et

—Ciel! qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il.
cette malheureuse lettre?

Le curé s'approcha de lui, et, lui prenant
avec compassion :

—J'ai pitié de vous, mon pauvre ami

—Quoi! qu'aije à craindre? s'écria
frayé. Voilà qu'on sonne déjà le dîner
messe va commencer. Pour l'amour
sieur le curé, dites-moi ce qu'il y a dans

—Eh bien, dit le curé en soupirant,
Votre fils vous annonce que dans trois
il viendra ici, à Waldeghem, pour faire
de la République française, et pour chasser
pôts de la tyrannie et du fanatisme, et
religion. Il nous promet la protection
nous nous rendons dignes de ce bienfait
sion et l'obéissance. Bref, il vous donnera
dra arrêter votre vieux pasteur, ainsi
conscrits.

—Dieu! Dieu! mon fils! dit le brasseur
tant et en portant les mains à ses yeux.
reau qui nous est envoyé!...

—Consolez-vous, cependant, mon ami
lui dit le curé. Il n'y a pas de votre fa

dans la boue imm
s faïze mon inex

dire au meunier
pour être plus p

Votre fils

Simon Bru

ouvanta; il voya
re et son visage
ria-t-il. Qu'y a-t-il

ui prenant la ma

re ami!

s'écria le brasse

le dernier cou

amour de Dieu.

a dans cette let

irant, je vous l

s trois ou quatre

faire exécuter l

ur chasser tous le

isme, c'est-à-dire

rection de la Fra

bienfait par la s

donne avis qui

ainsi que les p

le brasseur en s

yeux... Lui, le

non malheureux

otre faute. Et

mes-nous pas dans un temps d'épreuve? Songez
Dieu nous tiendra compte là-haut de toutes ces dou-
... Je dois sortir; l'heure a déjà sonné. Peut-
est-ce le dernier sacrifice que mes mains offriront
Seigneur dans notre humble église... Je ne vois
de date sur cette lettre: on l'a oubliée... Il se
t qu'elle soit restée en route deux ou trois jours;
t-être demain ou après demain votre fils sera-t-il
ci... Modérez votre douleur; calmez votre coeur
retournez chez vous: j'irai vous voir après la mes-
A bientôt donc...

curé pressa encore une fois la main du brasseur
desespoir, et gagna l'église en traversant le cime-

Pour consoler maître Meulemans, il avait compri-
sa propre tristesse; mais, à cette heure, son coeur
remplissait peu à peu d'une profonde douleur en
sidérant les malheurs qui allaient fondre sur les in-
ents paroissiens.

orsqu'il entra dans l'église, qu'avec un long re-
il dit adieu dans le fond de son âme affligée à tout
qu'il vit, le vieux prêtre à cheveux blancs chancela,
era vers le ciel un oeil suppliant!

ependant il trouva la force de dissimuler son émo-
revêtit les habits sacerdotaux et monta les mar-
de l'autel.

messe se continua lentement. Malgré les chants
le calme de la mort semblait régner dans l'é-

Quatre voix seulement se faisaient entendre au
les autres membres de Sainte-Cécile, atteints par
scription, s'étaient enfuis dans les bois. Mais en
ment, la plupart d'entre eux se groupaient autour
autel de Saint Sébastien.

chant était si triste et si languissant. l'orgue si
colique; les têtes de la foule en prière s'incli-
et si profondément, tous les coeurs étaient si pleins

d'anxiété et de douleur, que la vue de cette tristesse d'une commune entière eût sans étranger d'une inexplicable angoisse...

Lorsque le prêtre se retourna pour bénir et que chacun eut relevé la tête, deux larmes coulèrent sur les joues du vénérable pasteur.

Cette vue excita chez les assistants une émotion. Un frisson les saisit; les femmes et les hommes s'inclinèrent en pleurant silencieusement. Les hommes se regardèrent les uns les autres avec inquiétude, comme pour se demander l'explication de cette terrible énigme.

Pendant ce temps, le prêtre s'était retourné tel!...

Soudain à la porte de l'église retentit une voix formidable, qui emplit toute l'église d'un roulement de tonnerre, prononce ce

—Au nom de la loi, que personne ne bougez! —
mez toutes les issues!

Et une cinquantaine de voix sauvages par d'enthousiastes exclamations:

—Vive la République française! Liberté ou la mort!

Dans les circonstances présentes, les soldats de la garde nationale française, quoiqu'ils pussent signifier, suffisaient pour frapper la malheureuse commune d'une douleur inexprimable épouvante.

Chacun s'élança en poussant des cris de révolte, et voulut s'enfuir; mais la grande porte déjà fermée et occupée par des soldats. Un homme au désespoir se précipita comme un torrent sur la petite porte latérale qui semblait encore ouverte. On se blessait, afin de pouvoir passer les premiers; mais la vue d'une dizaine de baïonnettes fermaient cette issue de leurs pointes m

de cette mystérieuse manière cette haie de fer les visages farouches des soldats, sans doute saisis, refoulèrent le peuple tremblant dans le temple. e... La multitude oscilla un instant encore d'un côté à l'autre avec des clameurs de détresse, jusqu'à ce que les larmes brillantes sur leurs visages, et que le mouvement cessât enfin, et que la plupart, en proie au plus extrême désespoir, se laissèrent tomber sur les bancs et sur les bancs. pasteur. Le curé était agenouillé devant l'autel, et ne bougea pas plus que s'il eût été changé en statue. s une indicible terreur. Son loin de la grande porte d'entrée, sous le jubé, un homme tempêtait et criait; jusque-là on n'avait pas pu entendre ce qu'il voulait, parce que les cris de détresse des femmes et des jeunes gens dominaient sa voix. nes et les jeunes gens, avec une profonde anxiété, se regardaient mutuellement. e. t retourné vers l'autel. tit un cri terrible qui se répandit dans toute l'église comme un vent de tempête. nce ces mots : « Liberté, égalité, fraternité ! » e ne bouge ici ! » Les hommes et les femmes se levèrent et répondirent : « Liberté, égalité, fraternité ! » les sons de la cloche. signifier d'ailleurs que la messe commune ne se faisait plus. cris et des larmes. grande porte ouverte. Alors les soldats, et sans doute ils durent apparaître aux villages, et assez osés pour jeter sur eux un furtif regard, comme une bande de démons vomis par l'enfer pour tourmenter et martyriser l'humanité. e de baionnette. ntes menaçantes. Ils étaient des hommes déjà d'un certain âge, rudes de physionomie et d'allures, le teint bruni par les rayons du soleil, l'oeil étincelant, la face rébarbative,

les cheveux en désordre, les lèvres cachées
ses moustaches.

Leurs vêtements étaient en mauvais état
malpropres ; seuls, leurs sabres et leurs fusils
généusement polis, et brillaient comme de l'acier.

Dès que l'homme à l'écharpe tricolore et
s'aperçut que le tumulte avait diminué pour
tre de parler à la foule de façon à être enten
na à voix basse un ordre aux soldats, parut
et les ranger, et s'écria ensuite de toute la
sa voix :

—Portez armes ! En avant, marche !

Une dizaine de soldats quittèrent la grande
le suivirent jusqu'au milieu de l'église.

Une nouvelle ondulation pleine d'anxiété
ta parmi les villageois effrayés. Comme
vaient deviner ce que signifiaient ces ordres
s'imaginaient sans doute que leur dernière
venue. Cependant leur inquiétude commen
ner lorsqu'ils virent les soldats s'arrêter
sous la chaire.

L'officier parut vouloir monter dans ce
une porte légère placée devant l'escalier, et
fermée l'arrêta.

Il fit du doigt un signe au soldat qui se
plus près de lui. Le soldat leva la crosse de
un coup violent retentit dans l'église, la p
en pièces, et l'officier apparut dans la chaire.

Il tira de son habit un paquet de papiers
la, suspendit son chapeau au bras du cruc
trouvait devant lui sur le bord de la chaire,
ça l'allocution suivante, qu'il accompagna
sauvages et exaltés :

—Habitants de la commune de Waldeghe
je me trompe, des esclaves ne peuvent com
noble langage des peuples libres ! Hé bien,

habitants de la commune de Waldeghem, vous voyez ma personne une de vos vieilles connaissances; je suis celui qui, en ces lieux a porté avec vous les chaînes de l'esclavage et de la stupidité sous le nom de Simon Meulemans; mais aujourd'hui, allaité par le sein de la sublime mère de l'univers, par le sein de la République française, j'ai été trouvé digne, avec mille autres, d'être comme apôtre de l'affranchissement, annoncer la liberté aux peuples jusqu'aux confins les plus reculés de la terre!

Lorsque le nom de Simon Meulemans vint frapper l'oreille des villageois, tous levèrent les yeux en tremblant; un cri étouffé d'angoisse échappa même à certains d'entre eux. L'officier poursuivait:

— L'administration centrale du département des deux Nèthes, comme il appert de l'écrit que je vous exhibe, m'a chargé de faire exécuter à Waldeghem les lois et les décrets de la République, et de punir sans miséricorde fût-ce même de la mort, ceux qui voudraient s'opposer à la volonté souveraine du peuple.

Bien qu'un franc républicain ne connaisse qu'une patrie, le monde même; bien qu'il n'ait d'autre famille que l'humanité seule, je regretterais cependant de devoir recourir à la force dans le village où le hasard m'a fait naître. C'est pourquoi habitants de Waldeghem, écoutez bien mes paroles, et élevez vos esprits appesantis à la hauteur des destinées auxquelles la généreuse République française vous appelle par ma voix.

Jusqu'à ce jour, pas un rayon de lumière de raison n'a pénétré dans vos coeurs; comme des brutes sans intelligence, vous avez croupi dans la fange de l'ignorance et dans les ténèbres du fanatisme; comme un vil troupeau, vous vous êtes laissé guider par la verge de fer du despotisme; vous vous êtes laissé atteler à la charrette de l'esclavage, et, vils serfs que vous êtes, vous avez

baisé la main de ceux qui, dans leur égoïsme, vous tenaient courbés dans la boue!

Ah! le jour est enfin venu! la lumière d'espérance vous; accueillez-la de bonne volonté. Reniez les tyrans et les seigneurs déplorables qui vous apprennent que le droit n'est que le privilège du plus fort; donnez de vous retenir dans une servitude éternelle; reniez ceux qui, pour flatter leur propre orgueil, font de vous leurs esclaves; faites faire leurs caprices, vous maintiennent dans l'ignorance et dans la misérable enfance. Oui, rejetez tous les liens qui jusqu'à présent vous ont empêchés de partager le sort commun; sortez du chaos dont la glorieuse République française a été le signal, et qui bientôt portera l'humanité si elle est libre; dans sa toute-puissance, elle prendra la place de Dieu même avec le nom duquel on vous a jusqu'à présent chassés au lit!...

Ces affreux blasphèmes tombaient comme un tonnerre de foudre dans l'oreille des villageois. L'extremité de la terreur paraissait les avoir privés du sentiment de leur existence; seulement à chaque nouveau blasphème, ils pouvaient voir un frémissement général agiter la multitude. La plupart, affaissés sur eux-mêmes, la tête baissée, les mains, se fermaient les oreilles autant qu'ils pouvaient pour ne pas entendre ce langage qui leur paraissait venir de l'enfer lui-même.

Ce ne fut que du côté de l'autel de St-Sébastien que quelques murmures se firent entendre, mais un officier qui s'approcha de ce côté et jeta sur les jeunes gens réunis un menaçant regard, étouffa cette protestation.

Aux dernières paroles de l'orateur le prêtre leva les bras au ciel. L'officier remarqua ce mouvement et dit ironiquement en indiquant l'autel par un geste de la main, mais, sans interrompre sa harangue, il continua en ces termes:

—Jurez haine et éternelle inimitié aux rois, aux tyrans, aux barons et comtes, aux seigneurs et

égoïste intérêt. Devenez libres de coeur et d'âme! Alors seulement vous serez mûrs pour de plus hautes destinées, alors seulement vous serez dignes de prendre place au banquet des peuples, alors seulement vous deviendrez hommes, de braves sans raison que vous êtes...

Oui, habitants de Waldeghem, je vous apporte la liberté. Choisissez l'esclavage avec la haine de la République française, ou la liberté, la grandeur et l'indépendance avec l'amitié du peuple français. Le choix est encore libre pour vous aujourd'hui: demain il sera trop tard!

L'orateur se tut un instant pour chercher dans ses poches, puis reprit:

— C'en est assez pour cette fois; quiconque n'est pas aveuglé par le plus honteux fanatisme ou par la plus servitude me prêtera la main, à moi délégué du comité central, pour l'accomplissement de ma mission. Écoutez bien ce que je vais vous dire!

Aussi longtemps que le peuple de Waldeghem n'aura pas été appelé à exprimer sa volonté souveraine par l'élection d'une nouvelle municipalité, moi Simon Bruant, ci-devant Simon Meulemans, je réunirai en moi tout le pouvoir exécutif, et quiconque me résistera, à moi envoyé de la République, sera immédiatement appréhendé et puni, selon la sentence qu'il me verra prononcée sur lui.

Et s'il arrivait qu'un soldat de la République fût blessé ou tué par quelqu'un, on fusillerait à l'instant le coupable et ses complices, et l'on brûlerait sa maison jusqu'aux fondements. Que s'il échappait à notre justice, sa vengeance, ses parents, ses frères et soeurs, tous ses proches demeureraient responsables de son crime.

Pour commencer par ce qui m'a été expressément prescrit par l'administration centrale, j'ordonne qu'aucun homme, que personne quitte l'église, il soit procédé à l'arrestation: premièrement, de tous les jeunes gens qui,

tombés à la conscription, se sont faits réfractaires, comme de lâches poltrons; en second lieu, de Dominique Torfs, prêtre et curé à Waldeghem, qui a refusé de prêter le serment de fidélité, et qui a été condamné à la déportation dans l'île de la Réunion, au nom de la République française, je somme les assistants d'aider à l'exécution de ces ordres, et pour les récalcitrants d'être punis comme les autres. — dire... Maintenant à l'oeuvre! et attention! ne rit pas de rire; un républicain ne rit jamais.

Pendant la lecture de ces ordres, Bruno se tenait debout auprès de l'autel de St-Sébastien, et avait été entouré avec précaution de chacun des conscrits. Il avait dit à chacun d'eux, et avec un air sérieux, que s'ils ne voulaient pas être punis comme les autres, ils devaient se tenir tranquilles. Mais à peine s'en aperçut, ils s'étaient massés en groupe devant l'autel, et tout frémissants, ils regardaient fixement Bruno. Il avait prié encore agenouillé devant l'autel.

Simon Brutus ne voyant rien bouger dans la foule, se tourna vers ses hommes et renouvela ses ordres. Il leur ordonna de procéder immédiatement à l'arrestation du prêtre.

Quelques soldats quittèrent la porte de la chapelle pour se diriger vers l'autel; mais au même instant, ils remarquèrent quelque chose d'étrange auprès de St-Sébastien.

Une quarantaine d'hommes, Bruno en tête, se dirigèrent lentement vers les marches de l'autel. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres que si un impénétrable mur se fût placé devant eux.

Sans proférer un mot et avec un calme remarquable, l'une des extrémités de cette troupe se porta vers une petite porte latérale. Pendant ce temps, Bruno regardait le curé à s'enfuir; et comme le vieillard ne bougeait pas, il déclara vouloir marcher à la baïonnette. Il se leva de terre par force et l'entraîna.

ts réfractaires co
ieu, de Jacques-B
aldegheim, leque
ité, et a de ce e
l'île d'Oleron.
somme chacun
s ordres, sous pe
omme je viens de
ttention! Il ne
rit jamais!
Bruno, qui se tr
ien, s'était app
onscrits et d'au
ement. Sans qu
groupe compa
xement le curé
el.
ger dans l'église
ses ordres en f
immédiatemen
te de l'église
me instant on
uprès de l'autel
o en tête, mo
. Ils étaient t
que c'était con
devant l'autel.
calme mystérie
se poussa ver
mps Bruno ex
e vieillard refu
oir mourir, Br
raîna.

Simon Brutus, qui devina ce qui se passait sans qu'il le voit, cria à ses soldats :

Courez, courez; au nom de la loi, arrêtez ces brigands!

Mais avant que les soldats eussent pu atteindre l'au- les premiers paysans, avec une calme et froide ré- sion, avaient avancé leur poitrine contre les baïon- es qui masquaient la porte latérale, et soit que les ts du dehors fussent surpris d'un pareil sang- , soit qu'ils ne pussent se résoudre à massacrer ces mes sans défense, ils firent quelques pas en arriè- L'issue était libre; les trente hommes, toujours si- eux et calmes, se trouvèrent tous ensemble dans le tière et fermèrent aux soldats stupéfaits l'accès de porte.

Soudain parut Bruno, fuyant avec le curé qu'il avait ché de l'autel!

Mors les soldats s'aperçurent de ce qui se passait; quelques-uns tirèrent sur le prêtre et sur son compa- ; d'autres plongèrent leurs baïonnettes au milieu s villageois, tuèrent un jeune paysan, et en blessèrent

Mais tout cela s'était fait avec la vitesse de l'éclair, tout aussi vite la foule enfermée dans l'église avait ée que la porte latérale était libre.

Une acclamation où la joie se mêlait à l'anxiété re- t dans le temple; hommes, femmes enfants, tous précipitèrent en même temps d'un mouvement fé- vers l'autel, et s'engouffrèrent comme un torrent la porte latérale. Les soldats et Simon Brutus même qui était accouru en entendant les coups de , furent irrésistiblement poussés en avant par la e qui, aveugle et sans conscience de la situation, blait ne point prendre garde aux armes et ne pas craindre.

Bientôt il n'y eut plus un être vivant dans l'église.

Dans le cimetière, Simon Brutus, le
était furieux de dépit et de rage, et m
fusiller le caporal chargé de garder la

Dans le lointain, on voyait encore fu
mes et quelques enfants; les hommes a
paru dans les bois.

On voyait aussi une troupe de soldat
sens autour d'une maison voisine de
chant à un petit bois de chênes. Ils che
qui avait disparu en cet endroit avec so

Enfin, lorsque ces perquisitions eue
longtemps, Simon Brutus envoya un
ses camarades.

Ils rapportèrent la chasuble, l'étole et
mais le prêtre lui-même ils ne l'avaient

L'officier, toujours armé de son pisto
de nouveau en menaces, éclata en violent
contre les soldats coupables et déplora
l'occasion de s'emparer du prêtre non as
conscrits réfractaires, fût manquée.

Mais sa colère diminua peu à peu. I

—Hé bien nous verrons si vous sau
malheur par plus de courage et de vig
hommes de bonne volonté! Qu'on aill
chariot, une couple de chevaux, quelqu
quelques sacs. Allez! que les autres m

Les quatre hommes désignés se diri
village; les autres entrèrent dans l'église

Une heure après, un chariot attelé de
se trouvait devant la grande porte du t
dats étaient occupés à entasser dans des
fourrer dans des sacs, pour les charger
voiture, les ostensoirs, les calices, les vas
liers, tous les objets en argent ou en a
qui par conséquent avaient une valeur

Quand cette opération fut terminée,

us, le pistolet au po
re un cierge à l'autel et apposa sur la grande por-
e, et menaçait de sur la porte latérale deux sceaux, au-dessus des-
ler la porte. il écrivit lui-même en flamand, avec un morceau
ore fuir quelques maie:
mes avaient déjà

Vive la république française!
Défense d'ouvrir sous peine de mort.

soldats courir en
ne de l'église et
Ils cherchaient le
avec son libérateur
ns eurent duré
a un soldat rapp
eta le cierge à terre et dit à ses soldats:
qu'on me suive avec le chariot; nous allons à
auberge et nous nous reposerons un peu avant de
venger de la stupide audace de ces brigands.
quittèrent le cimetière et traversèrent une partie
illage, avant de prendre le chemin qui conduisait
oulin.
tole et l'aube du
aient pas décou
a pistolet, se répa
violentes impréca
plora amèrement
non assermenté e
e.
un être vivant ne se montra sur leur passage;
dit que le lugubre cortège cheminait à travers
immense nécropole.

eu. Il dit enfin
us saurez répar
de vigilance. Q
n aille cherche
quelques tonneau
res me suivent.
e dirigèrent ver
'église avec l'offi
elé de deux che
du temple; les
s des tonneaux
arger ensuite su
es vases, les cha
en autre métal
leur pécuniaire
minée, l'officier

Vers la tombée de la nuit, Simon Brun avec une dizaine de ses hommes dans la chambre de l'auberge de l'*Aigle*.

Les autres soldats s'étaient installés de part et d'autre du chemin même on pouvait entendre des chansons et leurs confuses exclamations.

L'un d'eux, le fusil au bras, se promenait tranquillement devant la porte de l'auberge; son visage était rouge, et il était facile de voir qu'il avait de bonnes jambes; néanmoins il conservait une attitude farouche, et regardait de tous les côtés avec des gestes, comme s'il eût craint une surprise.

En ce moment, un paysan apparut, suivi de sa femme, et conduisait au village. La sentinelle fixa ses yeux sur cet homme qui s'avancait à pas lents; il mena son fusil devant la poitrine comme un chien qui se prépare à faire feu.

Le villageois, qui marchait d'un air distrait, ne paraissait, en tout cas, avoir aucun mauvais dessein; il était vieux et courbé, et marchait d'un pas aussi traînant et au hasard que s'il n'eût rien su de ce qui s'était passé là à Waldeghem.

—*Qui vive?* lui cria la sentinelle.

Le vieillard ôta son bonnet, s'inclina profondément, prit ses jambes en écart et salua le soldat avec toutes les démonstrations d'humilité.

—*Qui vive?* cria-il une seconde fois.

— Je suis un bon camarade, répondit le villageois en
savançant toujours d'un pas tardif vers l'*Aigle*.

Le soldat grommela entre ses dents, mais il laissa
passer le vieux paysan s'approcher. Lorsque celui-
ci voulut passer pour entrer dans l'auberge, la senti-
nelle l'arrêta, leva sa blouse et le tâta sur tout le corps ;
ne découvrant rien qui pût donner lieu à soup-
çon, il jeta un long éclat de rire en voyant la mine sin-

on Brutus était et les gestes embarrassés du paysan, et il le
laissa dans une grange dans l'auberge en disant :

— Passe, passe, imbécile, tu ferais rire une sentinelle
de la république française.

Le paysan entra dans l'auberge, demanda une pinte
de bière, alla s'asseoir auprès du foyer et chargea sa
pipe avec autant d'indifférence apparente que s'il eût
été venu à la famille du meunier.

Simon Cuylen prit les pincettes et se mit à arranger le
feu se penchant pour ce travail, il approcha sa tête
de celle du vieux paysan, et lui demanda à voix basse :
— Jean, notre curé est-il parti et sauvé ?

— Parfaitement ! murmura l'autre.

— Et Bruno ? C'est contre lui qu'on est le plus monté.
— Parfaitement !

Simon posa les pincettes contre la cheminée et s'é-
leva du villageois.

— Dans la grande salle voisine où Simon Brutus se
trouvait avec ses compagnons, il régnait beaucoup plus
de chaleur que dans la grange. A certains signes dis-
tincts que portait l'habit des soldats assis autour
de la grande table, on pouvait voir que Simon Brutus
était admis auprès de lui que les chefs, y compris
les officiers.

— Le sol, le long du mur, étaient étendues quelques
bottes mêlées de bottes de paille ; aux murailles
étaient suspendus des fusils, des sabres et des gibernes.

— Simon Brutus, un bonnet rouge sur la tête, était as-

fois.

sis au haut bout de la table; il avait des pieds et des plumes, et paraissait écrire.

Les autres, attablés devant un énorme verre de la bière d'orge dans des pintes de bois, fois qu'ils remplissaient leur pinte à ras bord, versaient, d'une bouteille ordinaire, un verre de vin. Bien qu'il parût à leurs murmures qu'ils avaient encore cette boisson fade et maigre, ils avaient l'air de lire sur leurs faces empourprées et égarées qu'ils avaient déjà mis à sec plusieurs pintes de bière et plus d'une bouteille d'eau-de-vie.

On n'entendait naturellement que le bruit de la coupe, à l'exception de Simon Brutus, tous les autres étaient des étrangers et ne comprenaient pas un mot de français.

En ce moment un sergent disait en s'adressant à Simon Brutus :

—Ah çà, citoyen commissaire, tu avais dit que ton pays natal est un maudit pays, qui n'est pas capable de recevoir une colonie de mendiants français ! nous arrivons ici pour délivrer le pays de ses tyrans; nous leur apportons la liberté et nous nous sacrifions pour leur donner la vie; et pour récompense ils nous remplissent les poches de pommes de terre et de lait caillé ! Crois-tu que les soldats de la République française ont la jaunisse ou la fièvre ? Ce stupide aubergiste ne savait rien de notre arrivée... mais toi, citoyen commissaire ? Toi qui connais la langue française, tu veilleras sans doute à ce que les soldats de la République française ne soient pas obligés de s'aller coucher comme des enfants, avec de la bouillie dans le ventre ?

—J'y songeais précisément, répondit-il en souriant, mais il est déjà tard; il n'y a plus de place à l'auberge; il faut aller chercher dans le village...

rait devant lui
écrire.
énorme pot, bu
tes de grès. C
te à nouveau.
re, un coup d'
murmures qu'ils
et mauvaise, on
ées et dans leur
sec plus d'un
a-de-vie. •
que le français,
us les soldats
pas un mot
t en se tournant
tu avoueras que
i n'est pas mêm
ants français. le
livrer ce peupl
pportons leur
nner l'indépend
mplissent l'estom
Croient-ils donc
nçaise aient la
giste nous a d
... mais ce soim
s la langue de
oute à ce que
ne soient pas
ants, avec une
pondit Simon
; il n'y a pas

th bien, fais des *bons*, dit un autre, et si l'auber-
ne marche pas droit, le plat de mon sabre lui ap-
ra à le faire.
est là la moindre chose, reprit Simon Brutus; il
que nos hommes aient à manger aussi, et ej pense
expédieraient bien une couple de moutons; mais
tuera et les préparera?
est-ce que cela? s'écria un caporal. Le vieux
Scévola, qui est là-bas dans la grange, a été
dans le temps. En deux heures, il aurait abat-
les animaux du village; mais avec ta permission,
commissaire, je ne crois pas qu'à l'exception
béciles qui l'habitent il puisse y avoir beaucoup
il dans ce chien de pays.
nous, mangerons-nous quelques poulets? de-
Simon Brutus.
un jambon ne serait pas mauvais non plus, re-
le sergent.
y a-t-il pas de cochons de lait dans cette com-
demanda un autre.
est bien, dit Simon Brutus, je vais soigner cela.
caporal, appelle l'aubergiste.
des soldats présents se leva, ouvrit la porte de la
revint avec le meunier.
Cuylen s'arrêta muet sur le seuil, le bonnet de
la main, et avec la physionomie niaise d'un
Simon Brutus qui, sur ces entrefaites, avait encore
quelques lignes, prit deux morceaux de papier sur
et demanda au baes:
citoyen Verloons vit-il encore?
fermier Claes, voulez-vous dire? Oui, il vit en-
monsieur le commissaire.
monsieur, monsieur! s'écria l'officier avec une vi-
émotion, que je n'entende plus ce mot d'escla-

ves! Nous sommes tous *citouyens* de la République française.

—Je voulais dire qu'il vit encore, citoyen le baes.

—A-t-il encore des moutons?

—Hier, il en avait encore au moins deux, citoyen sieur le *chitouyen*..

—Encore! s'écria Simon Brutus en frappant du poing sur la table, si fort que le baes eut éprouvé tout d'un coup un sentiment de crainte et se prit à trembler visiblement.

—Avec ta permission, citoyen commissaire, comment cet imbécile? demanda un sergent.

—Il a l'audace ou plutôt la bêtise, citoyen monsieur, moi commissaire de l'administration.

Le sergent alla au mur, tira son grand sabre, vint se placer à côté du baes et se mit à le regarder.

—Citoyen commissaire, fais-lui un peu de mal dans son baragouin du diable, que j'aie un peu de sabre sur la nuque à chaque fois qu'il sortira de sa core de sa bouche.

—Non, non, va t'asseoir, citoyen commissaire; le souper est, pour le moment, sur la table.

Et se tournant vers le baes, il dit :

—Ecoute ce qu'il y a sur ce papier.

“Le citoyen Verloons est requis par le baes de livrer deux moutons pour le service de la République française.

“*Le fondé de pouvoir du*

Simon Brutus

—Comprends-tu cela?

—Oui, mon... certainement, *chitouyen*.

—Nous procureras-tu ces moutons?

—Pour quand, *chitouyen*?

—Tout de suite, à l'instant même, citoyen baes, mangés ce soir.

gens de la république demanderai à Jean du notaire qu'il aille les

core, *chitoyen*, balbutia-t-il? qui? Jean du notaire? Le fou Jean? vit-il

Il n'est pas mort du coup que vous lui avez donné
moins cinquante ans la tête il y a cinq ou six ans, monsieur,—non,
chitoyen, veux-je dire,—car il est assis dans l'au-
brutis en frappant le nombre à fumer sa pipe auprès du feu.

Le baes eut visiblement osé-t-il venir à l'*Aigle*? C'est peut-être

le commissaire, Simon porta le doigt à son front et répondit avec

gent. —
bêtise de me dire: ce pauvre homme est innocent: il ne sait ce qu'il

l'administration est bien, dit l'officier; je désire que toi-même,
on grand sabre et dit: regard, tu ailles chercher les moutons. Voici en-

lui un peu de commission de réquisition pour quatre poulets; tu peux
que je lui flanque toi-même.

le monsieur qui sort, *chitoyen*, balbutia le baes, mais les *chitoyens*
occupés là-bas dans la grange à plumer mes
le coq avec.

En ce cas, cherche-les où tu pourras les trouver il
ment, la grande faut. Va, et attention à toi.

il dit: —
le papier: —
fit un demi-tour de conversion et sortit de la

quis par la présence de Brutus tomba pendant quelque temps dans
service de la république, le regard immobile et fixé sur

le conseil du comité central paraît que le citoyen commissaire est distrait,
Brutus alias Meunier, un sergent, tandis qu'il remplissait toutes les

, *chitoyen*. ajoutait à chacune une bonne rasade d'eau-
moutons? Comme nous ne savons pas ce que l'hôte lui a
même: ils doivent son infernal jargon, ce n'est du moins pas un
pour nous laisser dessécher le gosier. A la santé
publique française!

parades, dit Simon Brutus, il m'est arrivé ici

il y a cinq ans une étrange aventure
relle, dans une lutte avec de lâches fa
par mégarde avec un pot de grès la t
mestique idiot; je m'échappai la nuit
courus à Paris mettre mon sang et m
vice de la république française. Eh
la chambre voisine un homme qui f
au coin du feu... Qui croyez-vous qu

Tous le regardèrent avec curiosité,
répondit :

—C'est le domestique même que je
Et je vous avoue, citoyens camarades
plaisir d'apprendre qu'il s'était guér
nocent dans l'affaire. C'est tout aut
à un suppôt des tyrans la punition q
casser la tête à un pauvre diable à d

—Sans doute, sans doute, tu as
les autres; un républicain ne verse
cent.

—Si nous offrions une pinte de
ressuscité? demanda un caporal. J
voir.

—Va l'appeler, dit l'officier. Il
auprès du feu.

Un instant après, le caporal amer
personnage demandé.

Jean, le vieux domestique du nota
voûté que d'habitude, et il n'eût pas
bât beaucoup plus pour pouvoir t
des mains. Il ne paraissait nulleme
rit d'un air aussi ouvert que s'il co
depuis longtemps. Il tenait son bo
s'inclinait et saluait à profusion de to

—Bonjour, Simon Meulemans!
beau! je suis charmé de vous revoir
Bonjour, soldats, bonjour tout le m

enture. Dans un Brutus et ses compagnons poussèrent un long
ches fanatiques, je sursautai. Entre temps le domestique prit une chai-
ès la tête d'un vicier, aspira quelques bouffées de sa petite pipe, et
a nuit de la prison.

g et mon activité avec votre permission, Simon! j'aime autant être
. Eh bien! il y a de la vie debout... Qu'y a-t-il à votre service?

qui fume sa pipe à l'air encore plus stupide que les autres, mur-
ous que soit cet homme, soldat, mais c'est un bon diable pourtant.

iosité, mais personnellement, dit l'officier, il faut que je
de quelque chose... Jean, approche-toi un
que je croyais avec moi... Bien, bien, c'est assez près... Tu as
arades, que cela n'ait été bien irrité contre moi?

t guéri; car il était mal au commencement, oui, oui, Simon; mais
ut autre chose d'important, j'ai été guéri, je me suis dit: cela vient de la
tion qu'il mérite. Ce n'est pas qu'on vend au *Lion*,—et puis j'ai oublié
le à demi fou.

Un mauvais coup est bien vite donné; et,
u as raison, affirme-tu que je suis, je regarde parfois trop souvent
verse pas le sang d'une pinte... Un cheval, ça ne vas pas
es, mais les hommes, c'est leur défaut à eux...

e de bière à ce point, dit-il donc qui te fait rire ainsi, citoyen com-
al. Je voudrais te demander le sergent.

ah, répondit Simon, il assure que les chevaux
. Il est assis tout au bas au cabaret.

Il a vécu soixante ans pour faire cette découver-
l amenait par le sergent, j'ai en fais mon compliment! dit le sergent d'un
air.

u notaire, marchez-moi causer avec lui, dit Simon Brutus en
t pas fallu qu'il soit important, et ne me troublez pas, je vous en prie.
voir toucher ses affaires apprendra peut-être des choses qui peuvent nous
ullement inquiéter... Jean, demeures-tu encore chez le no-
s'il connaissait...

on bonnet à la main, dit-il, doute, Simon; où irais-je demeurer ailleurs?
n de tous côtés en attendant que je sois trop vieux et trop cassé pour travailler encore
ans! Comme vous voyez...

revoir en bon état comment va Bruno? Il est tombé à la conscrip-
le monde. — Ça va-t-il? — Ça va-t-il? — Ça va-t-il? — Ça va-t-il? — Ça va-t-il?

Le domestique hocha affirmativement.

—Et il s'est enfui sans doute?

Même réponse à cette question.

—Où est-il maintenant?

—Ah! son père lui-même n'en sait rien. Il est allé avec le curé. Le berger du fermier qu'il avait vu passer une voiture à deux roues, mais si vite que l'eau sautait par les roues jusque dans la prairie.

Cette nouvelle déplut à l'officier; de dépit lui parcourut le corps, et il se retourna à ses compagnons:

—Voyez-vous bien? Le curé et les autres gands se sont enfuis dans une voiture. Il faut beau chercher demain matin: les oiseaux sont volés, le nid est vide. Caporal Honoré, c'est de ta négligence.

—Bah, bah, remarqua un sergent, on ne peut tout de même pas échapper à la justice publique française: le monde est trop petit.

Simon Brutus demeura un instant muet devant lui, puis adressa de nouveau la parole au domestique qui continuait toujours de fumer.

—Et comment va Geneviève?

—Elle est belle comme une image, très coquette, un peu fière, mais du reste une bonne femme.

—N'est-elle pas encore mariée?

—Elle devait se marier dans six semaines, le contrat est signé. Mais voilà le mariage qui se dérange, que vous vous en alliez, vous autres.

—Et avec qui doit-elle se marier?

—Allons donc, quelle question! Vous ne savez pas mieux que moi? Avec quel autre se marierait-elle, mon jeune maître Bruno?—à moins que vous ne veniez encore vous mettre à l'en-

ivement la tête.
e?
on.

n sait rien; il s'
fermier Claes
à deux chevaux
tait par-dessus

ficier; un fréni
et il dit avec an

et le chef de
ne voiture; nou
les oiseaux se
l Horace, voilà

sergent, ils ne
la vengeance d
est trop petit po
stant les yeux
eau la parole au
e fumer sa pipe
?

image, Simon!
du reste une p

ée?
s six semaines;
mariage arrêté j
autres.
arier?

on! Vous savez
se marierait-ell
moins pourtant
à l'encontre.

Brutus, en proie à une profonde préoccupa-
vait laissé tomber sa tête;—il semblait ému et

tu dis qu'elle est encore aussi belle que lorsque
village?

belle, beaucoup plus belle; alors ce n'était
enfant, aujourd'hui c'est une femme comme une

sentiment étrange s'éleva dans le cœur de Simon;
deux souvenirs des jours d'autrefois passèrent ra-
dans son âme; il était profondément ému, et
la main sur son front comme pour chasser les
qui l'assaillaient, pour comprimer les mouve-
passionnés qui l'agitaient.

il hocha la tête, sourit amèrement, saisit sa
la tendit au domestique, et dit:

iens, bois, et à ta santé!

à notre santé à tous! dit le domestique, et il
partie de la bière, après quoi il reposa la pinte
le et, en faisant d'étranges grimaces, dit mys-
tiquement à l'officier:

Simon, mon garçon, il y a du genièvre dans

d'autant plus fort, Jean. Bois toujours,
eut pas te faire de mal. Maintenant, retour-
et dis qu'on te donne un pot de bière pour
pte.

si, Simon, grand merci! dit le domestique qui
de la chambre en prodiguant des salutations
son entrée.

Brutus, comme poursuivi par un cuisant sou-
de sa pinte sur la table, se leva brusquement

aysan a raison: cette bière est une boisson de
me brûle le gosier comme du feu. Je veux
quand il viendrait de l'enfer.

—Bien dit, répondit le sergent
trouver? Au presbytère il n'y a rien
sans ont tout enlevé... Notre hôte
vin... mais demain j' n déterrera
tez-y.

—Il est facile de trouver du vin
il faudrait l'aller chercher au village
qui se moqueraient d'un bon ou d'un
ne voyaient briller des sabres à
trop fatigués, et il st trop tard.

—Laissez-moi faire, s'écria le
l'hôte me donne un panier, et si j
plein de bouteilles, dites que de
changé en âne ou que j'ai la cerve
yen commissaire, combien un hom
il porter de bouteilles?

—Vingt... ce serait assez...

—Eh bien, fais un bon pour vi
Simon Brutus prit la plume e
mandé.

Le caporal se leva pour aller pre
il chancela ou fit un faux pas, car
sur la table.

—Ah çà, citoyen Horace, dit le
paraît que la boisson de chien c
dans les jambes.

—Quelle idée as-tu là? répond
sant ses longues moustaches; ces
aussi l'air de ne pas s'entendre b
cains; elles étendent leurs pattes
quoi s'y casser le cou.... Mais,
trouverai-je la maison où l'on peu

—Voici! dit Simon Brutus en
écrit; c'est chez le notaire. Je te
le domestique même du notaire.

ergent, mais com
a rien à prendre
e hôte dit qu'il n
errerai quelque pa

du vin, dit l'offic
au village, chez
ou d'une réquis
es à côté. Nous
ard.

a le caporal Ho
et si je ne le rap
e depuis ce mati
a cervelle à l'enve
a homme comme

...
our vingt bouteill
ume et écrivit

ler prendre son
as, car il retombe

dit le sergent e
rien commence

épondit le capor
; ces chaises ma
ndre bien avec les
pattes si loin qu

Mais, j'y songe,
on peut avoir du
tus en lui tend
Je te donnerai
aire.

vers la porte, appela le vieillard et lui deman-
son entrée dans la chambre.

ton maître a toujours beaucoup de vin dans

ce le sais pas trop, Simon, mais je crois bien

tu rendre un service à la République?

qu'oi pas? autant à la République qu'à un

mais ce caporal au village, dans la maison de
; il va y prendre vingt bouteilles de vin...

domestique frissonna à cet ordre et parut anéan-

tu que le notaire ne refuse le vin?

non! répondit le domestique encore tout trou-

Simon, ce camarade-là qu'il me faut con-

voir si méchant...

ne se fera pas de mal; c'est un brave garçon.

grâce de Dieu donc!

it le caporal par la manche, le tira vers la porte
chambre en lui disant.

camarade, je vous montrerai le chemin.

eux quittèrent l'auberge et s'acheminèrent

village en suivant la chaussée de terre.

est presque nuit. Dans les chemins ouverts on

ore y voir passablement, mais dans les tail-

pres étaient déjà épaisses et impénétrables.

ral grommelait ou se parlait à lui-même;

comme Jean ne le comprenait pas, le soldat

tôt. Ils continuèrent à marcher en silence.

is eurent fait deux cents pas environ dans le

menait au village. Jean prit un autre che-

eu plus loin encore il traversa un taillis et

caporal murmurant qu'un sentier courait

arbrisseaux. Ils atteignirent à des prairies

arécageuses et y marchèrent pendant quelque

temps jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un terrain boisé, et poursuivirent leur ruisseau.

Ils allaient ainsi par toutes sortes de sentiers, à travers de hauts taillis, de prairies, sans arriver au village.

Ce voyage durait déjà depuis un certain temps et cela commençait à fatiguer le caporal, que, dans l'obscurité, il faisait à chaque faux pas ou trébuchait dans les inégalités du terrain. Déjà à plusieurs reprises il avait essayé de parler, mais ses mots, son mécontentement de cette marche en avant, lorsqu'en voyant de nouveau dresser devant lui il entra en pleurant un domestique. Celui-ci parut s'en étonner et signa du doigt le bois, et dit :

—Par là... toujours, l'église, le village.

Mais le caporal le saisit au collet.

—Maudit paysan d'enfer, tu as fait perdre les caporaux de la République française le droit au village ou je te tue!

—Comprends pas... niks de français, dit le vieux domestique.

—Mais comment est-il possible que tu ignore la langue française! dit le caporal avec un air de découragement.

Il poussa le paysan en avant et le fit marcher.

Tout à coup, au milieu du bois, le caporal tomba dans une fosse profonde.

Le domestique, qui avait sauté sur le bord, lui cria :

—Hé! faites attention, camarade!

Après avoir pataugé pendant quelques instants, le caporal sortit du borborygme; il tira son chapeau en l'air en tempêtant et songeait

contrassent de nou
t leur route au bo
s sortes de chemi
taillis, des champ
age.

uis une grande de
r le caporal d'aut
sait à chaque in
les inégalités de
avait exprimé par
de cette intermin
nouveau un bois
en pleine colère
'en émouvoir très

ise, le notaire...
collet, le secoua
tu as l'air de
ue française? Al

de français, ré

ossible qu'un être
it le caporal avec

nt et le suivit.
du bois, le capor

sauté par-dessus
cria :

marade, il y a de
ant quelque tem
tira son sabre. L
geait à faire un

le pauvre domestique. Toutefois il s'arrêta dans
titude, et dit d'un ton irrité :

! le fils de Satan, il est parti! Il m'a égaré! Je
aperai bien demain, et si je ne le fends pas en
morceaux, ce sera en beaucoup plus!... Cama-
citoyen! Bah! oui, pas plus de citoyen que sur
! Que faire maintenant? Cela va de soi; re-
là d'où je viens. Je suis trempé, et il faut que
verse encore une fois ce diable de fossé...

descendit en effet dans le fossé, gagna l'autre bord,
pas rapide quoique chancelant, s'engagea dans
par le soubresaut qu'il venait de suivre un instant
tendu.

en faisant, il ne cessait de grommeler, de se
en plaintes et en imprécations; plus d'une
encore il se heurta contre des obstacles de toute
omba dans des trous ou des fossés, jusqu'à ce
enfin l'air dans le lointain une petite lu-

s'écria-t-il, une lumière dans cet affreux pays
ages! Ces gens-là vont me conduire chez le
je leur mets la main au collet et le sabre dans
, et je les fais marcher jusqu'à ce que je sois
vois être.

avança, à travers champs, vers une métairie iso-
rière la fenêtre de laquelle scintillait la petite

es entrefaites, Jean le domestique avait couru
ge par un autre chemin, et déjà il frappait à la
de son maître.

quelques questions faites de l'intérieur pour
r que c'était bien lui et que personne ne l'ac-
vait, on tira les verroux avec précaution, et,
vrant à peine la porte, on le laissa entrer.

notaire était assis à une table avec sa femme et
Bruno. Le domestique dit en toute hâte.

—Vite, Bruno, cachez-vous. Un sans-culotte va chercher du vin ici. Afin de pouvoir vous en offrir, j'ai conduit derrière le Moerbosch dans le ruisseau. Ça n'en arrivera pas moins; ces gens-là ne se laissent arrêter par rien. Je ne puis rester ici non plus. Ça tuerait, bien sûr... Vite, sauvez-vous... Je compte me cacher dans l'Elsbosch.

Bruno s'approcha de sa mère toute tremblante. Elle le brassa tendrement, serra la main à son père et se retira avec le domestique.

Le notaire alla verrouiller la porte, revint auprès de sa femme; et dit en soupirant :

—Ne t'émeus pas tant, Maria; c'est du vin qu'ils veulent; je leur donnerai tout ce qu'ils demandent. Bruno est caché; ce soldat seul ne peut venir le chercher. Prends-le, et d'ailleurs il ne le découvrirait pas. Tu ne peux demeurer ici, toi, Maria; va là-haut et cache-toi; rien; si je donne au soldat le vin qu'il vient chercher, il sera satisfait. Cela n'ira pas au-delà de quelques mots et d'un peu de bruit qui ne doivent pas se répandre.

La femme ne répondit pas et demeura assise sur le banc, appuyée dans les mains.

—Si tu ne veux pas encore aller dans ta chambre, Maria, reste un instant; mais dès qu'on frappera, tire-toi du moins sans tarder.

Bien que le notaire s'efforçât de consoler sa femme, lui aussi n'était pas sans inquiétude.

Tous deux n'échangèrent plus que de rares paroles en attendant le soldat annoncé.

Déjà il s'était écoulé un certain temps, et ils commençaient à espérer que la visite redoutée n'aurait pas lieu, lorsqu'un coup pesant frappé à la porte et d'un sabre les fit bondir.

La femme, toute tremblante, monta rapidement à son cabinet.

le notaire s'approcha de la porte, et demanda en français :

— Qui est là ?

— Caporal de la République française, répondit-on.

Le notaire tira les verroux et ouvrit la porte.

Un soldat, le sabre au poing, s'élança dans l'intérieur, brandissant son arme au-dessus de sa tête, courut

autour de la chambre sans faire attention au notaire.

— Où est le scélérat ? cria-t-il... que je le fende en

deux, le traître ! Quoi ! conduire à une lieue de son che-

min un soldat de la République française... le faire

tomber dans un fossé d'eau puante ! Où est-il le scélé-

rat le brigand ?

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda le notaire étonné.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria le caporal ; si tu ne

veux pas faire connaissance avec mon sabre, appelle-moi

citoyen, comme il convient à des hommes libres.

— Eh bien, citoyen, puis-je savoir ce que vous dési-

rez ? Je suis à votre service.

— Celui-ci du moins parle français, murmura le soldat

en regardant toujours autour de lui, les yeux écar-

pillés, les dents serrées, comme s'il voulait dévorer

quelqu'un.

Enfin il se tourna vers le notaire et reprit :

— Ce que je désire ? je veux savoir où est ton domes-

tique, un scélérat qui marche comme une tortue, égare

les gens dans les bois et veut apprendre à nager aux

ordres de la République française... Où est-il ? parle

moi ! mon sang bout ; il faut que je le tue ; pas de grâce

pour lui !

— Le domestique n'est pas ici, répondit le notaire, il

a pris la fuite à la sortie de l'église. Je ne l'ai pas en-

core vu depuis ce matin.

— Ah ! si tu osais me tromper ! s'écria le soldat en

brandissant son sabre, je pourrais me s
taines lois de la République rendent
ponsables des méfaits de leurs dom
fais attention!

—La recherche de mon domestique
cause de votre venue?

—T'imagines-tu, citoyen, qu'un sol
blique française irait perdre son temp
une pareille canaille? Non, non, je vi
tre chose. Tu as sans doute du vin da

—En effet, citoyen, répondit le nota

—Beaucoup?

—Assez, je pense.

Le caporal plongea la main dans sa
quelque temps en vain, et dit ensuite:

—J'avais un bon de réquisition; m
au fond de l'eau. Si tu revois encore
en vie, il sait où est le billet et peut l'

—Un bon de réquisition n'est nulle
remarqua le notaire; si c'est du vin qu
vous en donnerai. k

Ces paroles, dites d'un ton calme et
rent apaiser le caporal; il remit son sab
reau, saisit la main du notaire, la secou
et dit:

—Tu as l'air d'un brave homme; e
français; il y a du moins moyen de no
lons, donne-moi une vingtaine de boute
bon, bien entendu, et qui ait de la b
France... et tout sera dit! Tu vois bi
blicains ne sont pas si terribles qu'on
espèce de lions apprivoisés qui ne mor
on les vexe...

Cependant le notaire avait pris la l
posait à quitter la chambre. S'aperceva

me souvenir de le suivre, il l'arrêta en lui disant :
ndent les maîtres de la cave, citoyen ; j'irai te chercher le vin.
domestiques. — Vous sommes bons amis, répondit le soldat, et j'ai
confiance en ta bonne volonté ; mais que cela te
stique est-elle le non, citoyen, je te suis comme ton ombre jus-
qu'à ce que je voie et palpe les bouteilles... Tu com-
m soldat de la cave ? je ne tiens pas à rester seul jusqu'à demain
temps à courir dans une maison abandonnée.
je viens ici pour te dire, citoyen, suivez-moi : je voulais vous épargner cette
vin dans ta cave, citoyen.

le notaire. — Brave homme, vraiment ! marmotta le soldat en
entrant à la cave à la suite du notaire.
Arrivé au bas, le soldat jeta des regards étonnés au-
dessus de la cave, et dit au notaire en riant et en lui
pointant sur l'épaule :
notaire ; mais il est un peu... es notaire, je crois ?
encore ton... effet.

peut l'aller chercher dans la cave, citoyen notaire, que tu as porté les
nullement nécessaires dans le temps.
vin que vous vendez, mais, citoyen.

— On le dirait pourtant. Ces bouteilles-là me pa-
raissent être de la cave et officieuses ; on les pren-
drait pour des bataillons en ordre de bataille.
— secoua énergiquement la tête ; les bouteilles qui sont couchées là-bas dans le coin sont les Au-
trichiennes ; ils sont morts... Mais, dis-moi un peu com-
ment tu les appelles, et puis appelle toutes ces troupes, pour que je puisse
de nous entendre.

Le notaire se prêta avec un sang-froid parfait à toutes
les plaisanteries du caporal, et lui indiqua succes-
sivement les divers tonneaux. Le premier qu'il lui
montra, et qu'on le dit ; c'était renfermé du vin du Rhin.
— Ça mordent que ça ! vin d'Allemand ! s'écria le caporal... du pe-
tit !

— Voici quelques bouteilles de vin d'Espagne.
— Ça mordent que ça ! liqueur d'apothicaire ! c'est bon pour des mala-
des, murmura le soldat.

—Celles-ci sont des bouteilles de

—Ah! bon! nous approchons de

—Du vin de Tours, du vin blanc

—Bon pour les enfants et les fem

—La plus grande pièce contient
naire...

—Nous y sommes. Et le bourgog

—Le voilà à côté.

Le caporal s'approcha de ce compar
bouteille, saisit un tire-bouchon sur le
depuis quelque temps déjà, et reprit

—Ah ça, citoyen notaire, je vais t
velles. Tu vois en ma personne un
de Tonnerre, où le vin de Bourgogne
boisson des dieux...

En disant ces mots, il déboucha la
versa au moins la moitié dans la bouc
instant haleine, remua les lèvres pou
le vin, tout en marmottant de temps e
très bon... excellent!" et vida la b
fond.

—Cela fait du bien, dit-il; cette m
vait gelé; ce coup de bon vin me réch

Déjà auparavant le notaire avait ren
une certaine inquiétude, que le sold
moins pris de boisson. Mais en le vo
seul coup une bouteille de fort bourg
trembler, dans la conviction qu'il sera
fait ivre. C'est pourquoi il s'empressa
nier et demanda :

—Eh bien, citoyen, est-ce du borde
gogne que vous souhaitez?

—Moitié de chacun! répondit l'autr

—Vous avez dit vingt bouteilles?

—Vingt et une, citoyen! une pour
teur.

es de champagne
s de la France.
blanc...
s femmes...
tient du bordeaux
ourgogne?

ompartiment, y pr
sur lequel il av
reprit :
vais t'en dire des
e un enfant de la
gogne est une vé

cha la bouteille.
a bouche. Il rep
s pour mieux de
emps en temps
a la bouteille ju

ette maudite cau
e réchauffe.
ait remarqué, no
e soldat était pl
le voyant avaler
bourgogne, il se
il serait bientôt
pressa de saisir

bordeaux ou du
l'autre.
elles ?
pour la peine de

Un instant les bouteilles furent installées dans le
Le notaire donna la lumière au caporal et, por-
ti-même le panier jusqu'en haut, où il le tendit
caporal en disant :
Voilà. Je vous souhaite que cela vous fasse du

le caporal s'assit sur une chaise auprès de la
et tirant une bouteille du panier :
Je veux me reposer un peu, dit-il, je suis fatigué.
ne pas m'ennuyer je vais toujours entamer la
du porteur... Je boirai le reste en route.
notaire s'aperçut avec effroi que les yeux du sol-
illuminaient et que sa langue ne se mouvait plus
ent :

Coyen, dit le pauvre homme tout inquiet, j'ai
comme un ami à votre désir...
sans doute, sans doute, citoyen notaire ! balbutia
bien, rendez-moi un service aussi, comme ami !
fait ce que tu voudras.

Je suis aussi très fatigué et j'irais volontiers me
ler ; vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez me
être de gagner mon lit...

Je veux dire que je devrais m'en aller ? ah, oui !
ment, je m'en vais tout de suite.

ne leva pas pourtant, et son regard s'arrêta fixe-
sur la table comme s'il était en proie à une sé-
réoccupation.

notaire, s'imaginant qu'il avait envie de s'endor-
dit, après un certain temps, en élevant la voix :
Coyen, vos camarades s'inquiéteront de votre
absence. Ne vaudrait-il pas mieux les rejoin-

caporal releva la tête avec un sourire étrange.
Coyen notaire, tu as certainement de l'argent ?
t-il.

—De l'argent? répéta le notaire

—Oui, oui, tu dois avoir de l'argent toujours de l'argent...

—Mais pourquoi demandez-vous ce j'aurais de l'argent, je ne le donner sans réquisition légale...

—Donner, donner! grommela le donc qu'un soldat de la République de ton argent? T'imagines-tu que mendiants ou des voleurs?

—Oh! pas le moins du monde, ré je suis loin de croire cela...

—Je veux dire autre chose! dit le interrompant brusquement, en relevant et en jetant sur le notaire un men en était autrement nous ne demeur amis, et...

—Pensez donc à vos camarades, ront qu'il vous est arrivé malheur.

Mais le caporal ne parut pas enton vation; il ôta son chapeau et le teno disant:

—Il ne pèse pas plus qu'un autre pas? Pourtant, tu le croiras ou non, ques milliers de livres...

Le notaire ne répondit pas.

—Voici l'affaire, dit le caporal o chapeau d'où il tira un paquet passa éparpilla ensuite sur la table tout un piers imprimés, et poursuivit d'une v

—Vois-tu ça, citoyen notaire, c'est République française; mais dans ce pa sauvages on ne veut pas de la monnai et c'est comme si je ne possédais pas tant c'est un butin honorablement gag dans un coavent... Eh bien, si tu veu

taire épouvanté. — Au bout tu me donneras de l'or en échange de l'argent... Un nota

— Mais je n'ai pas d'or! balbutia le notaire dans la grande consternation.

— Le caporal se leva brusquement; il avait peine à se tenir debout et chancelait sur ses jambes.

— Ah çà, citoyen notaire, s'écria-t-il, si tu crois met- dans un serviteur de la République française, tu que nous soyons trompés joliment! Tu n'as pas d'or? à d'autres de ces contes...

— Non, dit le notaire en soupirant, en vérité je n'ai pas d'or.

— Ah bien je veux te montrer que je ne suis pas chi- relevant ses moustaches de mon caractère. Tu n'as pas d'or! alors don- moi de l'argent, je m'en arrangerai.

— Le notaire tremblant regarda le parquet.

— Pour quelques misérables milliers de livres! mur- le soldat.

— Mais, citoyen, dit le notaire, le papier-monnaie ne se. A Paris même, on n'en donne plus dix pour le tendit au nota-

— Erreur! dit l'autre d'un ton railleur; c'est une inspiration d'aristocrates! L'argent de la République peut perdre sa valeur!

— Où j'ai mis l'argent pour vous le donner, vous ne pouvez porter une pareille somme.

— C'est là le moins, citoyen notaire; au besoin je te donnerai cinq ou six bouteilles de vin...

— Un instant de silence suivit ces paroles; le caporal avait entré en grande colère et tenait ses yeux avec une irritation croissante sur le notaire; ce- assis et la tête penchée dans les mains, semblait re avec résignation ce qui allait s'ensuivre.

— Et à coup le soldat chancelant fit un pas en avant, le notaire au collet, et le secouant avec violence, cria:

— Tu veux être hon-

—Ah! tu t'endors! c'est ainsi que se comporte le citoyen Horace... je vais t'apprendre à te tenir! tu ne vauds pas mieux que tous ces fanatiques... Allons, vite! donne-moi ce papier, ou...

En cet instant apparut derrière la porte, du côté du jardin, une tête humaine qui jeta dans la chambre un regard effrayant.

—Là, parleras-tu? s'écria le notaire presque le notaire de sa chaise.

La tête pâlit derrière la fenêtre, et le notaire retourné il eut à coup sûr cru voir l'ange.

—Faites de moi ce que vous voulez, dit-il avec un soupir de résignation; je n'ai rien de votre injuste demande...

—Comment? qu'est-ce? tu ne me réponds rien? vociféra le caporal. Tron...

Il tira son sabre, jeta le notaire à terre avec une brutale violence, lui appuya une main sur la gorge et cria:

—Eh bien donneras-tu de l'argent? Vite, vite! ou tu est mort!

Il leva son sabre plus haut et alla frapper le fortuné notaire, mais au même instant la porte derrière s'ouvrit brusquement. Un cri se fit entendre; un jeune homme, vêtu de bleu, s'élança dans la chambre, souleva le notaire, le jeta dans un vase de bois et en frappa si rudement qu'il tomba étouffé et demeura sans mouvement.

Le jeune homme arracha le corps du notaire, releva celui-ci, considéra le cadavre avec un regard rapide, lui tâta les membres, et se dit que si un rocher eût cessé de peser sur son père...

—Ah, mon père, vous n'êtes pas mort! Dieu qui m'a inspiré de quitter ma...

ainsi que tu te moques de moi, le notaire était tombé sur une chaise presque sans
comprendre ce que ce silence signifiait; il paraissait rester indifférent aux caresses
de tous ces autres pour son fils et tenait son regard opiniâtrement fixé
sur le soldat. Quand sa poitrine fut un peu moins oppressée,
il montra tout frémissant le plancher et dit :

— Bruno, malheureux enfant, qu'as-tu fait ?

— Cette apostrophe, le jeune homme se tourna pour
regarder le soldat en arrière, et se pencha vers le corps immobile. Il leva les
yeux au ciel, se mit à trembler de tous ses membres
comme si une soudaine convulsion l'eût saisi, et de-
vint ainsi quelque temps, murmurant en lui-même
avec une indicible angoisse :

— Moi ! moi ! avoir tué un homme ? Dieu ! mais non,
c'est impossible... non, non, ce n'est pas vrai...
Il se pencha vers le corps, le souleva, et le traîna
sur une chaise. Le corps s'y affaissa inerte et
sans force.

— Bruno ouvrit les habits du soldat, frictionna son
visage glacé et lui pressa les mains comme s'il eût voulu
le faire sortir d'un évanouissement.

— Mon père, s'écria-t-il d'une voix déchirante allez
vite chercher le flacon dans la chambre de ma
mère... vite, oh vite!...

— Le notaire, tout à fait sans conscience de ce qu'il fai-
sait, obéit machinalement, et sortit de la chambre pour
descendre l'escalier. Mais là l'attendait un spectacle qui
le frappa plus profondément encore.

— Une femme gisait étendue dans le corridor; au-dessus
de sa tête, sur l'escalier, brûlait la lampe qu'elle y avait
posée. Assurément la pauvre femme avait entendu et
compris les paroles du soldat, et, longtemps sans doute
après la fatale issue de la scène, elle avait succombé
à l'anxiété et s'était évanouie.

— Dans un cri d'angoisse, sans plainte le notaire releva sa
tête et l'assit contre le mur du corridor. Il s'assura

que ce n'était qu'une faiblesse, redressa la porte de derrière et siffla sur un perçant écho en retentit au loin dans

Il entendit Bruno qui criait : de l'eau !

Il regagna néanmoins l'escalier et monta vite à l'étage supérieur d'où il revint. Sans plus prêter attention aux lamentations de détresse de Bruno, il demeura auprès de lui et s'efforça de la faire sortir de son évanouissement.

Le vieux domestique Jean qui, du haut de sa cuisine, avait entendu le sifflet connu de Bruno, peu d'instants après, dans la maison et courut à son secours lorsqu'il surprit Bruno tenant dans ses bras un français.

— Bruno, Bruno, que se passe-t-il ?
Le caporal que j'ai conduit dans le régiment, Bruno !

— O Jean, cher Jean, s'écria le jeune homme, va chercher de l'eau, du vinaigre, la bouteille de chambre de ma mère ! Pourvu qu'il en reste !
Dieu, mon Dieu !

— Voyons un peu, Bruno : qu'a donc fait-il ?
Est-il ivre ou évanoui ?

Il prit la main du soldat et l'inspecta d'un oeil rapide ; mais il la laissa retomber et cria en reculant tout effrayé.

— Bruno, laissez tomber ; c'est un mort !

— Mort, mort ! hurla le jeune homme en essayant de glisser le cadavre à bas de ses genoux.
répéta-t-il de nouveau avec une inexplicable terreur et il cacha son visage dans ses deux mains.

— Que signifie donc tout cela, Bruno ?
domestique. Je vois là du vin, une bouteille.
Est-il mort d'ivresse ?

— Il voulait tuer mon père ! dit Bruno.

, redescendit, sort
ur un ton si aigu
n dans les ténèbre
de l'eau! de l'eau
lier et monta en
il revint avec le
lamentations et au
a auprès de sa fem
on évanouissement
i, du fond de sa
u de son maître,
ison et fut saisi d
dans ses bras un
e-t-il ici? deman
s le ruisseau! Tu
le jeune homme
gre, le flacon de
l'il en revienne!
a donc le cama
l'inspecta d'un
tomber aussitôt,
st un cadavre.
homme en la
genoux. Mort!
inexprimable ho
ux mains.
Bruno? deman
ne bouteille débo
t Bruno.

En bien?

Je l'ai tué...

domestique resta quelque temps muet, comme s'il
é subitement pétrifié. La vue des larmes abon-
qui coulaient à travers les mains de Bruno sur
ues firent sortir le vieillard de ses pénibles ré-
s. Il dit avec une sang-froid apparent :

Allez, Bruno, calmez-vous. Ce que vous avez
vous deviez le faire. Mieux vaut que le Français
ardu la vie que votre père... Mais savez-vous ce
y a de pire en tout ceci? Les soldats qui sont à
s'apercevront que leur camarade leur manque, et
sûr ils viendront à sa recherche dès cette nuit. Ils
t que c'est ici qu'il devait venir prendre du vin....
recevant pas de réponse, le domestique alla s'a-
iller auprès du cadavre, posa la lampe à terre.
mpla attentivement le visage inanimé du caporal,
l'oreille sur sa poitrine, écouta un instant et se

is il s'approcha de son jeune maître, et lui dit
accablement :

Bruno, il faut vous arracher à votre désespoir. Ce
re doit disparaître immédiatement; il y va de la
e vos parents et de la vôtre. Si les soldats sor-
t de l'*Aigle* maintenant pour venir ici, nous n'au-
pas le temps de cacher leur camarade mort.
Bruno laissa tomber les mains de devant ses yeux et
mpla, avec une affreuse fixité, le cadavre qui gi-
ses pieds, étendu sur le dos, et qui, mieux éclairé
moment, semblait montrer à son meurtrier son
pâle et décoloré.

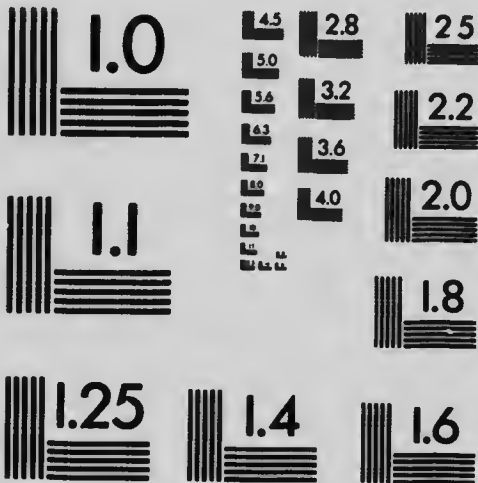
si d'un horrible frisson et absorbé dans la contem-
on de la mort, le jeune homme semblait avoir ou-
le pressant appel du domestique.

Tout à coup un certain bruit retentit, bruit pareil à



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

celui de lointaines voix d'hommes qui s'étendaient au-delà du village.

—Ah! Bruno, Bruno, dit le domestique suppliante, les voilà qui viennent! Vite, votre père, sauvez la vie à votre mère!

—Que faut-il que je fasse? demanda-t-il en arrêtant sur Jean le regard d'un

—Prenez le cadavre par les épaules; haut!... Maintenant, suivez-moi!

Bruno obéit sans savoir ce qu'il faisait, le domestique à emporter le cadavre par la courrière. Le jeune homme, consterné, trébuchait pas dans l'obscurité comme un homme ignorant.

Au bout du jardin, dans un coin retiré, un puits profond qui recevait toutes les eaux de la maison et des écuries; cet endroit était masqué de côtés par un épais massif de sureau et d'aulx.

Le domestique prit la direction de ce puits. Sur le bord, il laissa glisser le cadavre au-dessous. Il dit à voix très basse au jeune homme qui l'accompagnait assisté sans proférer un mot:

—Bruno, pauvre garçon, allez-vous-en, vite, cher, et soyez courageux. Pour défendre votre père, pour sauver son père, on a le droit de tuer.

—Tuer! J'ai tué un homme! dit Bruno d'une voix sombre.

—Partez! dit le domestique; laissez-moi tranquille, j'en prendrai soin du reste...

Et il poussa son jeune maître avec une violence qui l'éloigna loin du cadavre.

Bruno s'éloigna lentement à travers le jardin. Sur son chemin faisant, il s'arrêta, appuya son front contre un arbre et réfléchit à ce qu'il avait fait. Il se reprochait d'avoir ôté la vie à quelqu'un, qu'il fût méchant ou non. Il se reprochait de faire éprouver à son âme jeune et sensible de froyables tortures;—il frissonnait parfois

qui se faisaient les membres grelottaient comme s'il eût eu la fièvre; ce n'était pas de peur, mais bien d'horreur pour son acte domestique d'une vision et pour lui-même.

! Vite, vite, sau... Enfin il quitta l'arbre et se mit à marcher d'un pas rapide, comme quelqu'un qui vient de prendre une ferme!

manda le jeune homme résolution. Il s'approcha d'une petite grange, se baucha à plat sur le sol et se glissa en rampant par une ouverture pratiquée au pied du mur d'argile.

Puis, montant au-dessus d'un tas de fagots, il arriva, sous un toit de joncs, dans un endroit où étaient tendues de nombreuses gerbes de paille.

trébuchait à cha... — Est-ce toi, Jean? demanda une voix faible du plus comme ivre.

profond de l'obscurité. Un léger cri d'angoisse s'échappa du sein de Bruno;

ntes les eaux de... torrent de larmes jaillit de ses yeux, il courut en

était masqué de... ant, tomba à genoux dans un coin au fond de la

et d'autres arb... grange, pencha la tête sur la poitrine de celui qui ve-

de ce puits; avait de parler, et s'écria d'une voix déchirante et dés-

espère au fond, et espérée: — O mon père, mon vénéré pasteur, j'ai tué un hom-

qui l'avait suivi... ne!

us-en, allez vous... prendre sa propre

de tuer... de tuer...

t Bruno d'une v... t Bruno d'une v...

issez-moi seul; j... ssez-moi seul; j...

avec une douce v... avec une douce v...

vers les ténèbr... vers les ténèbr...

a son front con... a son front con...

it fait. La pen... it fait. La pen...

il fût coupable... il fût coupable...

ne et aimante d... ne et aimante d...

arfois tellement... arfois tellement...

III

Personne, dans la maison du notaire, n'avait dormi pendant cette affreuse nuit; cela est évident.

Tous étaient affaissés, abattus par l'anxiété; le domestique seul avait gardé le sang-froid. Il était allé chercher Bruno à la nuit venue auprès de ses parents, puis il avait voulu venir sonner à la porte de son maître pour sonner son son pour s'aller cacher dans les taillis de la route du village, afin de surveiller de près le chemin par lequel les soldats logés à l'auberge viendraient rendre à la demeure de son maître.

La nuit touchait à sa fin; déjà un jour commençait à apparaître à l'orient; une demi-heure plus tard, le jour remplacerait les ténèbres.

En ce moment, Bruno était assis, au pied de son lit, sa mère, dans une chambre du premier étage. Elle avait la tête appuyée sur son front, et versait d'abondantes larmes; le domestique était assis à ses côtés et s'efforçait de la consoler.

Le jeune homme, le dos appuyé contre le mur, regardait fixement à terre, dans des pensées désespérées. De temps en temps un frisson parcourait ses membres; alors il serrait convulsivement les poings, et l'on entendait un bruit sourd.

Tout à coup la femme leva la tête et dit :

— Les voilà ! les voilà ! s'écria-t-elle

dessus de sa tête. Mon Dieu, mon Dieu, je meurs
ouvante...

-Tu le trompes, Maria, tu n'entends rien, dit le
ire avec une anxiété mal dissimulée. Espérons en
onté de Dieu; peut-être les choses iront-elles mieux
nous ne le pensons.

-Tais-toi, tais-toi! tu me fais souffrir horrible-
t! s'écria la femme au désespoir. Pourquoi me ca-
notaire, n'avait pu-tu tes craintes? Ton visage est pâle et défait; tu
t; cela se conçoit fables! Bruno s'égaré, il est comme fou... Ah! je
trop ce qui nous menace!... N'étais-je pas ce ma-

tns par l'épouvante à l'église? On nous martyrisera, on nous tuera, on
avait gardé quelque lera notre maison jusqu'aux fondements...

Bruno pour le fai-Maria, dit le notaire en soupirant, pour l'amour de
is il avait quitté lau, je t'en supplie, va-t'en d'ici: il en est temps en-
les taillis voisins. Fuis vers une autre commune.

iller de là l'unique-Seule? vous abandonner? et mourir de mille morts
s à l'Aigle pouvaies l'ignorance du sort de mon mari, du sort de mon
aître.

à une teinte lumilis, parce que je suis convaincue que ceux que j'aime
emi-heure encore. t menacés d'un affreux danger. Oh! fuyez tous
x avec moi! Livrez notre demeure, livrez tout ce

assis, avec son père nous possédons à leur rage, à leur vengeance; mais
remier étage. Lavez votre vie, sauvez votre vie et la mienne!

uyée sur la table -Cela ne se peut, Maria, dit le notaire avec abat-
otaire était à côté ent. Notre absence nous trahirait; nous n'échap-
ions pas à leur vengeance. Maintenant, du moins,

puyé contre la cois pouvons encore espérer qu'ils ne découvriront
terre et semblait a.

De temps en tempous deux tournèrent la tête épouvantés vers Bruno,
alors il serrait ent les membres craquaient convulsivement, et de la
endait ses dents clage duquel s'échappait un cri rauque et affreux.

tête et prêta l'orele jeune homme alla à la muraille, saisit un fusil de
sse qui y était suspendu, en arma le chien, et s'ap-
t-elle en levant leschant de ses parents, il dit d'une voix sombre et
al plein d'égarément:

—Ah! leur fureur irait jusqu'à tu
mère? Et moi, par crainte, par horri
fait, je serais assez lâche pour sacrifi
partez tous deux d'ici; fuyez, je ie
fronterai leur rage. Je leur dirai: I
moi, moi, Bruno, qui ai brisé la tête
à ces mots, un autre de ces oppresseu
pieds; et, si je dois mourir, ce sera c
sang, dans le sang odieux des ennemis

Il était terrible à voir en disant
poing étreignait le fusil avec l'énergie
fièvre; ses yeux semblaient sortir de
sage était pâle, ses joues frémissaient.
Le pauvre jeune homme venait d'être
démence.

—Par pitié pour nous, Bruno, di
suppliant, n'augmente pas notre d
te arme, reste froid et attends avec
ette malheureuse affaire. Vois ta m
me, tu lui fais souffrir de mortelles d

Muet et tremblant, le jeune homme
bile, l'œil fixé sur la détente du fusil.
privé de tout sentiment de lui-même,
lieu où il se trouvait et ce qui se passa

La mère, frémissante d'angoisse, s
devant lui en versant un torrent de
les mains vers son fils égaré et dit en

—O Bruno, mon fils, cesse... t
ette arme, je t'en supplie. Tu veux
de sang encore et mourir d'une mort

—Ma mère, ma mère chérie! je v
balbutia-t-il en la relevant avec une

—Me sauver? répéta la pauvre fen
son unique enfant peut-elle sauver un
n'est-elle pas la vie de sa mère? Brun

qu'à tuer mon père par mon amour pour toi, sois calme, renonce à l'horreur de ce que funeste projet.

sacrifier votre vie? — Il nous faudra donc mourir tous de la main de ces je le veux! Seuleaux! s'écria le jeune homme au désespoir.

irai: Eh bien, oui, Mieux vaut mourir tous ensemble, reprit la femme à tête au caporal: que de voir mon fils mourir seul!

opresseurs tombera. Pauvre mère, dit Bruno avec un soupir, en l'emportera dans une maison et à demi-delivré de sa violente surexcitation ennemis de ma pauvre; pauvre mère, pardonne-moi. Il se passe en lisant ces paroles: une chose terrible: mon sang bout dans mes veines, mon énergie convulsive mon cerveau brûle... le sentiment de notre impuissance est pour moi un enfer...

saient. On eût dit s'aperçut que l'animation qui passionnait encore l'être frappé subitement paroles faisait trembler sa mère éplorée. Il reprit amertume et désespoir:

no, dit le notaire. Mais tranquillisez-vous, ma mère, je serai calme; votre douleur. La il le faut, je dissimulerai, je dissimulerai, je serai avec calme l'issue, je ramperai devant eux...

ta mère; pauvre alla vers le mur avec l'intention de remettre le ses douleurs! à la place où il l'avait pris, mais au même instant comme demeurait bruit presque imperceptible se fit entendre en bas, fusil. On eût dit porte du jardin.

même, il avait ouï Bruno s'arrêta la main sur le fusil suspendu, mais le passant autour de mère bondit vers lui et l'entraîna loin de l'arme redoublée. se jeta à terre.

nt de larmes; elles écoutèrent tous trois avec une indicible anxiété, dit en gémissant: entendirent la porte de derrière s'ouvrir et quelque... tais-toi... du monter l'escalier.

veux donc verser? Ah! c'est Jean! dit le notaire en poussant un profond soupir.

! je veux vous sa effet, le vieux domestique entra dans la chambre. une vive émotion affreusement pâle et paraissait trembler de tous ses membres.

ver une mère? Ils arrivent! ils arrivent! dit-il d'une voix étouffée.

Bruno, Bruno, je

Et courant précipitamment à Bruno un coin et lui dit très bas à l'oreille

—Bruno, le moment est venu; êtes un homme. Les chiens ont rôlé ils ont foulé les sureaux et gratté la terre; le cadavre soit porté plus loin; dans la nuit les sans-culottes seront ici. Vite, vite, j'en prendrai une bêche, nous l'enterrerons.

Le jeune homme alla vers sa mère, elle le embrassa encore une fois tous deux eurent une émotion extraordinaire, leur dit qu'il ne devait pas suivre le domestique d'un pas rapide.

Ils coururent au puits, en tirèrent le cadavre et le traînèrent précipitamment à travers le jardin sous dans la direction de l'Elsbosch.

Peu d'instant après, on frappa à la porte de la maison du notaire; on entendit un bruit au nom de la loi.

La femme resta dans la chambre, elle savait que le notaire descendait pour ouvrir.

Une trentaine de soldats, le sabre à la main, dans la salle d'en bas. La soif de la mort dans leurs regards, et, dès l'abord, mille menaces le notaire épouvanté leur demanda, avec un sang-froid qu'ils désiraient.

Simon Brutus imposa silence à tous, il s'installa sur une chaise et demanda d'un ton calme

—Un soldat français n'est-il pas digne de mourir pour sa patrie ou cette nuit?

—Il est, en effet, venu un soldat français à la maison du notaire.

—A quelle heure?

—Entre onze heures et minuit, à onze heures.

—Que venait-il faire ici?

à Bruno, il l'attirait. — Il est venu me prier de lui livrer vingt bouteilles
oreille: — in; je les lui ai données.
venu; montrez qu' — Et alors est-il parti?
ont rôlé autour du — Il est parti.
atté la terre. Il la — Qui était avec lui?
; dans quelques m — Mon domestique Jean.
Vite, venez, aidez — Où est votre domestique?
terreron dans l' — Je Pignore: il est parti avec le soldat.
sa mère et vers — C'est là tout ce que vous savez?
tous deux avec un — C'est tout.
qu'il allait se eacimon Brutus quitta sa chaise avec un sourire iro-
rapide. — e, et dit:
rèrent le cadavre. — Vous êtes bien pâle, citoyen notaire. Quand on
travers une haie la vérité on ne tremble pas ainsi. En tout cas, nous
bosch. — ons bientôt ce qui en est. Vous allez nous suivre;
rappait violemment — vos clefs pour ouvrir toutes les portes.
; on eria du dehors divisa ses hommes, en envoya environ la moitié
s le jardin pour y commencer les recherches, et
nombre d'en haut la l'autre moitié avec lui.
r ouvrir la porte e notaire avait trop espéré de ses forces; sa pré-
le sabre nu, s'élanç d'esprit l'abandonna tout à fait; et lorsque Simon
f de la vengeance tus le saisit au collet en disant: En avant! il était
abord, ils accablèrent mort que vif et tremblait horriblement.
avanté; toutefois, néanmoins il obéit aux ordres des soldats, les accom-
froid apparent, eua dans toute la maison, et ouvrit toutes les portes
ou lui désigna.
ce à ses hommes — and on en vint à la chambre où sa femme pleurait
da d'une voix sévère appuyée sur la table, les soldats se contentèrent
il pas venu ici l'aire sur son compte quelques plaisanteries grossières
puis ils la laissèrent tranquille.
soldat! répondit n fouilla la maison de bas en haut; chambres, gre-
s, caves, armoires, rien ne fut oublié. Tout fut
sens dessus dessous; le linge fut éparpillé sur le
nt, à ce que je encher, et les objets fragiles furent jetés avec mé-
neceté sur le sol, de façon à les mettre en pièces.
n n'avait cependant pas découvert la moindre trace

de ce qu'on cherchait, et déjà
hommes qui l'accompagnaient
qu'ils s'étaient trompés dans leur

Ils se rendirent au jardin pour
à faire une perquisition dans les
et forcèrent le notaire à les suivre
répét.

Les soldats semblaient furieux
quisitions demeuraient si complètes
dans leur dépit, ils accablaient le
d'injures et de menaces.

Peu à peu, une certaine joie
notaire; il lui semblait que sa poitrine
pût respirer plus librement, à mesure
à espérer avec quelque raison qu'ils
découvriraient pas l'objet de leur

Une circonstance l'empêchait
ner tout à fait à cette douce espérance
divers soldats s'éloignèrent de plus
et se mettre même à continuer le
le bois voisin.

Le notaire n'osa jeter qu'un
ces soldats, de peur que ses regards
craintes; pour ce motif il tourna
avec une apparente indifférence.

Il frémit de joie en entendant
fébrer les paroles suivantes :

— Citoyen sergent, ne crois-tu
mieux réunir maintenant tous les
pouvons continuer toute la journée
même place. Si nous ne trouvons
nous mette sur la trace du capot
d'autres moyens pour découvrir
serait-il pas possible qu'à force
couché quelque part et fût enco
son panier?

déjà Simon Brutus est possible, très possible, citoyen commissaire; nient commençaient. — Ce serait pas la première fois que le caporal Horace us leurs soupçons. — Il a été mis dedans par le vin...

en pour aider leurs recherches, tu crois que pour le moment nous pouvons dans les écuries et les granges nos recherches?

es suivre sans un instant de repos pense, citoyen commissaire, que nous sommes trop tôt. Il eût mieux valu attendre le caporal curieux de ce que le caporal a fait pendant une partie de la journée que de se donner tant complètement infructueusement peut-être. Si, dans une heure ou nient le notaire de tout le caporal arrivait à l'Aigle avec son panier à vidé, il aurait le droit de se moquer de nous...

de joie remplit le cœur, mais, s'il ne revient pas du tout? Que faire sa poitrine s'élargit.

à mesure qu'il continue à faire, citoyen commissaire! nous fouillons le son que les sans-culottes d'un bout à l'autre, nous remuons la terre com- de leurs recherches. — En fait, nous faisons jeter paille et foin hors des chait pourtant de sauter dans des granges; nous empoignons tout ce qui a espérance, c'était de nous retrouver notre camarade, l'eût-on plus en plus de la terre entre deux murs.

uer leurs investigations Brutus se tourna vers le notaire :

— As-tu remarqué, citoyen, demanda-t-il, que le ca- qu'un furtif coup d'œil qui est venu hier soir fût ivre?

es regards ne trahissent rien, je ne me suis trompé, citoyen commissaire, il ourna la tête du côté du notaire en effet pris de boisson.

— Prends-tu du vin ici?

— Pendant que j'ai vidé en ma présence une bouteille de Bour- tendant Simon Brutus a laissé entendre qu'il avait l'intention d'en croix-tu pas qu'il ne se seconde en chemin; et c'était pour ce motif, tous les hommes? — Il faut qu'il me fit donner vingt et une bouteilles.

— La journée à chercher nous sommes trop pressés, dit Simon Brutus rouvons ici pas un instant; le gaillard est couché quelque part à dor- caporal, il faudra

— Ouvrir où il est resté pressant de nouveau au notaire, il lui dit :

— Force de trop boire est possible qu'un malheur ou un crime soit t encore endormi cette nuit. Tu sais que quiconque aurait insul-

té, blessé ou tué un soldat de la
serait immédiatement fusillé; et
raient les coupables ou ne révélera
vent sur des faits semblables, subi
que les coupables. En conséque
nom de la République française, d
médiatement de tout ce que tu po
t'ordonne aussi, et cela très expre
chercher ton domestique, et même
en personne, dès que tu saurais où
le moins du monde ces ordres, so
vera mal... Citoyen sergent, rass

Mais le sergent se tournant du
surprise :

—Vois, vois done, dit-il, ce qu
vola? Un sabre! un chapeau!

Un cri étouffé d'angoisse s'éch
taire. Simon Brutus lui jeta un

—Ah! hypocrite, traître! s'écri
que tu n'en dis!

Le soldat qu'on nommait Muein
la chambre avec quelques-uns de s
tra à l'officier un sabre et un el
de l'eau fétide.

—Citoyen commissaire, dit-il,
un sale trou qu'on a creusé là-bas,
din, sous les sureaux.

—Le sabre et le chapeau d'un s
Simon Brutus; le chapeau du cap

Il saisit le notaire à la gorge,
ment que sa tête alla heurter le
rage en le regardant dans les yeux

—Ainsi il a été assassiné? assa
perfidé fanatique! Allons, vite, v
vre?

Simon Brutus n'eût pas à dem

de la République... la terreur eût encore empêché celui-ci de parler. Il é; et que ceux qui... itia quelques sons inintelligibles. Tout ce qu'on y révéleraient pas ce... tait comprendre c'est qu'il assurait ne pas savoir s, subiraient la même... ne signifiaient le sabre et le chapeau. conséquence, je t'ord... Mucius Scévola s'approcha de l'officier et lui dit : aise, de me donner... Ne te donne pas tant de mal, citoyen commissaire; tu pourrais appren... es du puits, il y a un trou pratiqué dans la haie et expressément, de... part une ligne arrosée d'eau puante. Evidemment même de venir n... d'abord jeté dans le puits le cadavre de notre ca- rais où il est. Si tu... de, et plus tard on l'a traîné à travers la haie pour res, sois sûr qu'il t... le cacher ou l'enterrer quelque part... La trace t, rassemble nos he... reconnaissable; en la suivant nous trouverons in- nt du côté de la p... blement le corps enlevé.

ce qu'apporte Muc... ces mots les soldats, plus convaincus encore que camarade avait perdu la vie, voulurent saisir le re et levèrent leurs sabres pour lui fendre la tête; s'échappa du sein... un signe impérieux de Simon Brutus arrêta leur ta un regard foudr...

s'écria-t-il ; tu en... Citoyen sergent, dit-il, reste ici avec huit hom- je remets ce brigand entre tes mains, tu en ré- sur ta tête. Que les autres me suivent. En Mucius Scévola ! Montre-nous les traces dont tu un chapeau d'où...

lit-il, cela se trou... bout du jardin, ils sondèrent encore quelque le puits avec leurs longs sabres; mais ils n'y là-bas, dans un coin... rent plus rien. Alors Simon Brutus marcha en et suivit la trace qu'il était facile de reconnaître d'un soldat français l'eau fétide, qu'aux herbes foulées. De temps du caporal Horace... on pouvait même remarquer que les branches gorge, le secoua seules des arbrisseaux étaient aplaties ou brisées er le mur, et lui... si on avait traîné par-dessus un objet pesant. s yeux : trace les conduisit d'abord à travers un taillis de

? assassiné dans ts, puis dans un vaste terrain cultivé, ensuite au vite, vite ! où est... de prairies basses jusqu'au bord d'un bois d'au- levant lequel coulait un petit ruisseau.

à demi étranglé... était facile de voir en cet endroit qu'on avait fait

de grands efforts pour tirer le corps porté au-delà du ruisseau ; le lit de piétiné et le gazon des rives était

L'officier présuma qu'il ne pouvait où l'on avait caché le cadavre ; il lui entendu un bruit à peine perceptible

C'est pourquoi il posa le doigt sur les lèvres et donna le plus profond silence.

Tous se baissèrent sous les arbres et marcher en retenant leur haleine comme des chasseurs aux aguets.

Tout à coup Simon Brutus leur fit signe et montra, à une grande distance à l'horizon, deux hommes qui, pour autant qu'ils étaient occupés à creuser une fosse pour leurs soldats ; ceux-ci prirent leur fusil et encore quelques pas en rampant, pendant ce temps Simon Brutus tenait les deux hommes qui creusaient.

La cruelle joie de la vengeance se peignait sur son cœur. Bruno qu'il croyait bien méritait de raissait avoir échappé à sa haine, lui, ignorant le danger de mort qui le menaçait, soupçonnant pas qu'en ce moment il avait sa poitrine pour point de mire.

Soudain Bruno cessa de creuser et entendu quelque bruit, car il sembla venir de la direction des soldats.

Simon Brutus, qui s'en aperçut, cria :

— Feu ! feu !

Vingt coups de fusil partirent et sifflèrent à travers les arbres et firent tomber les hommes comme une pluie. En même temps les soldats se précipitèrent en avant avec leurs fusils et leurs balles n'avaient probablement pas touché les deux hommes, car ils virent ceux

le corps ou l'objet dans une direction différente et disparaître dans les
lit de celui-ci était dans les profondeurs du bois.

était encore tout à fait inconnu; il n'avait parfaitement remarqué que Simon Bru-
pouvait être loin; il n'avait reconnu; le poing menaçant qu'avait étendu
; il lui sembla même vers lui son ancien ennemi ne lui laissa aucun
perceptible. à cet égard.

loigt sur sa bouche déjà l'horrible tâche de traîner le cadavre et les pa-
e. désespérées qu'il avait échangées avec le domes-
es aunes, et se pendant le trajet avaient jeté son cœur dans une
haleine et à pas de délire et d'affreux découragement. Maintenant
uets. le meurtre était connu de ceux qui devaient le ven-

leur fit faire halte une mort infaillible lui était réservée; et puis que
nce à travers les ésons d'amour et de bonté cette seule nuit n'avait-
ant qu'on pouvait pas arrachés de son cœur! Il était devenu homme
e fosse. Il fit un était l'élan du désespoir qui le lui avait révélé.

eur fusil en main courut par des chemins connus à travers les mois
nt, prêts à faire feu taillis, tourna derrière le village, se rapprocha de
s tenait les yeux au du côté de la rue, jeta un coup-d'oeil furtif
nt. alentours, s'élança dans l'intérieur, franchit l'es-

geance faisait bat en courant, saisit le fusil accroché au mur, se
bien loin, Bruno dit au cou la poire à poudre et la carnassière,
naine, Bruno était sa mère par le bras et l'entraîna vivement en lui
mort qui le ment d'une voix étouffée:

moment vingt fu Vite, ma mère, venez vite! Ils m'ont surpris aus
de mire. du cadavre, ils vont nous tuer, brûler notre mai-
ereuser; il avait Fuyons; venez; pour l'amour de Dieu fuyons à
il semblait regarder .

erçut, cria à ses pauvre femme, tremblante et tout à fait hors
fit ce qu'il lui disait et descendit rapidement l'es-
avec lui.

irent à la fois; Mon père! où est mon père? demanda le jeune
et firent tomber ne en regardant autour de lui avec la plus vive
même temps, touité

avec de grands cis, avant que sa mère pût lui répondre, il aper-
lement atteint eux soldats français, le dos appuyé à la fenêtre de
t ceux-ci s'enfuur.

—Venez, venez, dit-il, dans un instant tard.

Il entraîna sa mère, franchit la route d'un pas rapide et disparut dans les environs.

Quand les soldats placés près de l'entrée entendirent au bruit, Bruno et sa mère se précipitèrent.

Simon Brutus et ses hommes avaient vu le cadavre du caporal Horace gisant près de l'entrée et voulu l'ensevelir.

Au premier abord, les soldats se précipitèrent sur le cadavre de leur camarade avec une ardeur que quelques-uns même avaient versé avec un sang fort fortuné. Mais bientôt les expressions de regret s'étaient changées en cris de colère.

Après du corps même, un capitaine dit :

—Citoyen commissaire, au nom de la République je demande que ce crime soit exécuté sur les coupables. Le vieux fourbe que nous avons trouvé dans la maison y a évidemment aidé, mais ce n'est pas l'auteur principal. Eh bien ! qu'on le pend !

—Il mourra ! répondit Simon Brutus.

Après être resté quelque temps en silence, il ajouta :

—Je crois cependant que l'assassin est le fils du notaire. Le fils du notaire est indubitablement coupable. Ne savez pas, vous autres, comment il a pu se soustraire à notre vengeance, il est caché dans les lieux où ceux qui sont hors de notre portée ne peuvent venir leur opposer un obstacle. Aussi vais-je dire au notaire que si ses domestiques ont été pris et conduits à la prison, nous saurons peut-être ce qu'il a fait. C'est celui qui a osé tremper ses mains dans le sang d'un soldat de la République.

À un instant il se vit entouré, les soldats avaient formé avec des branches d'aune une sorte de civière et y avaient jeté le cadavre. Sur l'ordre de leur chef, quatre des plus vigoureux chargèrent ce fardeau sur leurs épaules, suivis des autres, se dirigèrent vers la maison du notaire.

En arrivant au jardin, Simon Brutus courut au noyau de la maison qui était toujours au milieu de ses gardes auprès de la fosse où l'on avait enterré le cadavre, le saisit au collet, le traîna jusque devant la porte, et lui dit en français d'une voix tonitruante :

— Assassin, voilà ta victime ! Oserais-tu encore nier que le pauvre caporal aie perdu la vie ici ? Mais tu mourras ; toi, ton fils et ton domestique que nous avons surpris cherchant à fuir dans la terre la terrible preuve de leur abominable forfait !

— Mon fils ? vous avez pris mon fils ? dit en gémissant le notaire tout hors de lui.

— Ton fils et ton domestique sont prisonniers, on les conduits à l'Aigle. Dès que nous y serons de leur arrêt de mort sera prononcé et exécuté. Quant à toi, mon Brutus, il ne te reste qu'un moyen d'échapper à une mort certaine. Dis-nous, avec une entière franchise, ce qui t'a passé ici et comment le caporal a reçu le coup fatal.

— Eh bien ! ton fils qui le lui a porté ? déclare-le sans crainte. Il n'est pas nécessaire que les innocents portent la peine du crime avec les coupables. Dis-nous qui a commis le meurtre. Celui-là seul mourra ; les autres trois hommes tomberont sous nos balles aujourd'hui même.

— Le notaire ne répondant pas assez vite, Simon Brutus cria :

— Par ta vie, parle ! — ou j'envoie sur-le-champ l'ordonne de fuir immédiatement ton fils.

— Le notaire ne puis parler, balbutia le notaire ; l'émotion,

l'effroi, m'ôtent la respiration; j
dez un instant; je vous raconterai

Pendant quelque temps il respi
niblement, et dit ensuite:

—Voici, citoyen commissaire, c
caporal est venu ici; il était ivre
vin en disant qu'il avait perdu la
je lui ai donné le vin; il en a bu
mandé de lui échanger quelques
contre des assignats. J'ai refusé;
m'a terrassé; je me suis relevé; lu
moi et a voulu me tuer. J'ai sai
qui se trouvait sur la table; en
frappé derrière la tête et il est to

Les soldats s'élançèrent en fu
meurs de vengeance, et menacèr
champ le notaire en lambeaux.
frappèrent du poing; l'un d'eux
pointe de sa baïonnette dans les
ta immobile, résigné, les yeux fix

—Arrêtez! cria Simon Brutus

—Est-ce bien la vérité que tu
da-t-il au notaire.

—C'est la vérité, dit celui-ci.

—Qui donc ment alors? Qui
per? N'auriez-vous pas plutôt as
vous trois le pauvre caporal?

—Personne autre que moi ne

—Ton fils assure pourtant qu
commis le meurtre.

—Par amour pour moi, cito
amour pour moi; c'est pour me
tandis que de nouvelles larmes
yeux.

—Le domestique dit aussi q
donné le coup.

ion; je m'égare...
 onterai ce qui est ar...
 respira longuemen...
 aire, ce qui s'est p...
 t ivre; il m'a dem...
 rdu la lettre de réq...
 a bu et à la fin il...
 ques mille livres en...
 refusé; il a tiré son...
 vé; lui, a levé son...
 'ai saisi la bouteill...
 e; en me défendan...
 est tombé sans vie...
 en fureur, avec m...
 enacèrent de mettr...
 eaux. Trois ou...
 d'eux lui poussa...
 s les reins. Le no...
 ux fixés sur le sol...
 Brutus à ses soldat...
 que tu as déclarée...
 lui-ci.
 ? Qui cherche à...
 tôt assailli et as...
 al?
 oi ne l'a frappé.
 nt que c'est lui s...
 , citoyen commis...
 ar me sauver! dit...
 armes s'échappaie...
 aussi que c'est Br...

... par dévouement pour son vieux maître, pour
 rner de moi votre colère...
 te déclaration déplut à Simon Brutus, il eût
 oup mieux aimé apprendre que Bruno s'était ren-
 pable du meurtre. De la sorte sa haine contre
 ne homme eût trouvé dans son coeur une appa-
 plus sérieuse de justice que le souvenir d'une an-
 ousie d'amour; et il lui eût été possible de
 de mort Bruno, bien qu'il dût, comme conscrit,
 ouir à Anvers.
 ument expliques-tu la présence de ton fils près
 dre? demanda-t-il.
 on fils était caché aux environs quand le mal-
 st arrivé, répondit le notaire. J'étais très trou-
 hors d'état de me rendre compte de notre situa-
 Jean est allé appeler mon fils dans sa retraite;
 ont alors emporté le corps, afin de me ga-
 de votre vengeance, si c'était possible.
 inst c'est la vérité?
 est la vérité.
 omprends-tu, citoyen notaire, demanda Simon
 que par cette déclaration tu signes ton propre
 le mort?
 it j'ai fait mon devoir, murmura le notaire.
 r sauver son fils d'une mort certaine, il s'accusait
 i-même d'un crime qu'il n'avait pas commis. Le
 en de l'amour paternel lui inspirait courage et
 é. Et même ses réponses étaient maintenant si
 et si assurées que Simon Brutus et ses hommes
 taient plus que les choses ne se fussent passées
 nément à son récit.
 onsequence, les soldats se tinrent pour convain-
 le notaire avait vraiment tué le caporal. Aussi
 lèrent-ils avec des cris furieux une expiation
 te.
 toyens camarades, dit le chef, voici un homme

qui a ôté la vie à un soldat de la R. Lui-même l'avoue; le cadavre de ne de porte témoignage contre lui. Croviction suffisamment formée sur constitue en conseil de guerre: déci

—La mort! qu'on le fusille! ré toutes les voix.

—Eh bien, dit Simon Brutus, d juge qui prononce une sentence, eh pouvoirs à moi délégués par l'adm attendu que le citoyen ici présent e de meurtre sur la personne du cito au service de la République françai du du conseil de guerre par moi in le coupable à être mis à mort par donne que la sentence soit exécutée ce lieu même. J'ordonne de plus après l'exécution de la peine, le fetre coins de la maison du condar brûlée jusqu'aux fondements avec qui en dépendent, afin que la déva porte témoignage de la puissance française, et de la manière dont elle fants!

A ces derniers mots, le notaire horriblement; une pâleur mortelle et, comme saisi de la fièvre, il se tite grange qui se trouvait du côté

Tous remarquèrent cette soudain gardèrent avec étonnement.

—Il y a du louche dans cette ca sergent.

—Allons, allons, s'écria Simon die dure depuis assez longtemps. C hommes, conduis le coupable là-ba fais-le fusiller, et jette son cadavre

de la République française, celui de notre camarade. Vite, et que cela
de notre pauvre classe!

Le caporal eut bientôt trouvé ses hommes. Il s'ap-
procha du notaire, le saisit au collet, et allait l'entraî-
ner dans la direction indiquée:

— Je souhaite dire un mot encore, un dernier mot
citoyen commissaire, dit le notaire.

— Eh bien, qu'est-ce? demanda Simon Brutus en se
prochant de lui.

— Vous avez dit, citoyen commissaire, que vous fe-
sent est reconnu brûler ma maison jusqu'aux fondements?

— À l'instant même. Dans une demi-heure, tout
française; sur l'avant-périr dans les flammes...

Alors le notaire, désignant du doigt la petite gran-
de par les armes, dit en soupirant:

— Là, sous le toit de joncs, gît un homme caché, il
périr dans les flammes..

— Ah! ah! s'écria Simon Brutus avec joie, à la fin
condamné, et que nous trouverons plus que nous ne croyions. Qu'on

avec tous les laissons le condamné! Que huit hommes me suivent!

— À côté de la grange, au niveau du sol, il y a une
ouverture, dit le notaire.

l'officier courut avec ses compagnons à l'endroit in-
connu. Ils hachèrent avec leurs sabres dans l'argile et
trouvèrent le trou; tous se baissèrent et entrèrent en

la grange paraissait toute remplie jusque contre la
côté gauche du toit de lourds fagots; mais par derrière un passage
était ménagé au milieu. Toutefois, à peine les soldats

remarquer cette disposition, car toutes les ou-
vertures qui pouvaient laisser pénétrer quelque lumiè-
re étaient fermées: une profonde obscurité régnait
dans la grange.

Simon Brutus, ce-
tendant avec les mains, Simon Brutus sentit
les fagots étaient disposés en escalier.

l'cadavre dans le p

Il y monta jusqu'au-dessus du suif et suivirent sur les talons.

Là ils aperçurent, dans le coin de la grange, à une faible lumière qui semblait provenir de quelques fentes, un homme, qui les regardait à genoux sur la paille et priant.

Comme il ne répondait rien à leurs menaces ni aux menaces qu'on lui adressait, immobile et agenouillé, on l'arracha de terre et fut traîné jusqu'au bord du tas de paille. Le chancelier, l'un des soldats le poussa et le malheureux tomba du haut en bas.

Tous descendirent. Grâce à la faible lumière qui, à travers l'ouverture, éclairait l'aire, ils reconnurent que l'homme était mort sur le front, et que le sang coulait sur sa face. Ils se mirent à rire et à blâmer de railleries en guise de consolation, faisant entendre que bientôt il serait ressuscité.

L'homme ne paraissait pas s'en soucier, car il s'était relevé sans le moindre bruit, et, toujours silencieux, il se tenait debout devant ses bourreaux.

Sur ces entrefaites, Simon Bruillard, qui était dans la grange, cria du dehors qu'on avait fini.

Cet ordre fut exécuté, et l'on descendit la nouvelle victime à travers le trou.

C'était un homme de haute taille, âgé d'environ cent ans. Des cheveux blancs tombaient sur son front; son visage était serein et son air de majestueux y était empreint.

—Le curé! s'écria aussitôt Simon Bruillard en prise et en reculant par un sentier étroit et lointain.

us du toit; ses honnêtes soldats poussèrent des exclamations de joie.

— Ah! le curé! s'écriaient-ils. Bonne capture! cela commence pas mal. Le chef des fanatiques! bonne capture! bonne capture!

Entre temps ils avaient entraîné le curé dans la cour, au près à l'endroit où se trouvait le notaire au

de ses gardes. Dès que celui-ci vit le curé, il se dressa, et qu'il dit d'une voix suppliante:

— O mon père, mon père, vite, donnez-moi votre bénédiction! Je vais mourir... Je demande pardon à Dieu pour le mal que j'ai pu faire; je remets avec confiance mon âme entre ses mains. Priez pour ma femme, pour mon enfant! Votre bénédiction! votre bénédiction!

Le prêtre leva la main vers le ciel et prononça avec une admirable majesté quelques calmes paroles sur

un long et moqueur éclat de rire s'éleva parmi les soldats.

Simon Brutus qui, en reconnaissant le curé, avait été frappé de stupeur, lutta un instant contre son émotion; mais bientôt il étendit impérieusement la main et dit au caporal qui se tenait auprès du notaire: — Veux-tu que la sentence soit exécutée!

Se tournant vers les autres:

— Citoyen sergent, dit-il, je confie le prêtre à ta vigilance. Qu'on me suive dans la maison!

Épuisé, harassé, Simon Brutus se jeta sur une chaise dans la salle du rez-de-chaussée; il fit approcher le

notaire et lui demanda en français, langue qu'il savait le curé parlait passablement:

— Citoyen Jacques-Dominique Torfs, sais-tu que tu es condamné à être emprisonné et déporté à l'île d'O-

céan? Je le savais avant que vous, émissaire des enne-

mis de Dieu, vous me l'annonçassiez dans mon église, répondit le curé avec un sang-froid extraordinaire.

—Vraiment! et pourquoi ne t'es-tu pas enfui? dit l'officier d'un ton railleur.

—Le temps est venu où le rocher de Pierre doit être teint encore une fois du sang des martyrs. Si Dieu veut bien accepter le mien, qu'il coule!...

—Il radote, s'écria le sergent; sa cervelle est à l'envers.

En ce moment, on entendit retentir quelques coups de feu, et tandis que cet incident détournait du prêtre l'attention de chacun, le caporal entra, vint se placer devant le chef, porta la main au chapeau et dit d'un ton froid et indifférent:

—Citoyen commissaire, tes ordres sont exécutés; le coupable est parti pour l'autre monde.

Deux larmes brillantes coulèrent des yeux du prêtre, et il courba profondément la tête sur la poitrine. L'annonce de la mort de son malheureux ami avait brisé son cœur et abattu un instant son courage.

Le chef se tourna de nouveau vers lui et lui demanda:

—Qu'as-tu vu ou entendu cette nuit?

—Un bruit confus d'hommes qui traversaient la cour dans l'obscurité.

—Un soldat a été tué ici cette nuit. Le sais-tu?

—Je le sais.

—Quels détails connais-tu sur cet événement?

—Bruneo est venu me trouver dans ma retraite, et m'a raconté comment le soldat avait terrassé son père et voulait le tuer.

—Qui a tué le soldat?

Le prêtre resta muet.

—Tu parleras! hurla Simon Brutus. Tu sais tout. Je te l'ordonne au nom de la République française, déclare ce que tu sais...

Le prêtre continua à garder le silence.

Un soldat, transporté de colère, lui donna un coup de poing dans la figure.

— Paix là ! s'écria Simon Brutus ; ce prisonnier appartient au comité central... Eh bien, citoyen Torfs, encore une fois, diras-tu ce que tu sais, oui ou non ?

Le prêtre releva la tête, fixa sur Simon Brutus des yeux où rayonnait une mystérieuse inspiration, et dit d'un ton solennel :

— Ce que je sais, pécheur égaré ? Je sais que, si votre mère vivait encore, elle maudirait l'heure de votre naissance ! Je sais qu'elle maudirait le fils qui, envoyé de l'enfer, vient briser les autels de son Dieu et assassiner ses frères sur le sol même où a reposé son berceau ! Je sais que le sang innocent des chrétiens pèsera sur vous jusqu'au pied du tribunal de Dieu ! Voilà ce que je sais.

Ces paroles, dites comme une lugubre prophétie, firent une profonde impression sur Simon Brutus. Cependant, quelque troublé qu'il fût, il dissimula son émotion sous un amer sourire en disant à ses hommes :

— Assez de ce ridicule sermon ! Qu'on me suive à l'Aigle. Caporal, reste ici avec quatre hommes.

— Faut-il mettre le feu à la maison ? demanda le caporal.

— Non, pas encore, répondit le chef. Cette après-dîner je t'enverrai un ordre. Il doit y avoir ici beaucoup d'argent et d'argenterie. Rassemblez tout cela. Nous l'ajouterons à ce que nous avons déjà pour l'envoyer à Anvers. En attendant, mangez et buvez de tout ce que vous trouverez. Et ne te laisse pas surprendre, caporal. Qu'on emporte le corps de notre pauvre camarade.

Dès que le cadavre, placé sur une civière, fut devant la porte, Simon Brutus quitta la maison du notaire et prit avec ses hommes le chemin du village. Le curé,

tenu par deux soldats, marchait, la tête penchée, du cadavre.

Sur leur passage, ils n'aperçurent dans le village un être vivant; il semblait désert et abandonné, et si, en une nuit, la peste eût tué tous ses habitants, pendant plusieurs personnes se tenaient toutes blanches derrière les portes et les fenêtres, et, d'un plein d'angoisse, épiaient, à travers les fentes et les ouvertures la marche du lugubre cortège.

En dehors du village, sur le chemin de l'Aigle, un coup de feu se fit entendre tout à coup; un des soldats atteint à la jambe, tomba sur le sable.

Tous se précipitèrent dans le taillis en poussant des cris de vengeance, et coururent vers l'endroit où tombé du coup de fusil montait encore comme un nuage vers le ciel.

Quatre hommes restèrent auprès du prêtre, et, comme s'ils eussent cru qu'il était cause de ce qui venait d'arriver, ils le rudoyèrent et le frappèrent cruellement. Il se laissa patiemment maltraiter et pousser d'un côté à l'autre de la route: pas un mot, pas une plainte, pas s'échappa de ses lèvres.

Il se passa un temps assez long avant que Simon et ses camarades revinssent du taillis. A leur apparition sur la route, leurs yeux étincelaient de feu, ils poussaient de confuses clameurs de dépit et de colère. Ils n'avaient trouvé personne.

—En avant! cria le chef; cette après-dînée nous donnerons leur compte!

Le prêtre fut emmené avec plus de rudesse encore. On emporta le soldat blessé, et le convoi atteignit l'auberge de l'Aigle.

IV

C'était le même jour, vers trois heures après midi. Simon Brutus se promenait de haut en bas devant l'auberge de l'Aigle. Il semblait enfoncé dans une profonde rêverie; parfois il s'arrêtait brusquement et portait la main à son front; puis il adressait à la sentinelle postée devant la porte quelques paroles distraites, ou bien il se placait sur le chemin du village pour voir si rien n'apparaissait dans le lointain.

Derrière la fenêtre de l'auberge se tenait baes Cuylen, impassible en apparence, mais en réalité tremblant en proie à une vive anxiété, avait l'oeil fixé sur le ciel.

Ce matin-là, le meunier avait été témoin de si terribles scènes! On avait apporté chez lui un cadavre; le prisonnier était emprisonné dans son écurie; de toute cette journée il n'avait entendu qu'affreuses clameurs de vengeance et menaces de mort et d'incendie contre le village entier! Saisi d'une profonde terreur, il suivait le prisonnier d'un regard inquiet et craintif; car il était évident pour lui qu'à cette heure Simon Brutus était occupé à machiner dans sa tête des projets de vengeance et de destruction.

Sans aucun doute le meunier se trompait néanmoins. Quelque dure et méchante que fût d'habitude la physionomie de Simon Brutus, en ce moment un fugitif sourire venait par intervalles adoucir la farouche expression de ses traits. L'impatience qui le poursuivait visiblement attestait que, bien loin de méditer des

actes de violence, il attendait avec émotion une
dont il désirait ardemment l'arrivée.

Après quelque temps, il était allé inspecter pour la quatrième fois la route du village, lorsqu'il vit à l'air raire au loin quelques soldats.

Il revint précipitamment vers la sentinelle et lui dit d'un ton sévère :

—Voici le sergent : il amène une femme que j'ai arrêtée. Fais attention qu'on ne laisse entrer personne qui que ce soit, à l'Aigle, tant que je ne serai pas venu moi-même te donner d'autres ordres. Le sergent mènera cette femme dans la grande salle.

A ces mots il entra dans l'auberge.

Bientôt se montrèrent, à l'extrémité du chemin du village, une dizaine de soldats qui conduisaient la jeune femme en la tenant par le bras, et la poussaient de temps en temps doucement dans le dos pour lui faire sa marche.

C'était une jeune fille admirablement belle, à la taille svelte et élancée, aux cheveux noirs comme l'aigle et le corbeau, à l'oeil plein de flamme, et dont la physionomie enchanteresse avait une noble et imposante expression. Bien que des larmes perlassent dans ses yeux, elle ne fléchissait pas la tête ; sa démarche, son attitude, attestaient le courage et la fierté.

Les soldats eux-mêmes subissaient l'impression de cette virgine majesté ; les paroles qu'ils lui adressaient n'avaient pas leur rudesse accoutumée et semblaient adoucies par un sentiment de respect.

Mais les guides de la jeune fille se montraient de plus en plus brutaux envers le vieillard qui les suivait avec obstination, bien qu'ils l'eussent maintes fois repoussé rudement en l'accablant d'affreuses menaces.

Cet homme était le sacristain maître d'école ; il courait à la suite des soldats avec tous les signes d'un in-

exprimable désespoir, s'arrachant les cheveux, déchirant avec ses ongles sa poitrine ensanglantée, versant un torrent de larmes : en un mot, on eût dit que la douleur et le désespoir l'avaient rendu fou.

Par moments aussi sa douleur convulsive semblait s'apaiser ; alors il levait les mains et les yeux au ciel et implorait par de navrantes exclamations le secours de Dieu, ou, bravant les menaces des soldats, il se rapprochait davantage du triste cortège, et s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots :

—O Geneviève, mon enfant, ma malheureuse enfant ! Toi, qui es tout ce qui me reste sur la terre, inestimable don du Seigneur, mon orgueil, ma joie, toi dans les mains de ces barbares ! toi livrée à leur impie perversité ! Innocent agneau, que veulent de toi ces scélérats ? Mon Dieu, mon Dieu, je meurs d'angoisse et d'effroi !..

Et après avoir, un instant encore, suivi le chemin en chancelant et trébuchant, sans conscience de ce qu'il faisait et comme anéanti, il élevait de nouveau la voix plaintive :

—O Geneviève, chère Geneviève, ne sois pas si désolée ; mets ta confiance en Dieu, qui soutient ses martyrs dans leurs douleurs ! Ah ! songe que toute infamie des bourreaux ne peut souiller l'innocence de la victime....

Comme si ses efforts pour dissimuler son propre désespoir avivaient encore ses souffrances, il se tordit affreusement, se mit à déchirer ses habits, et s'écria en tendant les mains vers le ciel :

—Malheur, malheur à moi, ô mon Dieu, d'être né ! Malheur à moi de ce qu'il vous a plu de me donner une enfant, un ange d'amour et de pureté ! Malheur ! malheur ! pour être jetée en pâture à des monstres vomis par l'enfer !...

La jeune fille s'arrêta, quoi qu'on fit pour la pousser

en avant; elle se retourna et cria à son consolatrice :

— Ah ! mon père, ne vous attristez point, votre voix me perce le coeur. Calmez, calmez-vous, supplie votre coeur affligé. Portons avec nous notre sanglante croix...

— Mon enfant, mon enfant chérie, s'écria le père, d'école, tu ne comprends pas toute l'importance de ce sort !

— Je la comprends, répondit la jeune fille, en repoussant les soldats loin d'elle, mais je sais que Dieu m'a donné courage et volonté : il y a rien de plus puissant que la rage des bourreaux.

— Oh ! non, non ! dit le père en gémissant, comment te protéger sinon Dieu ?

— Ah ! s'écria la jeune fille avec un air de désespoir, vous demandez qui me protégera aujourd'hui en face de l'imminence du danger ? La mort !

— La mort ! la mort ! répéta le père en se tordant dans de nouvelles convulsions ; la mort est ton seul refuge !

Comme la jeune fille repoussait avec une énergie qui avait un visible mépris les soldats qui voulaient l'empêcher de poursuivre son chemin, le sergent entra en colère et ordonna qu'on écartât le chemin de force et en recourant aux coups au besoin.

Un soldat courut, le sabre levé sur le dos, et saisit par le bras et s'efforça de le faire marcher en proférant de terribles menaces ; mais l'homme, égaré par son affection, fit résistance et s'élança vers sa fille, qu'on avait poussée plus loin.

Furieux, le soldat se précipita à la suite de la jeune fille, le saisit pour la seconde fois, le jeta sur le dos et sur sa tête un sabre menaçant.

Geneviève le vit, poussa un cri déchirant

à son père d'un air de pitié, et les deux hommes stupéfaits, s'élança vers son père, saisit par les épaules le soldat qui l'avait terrassé et le renversa sur la tête en arrière sur le sable. Tout aussitôt elle releva son corps, se plaça au-devant de lui, croisa les bras sur la poitrine, et cria en bon français à ses gardiens qui accouraient vers elle :

— Eh bien, sanguinaires tyrans, venez, percez le coeur d'une fille qui défend son père contre vos infâmes attaques ! Que tardez-vous, lâches bourreaux ? trembleriez-vous devant une faible femme ?

La belle figure de la jeune fille avait une expression majestueuse et si saisissante, ses yeux étincelants brillaient d'un si superbe dédain, que les soldats, frappés d'impuissance, se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction.

— Belle femme murmura l'un d'eux ; on dirait que le sang français coule dans ses veines !

— Voilà une qui a du lourage ! grommela un autre.
— Elle me semble voir la statue de la République ! s'écria le caporal.

— Elle serait diablement belle avec le bonnet rouge sur la tête ! remarqua Mucius Scévola avec le plus grand sérieux.

Le sergent sourit avec bienveillance et dit à Geneviève :

— Très bien ! voilà ce que nous aimons. Tu es une brave femme. Tu n'as pas bonne opinion de nous ; tu te trompes, ma belle : un républicain n'est ni lâche ni bourreau au point de vexer une aussi charmante fille. Au contraire, il te pardonne même les injures que tu lui prodigues injustement. Allons, suis-le sans résistance ; par égard pour toi, nous laisserons ton père en paix.

La jeune fille enlaça ses bras autour du cou de son père et murmura quelques douces paroles à son oreille.

Lorsqu'elle le quitta pour obéir à l'ordre, un torrent de larmes coula sur ses joues, elle se mit à pleurer et à sangloter tout haut.

Le sacristain se mit à marcher non loin du chemin, en tenant les mains sur ses yeux.

La troupe se rapprocha en silence de l'Aigle. Geneviève essuya ses larmes de ses mains, ses joues, et, le sein palpitant, jeta un regard derrière elle, vers la montagne où elle savait que Simon Brutus se battait. Elle semblait s'exciter elle-même à la lutte et à la résistance.

La sentinelle arrêta le sacristain au moment où il voulait pénétrer dans l'auberge à la suite de la troupe. Quand il vit se refermer la porte par laquelle il avait disparu, il frissonna et fut saisi d'une vive inquiétude. Mille pensées plus affreuses les unes que les autres lui passèrent par la tête; de temps en temps, il lui échappait un cri d'angoisse, et de terribles visions surgissaient tout à coup devant ses yeux égarés.

Soudain, fou de désespoir, il se précipita vers la porte et voulut l'ouvrir; mais la sentinelle le retint à l'apostrophant brutalement, et croisa la main sur sa poitrine pour l'empêcher d'avancer.

Le pauvre sacristain, comme s'il eut perdu toute conscience de son état, se laissa glisser sur le sable et rampa sur le sable jusqu'à la sentinelle en implorant sa compassion. Il levait vers le soldat des regards suppliants et demandait avec des gémissements la grâce de pouvoir suivre son enfant.

Après s'être vainement répandu en supplications, la sentinelle saisit au collet l'infortuné, le traîna jusqu'à l'autre côté de la route et le jeta là à terre.

Le sacristain se releva et, comme assailli par le poids de la douleur, il appuya sa tête contre un rocher et se prit à pleurer.

l'ordre du sergent
oues, et elle se
ion loin d'elle
sur ses yeux.

l'absence de l'aube
armes qui mou
ta un regard sur
Brutus l'attendait
lutte et à se pr

in au moment
la suite de sa
par laquelle s
saisi d'une h
uses les unes
e temps en tem
isse, comme si
coup devant ses

précipita sur la
nelle l'en arrach
saisa la baionne
cer.

eut perdu tout
er sur ses gen
nelle en implor
t dès mains sur
sements navran
it.

en injures. la
e traîna jusqu'
erre.

me accablé s
te contre un a

Peu de temps après il quitta cet endroit et se mit à marcher d'un pas rapide, quoique mal assuré, dans la direction du village. On eût dit que son esprit troublé lui avait révélé un suprême secours, et qu'il se hâtait d'aller l'invoquer.

Pendant ce temps, Geneviève avait été introduite près de Simon Brutus. Le sergent la conduisit jusqu'au milieu de la chambre, salua son chef et disparut. Tandis que la jeune fille se tenait immobile et les yeux baissés, Simon Brutus alla à la porte et en tourna la clef.

Cette mystérieuse précaution fit frémir Geneviève d'effroi et d'indignation. Elle releva la tête avec fierté, jeta au chef un regard foudroyant et dit :

— Je sais quel est le sort que vous me réservez, mais ne priez pas de croire, monsieur, que parfois le cœur d'une faible femme recèle plus de courage que le cœur des hommes qui fuient devant votre tyrannie !

Simon Brutus resta immobile et stupéfait près de la porte ; il contempla avec admiration cette jeune fille dont le regard hardi le troublait jusqu'au fond de l'âme. Cette attitude, le visage pâle, les lèvres frémissantes, elle ressemblait à la statue de marbre d'une héroïne grecque.

Il se rapprocha d'elle et lui dit :

— Geneviève, pourquoi as-tu peur de moi ? Crois-tu que Simon t'ait fait rechercher pour te tourmenter ? Assieds-toi, Geneviève, et sois tranquille. A moins que tu ne le veuilles toi-même il ne te sera fait aucun mal.

Il approcha un siège de la jeune fille et lui prit la main comme pour l'engager à s'asseoir.

La vivacité avec laquelle elle arracha sa main à son maître et le regard d'indignation qu'elle lui jeta le firent pâlir et blessèrent très profondément son or-

gueil. Frémissant de dépit, il s'éloigna
s'assit et dit d'un ton mécontent :

— Il paraît que tu veux me fâcher !
pourtant, citoyenne, que tu es en mon p
crains que le lion ne te morde, ne l'agace

— Puis-je savoir pourquoi vos soldats
cieusement arrachée à ma demeure ? dem
fille sans prendre garde à la menace. D
que demandez-vous de moi ? Quels sont vo

— Mes projets ? Je n'en sais rien moi-m
cas, je ne songeais pas à t'offenser. Le d
et de te parler m'a décidé à te faire venir
tion a été un peu rude, ce que je suis le
gretter, cela vient de nos mœurs, Genevi
blicains n'ont pas le temps d'être polis ; c
coeur n'est pas aussi dur que leur manière
peut-être supposer.

Le ton adouci de ces paroles tranquillisa
neviève ; l'angoisse cessa en partie de se pe
visage. Elle s'assit et dit d'une voix calm

— Eh bien, monsieur, si vous avez enc
chose à dire, j'écoute ; si, au contraire, vo
accompli, je vous prie de me laisser partir
votre père souffre d'inexprimables douleurs
qui le possède lui donne un avant-goût de

Simon Brutus parut tout joyeux du char
venu dans l'esprit de la jeune fille.

— Geneviève, dit-il d'une voix émue, dep
j'ai mené une vie bien rude ; j'ai vu des re
des massacres, j'ai bravé vingt fois la mo
part au fiévreux triomphe du peuple après
j'ai partagé sa rage destructrice dans l'acco
de ses vengeances ; j'ai vu couler le sang p
j'ai vu des centaines de têtes rouler sur l'écl
été ballotté dans tous les sens par les évé
Paris, comme un misérable jouet du sort : da

loigna un peu d'aller d'une société en fermentation, j'ai tout oublié; mon pays, mon village, mon père, tout, sauf un seul sentiment qui avait pris racine au plus profond de mon cœur. . . Toi, Geneviève, toi seule vivais toujours devant mes yeux; ton image seule ne m'a jamais abandon-

— La jeune fille écoutait ces paroles, muette et la tête penchée sur la poitrine.

— Le chef reprit :

— Quand nous étions plus jeunes, Geneviève, il m'a semblé mainte fois que tu n'étais pas indifférente aux efforts que je faisais pour obtenir de toi un regard d'approbation. Dis-moi, Geneviève, me suis-je trompé? n'y a-t-il jamais rien eu dans ton cœur qui parlât en ma faveur? . . . Tu ne réponds pas?

— Est-ce la vérité que vous désirez entendre? demanda Geneviève. . . . Mais si cette vérité devait vous bles-

— Je n'en dis pas moins la vérité, Geneviève.

— Oh bien, il est possible que, dans notre première jeunesse, je n'aie pas eu moins de sympathie pour le jeune Simon Meulemans que pour mes autres compagnons de jeu; mais plus tard, lorsqu'il fut devenu brutal et hautain jeune homme, lorsqu'il méconnut les conseils et les ordres de son père, et s'attacha aux desseins impies des tyrans qui aujourd'hui oppriment notre patrie, alors ma sympathie pour lui se changea en aversion.

— Ces mots, un frisson subit fit tressaillir Simon Bru-
— Ses pieds à la tête; il contint cependant l'explosion de son dépit et de sa colère, et répondit :

— Dans ce temps-là, Geneviève, la rétrograde Belgique pouvait encore espérer qu'elle repousserait la liberté pour continuer de vivre sous le joug de l'ignorance et de l'esclavage; mais, aujourd'hui cet espoir a dis-

— Notre ci-devant patrie fait partie de la Répu-

blique française, et bientôt elle resserrera la saine France, non-seulement par les lois, mais par la langue et les mœurs. Ce qui jadis était une honte, est maintenant une vertu et une gloire. Ne se pourrait-il pas, Geneviève, que tu aies dans ton cœur plus de sympathie pour Sarrasin, commissaire de l'administration centrale, que tu n'éprouvais pour le fougueux jeune homme nu autrefois?...

—Ah! Simon, s'écria la jeune fille, comment oses-tu chercher à vous offenser? Pourquoi me demandez-vous ce que vous est facile de deviner? Laissez-moi tranquille, ne venez pas gêner-vous à vous-même la désagréable sensation que vous m'inspirez....

—Ce sentiment est donc bien terrible, dit-il, en hochant la tête, et en regardant son chef avec un sourire plein d'amertume. Tu es donc si profondément convaincu que tu refuses de parler de haine en paroles? Quoi qu'il en soit, parle.

—Voyez-vous, Simon, autrefois j'avais pour vous une aversion intime mais calme; mais aujourd'hui, vous êtes laissé choisir par des scélérats, par des scélérats, Dieu, comme le bourreau qui a pour but de torturer corps et âme, qui vient arrêter l'innocent qui vient porter une main coupable sur l'autel, qui vient profaner par un affreux sacrilège le temple de notre Dieu, qui brûle nos maisons, et qui dévore me de stupides bêtes de somme ou de chiens, et me de peau sans raison... aujourd'hui, la France pleure, la patrie en larmes, tout ce qui est sur cette terre, tout me crie que je dois vous haïr comme un instrument de mort, comme un envoyé de ces monstres sanguinaires qui de Paris, couvrent le monde entier de sang et de larmes!...

En prononçant ces paroles la jeune fille se

ressemblera à la sa fière attitude; emportée par une indigna-
ar les lois, mais brisante, elle paraissait avoir oublié qu'un dan-
qui jadis était un terrible la menaçait.

Quand à Simon Brutus un grand changement s'était
que tu trouvasse ré aussi sur sa physionomie; à mesure que les sé-
pour Simon Brutus paroles de la jeune fille lui arrachaient toute es-
centrale, que tance et portaient à son orgueil de profondes blessu-
e homme que tu, la chaleur de la rage s'était répandue sur son visa-

Agité sur son siège, il tremblait et son poing cris-
par la colère étreignait convulsivement la poignée de
me demander et sabre. Quand la jeune fille se tut, il se leva brus-

— Calme-toi; dis-
agréable déclarat—

— Insolente! s'écria-t-il, tu ne me crains pas? Sais-
bien que je puis faire de toi ce que je veux? Sais-tu
n terrible! murm que rien au monde, qu'aucune puissance sur la
mertume. Tu ne peut m'arrêter ou te protéger?

— Vous m'avez demandé la vérité, je vous l'ai dite,
soit, je désire s'onde Geneviève. Je ne vous crains pas assez pour

is j'avais pour v'porté de fureur par le ton méprisant de ces der-
is aujourd'hui que s'ots, le chef s'élança vers la jeune fille, l'arracha
scélérats abandon sa chaise, et lui meurtrissant le bras de son poing, il

pour mission écri-
arrêter nos frè— Tu ne me crains pas assez! Il faut donc que je
ble sur nos prêt- sentir mon pouvoir, fanatique entêtée!

sacrilège les tem Geneviève se laissa malmener rudement, et fixa sur
ons, et nous traita pécuteur un regard ironique et dédaigneux qui
ou comme un vil donna davantage encore sa colère.

la foi que vous Lors que Simon Brutus la lâcha et, frémissant de ra-
e qui m'est cher e, il plaça devant elle les bras croisés sur la poitrine,
vous mépriser. pour provocateur flottait encore sur les lèvres de la
ument de l'enfê ne fille.

sanguinaires qui— Tu ne comprends donc pas le danger qui te mena-
er de désastres. ? Tu es donc folle! s'écria le chef d'une voix tonnan-

je me fille avai— Folle? dit la jeune fille. Etaient-ils fous ces chré-

tiens martyrs qui, du milieu des flammes, encore leurs bourreaux ?

—Sottises du temps du plus aveugle des rois, murmura le chef.

—Eh bien, s'écria Geneviève, étai-t-elle une reine française qui délivra le monde de la tyrannie de sang ? Était-elle folle, Charlotte ?

En disant ces mots, la jeune fille avait une si profonde expression de volonté, son regard se peignait sur son visage, son regard avait une mystérieuse menace, tout en elle annonçait une exaltation que Simon Brutus, effrayé, fit vivement un pas en arrière, et défit le tolet de sa ceinture et en releva le chef.

—Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-il. C'est toi, moi qui étais assez naïf pour te parler ainsi, tu viens pour m'assassiner ! Peut-être que par cette lâche action mériter une punition. Mais tu n'y réussiras pas misérable que tu es !

—Vous vous méprenez sur mes intentions, Geneviève ; je ne crains pas la mort, je suis prêt à endurer le martyre, je subirais avec joie tout ce qui sort jusqu'à la fin...

—Que parles-tu donc de Charlotte ? Pourquoi me ques-tu de moi par hasard ?

—Il est un malheur plus grand que tout autre, Geneviève, une jeune fille d'une voix sombre et en silence, qu'un feu étrange s'allumait dans ses yeux.

En ce moment on frappa doucement à la porte. Le chef parut mécontent de se voir dérangé, et il alla ouvrir.

—Qui te donne l'audace de méconnaître ton supérieur ? demanda-t-il au sergent qui avait frappé.

—Citoyen commissaire, répondit ce dernier, que vous ne prendriez pas mal la chose si elle se passait à la porte de l'auberge un homme qui veut

flammes, provoquant. Pour le retenir, il nous faudrait le maltraiter, et comme il dit qu'il est le propre père du citoyen, cela n'irait pas. Que devons-nous faire? Simon Brutus frappa du pied avec impatience et résonna des gémissements et des lamentations! Dis-lui qu'il attende un peu; je t'appellerai tout à l'heure quand il faudra le faire entrer.

— Elle ferma la porte, et se tournant vers Geneviève: —
— Ainsi, citoyenne, tout est fini entre nous! lui dit-il. —
— Imagines cela, n'est-ce pas? Eh bien, tu te trompes, comme d'habitude. Je sais pourquoi tu me hais: tu es fiancée à un lâche, à un lâche qui, au lieu de servir sa patrie, se cache dans les bois avec un tas de stupides paysans, un brigand qui surprend et assassine pendant la nuit les soldats de la République française. Comme gage de départ de Bruno pour l'armée, tu es allée à Anvers et enfermée dans la citadelle. Tu en es en conséquence; dès ce soir tu partiras avec moi.

— Je ne vois mon père avant mon départ? demanda Geneviève avec un extrême sang-froid.

— Ton père? ton père est un esclave du fanatisme; tu ne le verras plus!

— Ses larmes jaillirent des yeux de Geneviève; mais elle fit un effort sur elle-même pour maîtriser les sentiments intérieurs d'une douleur qu'après une lutte pénible parvint à refouler au fond de son coeur.

— Pendant ce temps Simon Brutus était allé vers la porte.

— Citoyen sergent, dit-il d'un ton impératif, qu'on enlève cette femme avec le euré dans l'écurie; qu'on y mette une chaise et de plus tout ce qu'elle demande, et qu'on fortifie la garde de l'écurie... —
— Va, et moi aussi le citoyen qui désire me parler.....

Tandis que le sergent emmenait vers sa fille, Simon Brutus dit à celle-ci :

—Tu vois bien, Geneviève, que j'ai perdu tout espoir de te voir revenir, que tu ne pourras jamais que tu te puisse trouver, souviens-toi de te sauver et même de t'assurer une vie. Un seul mot de ta bouche, et tu es libre.

La jeune fille quitta la chambre sans un mot.

Plongé dans de profondes et inquiètes réflexions, mon Brutus allait et venait par la chambre murant à part lui d'un ton mécontent.

—Mon père ! Au milieu de ces préoccupations j'avais presque perdu la trace de son retour. Que veut-il de moi, me revoir ? Il n'est pas moins occupé que les autres. Le village entier est pourri de la peste, vient sans doute avec de grandes excès de chaleur, probablement aussi avec des larmes, mes idées sont incompatibles avec mes devoirs. C'est une erreur ; mais renoncer pour cela à ma foi républicaine, ce serait une faiblesse que tout le monde ici me hait et me méconnaîtrait-je pour l'amour d'eux ? Non, de l'administration centrale, et me ferait un lâche aux yeux de mes compagnons. Mon père vienne ! S'il est raisonnable, je vais le chercher.

Bien que Simon Brutus prononçât ces paroles avec un apparent sang-froid, il était au fond de son cœur moins calme qu'on ne l'eût cru. La lutte le troublait : la nature et l'orgueil luttaient en lui. L'issue de cette lutte ne pouvait être que douteuse :

—Quel enfantillage ! s'écria-t-il. Ne vois-tu pas sur la terre un être indépendant de ses propres actions ? Et si ce n'est pas moi, plutôt naître fils d'un brasseur, d'un

ait vers la porte
ci :
que je n'ai pas
venir à la raiso

anthrope ou d'un philosophe, est-ce en rien ma
qu'il ne m'était pas permis de choisir? L'es-
du père peut-il condamner le fils à la même

is-toi que j'ai le
rer un sort dign
et tu es libre...
mbre sans lui ré
inquiètes réflex
ar la chambre,
content :

onna la tête avec dépit, en homme qui ne'st pas
est convaincu de ce qu'il dit. Ce fut même avec
un découragement qui'l reprit :

mbre sans lui ré
inquiètes réflex
ar la chambre,
content :

— En vérité, un républicain ne devrait avoir sur la
re son père, ni mère, ni amis; et même pas de vie pas-
sant, il serait libre de toute entrave et fort com-
me tant, grâce à la puissance d'une volonté que rien
réprimerait....

que oublié que
vent-il? Se trou
moins fanatique
pourri et verme
des exclamations
s, me demander
voirs. Je puis
cela à un seul
ne faiblesse...
et me méprise,
d'eux l'esprit de
me ferais-je pas
pagnons? Soit!
e, je veux l'être
nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

En ce moment la porte s'ouvrit; un vieillard aux che-
veux blancs et au dos un peu voûté entra en pleurant
dans la chambre.

pourri et verme
des exclamations
s, me demander
voirs. Je puis
cela à un seul
ne faiblesse...
et me méprise,
d'eux l'esprit de
me ferais-je pas
pagnons? Soit!
e, je veux l'être
nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

Brutus courut au-devant de lui avec une émo-
tion visible, lui saisit la main, et le pressant affectueu-
sement sur son sein : -

voirs. Je puis
cela à un seul
ne faiblesse...
et me méprise,
d'eux l'esprit de
me ferais-je pas
pagnons? Soit!
e, je veux l'être
nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

— Mon père, demanda-t-il, pourquoi pleurez-vous?
— Calmez-vous; dites-moi ce qui vous afflige.

ne faiblesse...
et me méprise,
d'eux l'esprit de
me ferais-je pas
pagnons? Soit!
e, je veux l'être
nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

Un doux sourire illumina le visage du brasseur;
son doux et émue de la voix de son fils parais-
sait le surprendre et le transporter de bonheur.

me ferais-je pas
pagnons? Soit!
e, je veux l'être
nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

— Asseyez-vous, reprit le chef, vos larmes me font
— Ce n'est pas ainsi qu'après cinq années d'absence
je veux revoir mon père.

nonçât ces mots
fond du coeur
a. La venue de
eil luttaiient en
ait demeurer le

— Mon fils! mon fils! s'écria le brasseur en se jetant
dans les bras de Simon Brutus, il y a de l'affection dans ta
larme; elle me trompe peut-être; mais pour l'amour de
mon père, laisse-moi quelque temps dans cette douce er-

ait demeurer le

Le brasseur embrassait et caressait son fils avec une fièvreuse
tendresse; celui-ci se prêta un instant à ces démonstra-
tions affectueuses, mais bientôt il détacha duocement
de son père de ses épaules à lui et reprit :

ait demeurer le

— Merci, mon père, de ce que tu m'aimes en-

core d'un amour si ardent, quoique notre manière de penser diffère du tout au tout. Tu es venu ici pour parler de choses importantes, je le pense du moins moi ce que tu désires; si je puis le faire sans fausser mes devoirs, je me réjouirai de pouvoir te combler en quelque chose.

—Ah! Simon, dit le brasseur, puisse le ciel élever ton âme en ce moment! Puisse-t-il exaucer ma prière désespérée et détourner de moi la mort la plus affreuse, la mort sans espérance. Simon, il est apparu dans ton village une cinquantaine de bourreaux, envoyés par ces sanguinaires tyrans, et qui nous font mourir de froid et de tourment, et toi, toi, mon fils, tu es devenu l'un de ces barbares émissaires! Oh! ma douleur, ma peine est inexprimable! Je voudrais n'être pas né; mais mon sang ne fut jamais devenu le persécuteur de ses frères, et mon sang ne se fut jamais révolté contre Dieu!

Le visage de Simon Brutus s'assombrit: il regarda son père avec impatience sur son siège, et répondit:

—Ce sont là d'autres affaires, mon père. Si tu n'as que, par respect pour toi, je voulusse changer de manière de voir, je songeasse à renier mes convictions publiques, cela n'en serait pas moins impossible. Un homme peut-il changer d'âme comme il change de habits?

—O Simon, dit le père, abandonne cette voie impie; donne la liberté à tes prisonniers, reconquiers Anvers tes sauvages soldats et reviens dans notre village. Je te céderai tout mon bien, et te rendrai seigneur de tout ce que je possède. Tu auras encore dix jours à vivre, et tu pourras être heureux en ce moment.

Simon Brutus répondit avec un amer sourire:

—Tu t'égares, mon père. Comment donc se peut-il que tu te sois laissé aveugler à ce point-là? Ne vois-tu donc pas que la République française vient t'offrir

— Cette même liberté pour laquelle nos pères ont versé inutilement tant de sang ?

— La liberté ? dit le père stupéfait en poussant un profond soupir. Tu nous apportes la liberté ? Sous les empereurs nous étions indépendants ; nos droits étaient inviolables ; il n'y avait pas, sur la terre, de peuple plus libre que nous. Aujourd'hui l'étranger envahit notre pays et prend possession sans conditions, en vertu du seul droit du plus fort. Sans nous consulter, il anéantit tout ce qui nous est cher : lois, langue, mœurs, religion. Ses farouches mercenaires nous traitent comme des esclaves ; ils nous maltraitent, ils nous volent ce qui est à nous, ils incendient nos demeures... et si quelqu'un de nous ose proférer une plainte, la mort ou la prison étouffent ce souvenir timide de nos droits perdus. Ah !... et il nous faudrait aimer cette affreuse servitude, parce que nos bourreaux assurent qu'elle s'appelle liberté ?

— Que tu es injuste ! Combien tu es ingrat ! s'écria mon Brutus. Nous sommes vos bienfaiteurs, et tu nous appelles vos bourreaux !

— Nos bienfaiteurs ! reprit le brasseur en levant les mains au ciel... La persécution, le meurtre, l'incendie, tout-ce là des bienfaits ! Le langage des hommes a-t-il changé de signification ?

— C'est que tu ne le comprends pas. L'ignorance qui durant des siècles, a retenu le monde dans les ténèbres, a obscurci votre intelligence et vous a rendu incapables de saisir la vérité. Vous attachez le plus haut prix à des choses insignifiantes, à des choses qu'on vous fait respecter et aimer comme on fait aimer et respecter leurs jouets aux enfants, pour détourner leur esprit de préoccupations plus sérieuses. Et voilà comment il se fait que vous méconnaissez les bienfaits les plus précieux qui pussent être donnés à l'humanité, c'est-à-dire

la lumière, la raison, l'indépendance, la fraternité... Et cependant nous vous appelons au nom de la généreuse République française.

Depuis un instant le brasseur écoute et l'oeil étincelant les paroles de son frère, il se leva vivement et s'écria avec une voix croissante qui finit par dégénérer en colère.

—La lumière! Lancer au ciel de sales blasphèmes et insulter à Dieu; mettre à la place de la vertu, lâcher la bride à l'orgueil, reconnaître d'autre loi qu'un orgueil pour unique mobile à ses actions, à sa lâche brutalité... c'est la lumière? c'est l'indépendance dis-tu? Dépouiller un homme libre et indépendant depuis des siècles, qu'il est petit et faible, le dépouiller de ses lois, de ses moeurs; lui voler ses traits, le torturer, l'opprimer de toutes parts, sur la nuque un pied insolent et le charger de chaînes comme un troupeau d'esclaves... Voilà l'indépendance que vous nous apportez!—La fraternité! Sait-on jamais existé dans le pays que tu seules l'ont étouffé dans le sang humain. Est-ce la fraternité qui a tiré de l'enfer la guillotine parce qu'ils manquaient au massacre? Est-ce la fraternité qui a conduit à l'échaffaud un roi innocent et qui a fait noyer des populations parce que la guillotine même ne fonctionnait vite? Est-ce elle qui, dans les rues de Paris, a jeté des canons sur les républicains et qui, quand que la mitraille va vite en besogne, et qui a fait comme le moissonneur les épis? Est-ce elle qui faisait hurler l'inférieur Marat qui a fait tomber cent mille têtes pour que la vue du sang enflammât encore l'amour pour la patrie et votre haine ardente contre l'hy-

ance, la liberté, le que vous a poussés vers les prisons regorgeant de
ous apportons to etimes et vous a excité à égorger avec une rage
que française! ouie des milliers de prisonniers, et à vous baigner jus-
écoutait en frè l'aux genoux dans le plus noble sang de la France?
son fils. Tout h! dites plutôt que vous êtes abandonnés de Dieu, que
avec une indi esprit du mal s'est emparé de vous et vous mène à l'é-
er en colère: rnelle damnation en vous faisant accumuler forfaits
de sanglants et r forfaits!—Vous nous apportez la liberté? Quand
mettre le sauvag étranger a-t-il apporté la liberté à un peuple? Qui
bride aux passio us appelés? Vous attachez notre patrie à la remor-
gueil insatiable. de la France égarée... Qui vous a donné le droit
s, à ses paroles faire de nous les esclaves de l'étranger?—Vous nous
ère? c'est la pportez la lumière? Pour nous toute lumière vient
ler un peuple de la source de l'éternelle sagesse; elle descend de là
s siècles, et cécit sur l'humble humanité; vous n'avez rien que l'é-
uiller de sa lan airavorant qui jaillit du borbier de vos fiévreuses
ses trésors, le mures passions, et s'élançe contre le ciel comme
outes façons. le terrible insulte à Dieu...
le charger de fance! plus un mot! s'écria Simon Brutus en se
où l'indépendan rieux. Si tu as des dieux que tu n'aimes pas
ité! Si ce sent dre blasphèmer, j'ai moi aussi, une foi que je
tu sers, des m pas laisser insulter! Ah! tu as failli me faire
n. Est-ce la fr d'indignation... et si tu n'étais pas mon père..
e parce que les A cette dernière exclamation il saisit un pistolet, et
la fraternité qu a g en tourmenta convulsivement la crosse.
nt et sa famille —O mon Dieu! s'écria le pauvre père d'une voix dé-
les populations rrande, tandis que sa tête se renversait sur le dossier
fonctionnait p le saise et qu'il élevait les mains jointes vers le
es de Paris, a élon Dieu! épargnez ce crimé à mon enfant!
ains eux-mêmes La leur de la mort se répandit sur son visage; ses
ne, et abat les ux fermèrent, ses bras inertes s'affaissèrent le long
? Est-ce elle p corps; il gisait là comme un cadavre inanimé.
rat qu'il voudr A cette vue Simon Brutus fut saisi d'une extrême
la vue des tor rem; il courut tout tremblant à son père, lui pressa
pour votre libe mains, s'éloigna de nouveau, alla prendre de l'eau
re l'humanité?

et en baigna le front glacé du vieillard
guant des paroles de consolation.

Après de longs efforts il vit enfin
à la vie. Le vieillard ouvrit les yeux av
tonnement, promena un instant son reg
chambre, sans conscience de son état,
cri d'angoisse, porta vivement les mains
cacher les larmes qui commençaient à
ment sur ses joues.

Simon Brutus ne savait que faire :
sur ses traits et deviner l'inquiète agita
vements qu'il était en proie à un profon
timent où se mêlait l'impatience et la h
lui.

Quelque chose lui disait que sa posit
le ; un autre sentiment s'efforçait aussi
dans son coeur, la pitié que lui inspira
son père.

Il lui prit de nouveau la main.

— Mon père, lui dit-il, tu t'es trompé
n'était pas de te menacer. Je voulais
qu'un autre que toi n'eût pas impuné
République française en ma présence.
donc bien perverti, bien méchant, pou
de moi, comme si j'étais capable de t
Allons, calme-toi et ne parlons plus de

Le vieillard se leva en silence, retira
de son fils et se dirigea vers la porte :

— Tu me quittes après ce déplorable
Simon Brutus d'une voix calme et en p
pir. Pardonne-moi plutôt mon empor
plutôt de la profondeur de mes convic
n'était pas entre nous deux. mon père ;
opposée à la mienne, et, dans ces tem
tion du monde, l'homme disparaît dev
lutte.

vieillard, en lui — Mais venu ici pour te demander une grâce, dit le
avec le calme de l'abattement et en s'arrêtant au
de la chambre, mais je sens que ma prière serait
Il est donc inutile que je tente un effort : tu
flexible et impitoyable comme ceux dont tu est
maire.

— Elle toujours, répondit le chef ; peut-être me sera-
il possible de te prouver le contraire.

— Simon, dit le père d'une voix pleine d'affliction
tre œuvre curé a quatre-vingts ans ; sa vie touche à
fin il mourra en prison. Tu crois pouvoir livrer à
le prêtre à cheveux blancs ? Hélas, c'est un
que tu leur présentèras. C'est cet excellent
qui t'a baptisé ! Il s'est tant réjoui lors de ta
naissance, car c'était mon ami dévoué et c'était lui qui
avait prié Dieu de bénir mon union avec ta mère...
— Laisse-le pour moi et pour lui, laisse-le aller, accorde-
lui la grâce de pouvoir mourir paisiblement après de
la noble église!...

Le chef secoua négativement la tête et parut profon-
dément attristé.

— Geneviève ! poursuivit le brasseur ; c'est une
elle n'a rien fait qui puisse t'irriter ; elle est
comme un agneau. Simon, mon fils, donne-
m'en le certé. Son père est au lit, agonisant ; la perte
de son unique enfant lui a percé le cœur !

— Tu savais, mon père, ce que tu me demandes !
— crut Simon avec douleur.

Le brasseur crut sans doute que son fils hésitait et
penché vers une décision favorable. Cette idée illu-
na tout à coup son visage d'un rayonnement d'espé-
— Il se laissa tomber aux pieds de Simon Brutus
en levant vers lui des mains suppliantes :

— Mon fils, vois ton père est à tes pieds ; oh ! ne sois
— implacable ; écoute, écoute ma prière ! Accorde-moi

la liberté de ces innocentes victimes : je te prierai Dieu pour toi !

Simon Brutus frémissait d'émotion, rejeta la tête et demeura un instant plongé dans une méditation.

— Ah ! Simon, ne te laisse pas dominer par le mal ! dit le vieillard d'une voix suppliante.

Le chef releva la tête ; ses traits portaient l'empreinte d'une tristesse profonde.

— Le curé n'est pas mon prisonnier, dit-il ; je ne cède rien à l'administration centrale qui m'a ordonné de céder à son arrestation. Geneviève sert d'exemple à la soumission de Bruno aux lois de la République : elle n'épousera pas mon ennemi. Ce que tu demandes est impossible. Quoi qu'il en soit, je ne puis rejeter ta prière : le devoir me l'ordonne.

Le malheureux père se dirigea vers la porte, essuyant de nouvelles larmes, et dit avec l'accent du désespoir :

— Simon, je dois te quitter ; il me faut me hâter, car quelque chose me pousse à une résolution terrible. Ma bouche veut maudire le bourreau qui a versé ton sang ; mais mon cœur est encore assez fort pour résister à la malédiction. Ah ! tu ne me verras plus ; ton père quitte le village où il est né ; il va expier sa honte et son désespoir, il va expier quelque chose de sa solitude le péché de t'avoir donné la vie ; il va gémir, mourir dans un lieu que tu ne connais pas... mais...

Simon Brutus s'élança vers son père ; mais le vieillard tout en larmes, avait quitté la chambre avant que son fils pût l'atteindre.

L'inexorable fils rentra, tomba sur une table ébranlée par l'émotion, et posa la tête sur la table.

Il murmura quelques mots inintelligibles.

front de la main à le briser, et demeura longtemps
anéanti dans une douloureuse rêverie.

Enfin, au bout d'un quart d'heure il se leva. Un
sourire amer crispait son visage; un feu sombre étin-
cillait dans ses yeux.

Il alla à la porte, appela le sergent, et lui dit d'une
voix entrecoupée :

— Qu'on surveille soigneusement le prêtre et la fem-
me. Si mes ordres sont méconnus, je brûle sans misé-
ricorde la cervelle aux coupables. Qu'on fasse tous les
arrangements nécessaires pour venger l'assassinat du ca-
pitaine : dans une heure nous irons au village et mettre
à exécution ce qui doit être détruit. Qu'on se tienne prêt !
Sur ces ordres donnés, Simon Brutus se mit à parcourir
le village d'un pas rapide, en maugréant et blasphé-
mant, comme s'il eut été poursuivi par quelque pensée
maudite.

je te bénirai

on, releva son
une muette m

ominer par l'
suppliante.

portaient l'emp

er, dit-il, il a

m'a chargé de

sert d'otage ju

la République

mi. Ce que t

l en coûte, je

onne.

rs la porte en

e l'accent du

faut m'en alle

à une action

rreau issue de

sez fort pour

verras plus ja

né; il va each

quelque part, d

vie; il va pl

ne connaît

ère; mais le

chambre avat

r une chaise

la table.

ligibles, com

V

Lorsqu'on voulait quitter la commune de W pour gagner le village le plus voisin, dans la de Turnhout, les habitants vous montraient et épaisse forêt, et vous indiquaient un sentier fonçait dans la partie la plus sombre du bois.

Ce sentier vous faisait d'abord traverser un chênes qui, malgré son étendue, portait encore ces du travail de l'homme; mais à mesure qu'il trait plus avant dans la forêt, une sauvage nait par degré le dessus.

Bientôt le sol s'accidentait en collines et et se couvrait de plantes de toute espèce qui au hasard dans un désordre complet.

Là des bouleaux, des trembles, des chênes, vers le ciel leurs larges couronnes de verdure vraieient de leur ombre les arbres de moindre ta ci, trop nombreux, se refoulaient les uns les a comme étouffés, semblaient chercher à l'envi vers la lumière. Partout où quelques rayons parvenaient obliquement jusqu'au sol, des bui talaient avec une luxurieuse vigueur, et p leurs branches à travers tout jusqu'à ce qu'un tion plus puissante vint leur ravir l'air et la Plus loin, au bord d'un ruisseau presque invi saules et des aunes baignaient dans l'onde fra fantastiques racines, ou bien encore le sol, s' brusquement, se transformait en marais mouv

seimulait sous la haute et grisâtre végétation du myrsin sauvage.

À une profondeur le plus d'une demi-lieue dans la forêt se trouvait un endroit nommé le Zandberg, parce que le sol humide jusque-là s'y élevait tout à coup de façon à former une colline passablement haute, et offrait un vaste espace presque nu, et qu'on eût dit ménagé à dessein au milieu de l'impénétrable fourré qui s'aventurait de toutes parts jusqu'au pied de la dune de sable.

C'était là qu'une partie des habitants de Waldeghem avaient réfugiés et réunis.

C'était un étrange et mystérieux spectacle. Tout autour du Zandberg, sur la lisière du bois et cachés en partie sous le feuillage, une foule de gens étaient assis en petits groupes, la tête dans les mains, muets et immobiles, comme s'ils eussent été privés de vie.

Il était facile de voir que la crainte de la mort avait fait fuir des familles entières vers ce lieu retiré, car non que les jeunes gens y fussent les plus nombreux, on remarquait aussi des vieillards, des femmes et des enfants, courbés sous le poids d'une profonde angoisse, dont la pantomime désespérée attestait une extrême douleur.

Aux extrémités de la clairière, sur les points par lesquels on pouvait arriver au Zandberg, étaient postés des paysans, le fusil à la main et la tête penchée sous le feuillage pour épier tout danger qui pouvait surgir.

De temps en temps un gémissement isolé, une plainte tourmentée s'élevait de l'une ou de l'autre de ces familles déplorées; mais ces clameurs de désespoir allaient se perdre dans l'espace, et un silence morne, et pour ainsi dire ininterrompu, continuait à planer sur cette scène. Derrière le Zandberg, au bord du bois, se trouvait une

petite hutte construite à la hâte avec du feuillage.

Sur le tronc d'un saule vermoulu qui se dressait devant la cabane, Bruno était assis, la tête baissée, le regard fixé sur le sable; de la main droite il tenait un fusil avec une force convulsive, de la gauche il frappait contre lui une vieille femme qui pleurait à côté.

La femme leva ses yeux pleins de larmes vers le jeune homme, et prononça quelques mots qui ne purent pas saillir.

—Pour l'amour de Dieu, ma mère, ne croissez pas ma douleur par votre amour. Mon cœur est aussi déchiré par une mort que vos prévisions, si peu fondées qu'elles soient, ne peuvent prévoir. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé aller ?

—Bruno, cher Bruno, ils t'auraient tué ! s'écria la femme.

—Mais j'aurais appris où est mort mon fils, et je serais allé avec vous en ce moment... Cette terreur plus cruelle que la mort même, ne nous laisse pas aller. Allons, ma mère, un peu de patience et votre esprit ces rêves effrayants : Jean reviendra ; il nous apportera des nouvelles.

Bruno eût continué de donner des nouvelles à sa mère, si un jeune paysan, qui était venu chercher du sable, ne se fut mis à pousser de grandes exclamations et n'eût fait entendre le cri : feu ! au feu ! de telle façon que tous les gens se levèrent et dirent à son cri d'alarme et gravirent vers la hutte en proie à une curiosité pleine d'angoisse.

Bruno quitta aussi le tronc de saule et se précipita de son siège.

Bientôt l'air se remplit au haut d'effrayants clameurs d'un indicible désespoir ; les gens se prosternèrent à genoux et levaient vers le ciel leurs bras étendus.

avec des branches

oulu qu'on avait
ssis, la tête penché
main droite il ét
ve, de l'autre il
ni pleurait assise

s de larmes sur
mots qui le firent

mère, répondit-il
e amère tristesse
mortelle anxiété
es soient me font
pas laissé partir
raient certainement

mon père: il
ette terrible inq
e nous torturerai
ence encore, cha
: Jean sera bien
ouvelles de mon p
r des consolatio
était monté au s
ser de douleur
re le terrible c
tous les groupes
avirent la coll
goisse.

le saule qui lui
haut de la coll
oir; les femme
le ciel des ma

ou se jetaient, éperdues d'effroi, au cou de
ères ou de leurs fils; les vieillards se tordaient
muet désespoir, les enfants poussaient des cris
asse, les jeunes gens, saisis d'une profonde dé
couraient çà et là, et se répandaient en excl
désespérées que leur arrachait le sentiment de
puissance.

— Malheur! malheur! le village est en feu! notre
brûle! Tel était le cri qui dominait le plus dis
ce concert confus de clameurs d'épouvante.
Et effet, les malheureux fugitifs voyaient dans le
au delà de la forêt, à l'endroit même où s'éle
humble village, d'épais nuages de fumée mon
le ciel. Le foyer de l'incendie devait avoir une
étendue et le feu était très-vif, car on voyait
le rouge reflet des flammes qui éclairait
des colonnes de fumée.

Un des spectateurs voyait, en esprit brûler sa
demeure, il la voyait s'écrouler, tomber en cen
ensevelir sous ses débris le bétail, la moisson
née, le modeste mobilier; ils se voyaient réservés
plus affreuse misère, si toutefois ils échappaient
de la mort qui leur avait fait prendre la fui

Entre eux avaient des membres de leur fa
un époux, une mère, un père, un frère, qui
demeurés au village; leurs noms retentissaient
du désespoir; on déplorait leur sort, et de
lamentations pleuraient leur mort, regardée
certaine.

Un affreux spectacle de voir ces pauvres
carir éperdus, en proie à une douleur qui échap
toute description, s'arracher les cheveux, déchirer
tements, se frapper la poitrine ou s'affaisser
naissance sur le sol.

— Mon Dieu, mon Dieu! notre village, notre pauvre

village brûlé! brûlé tout entier! Tels cris déchirants qu'on entendait retentir de

Bruno, debout, contemplait cette scène et muet; le sang lui montait à la tête et boyaient, une sorte de râle sourd déchirait des cris étouffés de vengeance s'échappaient. Son regard se promena sur tous les fusils qui l'entouraient; huit fusils! seulement l'un cri douloureux comme s'il venait de recevoir une blessure s'échappa de son sein oppressé et il faissa avec découragement sur sa poitrine.

Il était là depuis quelque temps, au milieu de ses amis éplorés, en proie à de terribles souffrances, combinant en lui-même d'impossibles projets, lorsque quelqu'un toucha mystérieusement son bras comme pour le rappeler à lui-même.

—Jean! s'écria Bruno avec saisissement, as-tu vu mon père? Tu trembles? Qu'est-ce que tu as?

—N'est-ce pas assez que cela?, répondit-il à haute voix, en indiquant le village.

Mais aussitôt, se penchant à l'oreille de son frère, il dit d'un ton contenu :

—Silence! Venez avec moi! j'ai à parler.

—Et ma mère, n'iras-tu pas auprès d'elle?

—Le temps manque. Allons, suivons-la au champ; votre mère elle-même ne doit pas s'en aller.

Sur ces entrefaites, d'autres personnes arrivèrent, et les proches de Jean et l'accablaient de mille questions.

Il assura qu'il ne venait pas du village, et qu'il ne pouvait rien dire de ce qui s'y passait.

Après quoi il descendit la colline, et, sans bruit, disparut dans les profondeurs de la forêt.

—Mais, Jean, dit Bruno avec émotion, pourquoi ces précautions, ce mystère? Je tremble de ce que j'avais à m'annoncer la plus affreuse nouvelle.

Tels étaient leurs
de toutes parts
cette scène, frémissant
la tête, ses yeux
déchirait sa gorge
échappaient de sa
r tous les hommes
ment huit fusils!
de recevoir une
pressé, et sa tête
poitrine.
aps, au milieu
es souffrances et
projets de repré
ieusement sa
ne.
sissement. Eh
Qu'est-il arrivé
répondit le do
village.
reille de son
à parler à vous
près d'elle?
suivez-moi
doit pas me voir
personnes s'étaient
e mille questions
village, et par
s'y passait.
, et, suivi de B
forêt.
otion, que sign
semble comme
nouvelle...

— Allons, allons, répondit le domestique en pressant
personne au monde ne doit savoir ce que je vais
dire.

— Dès à une assez grande distance du Sablon ils
s'arrêtèrent dans un épais massif de verdure; là le
domestique s'arrêta brusquement et se tourna vers son
maître. Le vieillard voulut parler, mais un tor-
rent de larmes s'échappa de ses yeux et étouffa sa voix.
Une mortelle pâleur décolora le visage de Bruno;
avec une indicible inquiétude, il arrêta son regard
sur les yeux de son domestique.

— Ceci, faisant sur lui-même un effort violent, es-
saya de dompter les larmes qui baignaient ses joues et dompta sa
douleur; il saisit la main de Bruno et dit d'u-
ne voix assourdie par l'émotion:

— Bruno, ce que j'ai à vous dire refuse de venir sur
vos lèvres; si je devais en ce moment vous percer le
cœur, si je devais moi-même me porter un coup mor-
tel dans la poitrine, cela serait cent fois moins doulou-
reux pour vous et pour moi que l'affreuse nouvelle que
je viens de vous annoncer. Votre père, Bruno...

— Eh bien! eh bien! Quoi? Mon père, dis-tu? Que
lui est-il arrivé? Parle, au nom de Dieu, tu me fais
souffrir! s'écria le jeune homme en saisissant le bras du
domestique et en l'étreignant convulsivement, comme
s'il voulait arracher de force à sa bouche la nouvelle
redoutée.

— Mon malheureux maître! dit Jean avec un soupir,
je ne sais rien qui'il semblait chercher sur la physionomie du
jeune homme la mesure de son émotion.

— Parle! parle! s'écria d'une voix tonnante le jeune
homme hors de lui. parle, je le veux! Quel malheur as-
tu à m'annoncer?

— Voyez-vous, mon cher Bruno, reprit le domestique
en prenant garde à l'injonction fiévreuse du jeune
homme, il ne faut pas que votre mère le sache; il ne

faut pas qu'on le lui dise, autrement elle en
bien sûr, sur le coup.

—Dieu! mon père est-il donc mort? s'écria-t-elle.

Le domestique ne répondit pas.

—Tu veux donc me tuer par cette horribilité? Ne vois-tu pas, cruel, que la vie m'a été ôtée?
O Jean, Jean, ej t'en supplie, abrège ma souffrance.

—Ah! Bruno, dit le domestique, tandis que l'homme s'élançait à son cou en poussant un cri
d'effroi, Bruno, il est mort; les soldats français l'ont
fusillé...

Un cri terrible et si perçant qu'il s'éleva au
dessus des arbres, jaillit du sein de Bruno. Le
domestique loin de lui, laissa tomber son fusil sur le
sol, et se mit à courir comme un insensé à travers les
arbres, en levant les mains au ciel en criant :

—Malheur! malheur! Mon père! mon pauvre
père assassiné, fusillé, mort! Son sang innocent
sur cette cruelle race... Oh! vengeance! vengeance!

Longtemps il parcourut la forêt, tout à fait
sans sens, exhalant les plaintes les plus amères et
gémant sous le poids d'un indicible désespoir.
Aveuglement il se heurtait contre le tronc des
arbres, se blessait sans le sentir, ou chancelait et tombait
dans les buissons, comme un homme ivre. Enfin, épuisé,
sé, et presque défaillant, il s'arrêta au pied d'un
bouleau, y appuya sa tête, et son cœur chercha
l'abondance des larmes un soulagement à la douleur
qui l'accablait.

Le domestique avait ramassé le fusil, et s'était
approché du jeune maître de loin, sans se presser néanmoins
de tendre l'instant de l'abattement pour lui adresser
nouveau la parole.

Quand il le vit calme et la tête appuyée contre le
tronc du bouleau, il s'approcha lentement de lui, laissa un
moment encore couler ses larmes sans le troubler, et dit :

elle en mourant une voix douce, comme s'il craignait de réveiller sa mère nerveuse :

— Bruno, mon pauvre Bruno ! le malheur qui vous vient dépasse toute expression ; mais songez que Dieu donne qu'aux élus la couronne du martyr. Consolés-vous donc un peu par la conviction que votre père est à cette heure dans le ciel la récompense de ce qu'il a souffert ; fortifiez-vous par la pensée que dès maintenant il prie devant le trône du Seigneur pour nous tous et pour notre malheureuse patrie. Bruno, mon ami, faites un effort sur vous-même ; nous ne pouvons demeurer ici ; votre mère apprendra mon retour ; votre disparition la frappera d'inquiétude...

Le jeune homme resta silencieux et ne fit pas un mouvement.

— Par amour pour elle qui vous reste seule, Bruno, soyez fort et courageux ; je vous en conjure par la mémoire de votre père lui-même, ne laissez rien paraître qui puisse apprendre ou faire craindre à votre pauvre mère l'affreuse catastrophe accomplie. Aucun des fugitifs ne la connaît ; le domestique de baes Cuylen l'a apprise de la bouche de Simon Meulemans ; il n'en a dit mot à personne qu'à moi seul. Cachez à votre mère ce terrible malheur ; faites-lui accroire que votre père s'est enfui et a trouvé une retraite sûre. Laissez-moi faire ; si que nous aurons échappé à cette cruelle persécution, je mettrai avec précaution et peu à peu la terrible image de cette irréparable perte sous les yeux de votre mère et de cette façon, je la garantirai peut-être du coup mortel qui la frapperait si votre désespoir et vos gémissements lui faisaient deviner brusquement la triste nouvelle. Cette nuit, quand il fera bien obscur, nous irons au village, pour enterrer votre père au cimetière. C'est un devoir sacré ; quelque triste, quelque lugubre qu'elle soit, le courage ne nous manquera pas pour accomplir cette tâche. Eh bien, cher Bruno, vous sentez-

vous assez de force pour paraître dev
Je lui dirai que votre père s'est enfui.

Le domestique n'obtint pour réponse
qui se mirent à couler sur les joues de
nouvelle abondance. Plus d'une fois
vella ses efforts pour arracher le jeune h
sespoir, mais toutes ses exhortations d
résultat.

Vaincu lui-même par sa propre dou
enfin s'asseoir à quelques pas de son m
lui, se mit à pleurer la tête appuyée dan

Ils demeurèrent ainsi, pendant près
heure, abîmés dans une douleur sans b
leva au bout de ce temps et dit d'une v
prière :

—Ah, Bruno, je vous en supplie, all
soir approche.

Le domestique bondit en arrière ave
goisse, lorsque Bruno se retourna. La p
jeune homme était toute changée; un
avait prit place aux larmes; sa poitrine
avec effort, ses yeux étincelaient, sa têt
droite sur ses épaules, comme si un sen
té l'eût animé.

Il marcha droit au domestique, lui pr
mains, et se tournant vers le Zandberg, il
décidée :

—Allons! je te montrerai si j'ai du co
Viens, tu ne me reconnaîtras plus!

Et comme le domestique tremblant le
faire un mouvement, il reprit :

—Tu me crois fou? Qu'y aurait-il de
effet à ce que je fusse fou? Mais tu te
s'est passé en moi autre chose...

—Pour l'amour de Dieu, Bruno, dit l

re devant votre...
enfui...
suppliant, contenez votre désespoir; songez à
votre pauvre mère.

réponse que des l...
ues de Bruno ave...
fois encore il rapp...
eune homme à s...
ons demeurèrent

— Mais quel est votre projet, Bruno? vous paraissez
dans cela n'est pas naturel!

re douleur, Jean...
son maître et, es...
ée dans les mains...
t près d'une...
sans bornes. Jean...
'une voix plein

— Allons-nous; chemin faisant, je t'expliquerai ce
qui est passé en moi. N'est-ce pas Jean, que les gens
et toi-même avez cru pa...
fois que Bruno était

— Qui sait si quelques-uns, Karel de l'auberge du
par exemple, ne l'ont pas regardé comme un lâ-
che! ah! moi-même je l'ai cru! Et pourtant, com-
ment nous trompions! Vois-tu Jean, il y a deux

— La physionomie
; un amer sourire
poitrine se soule...
sa tête se redre...
un sentiment de

— C'est comme si j'avais deux âmes: l'une
à la paix, à la bonté, à l'amour; l'autre nourrit
de vengeance, elle verse des larmes sur le
de la patrie, elle demande le sang des méchants en
du sang des innocents. Eh bien, une lutte

— l'est engagée au dedans de moi, entre ces deux
sentiment de la vengeance l'a emporté! Et
plus le ménagement, plus de relâche, plus
de plus d'espérance même.—Vengeance, et ven-

— Vengeance, et ven-
seulement!... Allons, allons, plus vite... je
soutenu par l'ardent désir de faire payer chèrement
de mon père!

— Votre Bruno! dit le domestique en gémissant:
je suis pas trompé. Votre esprit est troublé; vous
serez... Croyez-vous donc pouvoir résister à la

— de nos oppresseurs? Quand vous parviendriez
à tuer un millier, à quoi cela servirait-il? Ah! re-
prenez cette idée; c'est une résolution insensée...

—Une résolution insensée! dit le je
ironie. Oh! je le sais bien: nous autr
sans, mal armés, mal exercés, en pet
ne pouvons rien! rien que souffrir, ê
ramper comme de vils insectes devan
nous foule aux pieds... Mais s'il nou
subir le sort des insectes, pourquoi ne
bler en tout? L'insecte est incapable de
maux plus grands; mais il mord, il
du venin, il se défend avec courage e
sans vengeance... Oh! Jean, jusqu'ici
me comme un frère, et si tendrement q
voulais lui tout pardonner; mais hélas
nais pas que le mal a l'homme comme
que par conséquent il est impossible de
punir le mal sans toucher à l'homme
Mais écoute! Qu'est-ce que cela? Ent
au haut du Zandberg? Entends-tu ce
breuses et si confuses? Peut-être sont
que je cherche!

Il arma son fusil et se pencha en avan
ser à travers le feuillage.

—Non, non, dit le domestique après
reille un instant. Si les sans-culottes
Zandberg, les paysans n'y demeureraie
vine ce que c'est: les gens du village o
des flammes, et la plupart d'entre eux
Zandberg en ce moment.

Bientôt ils sortirent du bois, et viren
colline fourmillait de gens qui se mêlaie
autres avec de tristes exclamations. Les
enfants étaient en majorité, mainten
raissait que le domestique ne s'était pa
sa conjecture.

Au pied du sablonneux monticule.
troupe de jeunes gens qui semblaient être

le jeune homme
s autres, pauvres
n petit nombre.
rir, être opprimé
devant l'étrange
il nous faut voir
oi ne pas leur re
ble de résister au
d, il pique. il
rage et ne meur
qu'ici j'ai aimé
nent que je par
hélas! je ne ce
comme instrume
ble de combattre
homme lui-même
Entends-tu ce
tu ces voix si
e sont-ils venus
en avant pour se
après avoir pré
lottes étaient d
reraient pas.
lage ont fui à
re eux sont au
virent qu'en
mêlaient les un
. Les femmes
tenant; d'où
ait pas tromp
cule. Bruno
ent étroitement

remarqua, aux efforts que faisaient les assis-
sur voir ou entendre ce qui se passait ou se di-
à l'intérieur du cercle, qu'il s'y communiquait
ment d'importantes nouvelles.
e il lui fallait passer auprès de ce groupe pour
ouver sa mère, il marcha directement dessus;
n'eut pas été si tôt aperçu de quelques-uns des
s, que tous s'écrièrent à la fois :
à Bruno! voilà Bruno!
eri, un homme aux cheveux blancs et les yeux
e larmes s'élança hors du groupe, et, levant les
u ciel, se laissa tomber aux pieds de Bruno.
é sacristain maître d'école.
Bruno! dit-il d'une voix gémissante, Bruno,
moi la vie! Au secours! au secours! Sauvez
Geneviève!
? Que dites-vous? Geneviève? s'écria le jeune
avec une mortelle angoisse.
I reprit le père désolé, les sans-culottes l'ont
de la maison, l'ont traînée sur le chemin
un agneau de sacrifice. Elle est prisonnière à
... et notre vieux curé, infortuné martyr, s'y
aussi... Ah! hâtez-vous... secourez-les bien vi-
e soir on doit les conduire à Advers! Hélas!
ous ne reverrez plus Geneviève!
laintes déchirantes du sacristain avaient vive-
au les jeunes gens témoins de sa douleur; plus
manda à grands cris vengeance. Le fils de
e du Lion se distinguait surtout; il frappait le
a crosse de son fusil et lançait mille malédic-
l'adresse des tyrans. Cependant, Bruno étant
tous le contemplèrent avec anxiété et atten-
a réponse.
e releva le sacristain, et se tournant avec un
oparent vers ses jeunes compagnons, il dit d'un
nnel :

—Amis, écoutez ma voix. Je m'adresse à vous comme moi, êtes condamnés par les sans-culottes à verser du sang à porter les armes contre votre patrie, contre vos frères, contre votre foi et votre Dieu. Ne restez pas nous encore longtemps dans les bois comme des bêtes qui n'ont ni sang dans les veines ni courage à opposer. Attendrons-nous, pour devenir des hommes et triompher de la rage de nos oppresseurs, que nos villages soient la proie des flammes, que nos parents et amis aient été combés sous la sauvage violence de ces barbares? Toutes nos soeurs aient été entraînées par ces brigands dans leurs antres? Oh! non. Montrez que le paysan sait aussi se soulever sous les coups de la tyrannie; montrez que votre patience a été trop longtemps mise à l'épreuve, et que chacun, dans ce pays de brabançon, ose se révolter contre l'impunité et l'oppression. Donnez cette vie qu'ils réclament pour nous, pour ces guerres injustes; donnez-la pour votre foi, pour votre patrie qui se meurt! Vous effraieriez-ils par le nombre de vos ennemis? A quoi bon cette crainte? Un étranger vous dit: Vous serez les soldats de l'insurrection, vous serez traqués dans les bois comme des malfaiteurs, et poursuivis comme une proie jusqu'à ce que la balle qui vous cherche vous ait abattus. La sonnerie de nous ne peut échapper à cette destination. Nos oppresseurs ne nous laissent pas d'autre chose que la mort, bien, je vous offre, moi, une autre issue: nous pouvons mourir comme des lâches; courber la tête et attendre la mort, et découragés, le sort que nous réservent les tyrans; ou bien nous pouvons venger et nous-mêmes et nos frères, et diminuer du moins le nombre des ennemis de la patrie. Dieu, et,—s'il le faut enfin,—mourir, mourir comme des hommes, comme des héros, comme les martyrs d'une cause sacrée; nous pouvons, en un mot, mourir comme nos pères qu'on a vus, le glaive au poing, inébranlables au milieu des plus terribles dangers.

vos âmes savent s'élever jusqu'au véritable héroïsme, bien, sachez regarder la mort en face d'un oeil impassible! La victoire dût-elle nous échapper ici-bas, le triomphe nous attend là-haut, là-haut dans le sein de lui pour le saint nom duquel nous aurons péri... Jusque-là, le fils de l'auberge du *Lion*, les yeux rayonnants d'enthousiasme, avait écouté l'allocution de son ami. En ce moment, il se jet à son cou transporté de joie, et s'écria tout hors de lui :

— Dieu soit loué! Voilà ce qui s'appelle parler! Adieu, mon cher ami, je te suis jusqu'à la mort! Je sais bien que tu avais le coeur noble et courageux.

— Vengeance! vengeance dès cette nuit! Partons à l'instant, partons de ce pas pour l'*Aigle*! s'écrièrent quelques voix.

— Quant à moi, frère, mon parti est pris: plus de fuite! Il ne s'agit plus de fuir le danger, mais de le chercher; à tous les instants du jour, à toutes les heures de la nuit, il faut épier, poursuivre, attaquer nos ennemis, vinssent-ils par centaines. Puisqu'il me faut verser du sang, je le verserai par torrents; je braverai de la tête aux pieds, je combattrai, je lutterai, je blesserai, je tuerai aussi longtemps qu'une étincelle de vie restera dans mon sein embrasé. Et si je ne puis délivrer mon infortunée patrie des tyrans infernaux qui l'oppriment, eh bien, je la vengerai dans la mesure de mes faibles forces; ce sera peu,—mais au moins elle sera vengée! Ah! ne cherchez plus des vivres, n'emportez pas de literies pour vous faire un campement commode au fond des bois. Autre doit être le motif de nos visites au village et dans les autres communes: ce sont des fusils, des balles, du plomb qu'il faut. Quiconque a un coeur dans la poitrine et se trouve sans armes sorte cette nuit du bois et aille prendre ce qui lui manque... Et maintenant à l'oeuvre! Que

ceux qui ont un fusil me suivent à une certainté. Que celui qui craint la mort se sépare.

Une trentaine d'hommes, avec Karel du L... tête, suivirent Bruno, malgré les supplications et les cris d'angoisse de leurs parents.

Après qu'ils se furent arrêtés quelques instants en colonne serrée, au pied de la colline, Bruno tira son domestique, et lui dit :

— Non, Jean, tu ne peux venir avec nous. Va tranquillement rassurer ma mère sur mon absence et lui dire que je suis allé chercher des nouvelles. Fais en sorte que personne ne lui parle de l'affreux malheur... Tu resteras ici pour une autre raison encore ; tu es chargé de surveiller les conscrits qui n'ont pas d'armes à partir dans toutes les directions et à aller visiter les environs. Qu'ils se procurent des fusils, qu'ils emportent de la poudre et du plomb ; qu'ils aillent à la recherche d'autres fugitifs et les amènent ici, demain, au point du jour, nous soyons munis de tout ce qui est nécessaire à notre vengeance.

— Et le devoir sacré que nous avons à remplir, dit-il, et manda le domestique.

— Cette nuit, après mon retour, répondit-il à l'homme. Va, ne perds pas de temps, et prends soin de ma pauvre mère.

Et se tournant vers les hommes armés, il leur dit :

— Et maintenant en avant ! courage de fer et d'acier !

Il s'élança à travers le feuillage au plus profond du bois et disparut avec ses trente compagnons.

La nuit allait tomber ; bien que les cimes des arbres les plus élevés reçussent encore quelque lumière, couchant, au niveau du sol et au milieu des buissons, il faisait déjà très sombre.

Bruno et sa troupe suivirent quelque temps le chemin du village ; mais bientôt ils tournèrent au

ne certaine
sépare de n
du *Lion* à la
lications et

virent attentivement les ondulations de la forêt, sans
mais en sortir, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une
sapinière située le long du grand chemin, à une
mi-lieue de l'*Aigle*.

Avant qu'ils fussent auprès du chemin, Bruno dit à
ses compagnons d'une voix contenue :

— Voici ce que nous allons faire : je vais me cacher,
avec quinze hommes, de ce côté-ci du chemin, vis-à-vis
l'endroit où nous sommes maintenant ; Karel ira de
l'autre côté, mais à une quinzaine de pas plus haut,
et embusquer dans le taillis avec le reste de la troupe.

Quand nous apercevrons les sans-culottes chargés d'es-
corter les prisonniers, nous laisserons le convoi s'appro-
cher jusqu'à ce qu'il se trouve précisément entre les
deux embuscades. Nous visons bien, chacun choisit
un homme, et au moment où je crie : *Feu!* nous tirons
à la fois, et nous nous jetons au milieu de la route
pour lutter corps à corps contre ceux qui ne seront pas
ombés sous nos balles. Ceux qui ont un fusil à deux
cups en réserveront un. Il ne fera pas assez obscur

pour que nous ne puissions bien distinguer notre but ;
prenez bien attention, mes amis, de ne pas blesser les

malheureux prisonniers, fallût-il pour cela épargner quel-
ques soldats. Nous triompherons bien de ceux-ci à la
seconde attaque. Et maintenant glissons-nous à notre

poste, silencieusement comme des renards, et soyons
prêts à l'attaque comme des lions. Allez, j'avancerai

en tête pour reconnaître ceux qui paraîtront sur la rou-
te, et que Karel en fasse autant de l'autre côté. Que les
autres se couchent à terre et restent immobiles jusqu'à
ce que le moment de se montrer soit venu.

Tous se courbèrent et gagnèrent, en rampant à tra-
vers les buissons, la place qui leur avait été indiquée par
leur chef.

Bien que l'obscurité ne fût pas complète, un passant
n'eût pas soupçonné néanmoins que, dans cet endroit,

soixante yeux ardents l'épiaient à travers son casque; son casque ne bougeait; chacun retenait son souffle dans la solitude et le silence d'un tombeau.

A peine étaient-ils postés là depuis un instant qu'un homme parut dans le lointain; il fit de grands pas, et soit pour se donner du courage, soit pour rassurer les autres sur son courage même, soit pour rassurer les autres sur son courage même, il sifflait l'air d'une chansonnette.

Bruno, qui sentait déjà poindre en lui l'angoisse, les prisonniers n'eussent été emmenés avant le soir, se réjouit intérieurement en voyant passer un voyageur isolé; car celui-ci suivait la direction indiquée à l'Aigle, ou plutôt à Waldeghem. Le sifflement était celui d'une chanson populaire. (ce ne pouvait donc être un ennemi.

Pour l'empêcher de découvrir l'embuscade au même temps pour obtenir de lui les informations nécessaires, Bruno quitta sa retraite, gagna la route et s'avança à la rencontre du voyageur. Celui-ci, effrayé de cette apparition imprévue, s'arrêta, puis cula bientôt jusqu'à la lisière du bois avec une intention évidente de s'enfuir dans le taillis si quelque chose venait à le menaçait.

Ami! conscrit! cria Bruno en contenant sa colère.

Ces paroles semblèrent rassurer le voyageur qui quitta le bord du chemin et s'approcha de Bruno.

—Vous m'avez fait une fameuse peur! s'écria Bruno. Je croyais que vous étiez un *lieur*.

—Ah!... bonsoir, messager, dit Bruno, en saluant son interlocuteur et lui tendit la main. Ne craignez-vous pas de craquer la nuit, par les chemins, n'osez-vous aller ainsi seul, la nuit, par les chemins, craignez-vous pas que les sans-culottes vous arrêtent pour un réfractaire?

—Les sans-culottes ne courent pas la nuit, dit Bruno. Je suis le voyageur, et d'ailleurs j'ai un passe-port de la Commission de l'Administration centrale.

Parlez bas, reprit le jeune homme. Et, dites-moi, n'avez-vous pas rencontré des soldats depuis une heure?

Pas un seul! répondit le messager.

Avez-vous des nouvelles de la ville?

Des nouvelles? Oui, de malheureuses nouvelles! Malheureux nos pauvres conscrits! Si ce qu'on dit est vrai, il n'y en aura plus un seul en vie dans huit jours, à moins qu'il ne soit soldat.

Comment cela? Que voulez-vous dire?

Il paraît que les Français veulent aller rondement leur besogne et recourir à la force: l'ordre est venu de Paris qu'il faut que tout soit fini par ici en quelques jours. On a formé à Anvers et dans d'autres villes de la Belgique des armées, ayant chacune un général à leur tête. Une de ces armées semblable s'appelle une *colonne mobile*. Celle-ci même, l'une d'elles, sous les ordres du cruel général Duruth, est sortie d'Anvers; mais on ne sait où elle est allée. On dit que ces colonnes mobiles ont ordre de tout massacrer partout où il y aura une résistance, et de brûler jusqu'aux fondements les villages où se montrerait un seul déserteur armé.

Bruno écoutait et réfléchissait sans prononcer un mot.

Le messager poursuivit:

— Il ne reste plus pour vous et vos amis qu'à choisir entre une prompte soumission à la République française, ou à vous décider à vous rendre tous ensemble à la tête des *brigands*, et à combattre pour la patrie et la liberté.

— Qu'est-ce que cela, les *brigands*?

— Comment? demeurez-vous donc dans un désert? Vous ne sachiez encore rien de la révolte? Les *brigands*, c'est le nom que les sans-culottes donnent aux soldats sans qui se sont soulevés à main armée contre les Français. Le petit Brabant fourmillait de patriotes il y a huit jours. Il paraît que les nobles et les couvents les aident, car ils sont pourvus de tout. Vous pouvez

penser combien ils sont nombreux : ils ont pris Malines, chassé les républicains et brûlé les papiers de l'administration centrale...

— Pris la ville de Malines ? s'écria Bruno il y aurait donc espoir de délivrance....

— C'est-à-dire que le même jour le général à la tête d'une colonne mobile, a repris Malines, a sauté et a fait fusiller tous les paysans qui n'ont pas enfuis.

Un douloureux soupir souleva le sein de Bruno.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il en gémissant un rayon d'espoir descend-il dans notre coeur éclipsé par une sanglante désillusion !

— Ne vous trompez pas, dit le messager ; les troupes proprement dites ne se trouvaient point à Malines, le plus grand rassemblement se trouve à ce moment, selon le bruit public, dans le *Hageland*, du côté de Diest...

— Silence ! silence ! murmura Bruno d'une voix effrayée. Entendez-vous là-bas un chariot et le bruit de beaucoup d'hommes ? Fuyez, rebroussez chemin, allez chez-vous loin d'ici... Sans cela, il pourrait vous coûter la vie.

— Qu'est-ce donc ? dit le messager avec étonnement.

— Allez-vous-en bien loin... bien loin ! revenez vite ; on va se battre ici ; le sang va couler.

Le messager effrayé entra dans le bois. On entendit, au bruissement des feuilles, qu'il s'éloignait à toute hâte de la chaussée.

Bruno se laissa glisser sur le sol et rampa le long du chemin jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses hommes ; il porta les mains à sa bouche et dit d'une voix sifflante :

— L'oeil au fusil ! ils sont là...

A mesure que le bruit du chariot et des hommes l'accompagnaient se faisait entendre plus distinctement, le coeur de Bruno se mit à battre avec violence.

ont pris la v
rûlé tous les

Bruno avec j

énéral Béguin

is Malines d

qui ne s'éta

a de Bruno.

missant, à p

e coeur qu'il

nger; les pat

oint à Malin

e à cette he

z, du côté

l'une voix é

et le bruit

z chemin,

ourrait vous

ec épouvant

in! reprit B

er.

s. On put

l s'éloignait

mpa le long

s hommes.

voix sombre

es hommes

s distinctem

violence.

Compagnons n'étaient pas moins émus que lui: tous semblaient dans l'attente pleine d'angoisse du danger mort qui s'approchait.

Ils ne s'étaient pas trompés sur la nature de l'estime qui s'approchait d'un pas assez rapide du lieu où se trouvaient.

Sur un chariot attelé de deux chevaux se trouvaient le curé et Geneviève. On avait lié sur son dos les osiers du prêtre octogénaire, comme on eût fait d'un bouclier, et de plus on l'avait attaché au chariot même. Geneviève était assise sur un banc, la tête penchée sur sa poitrine et les mains devant les yeux; des larmes chaudes coulaient sur ses joues.

Vingt soldats environ accompagnaient les prisonniers. Le sergent marchait en avant avec la moitié de ses hommes; l'autre moitié suivait le chariot. Comme cette disposition les séparait les uns des autres, ils étaient très haut; c'était d'ailleurs leur habitude d'y aller en tout avec témérité et sans la moindre crainte.

— Tu dois avouer, citoyen sergent, dit en ce moment un soldat, que nous nous sommes trompés sur le compte de ces sauvages. S'ils avaient seulement de la poudre et du plomb, ils nous feraient repentir d'être venus dans ce désert avec soixante hommes.

— Bah! c'est un tas de lâches! répondit le sergent; leur fanatisme est leur seul courage. Ils sont bons, comme des brigands qu'ils sont, pour guetter du fond des bois les républicains, et se sauver en les voyant...

— En effet, reprit le premier interlocuteur, il faut qu'ils soient bien stupides et bien poltrons; car s'il en était autrement, ils ne nous laisseraient pas passer ainsi sans essayer de nous en empêcher. Si une cinquantaine d'entre eux seulement nous attendaient sur cette route déserte, nous aurions assez de besogne à défendre nos prisonniers. Mais ils sont trop lourdauds pour cela;

leur esprit ne va pas plus loin que celui des
dre et s'enfuir.

—C'est maintenant seulement que le jeu
ment commencer, dit le sergent; le citoyen
re a reçu un ordre en vertu duquel nous de
dre demain la colonne mobile du généra
nous allons mettre en sûreté ce monstre fa
marmotte là-haut sur le chariot ses ridicu
et nous reviendrons ensuite avec la colonne
paraît que le feu ne manquera pas pour no
fer...

Ils étaient arrivés précisément à l'endroit
vaient les conscrits; sans qu'ils s'en aperçus
fusils suivaient tous leurs mouvements.

Tout à coup le terrible mot: *Feu!* reten
suis les arbres. Trente coups partirent. Plus
tié des soldats tombèrent; les chevaux, effr
feu et le bruit de la fusillade, s'élançèrent
entraînèrent rapidement le chariot sur la ro
qui s'en aperçut, lâcha son second coup et
cheval d'avant au poitrail; l'autre cheval s
le premier; le chariot s'arrêta au milieu du

—Feu! feu, sur ces *brigands!* cria le ser
hommes lorsqu'il vit Bruno et ses compagn
cer du taillis.

Trois ou quatre conscrits tombèrent en po
cris de douleur; les autres coururent sur les
engagèrent une lutte acharnée. Ils étaient
rité, plus nombreux que les Français, ma
avaient des baïonnettes et des sabres, tand
paysans, dépourvus d'armes blanches, se voy
gés de frapper avec la crosse de leur fusil
lancer sur leurs ennemis comme des lions f
les saisir à bras le corps, et de les terrasser a

Néanmoins tout fut fini en moins d'un

ui des bêtes; m

le jeu va série

itoyen commis

ous devons rej

général Dur

tre fanatique

ridicules prie

olonne mobile

our nous récha

endroit où se t

pergussent, tr

s.

retentit par

. Plus de la m

x, effrayés par

èrent en avant

la route. Br

oup et frappa

eval s'abattit

eu du chemin

le sergent à

mpagnons s'

en poussant

sur les soldats

étaient, à la

s, mais cem

, tandis que

se voyaient c

fusil ou de

ions furieux

sser ainsi.

d'un insta

nze soldats gisaient sans vie autour du chariot; trois écrits étaient morts, quatre autres blessés.

Même avant que le dernier ennemi fût abattu, Bruno s'était élancé sur le chariot, en avait emporté Geneviève qui s'était évanouie, et l'avait adossée à un arbre bord de la ehaussée.

Puis il courut à ses compagnons, qui avaient déjà ôté le curé de ses liens et qui l'entouraient avec des marques de respect et d'amour. Le vieillard, à demi étourdi de saisissement, leur pressait la main sans pouvoir prononcer un mot.

— Amis, dit Bruno, nous ne pouvons demeurer ici. Prenez nos blessés et transportons à la hâte dans le bois nos blessés et nos morts. Vite! regagnon le mont d'Idberg! Les sans-culottes qui nous ont échappé doivent être allés demander du secours à l'*Aigle*. Ils pourraient nous reprendre les prisonniers. Vite! vite! Les conscrits exécutèrent avec la plus grande promptitude l'ordre qu'ils venaient de recevoir.

Bruno donna son fusil à l'un de ses compagnons, courut à Geneviève, et, la plaçant sur ses épaules, suivit les autres dans le bois.

Le triste cortège n'avancait que très lentement à travers les taillis épais et dans la plus profonde obscurité. Personne ne parlait: tous étaient vivement émus et se taisaient en entendant les plaintes étouffées mais douloureuses de leurs frères blessés. Eux, qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre que comme d'un plus grands fléaux de l'humanité, ils emmenaient maintenant avec eux trois cadavres, les cadavres de leurs meilleurs amis! Du sang, et un sang qui leur était si cher, coulait sur leurs mains.

À côté de Bruno marchait d'un pas chancelant le vieux prêtre, conduit par Karel du *Lion*.

Épuisé de fatigue, Bruno voulut poser sur son autre

épaule son amie défaillante; en faisant il remarqua une tache humide sur sa

—Mon Dieu! du sang! s'écria-t-il. Elle est blessée! morte... morte!..

Tout tremblant, il laissa glisser la sol et tomba agenouillé à côté d'elle

—O Geneviève! s'écria-t-il, me semblait affreux malheur viendrait-il aussi à tout ce qui m'est cher devait donc être

Et tout hors de lui, en proie au désespoir, il s'arrachait les cheveux et hurlait blieux des dangers qui le menaçaient

Sur ces entrefaites, le curé s'était penché vers eux auprès de Geneviève, et lui tâta les épaules pour rechercher la source du lait.

—Bruno, dit-il, mon fils, modérez votre Geneviève vit; mais il faut chercher sa blessure; elle semble que c'est au bras gauche; je ne sais pas mais c'est de sa main gauche que dégoutte

Les paroles consolantes du prêtre, et le espoir fondé que son amie pouvait en tirer, tirèrent Bruno de son désespoir et ranimèrent son esprit.

Il retroussa avec un empressement sa manche de Geneviève; puis il reprit son fusil, son compagnon qui le portait, approcha la poudre de la fille, versa un peu de poudre dans le canon, et fit retomber le chien. Comme le fusil fut chargé, la poudre brûla seule, et une flamme jaillit de cette triste scène.

—Ah! je l'ai vue! s'écria Bruno en se nouant sa cravate; une blessure au bras de Geneviève, une balle l'a atteinte! Mon Dieu, ne m'enlevez pas l'amie de mon cœur!

En parlant ainsi et en poussant d'instinct

n faisant ce mou
sur ses habits.
ria-t-il. Ma Gene
rte!...
sser la jeune fille
d'elle.

me serais-tu rav
aussi m'accabler?
ne être sacrifié?
e au plus violen
et hurlait de r
gaient encore.

s'était aussi mi
lui tâtait la tête
orce du sang qui

dérez votre doule
er sa blessure.

ne; je ne puis
ue dégoutte le s

prêtre, et surte
ait encore être
ir et dissipèren

ement fiévreux
son fusil des m

ocha l'arme de
dans le bassin

fusil n'était p
flamme fugiti

runo avec joie
e au bras! Ma

ite! Mon Dieu
mon âme?
sant de profon

entoura de sa cravate le bras de la jeune fille,
la blessure était très légère, cette précau-
pour arrêter le sang.

Avait-il fait le noeud que Geneviève fit un
moment et sembla se réveiller en faisant une longue
piration.

— Elle vit! ma Geneviève vit! s'écria Bruno ivre de
joie.

Une dizaine de coups de feu répondirent à sa
joie. Les balles volèrent au-dessus de sa tête à travers
les branches.

— Voilà! les voilà! s'écrièrent d'une seule voix
les autres avec terreur. En avant! Fuyons! fuyons!

Bruno releva sa Geneviève; et bien que quelques
paroles inintelligibles s'échappassent de la bouche de la
jeune fille, il s'enfuit, avec une aveugle précipitation,
à travers les buissons.

Quelques balles sifflèrent encore derrière lui et ses
pursifflons.

Enfin, néanmoins, le plus profond silence régna
dans toute la partie de la forêt.

VI

La plus grande partie des habitants de W avaient passé la nuit sous les arbres, dans les
du Zandberg.

Le jour commençait à poindre à l'orient ;
disparaître cette triste obscurité qui avait en
pauvres fugitifs comme dans une tombe, et
venue ajouter à l'insomnie pleine d'angoisse
turait leurs âmes, un froid glacial qui eng
leur corps.

Dans les demi-ténèbres des premières heure
tin, on pouvait distinguer, près de la colline
le contour incertain des familles campées au b
forêt : mères, filles, enfants, vieillards, étaien
rés par le froid en masses indistinctes, imm
muets, comme si la mort, venant à l'impro
étendu son linceul sur ces infortunés.

Ainsi, ces pauvres gens étaient groupés c
parts sous le feuillage des premiers arbres, la
chée sur la poitrine, le regard opiniâtrement fi
sol, sous l'empire d'une désespérante préoc
Passifs et découragés, ils luttaien contre le t
mide de la nuit qui, en ce moment où tom
abondante rosée, faisait tomber de larges gout
sur leurs vêtements déjà mouillés.

Parfois une mère, un vieillard, levaient les
interrogeaient avec espoir l'horizon du côté de
là se formait une rayonnante couronne de lun
la route que le soleil déjà proche, le soleil, s

leur qui ranime la vie, allait parcourir; mais les heureux reportaient aussitôt leur regard vers la nuit et frissonnait d'angoisse, à la triste pensée de ce que leur apportait le jour naissant.

la nuit les avait torturés par une douloureuse inquiétude et par un froid cuisant, le jour ne leur promettait que persécution, incendie et massacres...

au pied de la colline de sable on voyait déjà quelques jeunes gens, le fusil à la main, rapprochés les uns des autres, et interrogeant du regard toutes les directions comme s'ils s'attendaient à quelque événement. En effet, de temps en temps, quelques-uns de leurs compagnons sortaient du bois et venaient les rejoindre. Les nouveaux venus apportaient quelques fusils, de la poudre et du plomb, ou s'ils amenaient avec eux d'autres fugitifs armés, on se serrait joyeusement la main, on se félicitait, mais d'une voix retenue, du renfort survenu.

La hutte que Jean avait construite de bois et de branches pour la mère de Bruno se trouvait derrière le rocher.

Un bon domestique était assis à quelque distance, attendant tout autour de lui avec sollicitude, comme une sentinelle qui veille sur le sommeil de son chef. Une corne de boeuf, semblable à celle dont les bouviers se servent pour rassembler les vaches, pendait à son côté.

Il était calme et silencieux autour de la hutte; un signe de la main le domestique écartait tout le monde de l'endroit où il pensait que son jeune maître avait un court repos après cette nuit pleine d'agitation.

Pendant ce temps, Bruno était assis éveillé dans la cabane. Ses vêtements étaient souillés de boue et même de taches de places rouges, comme si l'on eût vainement essayé de les nettoyer.

essayé d'enlever des traces de sang ; sa
en désordre, et ses yeux enflammés par

Les bras croisés sur la poitrine, il tenait
fixé sur l'autre extrémité de la cabane.
cachée sa mère, endormie sur un lit de
petites branches et de feuilles ; à côté
avait Geneviève qui s'appuyait sur son bras.
Les deux étaient entièrement vêtues ; une
protégeait contre le froid de la nuit.

Bien qu'elles fussent réellement endormies,
leur état profondément empreinte sur
de toutes deux. Le visage de la vieille
pâle et défait ; parfois ses joues frémissaient
vement ou de longs soupirs et des plaintes
s'élevaient de sa poitrine oppressée.

Les émotions de Geneviève, bien qu'é
lourdeuses, devaient cependant être diffé
sourire de mépris venait par intervalles
sa bouche, et une longue aspiration gon
comme si, dans les illusions du rêve, elle
et défié ses ennemis.

A l'autre bout de la tente dormait
dont le calme et doux visage encadré
blancs rayonnait comme si le -vénérable
déjà quitté ce monde pervers et trouvé
nelle dans le sein de Dieu.

Pauvre Bruno, il était là depuis si lon
gardant le plus profond silence, contemp
humide sa mère, Geneviève, tout ce qu'il
sur la terre. Seul avec sa douleur, ave
avec son désespoir, il songeait au sort pe
aux objets de sa fervente affection. Pa
lumière n'illuminait son âme abattue ;
d'espoir ne reconfortait son coeur oppr
la mort pour tous, telle était la seule
fatale issue qui se présentait à lui.

Quelle affreuse nuit le jeune homme ne venait-il pas passer ? Il avait arraché sa bien-aimée des mains des riches oppresseurs ; il avait pleuré sa mort apparente et subi toutes les tortures qu'un semblable malheur pouvait faire souffrir à son âme sensible. Il avait subi un coup plus fort encore peut-être lorsque la vie est revenue en Geneviève, et lui-même avait failli mourir. Il avait amené sa bien-aimée auprès de sa mère ; puis, comme une bête de proie qui ne sort que par la nuit, il s'était glissé, accompagné de son domestique, vers les bois et broussailles, jusqu'aux ruines fumantes de sa demeure. Là, il avait retiré du puits bourbeux le cadavre de son père ; il l'avait traîné sur le sol jusqu'à la fosse, au cimetière, et versant des larmes de sang, il l'a enterré à l'ombre de l'humble église dans le sein de la terre consacrée.

Il était tremblant encore, tout bouleversé par l'accomplissement de cette terrible tâche, il était assis l'oeil fixé sur sa mère et torturé par les plus navrantes réminiscences.

Comme la lumière du jour remplissait peu à peu la chambre de clarté, il considéra ses vêtements et frémit à la pensée que sa mère, en le voyant dans cet état, serait saisi d'une nouvelle inquiétude.

Il murmura d'une voix étouffée, en portant la main à son front :

— Le sang de mon père, le sang de ma bien-aimée, le sang de mes compagnons ! Une seule nuit est passée... Une seule nuit, un sang précieux me couvre de la tête aux pieds... Et maintenant il faut continuer ainsi, jusqu'au terme infaillible : la mort !... O ma mère, pauvre femme, toi qui ne vivais que pour lui, pour moi, tu rêves peut-être que tes yeux le revoient, que tu puisses sur tes lèvres le joyeux baiser du retour... Non ! c'est si affreux, si affreux, que je n'ose me pencher à moi-même au fond du coeur !... Mourir

ainsi, être traité ainsi, même après la mort, derrière cette épouvantable image ! Ta mère, tout doit t'être ravi ! Ton fils, ton seul sur la terre, pouvait être l'appui de ta vie, ce fils unique, objet de ta plus tendre affection, sera bientôt aussi abattu par une balle : les ennemis demandent sa mort... Et fût-il assez tendre ses mains aux fers de l'esclavage, grâce des tyrans étrangers, il serait emmené pour aller martyriser d'autres peuples, car les peuples sont aujourd'hui martyrisés par leurs tyrans. Pas d'alternative, pas de grâce : partout, c'est le malheur, l'opprobre, la servitude ou la mort. Mère, ô ma mère, je n'ai plus de père ! Tu es bas sans enfant, sans époux... Et toi, Geneviève, l'épuisement t'a jetée dans l'oubli. Oh ! si tu savais quel coup va te frapper ! être ! Ton père, je l'ai vu ; il ne me connaît plus rien. Son âme est atteinte ; elle cherche à chapper aux liens d'un corps brisé. Encore quelques jours, et il sera réuni à mon père, auprès de son père au ciel. Mais je ne puis te dire cela : toi qui me dis que je te trompe !

Le jeune homme affligé porta la main à son front comme s'il eût voulu cacher les larmes qui pendant ce temps coulaient insensiblement sur ses joues. Ce moment débordèrent tout à coup.

Bientôt pourtant il reporta son regard vers elle et murmura avec émotion :

— O ma mère ! que ne puis-je vous donner ! qui depuis si longtemps déjà brûle mes lèvres ! puis-je, dans une fiévreuse étreinte d'amour, me presser dans votre sein une partie de mes douleurs ! Serai-je en vous quelque consolation dans mon désespoir ! Mais non, dors tranquille, ô ma mère !

la mort! Oh!
mage! Infor
ton bien-aimé
i de ta vieille
re affection,
lle: la foi et la
il assez lâche
avage, pour ob
emmené loin
es, comme les
r leurs bour
tout, de tous
e ou la mort.
re! Tu restera
toi, pauvre
ans la torpeur
ra te frapper
connaissait plus
nd, il ne comp
elle s'efforce
Encore que
près de Dieu.
a: toi aussi il
main à son
es qui depuis
es joues, et
gard vers le
s donner le
nes lèvres! C
l'amour filial
s douleurs et
s mon affre
ma mère! b

vous tous qui m'êtes chers! Ah! dormir? oublier? rê-
er de liberté, voir le mal anéanti, et applaudir avec
llégresse au retour du bonheur, de la paix et de l'a-
mour! Ah! puissions-nous tous nous endormir du som-
neil éternel jusqu'au jour de la délivrance universelle!
Il se tut un instant. Le désespoir semblait lui avoir
té toute énergie; les muscles de son visage se déten-
irent, ses membres s'affaissèrent inertes et sa tête se
encha lentement sur sa poitrine.

Il tressaillit soudain en surprenant sur la bouche de
sa mère un radieux sourire; il crut même que les lè-
vres de la pauvre femme murmuraient avec douceur le
nom de son époux.

—Que c'est affreux! se dit-il en lui-même en se tor-
tant douloureusement... Elle rêve son retour, elle lui
sourit, elle a la joie au coeur, elle est heureuse! Il y
dans cette illusion une indicible cruauté, quelque
chose de barbare et d'inhumain... Et cependant il faut
continuer à garder le secret; sa douleur, ses larmes me
riseraient: j'ai besoin de courage et de force d'âme
pour accomplir ma vengeance...

En ce moment, Jean parut à l'entrée de la hutte et
fit un signe à son maître. Celui-ci alla d'un pas léger
à son domestique, et lui demanda ce qu'il avait à lui dire.
Jean montra à son maître un vieillard qui, la tête
penchée, semblait attendre à quelque distance, et es-
sayait la sueur qui coulait de son front enflammé. C'é-
tait le père de Simon.

—Eh bien, haes Meulemans, demanda Bruno en lui
pressant tristement la main, quelle mauvaise nouvelle
vous apportez-vous? Ce doit être assurément quelque
chose de fort grave, pour que vous, qui n'avez rien à
craindre, ayez quitté le village.

—Ma maison est brûlée jusqu'aux fondements! dit
le brasseur en soupirant.

—Votre maison? La brasserie? Votre fils a donc

fait mettre le feu à la maison de son père

—Ah! il est assez coupable; ne l'accusez de cette inhumanité! Le feu qui dévorait la brasserie a été poussé par le vent sur la brasserie. Ses compagnons français ont essayé d'éteindre les flammes; tout a été inutile. Mais ce n'est pas moi que je suis venu à vous avec tant de hâte pour vous annoncer cette terrible nouvelle à vous annoncer.

—Que peut-il y avoir de plus terrible que ce que nous savons?

Le brasseur répondit avec accablement :

—Notre village est rempli de soldats. Il y en a bien six cents, avec des canons et des chevaux. Un général les commande. Il y a quelques-uns qui parlent flamand. Ils ont avec eux une *colonne mobile*, et disent qu'ils sont venus pour massacrer tout ce qui ferait résistance. Ils ont été envoyés de Paris qu'en huit jours tout le village a été purgée ou brûlée jusqu'au sol. Des bataillons comme celui-ci sont sortis de différentes garnisons dans la Campine. C'en est fait, Bruno, plus d'espoir!

Bruno resta un instant comme anéanti, il ne put pas écouter les paroles du brasseur, et se mit les bras dans un sombre désespoir.

—Six cents! murmura-t-il. De la cavalerie! Des canons! Que faire? Pensez-vous, braves Meuleners, que viennent nous chercher jusqu'ici?

—Mon fils me l'a dit.

—Votre fils? Simon est-il avec eux?

—Je l'ai rencontré conduisant le général dans le village. Les soldats sont fatigués; ils ont dormi toute la nuit. Par conséquent, il vous reste encore un peu de temps pour prendre votre décision; mais hâtez-vous, soumettez-vous, den

— fuyez loin d'ici sans la garde de Dieu; vous n'avez
d'autre alternative.

Un rire ironique et douloureux crispa le visage de
Bruno, tandis qu'il fixait l'oeil sur le sol et tombait
dans une profonde méditation :

— Demandez grâce! murmura-t-il avec un râle si-
rre; agenouillez-vous devant ces appresseurs étran-
ges, devant ces assassins de tous ceux qui vous sont
chers!... Renoncez à une légitime vengeance; refusez
de verser le sang à la patrie, et allez le verser au profit de la
tyrannie!... Non, non; mieux vaut mourir, succomber
— mais du moins voir tomber auparavant ces bri-
gands et couler leur sang impur...

Bruno se tourna vers son domestique et dit :

— Jean, donne le signal; rassemble nos compagnons!
Le domestique porta la corne à ses lèvres et envoya
des sons prolongés dans toutes les directions de la
colline. Ces sons, lugubres et mornes, résonnèrent au-
dessus de la colline et à travers les arbres, comme les
gémissements d'une bête fauve blessée.

En même temps, Bruno dirigea ses pas vers le talus
le plus large du coteau, point de réunion qu'il avait
d'instinct indiqué à ses compagnons dans le cas où il
aurait lieu de se rassembler.

À peine y était-il parvenu que de tous côtés sorti-
rent du bois des jeunes paysans, et même des vieillards,
armés du fusil au bras. Leur nombre était beaucoup plus
considérable que le jour précédent; au bout de peu de
minutes on put en compter quatre-vingts au moins, et
quelques-uns apparaissaient encore dans le lointain.

Le baron de l'auberge du *Lion* saisit la main de Bruno,
et l'entraîna d'une joyeuse étreinte, et dit en montrant les
compagnons armés :

— Eh bien, Bruno, ton coeur ne se gonfle-t-il pas de
orgueil? Maintenant les fusils ne nous manquent pas;
nous avons de la poudre et du plomb en abondance.

Nos compagnons ont parcouru cette nuit les alentours et nous ont amené de bons renforts. Instantanément nous arrivent des conscrits des communes renommées. Qu'ils se montrent maintenant, mes sans-culottes ! nous saurons leur prouver que l'Europe entière cède à leur orgueilleuse insouciance. Les paysans campinois osent opposer balle à balle, de se railler des Belges opprimés leur passent sur la tête comme si la nature inanimée elle-même se rebelle contre cette engeance étrangère. Oh ! si elle n'était déjà engagée ! Si nous partions à l'instant pour le village ! Nous sommes assez forts pour combattre les Français ! . . .

Avec un sourire plein d'amertume, Brunet dit dans les yeux son brave compagnon, et lui dit :

—Tiens-toi en repos, Karel ; j'ai de mauvaises nouvelles.

Puis, faisant signe qu'on se rapprochât, Brunet s'adressa en ces termes aux compagnons qui se tenaient autour de leur chef :

—Amis, écoutez avec sang-froid ce que je vais vous annoncer. Ce matin, au point du jour, six escadrons ont paru dans Waldeghem ; ils ont des chevaux de la cavalerie, et sont commandés par un général. Ils viennent pour nous prendre ou nous tuer. Je vous propose de se proposer d'assaillir dès aujourd'hui notre ennemi. Amis, nous avons peu de temps ; prenons une décision avant qu'il soit trop tard.

Quelques-uns des assistants pâlirent, d'autres se détournerent, d'autres regardèrent avec désespoir, d'autres enfin baissèrent les yeux vers la terre.

—Fuyons plus avant ! dit l'un d'eux.

—Oui, retirons-nous jusqu'au *Kederbosch* ; les sans-culottes ne nous y trouveront pas, dit un autre.

Karel de l'auberge du *Lion* étreignit convulsivement son fusil, et s'écria :

— Dieu ! six cents soldats contre quelques pauvres paysans, c'est trop !

— Compagnons, je vais vous aider à prendre une détermination, dit Bruno avec calme. Ce que je veux savoir de vous, ce n'est pas quelle autre retraite vous croyez pouvoir choisir. Sachez que de petits corps de troupes comme celui-ci parcourent toute la Campine ; il est donc pas vraisemblable qu'ils nous puissent échapper aux perquisitions des oppresseurs. Il y a encore un moyen de salut ; ce n'est pas un moyen qui puisse vous plaire ; votre présence en le prouve. Pourtant la mort, une mort inévitable est au-delà d'eux. Que ceux qui n'osent risquer une lutte désespérée laissent aux autres leurs armes et leurs munitions de guerre ; qu'ils se retirent à Waldeghem et se soumettent. Je ne veux pas être responsable pour personne ; je ne veux mener à la boucherie aucun de ceux qui craignent la mort.

— Si nous retournions à Waldeghem et si nous faisons notre soumission ? demanda un tout jeune conscrit.

— En ce cas, dit d'une voix tonnante Karel du Lion, vous mettra en main un fusil d'étranger ; vous deviendrez l'esclave des tyrans, vous aurez à tirer sur vos amis, à brûler la demeure de vos compatriotes, de vos parents, et à profaner les églises de votre pays !

Le jeune conscrit secoua la tête et dit d'une voix sombre :

— Plutôt mourir !

Tous entouraient Bruno en proie à la même irrésolution désespérée, et fixaient sur lui un regard interrogateur.

— Mais toi, Bruno, que ferais-tu ? demanda Karel.

— Quand même mes amis inclineraient à la soumission...

sion, je persévérerais dans ma première résolution, dit le jeune homme. Le désir de la vengeance est à mon cœur plus haut qu'au vôtre; il me pousse à combattre ces étrangers; c'est un devoir pour moi. Si je demeure seul, je me cacherais dans un bois, je glisserais dans un trou comme un animal; mais si je quitterais mon asile en temps favorable, je pourrais, armé de mon fusil, me mettre en embuscade, cher à supprimer du nombre des vivants que comptent les ennemis de mon Dieu et de ma patrie. Ils emploient contre un peuple infortuné le droit de la force, eh bien, j'en appellerais contre eux au droit du plus faible, la ruse, la prudence, l'infatigable patience!

—Et si la plupart d'entre nous voulaient agir ainsi fidèlement?

—En ce cas, nous ferions encore de même. Nous ferions disperser les femmes, les enfants, les vieillards sans armes, autant que possible dans les profondeurs du bois, loin d'ici, afin qu'ils ne fussent pas immédiatement à la portée de l'ennemi. Nous, de nous-mêmes, nous quitterions cette colline et irions nous cacher au long du chemin qui mène de Waldegem ici. Nous attendrions l'armée étrangère et en laisserions passer une partie. Dans leurs rangs pressés nous chargerions chacun un homme, et à un signe donné quatre d'entre eux tomberaient sur le carreau. Si nous ne pouvions lutter plus longtemps avec avantage dans cette embuscade, chacun de nous se sauverait en fendant le fond des bois pour nous réunir tout à un endroit indiqué d'avance. Tous les jours nous ferions de semblables attaques; nous accompagnerions nos ennemis partout où ils iraient; nous nous attacherions à eux pas comme d'invisibles spectres, tuant et blessant jusqu'au dernier d'entre nous. Ah! mes amis, nous sommes faibles et inexpérimentés; mais de ce

re, si peu nombreux que nous soyons, nous venons chèrement notre vie, et l'étranger saurait ce qu'il coûte pour réduire en esclavage un seul village de Campine!

— Eh bien, s'écria Karel en s'adressant aux assistants, vous ne dites rien? Serez-vous assez lâches pour rester sur ce que vous avez à faire? Dites, voyons, qui ira à Waldeghem pour sauver sa vie?

Il se tourna vers ses compagnons; mais tous secouèrent la tête négativement.

— Ainsi, s'écria Karel, c'est bien entendu! nous restons tous avec Bruno, tous jusqu'à la mort?

Un murmure approbateur s'éleva parmi les conscrits. quelques-uns frappèrent le sol de la crosse de leurs fusils. On eût dit que l'impression de la fâcheuse nouvelle qu'ils avaient apprise s'affaiblissait par degrés en eux, et que la soif de la vengeance se rallumait dans leurs coeurs... Mais avant que leurs sentiments eussent le temps de s'exprimer par des paroles, une apparition inattendue vint attirer soudain leur attention.

Un pied du Zandberg déboucha, du milieu des arbres, une personne vêtue comme un citadin, et accompagnée de trois ou quatre paysans inconnus qui lui avaient évidemment servi de guides. L'un de ces derniers portait à la main un petit sac de voyage.

Alors que les conscrits armés regardaient avec curiosité le personnage inconnu, celui-ci s'avança droit vers eux et demanda aux premiers d'entre eux qui était le chef. Tous désignèrent Bruno, qui, à la vérité, n'avait pas encore été proclamé, mais qui cependant avait toujours été considéré comme tel.

Le monsieur s'approcha de lui et lui dit à l'oreille, à voix basse:

— Capitaine, êtes-vous sûr de tous vos hommes? N'avez-vous pas de secrets pour eux?

— Pourquoi cette étrange question ? dit Bruno quelque défiance.

— J'ai à vous parler de choses importantes et sérieuses. Si vous êtes sûr de la fidélité de vos compagnons, je préférerais être entendu par eux aussi ; cela ferait gagner du temps.

— Qui êtes-vous donc ? demanda le jeune homme.

— Faites approcher un peu plus vos hommes ; vous dirai pourquoi je viens vous chercher si loin dans le bois.

Lorsqu'on eut satisfait à la demande de Pinceau, celui-ci, tirant de son sein un papier qu'il montra à ses assistants, leur parla en ces termes :

— Cette lettre prouve que je suis un envoyé de nos amis ; elle est signée par le colonel des patriotes Gheel. Si les Français découvraient cet écrit sur moi, je serais fusillé à l'instant. Ayez donc pleine confiance dans ce que je vais vous dire. Vous avez fui votre pays natal et vous demeurez ici aux environs ; dans les bois de la Campine se cachent ainsi des hommes prêts à donner leur sang pour la patrie. Vous autres amis, vous êtes prêts, je le vois, à combattre pour la liberté et pour la foi. Mais, éloignés, comme vous l'êtes, les uns des autres, vous ne sauriez jamais atteindre votre but. Les étrangers ont beau jeu : ils parcourent le pays en troupes nombreuses, recherchent successivement les patriotes dispersés, et s'en emparent et les tuent sans peine. Un nouveau péril nous menaçant, il faut nous réunir, concentrer toutes nos forces, pour ne pas être écrasés en détail. A Paris, on a senti qu'il était imprudent de continuer à se railler des Belges opprimés. Et pour en finir vite avec nous, si c'est possible, on a décidé d'envoyer contre nous des forces considérables, de nous traquer en même temps sur tous les points, de nous poursuivre, de nous tuer, de nous écraser, et d'anéantir ainsi jusqu'au souvenir même de

re patriotique soulèvement. Eh bien, l'immensité du danger a, comme un sanglant éperon, décidé les Belges à tenter un suprême effort; les habitants riches des campagnes, les religieux fugitifs mettent leurs trésors à notre disposition et nous amènent en abondance tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre. De vieux capitaines, des hommes courageux qui, au premier appel des patriotes, ont exposé leur vie pour la liberté, nous viennent en foule à nous et mettent leur expérience au service de la cause sainte que nous défendons. Je suis moi-même envoyé de l'armée, chargé de rechercher les fugitifs dispersés et de les rallier vers le point central de nos opérations; des émissaires sont partis ainsi pour toutes les parties du pays. Toutes les forces qui sont encore disponibles pour la défense de la patrie menacée doivent être concentrées; il faut ne former qu'une seule armée, mais une armée puissante, qui soit dix fois plus forte que ces troupes détachées que les Français veulent envoyer contre nous. Alors la chance tournera; nous-mêmes, nous irons chercher les colonnes mobiles et nous les anéantirons l'une après l'autre. Si nous réussissons, comme nous l'espérons ardemment, toute l'Europe peut-être nous sera redevable de la conservation de sa liberté!

Les conscrits considéraient l'orateur avec incrédulité; il n'en avait bien quelques-uns sur le visage desquels un radieux sourire annonçait une croissante espérance; mais la plupart se regardaient entre eux d'un air de doute, comme s'ils prenaient les paroles de l'inconnu pour une pure fanfaronnade.

L'étranger parut péniblement affecté du peu d'impression qu'avait produit son allocution.

— Quoi qu'il en soit, monsieur a raison, s'écria Karel Lion; il faut nous réunir tous et tomber en grand nombre sur les sans-culottes; la chance sera peut-être favorable alors.

—Mes amis, je me suis trompé, dit l'émissaire avec découragement; je croyais vos coeurs prêts à entendre mon appel, et mes paroles vous trouvent froids comme glace. Vous devriez cependant vous réjouir de ce que le soleil de la délivrance commence à jeter sur nous quelques rayons, et de ce que notre force ait grandi depuis quelques jours, tellement que nos tyrans s'inquiètent non sans raison de l'issue de notre insurrection. Encore une fois, par tout ce qui vous est cher, au nom de la patrie en deuil, de la liberté perdue, de la foi outragée, au nom de votre vie même, associez-vous à ce suprême effort; allez à l'armée des patriotes, et joignez vos forces aux siennes pour l'extermination de la tyrannie!

Le ton de tristesse dont ces paroles étaient empreintes émut profondément Bruno; elles lui donnèrent confiance dans l'inconnu et lui firent croire que les intentions de celui-ci étaient d'une entière loyauté. Il lui saisit la main et lui dit:

—Vous vous trompez sur notre compte, monsieur. Pas un seul de mes compagnons ne reculerait d'un pas, la mort même se dressât-elle devant lui. Votre conseil est bon; mais dans le cas où nous le suivrions, où est le lieu de réunion dont vous parlez? Où est l'armée nationale dont vous parlez? Vous nous montrez un écrit du colonel des hommes de Gheel. La ville de Gheel est-elle donc au pouvoir des patriotes?

—Vous ne savez donc pas ce qui se passe? demanda l'étranger avec surprise. Ecoutez, je vais en quelques mots vous mettre au courant des événements. Toutes les petites villes et tous les villages d'ici jusqu'à Diest et de Lierre à Beringem sont en notre puissance: Hérenthals, Gheel, Moll, Meerhout, Westerlo, Sichem, sont occupés par nos amis. Tous les patriotes des Flandres et du Brabant sont déjà réunis dans la Campine, auprès du Hageland, et ils ont chassé les

Français de tous les points. Leur nombre s'élève déjà à plus de cinq mille; tous les jours ils refoulent l'ennemi davantage...

—Ah! tout cela serait-il vrai? s'écria Bruno avec enthousiasme et d'une voix pleine de larmes, tandis que ses compagnons se serraient mutuellement la main et saluaient l'heureuse nouvelle par des cris d'allégresse.

L'émissaire répondit d'un ton solennel:

—Mes amis, mes frères, je vénère trop le saint nom de Dieu pour vouloir appuyer mes paroles par un serment. Nous tous, nous allons résolument mettre en jeu notre vie pour la patrie; ce n'est pas en présence de la mort que l'on se vante ou que l'on ment; ce que je vous ai dit est la vérité, rien que la vérité.

De joyeuses exclamations s'élèveront de la troupe de jeunes gens; ils échangeaient des paroles d'espoir et d'enthousiasme, et essuyaient les larmes que le plaisir et l'exaltation faisaient couler de leurs yeux. Les fusils furent relevés et les bassinets visités; la charge fut vérifiée, le chien armé. En un mot, tous agissaient comme si la bataille et le feu fussent soudain devenus pour eux un jeu favori.

Quand on leur avait annoncé une situation sans issue, ils étaient tombés dans une muette anxiété. Il est peu de soldats, quelque braves qu'ils soient d'ailleurs, qui ne tremblent en présence d'une mort certaine; mais le moindre espoir suffit pour rendre au courage toute son énergie. Cette fois aussi la bravoure des conscrits ne connaissait plus de bornes; eux-mêmes appelaient de tous leurs vœux l'apparition immédiate de l'ennemi.

Pendant ce temps, Bruno levait les yeux au ciel, et s'écriait avec exaltation:

—Il y aurait encore une fois liberté, délivrance? Nous pourrions retourner un jour dans notre pauvre village, y vivre en paix et prier pour les martyrs? Mer-

ci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous vous êtes souvenu de nous !

—Écoutez encore, reprit l'émissaire en réclamant l'attention par un geste de la main. Voici ce que vous avez à faire. Dès aujourd'hui vous partirez tous ensemble pour Hérenthals ; vous y trouverez un grand nombre de patriotes. Le chef vous assignera une place sous ses ordres. Laissez en arrière toutes les femmes et tous les hommes invalides ; sans cela le nécessaire manquerait bientôt à eux et à nous. Je suis pressé ; il faut que j'aille visiter d'autres communes, exhorter les fugitifs.

Il saisit la main de Bruno, et demanda :

—Eh bien ! capitaine, est-ce toujours dit ? Vous trouverez-je ce soir à Hérenthals ?

—Nous partons à l'instant ! répondit Bruno. Que Dieu vous conduise et vous donne une heureuse réussite.

L'émissaire prit le sac de voyage des mains de celui qui le portait, et l'ayant ouvert il en tira une poignée d'or.

—Tenez, dit-il à Bruno, prenez cet or ; il vous servira à payer en route les vivres que vous aurez à demander aux gens.

—Nous avons de l'argent ! répondit Bruno en faisant de la tête un signe de refus.

—C'est d'autant mieux ! dit l'envoyé : il m'en reste davantage pour ceux qui peuvent en avoir besoin... Adieu, pressez-vous ; à ce soir !

L'émissaire rendit la valise à l'un de ses guides, s'éloigna, et disparut immédiatement au milieu des arbres.

—Hâtons-nous maintenant ! dit Bruno à ses hommes. Vous allez partout chez les gens du village, et dites-leur que nous allons loin d'ici faire la guerre à l'ennemi. Conseillez-leur de s'enfoncer sur-le-champ

au plus profond des bois; annoncez-leur que dès ce matin les sans-culottes doivent venir au Zandberg. Quant à vous, prenez en toute hâte congé de vos parents et de vos amis, et tenez-vous prêts à quitter cet endroit dans quelques instants. S'il arrivait que, chemin faisant, nous fussions attaqués par des soldats, nous ferions comme je vous le disait tout à l'heure: faire feu abrités par le bois, abattre quelques ennemis, et dès que nous nous apercevons que nous ne pouvons résister au nombre, fuir chacun de son côté pour nous réunir ensuite loin du lieu du combat, dans un lieu commun. Si nous devons nous séparer dans notre marche sur Hérenthals, le rendez-vous sera au *Sassenhout*, derrière Proosthoven.

Il prit la corne suspendue au cou du domestique, et dit:

— Je porterai la corne moi-même. Là où vous l'entendrez retentir, accourez-y comme c'est entendu. Allez et hâtez-vous!

Chacun s'éloigna pour gagner la lisière du bois. Bruno, suivi de son domestique, gravit le Zandberg pour se rendre sur l'autre pente où se trouvait la cabane de sa mère. Mais à peine eut-il fait quelques pas et donné au domestique quelques instructions relativement à sa mère et à son amie, que nombre de coups de fusil retentissent dans le bois, et que même quelques balles passent en sifflant au-dessus du Zandberg. De sinistres clameurs s'élèvent au bord de la forêt; femmes, enfants, vieillards, tous bondissent et s'élancent à travers les buissons en poussant des cris affreux.

Cependant, les coups de fusil se succédaient plus pressés, et le sifflement des balles se mêlait aux cris de détresse des femmes et des enfants.

Aux abords du bois, plusieurs même de ces malheureux étaient étendus sans mouvement sur l'herbe. L'excès de la terreur leur avait-il fait perdre connais-

sance ou une balle ennemie les avait-elle atteints? L'attaque avait été si prompte que personne ne pouvait guère songer qu'à son propre salut, à sa propre sûreté.

Bruno avait couru jusqu'à l'asile de sa mère. Il le trouva avec Geneviève et le vieux prêtre, à genoux et implorant le secours du ciel.

—Vite, ma mère. Geneviève, mon révérend père Debout! Fuyez dans le bois! Jean vous conduira; il connaît le chemin. Je vous suivrai, je vous protégerai; mais vite, pas un mot, partez!

Le domestique s'élança vers les femmes, saisit chacune d'elles par la main, et les entraîna à travers les buissons, vers l'intérieur du bois.

Bruno se retourna vers le Zandberg, fit quelques pas en avant et se mit à faire retentir la corne de toutes ses forces.

Les conscrits, pour arriver jusqu'à lui sans être aperçus par les soldats, se glissèrent sous le feuillage et apparurent successivement derrière lui, au bord de la forêt. De ce côté ils étaient protégés par la colline.

Bien que les soldats français ne vissent plus personne dans la clairière, ils continuèrent cependant leur feu sans interruption. Selon toute vraisemblance, eux aussi voulaient agir avec prudence: on voyait bien où et là leurs têtes apparaître à travers le feuillage; mais ils se tenaient derrière et à l'abri des arbres.

Cette circonstance donna à Bruno le temps d'attendre la plupart de ses compagnons. Quelques-uns insistèrent pour céder la place et se rendre en toute hâte à Hérenthals.

—Non, cela ne doit pas être! dit Bruno d'un ton impératif en leur faisant signe de le suivre. Il nous faut protéger les habitants de notre village. L'ennemi doit nous passer d'abord sur le corps; tant que nous serons ici il ne pourra atteindre nos parents et nos amis. Cachons-nous à quelques pas plus loin dans le bois, mais

en sorte que nos balles puissent sans obstacles balayer la clairière. Si les sans-culottes quittent le bois pour venir dans cette direction, nous visons bien et nous en abattons une partie; puis nous nous enfonçons plus profondément dans le bois, faisant toujours feu en reculant, jusqu'à ce que la fuite... A terre! couchons-nous! rampez jusqu'au bois! Les voici!

En effet, un ordre énergique d'avancer retentit dans la partie du bois où se trouvaient les soldats français; et au même instant, une centaine d'entre eux quittèrent leur retraite et s'élancèrent sur la clairière. Comme si cet ordre les eût transportés de joie, ils poussaient à l'envie des clameurs guerrières.

—Simon Brutus! murmura Bruno à Karel de l'auberge du *Lion* qui était couché aux aguets auprès de lui.

—A lui une première balle! s'écria Karel.

Dès que les Français eurent atteint le versant de la colline qui touchait à la retraite des conscrits, Bruno porta la corne à ses lèvres et en tira un seul son, sourd et prolongé.

Quatre-vingts coups de fusil retentirent presque en même temps; trente soldats tombèrent sur le sable, mortellement frappés.

—Au bois et chargez! s'écria Bruno.

Ses hommes se levèrent et le suivirent plus avant dans la forêt.

Pendant ce temps, les soldats avaient tiré dans le bois un grand nombre de coups de fusil; ais la terrible perte qu'ils venaient de subir au moment où ils s'y attendaient si peu, fit hésiter la plupart d'entre eux; quelques-uns même reculèrent vers le gros de la colonne qui se montrait seulement sur la lisière du bois.

Cependant, en moins d'un instant, toute la clairière,

fut couverte de soldats, et ils reçurent l'ordre de pénétrer d'emblée dans le bois.

Les premiers d'entre eux avaient à peine fait quelques pas sous les arbres que de toutes parts des bandes isolées vinrent de loin à leur rencontre, et il fallait que ceux qui les envoyaient eussent bien visé, car la plupart touchèrent juste et causèrent à l'ennemi une perte notable.

Les soldats murmuraient contre leur position et murmuraient leurs invisibles adversaires; cependant, excités par la voix de leurs chefs, ils pressèrent leur marche et s'enfoncèrent de plus en plus avant dans le bois, tout en tirant au hasard, sans savoir où leurs balles allaient porter.

La forêt retentit longtemps du fracas de la fusillerie, jusqu'à ce que le sinistre bruit s'éloignât peu à peu et finit par s'assourdir, s'affaiblir et s'éteindre tout à fait. sans que les habitants des villages environnants pussent dire si le combat avait cessé ou non.

.VII

Tandis que les pauvres habitants de Waldeghem s'efforçaient de se défendre dans les bois par leurs cruels ennemis, la ville d'Hérenthals offrait un étrange spectacle.

Toutes les rues, mais surtout le Marché, fourmillaient d'une population qui, criant, vociférant, se lamentant, courait de çà, de là, et remplissait l'air de bruyantes et confuses rumeurs. La grande majorité de cette foule consistait en paysans et conscrits armés; çà et là on y remarquait aussi quelques individus qu'à leur costume on pouvait reconnaître pour des habitants des villes plus importantes et pour des gens appartenant à une classe aisée.

Quelques-uns, qui portaient certains signes distinctifs au chapeau ou au bras, couraient parmi la foule avec force gestes et cris, et s'efforçaient de faire comprendre à chacun ce qu'il y avait à faire; cependant, bien que la sueur coulât en grosses gouttes sur leur front, ils ne réussissaient pas à diminuer l'agitation: l'un ordonnait telle chose, l'autre telle autre, et de cette façon les allées et venues désordonnées n'en continuaient pas moins.

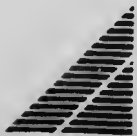
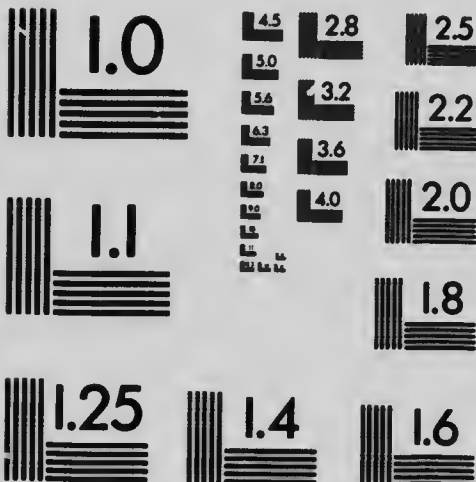
Dans les rues plus écartées on pouvait voir cependant quelques troupes peu nombreuses d'hommes armés qui, alignés en rangs et sous le commandement d'un chef, étaient sérieusement occupés à s'exercer au maniement des armes et aux mouvements militaires.

Le long des maisons qui entouraient le grand Marché étaient assis, sur des monceaux de literies, des fem-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

mes et des enfants, qui avaient fui des villages environnants pour chercher un refuge dans la ville. Beaucoup pleuraient et se lamentaient sur leur triste sort ; la plupart considéraient, immobiles et dans une muette anxiété, la fébrile agitation des hommes. Près de l'Hôtel de Ville, sous le beffroi, on avait couvert le pavé de paille ; sur cette couche toute militaire étaient assis ou étendus une cinquantaine de blessés qui avaient la tête ou les bras enveloppés de linges ensanglantés. Au milieu d'eux circulaient quelques soeurs hospitalières pour porter des vivres, des secours ou des consolations à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Les bienfaisantes soeurs soignaient leurs malheureux compatriotes avec la plus tendre sollicitude et la plus fervente charité.

La matinée était déjà très avancée ; les hommes armés erraient encore pêle-mêle et à l'aventure, et couraient de côté et d'autre, les uns à la recherche de leurs chefs, les autres pour rassembler leurs compagnons.

Soudain on entendit en dehors de la ville et à une très grande distance encore, retentir quelques coups de fusil. Tandis que chacun regardait en l'air et prêtait l'oreille avec stupéfaction, la cloche d'alarme se fit entendre...

Quelques hommes descendirent de l'Hôtel de Ville et s'élancèrent sur le marché au milieu de la foule, en criant :

— Aux armes ! Debout ! A la Porte-Basse ! Les colonnes mobiles ! Les colonnes mobiles !

Un immense tumulte formé de mille bruits confondus s'éleva au-dessus de la ville. Les hommes répétaient le cri d'alarme et s'appelaient mutuellement pour gagner la porte ; les tambours et les trompettes mêlaient leurs sons belliqueux, à la puissante voix du tocsin, les femmes et les enfants poussaient des cris de détresse et d'effroi...

Les hommes coururent en désordre vers la porte indiquée; les femmes et les enfants se réfugièrent dans les maisons; les blessés qui étaient encore capables de se lever ou de se traîner cherchèrent aussi un asile plus sûr... et, en moins d'un instant, le marché et les rues furent déserts et silencieux. Les portes et les fenêtres se fermèrent; ceux auxquels manquait la force ou le courage pour se battre, se cachèrent dans les caves ou d'autres retraites,—et la ville devint muette et abandonnée, comme si elle eût perdu tous ses habitants.

Cependant les hommes armés avaient atteint la porte qui semblait menacée d'une attaque de l'ennemi. Comme on entendait toujours des coups de fusil dans le lointain, la plupart voulaient courir au-devant des Français en rase campagne; mais les chefs réussirent à les convaincre qu'ils feraient mieux de se tenir retranchés à l'abri des dernières maisons de la ville et d'y attendre l'ennemi. Quelques-uns des plus intrépides méconnaissent cet ordre et s'aventurèrent dans la campagne.

Entre autres mesures prises, en toute hâte, on trouva bon de garnir toutes les maisons de cette partie de la ville nommée le *Bas-Quartier*, d'hommes qui pussent tirer des fenêtres et des caves sur l'ennemi, si celui-ci parvenait à refouler les patriotes jusque-là.

A peine était-on occupé à exécuter cette résolution, que ceux qui étaient allés se ranger en bon ordre en dehors de la ville virent au loin la poussière de la route s'élever vers le ciel, et une troupe confuse de gens parmi lesquels il y avait beaucoup de femmes et d'enfants, accourir vers eux. Bien que la rapidité avec laquelle ils s'approchaient dût faire penser qu'ils étaient poursuivis et fuyaient devant l'ennemi, on n'entendait plus de coups de feu. C'est pourquoi les soldats improvisés s'arrêtèrent l'arme au bras, dans l'attente de ce qui allait arriver.

Comme les fugitifs s'avançaient avec la plus grande précipitation, on put bientôt mieux distinguer ce qui était cette foule alarmée.

C'était,—on ne pouvait s'y tromper,—la population de quelque village pris par l'ennemi; car on y remarquait des femmes, des jeunes filles, des enfants et des vieillards. Beaucoup portaient un paquet d'effet qu'ils avaient pu sauver, d'autres tenaient leurs souliers à la main, et couraient pieds nus.

Les premiers d'entre eux arrivèrent à l'entrée de la ville en poussant de navrantes exclamations d'effroi. On chercha à les arrêter pour savoir d'où ils venaient et ce qui s'était passé; mais les pauvres fugitifs, muets hors d'haleine, s'engouffrèrent dans la ville comme un torrent... Quelques-uns seulement répondirent en passant aux questions qu'on leur adressait:

—De Waldeghem! Les colonnes mobiles! Elles arrivent!

Il n'y avait parmi les fugitifs qu'un seul homme armé; c'était un paysan passablement âgé, de petite taille, le dos voûté, tenant, par la main une femme qui s'efforçait de consoler tandis que celle-ci semblait être une proie au plus navrant désespoir. De l'autre côté de cette femme et soutenant ses pas, marchait une jeune fille dont l'oeil plein de flamme et la saisissante beauté rappèrent d'admiration les spectateurs.

Un homme à cheveux blancs se traînait, épuisé de lassitude, à la suite de cette femme et de ses guides.

Ces quatre personnes étaient Jean le domestique, la mère de Bruno, sa bien-aimée Geneviève, et leur malheureux compatriote, le brasseur, père de Simon.

Il fallut assez de temps pour que les fugitifs cessassent d'arriver; beaucoup d'entre eux, tout à fait rendus de fatigue et ayant les pieds affreusement blessés, n'avaient pu suivre les autres et étaient demeurés en

arrière; mais la terreur les poussait en avant, et eux aussi parvinrent successivement jusqu'à la ville.

Tout à coup on vit un nuage de poussière s'élever de nouveau sur la route; on ne douta pas que ce ne fût l'ennemi. Les chefs donnèrent l'ordre d'armer les fusils et de se préparer à soutenir l'attaque imminente.

Cependant lorsqu'on put mieux reconnaître ce qui apparaissait dans le lointain, on s'aperçut qu'on s'était trompé: c'était une troupe de paysans armés; leur costume ne permettait pas d'en douter.

En peu de temps ce petit corps atteignit aussi la ville. C'étaient les hommes valides de Waldeghem, sous la conduite de Bruno, qui, au péril de leur vie, avaient protégé la fuite de leurs compatriotes et résisté aux attaques de l'ennemi assez longtemps pour permettre aux femmes et aux vieillards sans défense de se sauver.

Ils avaient perdu nombre de leurs compatriotes et résisté aux attaques de l'ennemi assez longtemps pour permettre aux femmes et aux vieillards sans défense de se sauver.

Ils avaient perdu nombre de leurs compagnons, ils avaient laissé dans les bois nombre de cadavres. Ils n'amenaient avec eux que quatre blessés; ceux-ci étaient portés par les autres sur des fusils disposés en forme de civière.

Bruno lui-même avait reçu une blessure au front: le sang coulait le long de ses joues et jusque sur sa poitrine; cependant il ne paraissait avoir perdu ni force ni courage.

à

Après que les jeunes gens de Waldeghem eurent appris aux chefs qui se tenaient à la porte qu'ils avaient fui leur village, et, poursuivis par une colonne mobile, avaient battu en retraite tout en combattant, jusqu'à Hérenthals, ils entrèrent à leur tour en ville pour déposer leurs blessés dans quelque maison où ils fussent pansés et soignés.

Tandis que le vieux brasseur avait suivi les fugitifs plus avant dans la ville, Jean le domestique s'était arrêté dans la première rue pour attendre son maître. La mère de Bruno se tenait auprès de lui, inquiète, tremblante, regardant si elle ne voyait pas venir son fils. A peine l'eût-elle aperçu qu'elle s'élança vers lui avec un cri d'angoisse et se jeta à son cou. Le sang qui ruisselait sur son visage avait arraché à la pauvre femme son cri de terreur, mais lorsqu'elle vit son fils, elle sentit le coeur de son fils battre contre son coeur. Lorsqu'elle entendit la voix de son enfant, elle se répandit en effusion de joie et de reconnaissance et faillit s'évanouir de bonheur.

Le jeune homme l'embrassa tendrement en lui prodiguant des paroles de consolation, la rassura sur son sang qui coulait de son front, et la conduisit par la main dans une maison du *Bas-Quartier*.

Il y fit disposer à la hâte des lits pour ses malheureux compagnons, et, aidé par sa mère et par Geneviève, il pansa lui-même leurs blessures aussi bien que possible, tandis qu'il envoyait quelqu'un à la recherche d'un chirurgien.

Lorsqu'il eut donné ainsi les premiers soins à ses amis blessés, il se mit à échanger de douces paroles avec sa mère et Geneviève, mais soudain retentit dans la rue un cri d'alarme poussé par les gens de Waldeghem.

— Aux armes, Bruno! aux armes! L'ennemi vient! courons à la porte! à la porte!

Le jeune homme bondit et saisit son fusil; sa mère l'embrassa en poussant des plaintes déchirantes et semblait vouloir le retenir, mais lui se dégageant doucement de ses bras lui dit :

— Mère, mère, l'instant est solennel! Serais-je le seul qui fuirais le danger, maintenant qu'il s'agit peut-être de la délivrance de la patrie? C'est notre destin: Dieu le veut!

Le coeur serré d'anxiété, la mère couvrit son visage de ses mains et dit en pleurant et avec un douloureux soupir :

— Va donc ! va ! qu'un bon ange te protège, mon enfant !

Bruno pressa la main de Geneviève, déposa encore un baiser sur le front de sa mère, ordonna au domestique de rester avec les deux femmes pour veiller sur elles, et franchit la porte en courant. Ses compagnons qui l'attendaient avec impatience, saluèrent par des cris de joie son apparition et le suivirent dans sa marche rapide vers la porte menacée.

Parvenu là il rangea ses hommes à côté des détachements déjà prêts à combattre, et regarda l'armée ennemie qui s'avavançait très lentement ou peut-être s'était arrêtée, car les différents drapeaux s'agitaient à peine.

Bientôt un peloton de cavalerie s'avança jusqu'à une petite distance de la ville, sans doute pour épier de près les dispositions que les paysans avaient prises pour leur défense.

Ces éclaireurs furent accueillis par une vive fusillade ; une dizaine de chevaux s'abattirent avec leurs cavaliers, les autres tournèrent bride et regagnèrent précipitamment le gros de la troupe.

Ce premier avantage si facilement obtenu, et surtout la vue de la fuite de l'ennemi, allumèrent dans le coeur des paysans une belliqueuse ardeur, et ils poussèrent des cris de joie, comme s'ils eussent vu dans ce résultat le présage certain d'une prochaine victoire.

Les chefs eurent grand peine à les empêcher de marcher en avant ; le plus grand nombre voulait sortir de la ville et s'avancer immédiatement à la rencontre des colonnes mobiles.

Il se passa longtemps encore avant qu'on pût remarquer le moindre mouvement dans l'armée française. Ceux dont la vue portait le plus loin assuraient pour-

tant que l'ennemi était occupé à disposer ses en rangs serrés sur la grande route.

Un instant après, quelques cavaliers s'avancèrent nouveau vers la ville. Cette fois ils étaient au de quatre ou cinq seulement ; le premier agitait un drapeau blanc au-dessus de sa tête ; un trompette marchait à côté de lui.

Comme les paysans se disposaient à tirer en ces nouveaux venus, les chefs se hâtèrent de parer les rangs pour faire comprendre à leurs hommes que ces cavaliers étaient des parlementaires, et que, par les usages de la guerre, il fallait les laisser approcher sans opposition. Bien que la plupart ne comprennent pas ce que signifiait ce mot parlementaires, ils consentirent d'obéir, et mirent l'arme au pied.

Malheureusement personne n'était allé donner l'explication aux jeunes gens qui s'étaient aventurés si loin et s'étaient embusqués dans les buissons.

Les parlementaires étaient encore assez loin de la ville, quand tout à coup une dizaine de coups de fusil retentirent sous le feuillage ; le porteur de drapeau et le trompette, blessé, vidèrent les arçons, les autres reculèrent brusquement chemin.

L'armée française avait vu cette attaque inattendue et ses suites fatales : une tonnante clameur de vengeance s'éleva sur toute la colonne ; les rangs s'ébranlèrent multuensement ; les tambours et les trompettes donnèrent les cris confus, et tout d'un coup l'armée entière s'élança vers la ville, rapide comme un ouragan.

Cependant, quand les Français approchèrent de la droite où les patriotes les attendaient, ils furent saisis par une nuée de balles, et il en tomba tellement que les premiers rangs suspendirent leur marche et hésitèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Ils avaient cru passer le corps aux paysans et entrer sans peine dans la ville.

mais le nombre des patriotes était trop grand pour qu'il fût si facile d'en avoir raison et de passer outre.

En conséquence, les Français se virent forcés de renoncer à l'assaut et de chercher les moyens de déployer aussi leurs troupes pour les conduire au feu.

Pendant ce temps, les paysans tiraient toujours sans interruption sur l'ennemi, et lui faisait infiniment de mal. Leur position était très favorable pour cela : ils étaient éparpillés sur un grand espace, faisaient feu de toutes leurs armes, et visaient sur une colonne tellement serrée que pas une de leurs balles, pour ainsi dire, ne pouvait manquer le but.

Le général français, qui avait sur le champ remarqué la situation critique de sa troupe, était occupé à ordonner un mouvement qui pouvait faire tourner la chance. Il fit abattre à la hâte quelques haies, et déploya ses hommes de ce côté jusqu'à ce que leur ligne de bataille dépassât celle des paysans.

Sur ces entrefaîtes, un détachement de cavalerie avait trouvé dans la petite Nèthe un endroit guéable. Les chevaux y passèrent l'eau, et le détachement tomba sur le flanc des paysans.

Alors seulement la lutte devint très sérieuse. Des deux parts un nuage de fumée couvrait les combattants ; le plomb meurtrier remplissait l'air de lugubres sifflements auxquels se mêlaient les plaintes des blessés, les clameurs de guerre, les cris d'encouragement des officiers et le tout se confondait en une sourde et terrible rumeur.

A leur tour les paysans perdaient aussi beaucoup de monde. A l'aile gauche surtout, où l'ennemi était supérieur en nombre, on pouvait voir qu'il ne tiendrait plus longtemps, car des rangs entiers étaient abattus.

Cependant, à l'entrée de la ville et à l'aile droite, leur situation était encore bonne ; là ils tenaient tête coura-

geusement à l'ennemi, et leur feu bien nourri faisait de larges vides dans ses rangs.

Il eût été difficile de deviner qui remporterait la victoire, quand la colonne centrale des Français s'écroula soudain, et quatre canons montrèrent leurs gueules menaçantes. Ils tombèrent bientôt, et vomirent une pluie de mitraille sur les paysans.

L'effet de cette décharge d'artillerie fut terrible. Comme la charge entière avait donné sur les rangs les plus épais des Belges, elle avait blessé ou tué une trentaine d'hommes : mais plus fatale encore fut l'impression morale de ces coups de tonnerre inattendus qui prolongèrent leurs échos sur la ville et dans la campagne, et répandirent la terreur et le désespoir parmi les villageois.

A la deuxième explosion des canons, les paysans des deux ailes commencèrent à reculer vers la porte. Les Français s'en aperçurent et s'élançèrent en avant avec un nouveau courage, en poussant leur cri de guerre : Vive la République française !

Les patriotes ébranlés tinrent encore quelque temps près de la porte, jusqu'à ce que les chefs eux-mêmes donnèrent l'ordre de se retirer dans la ville et, sous la protection des maisons et à l'abri des canons et de la mitraille, de continuer cette lutte désespérée.

Sous la pression de l'ennemi, cette retraite ne put s'opérer régulièrement : il régnait un grand désordre parmi les paysans, et ce désordre s'accrut encore lorsque le général français envoya sa cavalerie en avant et la fit charger sur les villageois qui pliaient.

Les derniers qui, en combattant comme des lions, rentrèrent en ville, furent les jeunes gens de Waldeghem, qui, commandés par Bruno, s'élançèrent même contre la cavalerie, et ne s'éloignèrent que pas à pas du lieu avantageux qu'ils occupaient au commencement de la bataille ; mais les ordres des officiers français de-

vinrent si énergiques et si pressants que la cavalerie se précipita en avant comme un torrent irrésistible, et rien que par le rude effort des chevaux, renversa ou refoula bien avant dans la ville les derniers combattants belges.

Alors la sanglante lutte prit un autre aspect ; de l'intérieur des maisons entre lesquelles les Français étaient pressés, un feu très vif fut dirigé sur eux : les caves, les fenêtres, les toits, tout vomissait la mort... Les soldats, surpris et déconcertés par cette nouvelle attaque eussent probablement réculé si la pression des dernières colonnes ne les eût empêchés.

Bruno, encore entouré de la plupart de ses compagnons, leur cria en ce moment, en s'élançant avec désespoir vers l'ennemi :

— Amis, suivez-moi ! Nos frères blessés, ma mère ! Ils vont tomber dans les mains de l'ennemi ! Au nom de Dieu, encore un effort !

Il se précipita intrépidement sur la cavalerie, et, suivi des plus courageux d'entre les siens, il réussit à se frayer un passage à travers les rangs ennemis et à se rapprocher de la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève après des blessés. Mais en cet instant un fort détachement de cavalerie tomba sur lui et ses compagnons ; ceux-ci furent refoulés. Bruno se trouva seul se défendit avec une fureur inouïe jusqu'à ce qu'un coup de sabre brisât son fusil entre ses mains. En même temps une voix connue lui cria :

— Rends-toi, infâme fanatique, qu tu es mort !

— Ah ! Simon Simon ! s'écria Bruno avec une amère ironie : ta patrie succombe : tu triomphes !

Déjà quelques soldats couraient sur lui ; déjà le glaive était suspendu sur la tête de Bruno, mais Simon Bruno cria d'une voix impérieuse :

— Arrêtez ! Faites-le prisonnier ! Vous me répondez de sa personne et de sa vie !

Sur ces entrefaites, les Français étaient occupés à enfoncer les portes des maisons pour y rechercher les hommes qui tiraient sur eux par les fenêtres et les perrons. Ils réussirent par ce moyen à faire cesser bientôt d'un certain temps, la meurtrière fusillade. Ils pénétrèrent jusque sur le marché.

Les paysans avaient enfin reconnu leur impuissance. La plupart avaient fui dans la campagne par les portes; mais toutefois un bon nombre d'entre eux étaient cachés dans les maisons des habitants avec espoir qu'on ne les reconnaîtrait pas pour des combattants.

Les fuyards des autres villages, femmes, enfants, vieillards, à la vue des blessés qu'on apportait du combat sur le marché, et surtout au grondement du canon, avaient quitté la ville en toute hâte et cherché une retraite dans les bois environnants.

Lorsque les Français atteignirent le marché, ils ne virent plus un seul paysan armé, et prirent sans résistance possession de la ville.

Tandis que les détachements étaient envoyés dans toutes les directions pour forcer l'entrée des maisons et chercher et y tuer les paysans qui s'y étaient réfugiés, le général se trouvait avec une partie de son corps près de l'Hôtel de Ville.

Furieux des pertes considérables à tous égards qu'il avait subies, il donnait les ordres les plus cruels en murmurant mille menaces de vengeance.

Auprès de lui se tenait Simon Brutus, qui avait encore sa colère. Le fils du brasseur de Waldheim paraissait sur le pied d'une grande intimité avec le général et posséder l'entière affection de celui-ci. C'est son véritable courage et son profond attachement à tout ce qui était Français ne lui eût pas gagné cette affection, sa qualité de commissaire de l'administration.

général lui donnait droit à l'estime et au respect du
général.

Près de l'Hôtel de Ville, au milieu d'une forte es-
cadre, se trouvaient les paysans pris pendant le combat.
Un no. confié à une garde particulière, était assis sur
une grosse pierre non loin de là, et avait les mains liées.
Un soldat français, mû par la pitié, avait enveloppé
de linge nouveau son front ensanglanté.

Le jeune homme fixait sur la terre un regard vitreux
et paraissait plongé dans de mornes réflexions. Assu-
rant qu'il devait souffrir toutes les tortures du martyr
en songeant au sort de sa patrie, au sort de sa mère et
de sa bien-aimée.

Déjà plusieurs officiers étaient venus demander au
général l'autorisation de faire fusiller immédiatement
les prisonniers; mais le chef semblait faire une diffé-
rence entre ceux qu'on avait pris en plein air et ceux
qui avaient été découverts dans les maisons du Bas-
tia: pour les premiers, il voulait qu'ils ne fussent
condamnés à mort qu'après une soi-disant décision d'un con-
seil de guerre; quant aux seconds, ils devaient être pas-
sés par les armes sur-le-champ.

Les coups de feu qu'on entendait retentir dans toutes
les rues, c'étaient autant d'hommes qu'on avait arrachés
des maisons et fusillés devant leur porte. De cet
épisode on tua sans doute maint habitant qui n'avait
eu aucune part à la lutte; car, là où les Français ne
pouvaient comprendre les justifications que ces infortu-
nés faisaient valoir dans leur langue maternelle, la
mort était traînée dans la rue et impitoyablement
exécutée.

Quand que le général et Simon Brutus contem-
plèrent ces sanglantes vengeances dans les rues voisines
du marché, et sur le marché même, on apporta du Bas-
tia, par où les Français avaient pénétré dans la

ville, cinq ou six soldats des blessures desquelles coulait encore.

Le général lança son cheval à leur rencontre, l'oeil flamboyant de colère, il demanda ce qu'ils voulaient et se précipita à leur secours. Il leur signifiait.

On lui dit que les maisons d'où la lutte avait été la plus vive étaient pleines de fugitifs qui avaient voulu attaquer les perquisiteurs et les accueillir à coup de fusil. Le capitaine ne voulant pas exposer ses hommes à être tués à coup sûr dans l'intérieur des maisons, il leur fit cesser toute recherche jusqu'à nouvel ordre et se dirigea vers le général.

A cette nouvelle, celui-ci entra dans une violente colère, et jura avec les plus affreuses menaces contre les brigands,—les Français ne nommaient pas autrement les Belges qui avaient pris les armes,—que ces brigands, qui avaient assassiné son parlementaire, ne lui souviendraient de son passage à Hérenthals.

Là-dessus il envoya un officier au capitaine avec des soldats blessés, avec ordre de mettre le feu à toutes les maisons de la rue d'où l'on avait tiré, et de n'en pas laisser échapper âme qui vive.

Peu de temps après, les flammes montèrent et formèrent une immense fournaise au-dessus de soixante maisons. Un épais nuage de fumée obscurcit la lumière du jour et se déroula sur la ville en sinistres ondulations.

Au milieu de l'incendie, à travers le rugissement des flammes et le craquement des poutres et des étages qui s'abîmaient, on entendait les horribles cris de douleur des malheureux qui, condamnés à être dévorés vivants par le feu, se montraient aux fenêtres et sur les toits pour se soustraire à cette affreuse mort... mais de toutes parts les fusils des soldats étaient dirigés sur eux, et quiconque semblait avoir quelque chance d'échapper au danger était abattu par les balles et retombait hurlant dans les flammes.

Bruno, qui, garroté comme un voleur, était assis sur une pierre, immobile au milieu de ses gardes, et, en proie à de terribles rêves; songeant à tous ceux qui lui étaient chers, Bruno fut tout à coup arraché à sa sombre préoccupation par le reflet rouge de l'incendie.

Son regard, fixe comme celui d'un insensé, se porta un instant sur les flammes, puis il bondit en jetant un cri d'angoisse, et ce mot: Ma mère! s'échappa de son sein avec un accent déchirant.

Mais comme il voulait courir vers l'incendie, ses gardes le saisirent et le contraignirent rudement à se rasseoir sur la pierre.

Simon Brutus qui se trouvait à quelques pas de là près du général, avait entendu la navrante exclamation de Bruno. Il se retourna, et vit le jeune homme qui avec des gestes convulsifs, tombait à genoux et tendait vers lui des bras suppliants. Surpris de cette attitude de Bruno, il se rapprocha de lui.

Le jeune homme épuisé lui cria:

— Ah! Simon, Simon, ma mère! Elle est dans les flammes!

Une expression de froide indifférence et un haussement d'épaules furent tout ce qu'il obtint en réponse de Simon Brutus.

— O Simon! s'écria-t-il encore une fois en se traînant sur les genoux... sauvez, sauvez ma mère! sauvez la malheureuse Geneviève!...

— Quoi, Geneviève! s'écria Simon Brutus saisi d'une soudaine émotion... Geneviève dans les flammes!

Sur l'affirmation de Bruno il cria aux gardes.

— Déliez ses mains! suivez-moi! Allons, Bruno, vite, montre-nous la maison où elle est... Hâte-toi, hâte-toi, ou il sera trop tard.

Et s'élançant en avant, il cria quelques mots au général, qui ne le comprit qu'imparfaitement, mais cependant fit de la tête un signe d'assentiment.

A mesure que Bruno et Simon s'approchaient pas rapide du lieu de l'incendie, l'anxiété et l'angoisse de comprimaient leur poitrine; ils voyaient de quelques maisons s'étaient déjà écroulées, et les flammes, s'échappant par les portes et les fenêtres des autres maisons, léchaient les murs noircis en vers le ciel.

Bruno pâlit, ses jambes s'alourdirent, la tête tourna. Une dernière étincelle d'espérance lui donna pourtant la force de poursuivre sa course.

— Où est la maison? où est-elle? demanda Simon Brutus.

— Là, là, derrière le coin! dit Bruno d'une voix éteinte et gémissante.

Et lorsqu'ils eurent tourné le coin, le jeune homme indiqua d'une main tremblante des ruines fumantes; un cri sinistre comme un cri de mort jaillit de sa gorge; il vacilla, et tomba lourdement sur le pavé.

Simon Brutus contempla un instant d'un oeil égaré les cendres encore ardentes sous lesquelles, selon la prédiction de Bruno, devait être enseveli le cadavre de Geneviève; puis il détourna le regard et tomba sous le poids de cruelles et navrantes pensées.

Mais bientôt il releva la tête et dit avec sang-froid aux soldats qui l'avaient suivis:

Emportez ce prisonnier au marché et veillez-y jusqu'à nouvel ordre.

Les soldats soulevèrent l'infortuné jeune homme et l'emportèrent par les rues; ses membres tombaient lourds et affaissés, comme s'il eût déjà été un cadavre.

Simon Brutus suivait de loin, le regard baissé vers la terre; malgré tous ses efforts pour dompter sa douleur et ses remords, l'image de Geneviève luttait en son milieu des flammes contre la mort la plus horrible; il ne le quittait pas.

Pendant ce temps, le marché et les rues avoisinantes

avaient offert un autre spectacle de désolation.

A la vue des ardentes lueurs qui, jusque dans l'intérieur des maisons, annonçaient l'incendie, les habitants épouvantés avaient paru aux fenêtres, et, la mort dans l'âme, avaient aperçu l'immense foyer de l'incendie.

Comme ils s'imaginèrent que la ville toute entière était condamnée à devenir la proie des flammes, la plupart se précipitèrent hors de leurs demeures et cherchèrent à échapper par la fuite au sort qui les menaçait.

D'abord les soldats français voulurent les repousser et les empêcher de gagner les portes; à plusieurs reprises ils avaient même fait feu sur le peuple qui s'enfuyait; mais comme la plus grande partie de cette multitude consistait en femmes, enfants et vieillards impotents, ils les laissèrent enfin sortir de la ville sans s'y opposer davantage. Ils s'emparèrent autant que possible des hommes qui semblaient encore en état de porter les armes: cependant beaucoup de ceux-ci parvinrent aussi à s'échapper de la ville et à gagner la campagne.

Cette fuite, accompagnée de gémissements et de lamentations, durait encore lorsque tout à coup on vit au loin un spectacle étrange.

C'était une troupe de religieuses avec la supérieure à leur tête: elles débouchaient lentement du côté où se trouvait le Béguinage, et paraissaient se diriger vers le point du marché où elles voyaient le général à cheval.

Les soldats reconnurent au costume de ces femmes qu'elles étaient du nombre de ces religieuses qui partout soignaient avec le même amour les malades et les blessés sans distinction d'amis ou d'ennemis, et qui, pour ce motif étaient entourées de respect et de sympathie, même dans les armées françaises. Elles avaient agi ainsi ce jour-là même; il ne se trouvait pas à Hérenthals un blessé français auquel de charitables soeurs n'eussent apporté les aliments, du soulagement et des consolations.

En ce moment les courageuses filles s'approchèrent avec une sérénité sublime empreinte sur leurs visages fortes de la foi qu'elles avaient en leur mission. Elles s'avancèrent sans crainte vers le lieu même d'où elles s'échappèrent, fuyaient devant une mort certaine.

Sur le passage des soeurs, les soldats français se tenaient à distance de côté et portaient avec respect la main au chapeau.

Elles poursuivirent leur marche toujours lente et régulière jusqu'à l'endroit où se tenait le général, qui les avait aperçues et avec étonnement s'approcha.

Toutes s'agenouillèrent et tendirent les mains vers lui comme pour lui adresser une prière.

Tout en restant à genoux, la supérieure lui dit à un bon français :

— Au nom du Seigneur, au nom de l'humanité, au nom du général, grâce, grâce pour cette malheureuse ville ! Elle a mérité votre vengeance, elle l'a assez expié. Une partie en est déjà détruite par les flammes ! Oh ! épargnez ce qui reste ! Ecoutez, écoutez la prière de faibles femmes qui ont consacré leur vie au soulagement de ceux qui souffrent. Voyez, nous voici à genoux, supplicants devant vous ; puisse notre triste supplication trouver un écho dans votre cœur... Ah ! nous prions pour que vous soyez miséricordieux !

Le général tendit la main à la supérieure et lui fit signe de se relever. Il lui dit avec une certaine douceur :

— Tu me demandes, citoyenne, que j'épargne le reste de la ville ; mon intention n'était pas de la détruire entièrement si on ne m'en donnait pas de nouveaux motifs. Mais puisque tu m'adresses une prière, je l'accueille pour autant que cela me sera possible.

Il se tourna vers un officier d'état-major et dit :

— Qu'on fasse cesser les représailles ? Qu'on envoie des hommes pour éteindre le feu et l'empêcher de

mer de nouvelles maisons... Qu'on inquiète pas les citoyens paisibles, et qu'on arrête que ceux qui s'opposent à la perquisition dans les maisons. En un mot. Je veux que toute violence cesse, pourvu toutefois que l'intérêt de la République et notre propre sûreté le permettent!

Il se tourna de nouveau vers la supérieure:

—Es-tu contente, citoyenne? lui demanda-t-il.

—Ah! j'vous remercie du fond du coeur! répondit-elle.

—Quant à vous, mes soeurs, reprit le général, j'espère que vous soignerez charitablement mes hommes, en mémoire de ce que je fais pour vous.

—Général, répondit la supérieure, quelle qu'eût été votre décision, nous eussions toujours religieusement rempli ce devoir. Quiconque est homme et souffre est notre frère... La charité chrétienne n'a pas d'autre loi...

—C'est bien! dit le général, qui l'interrompit en soupirant, épargnons un sermon. Allez, mes soeurs, retournez-vous-en tranquilles...

Tandis que les soeurs s'éloignaient avec la même solennité et regagnaient le Béguinage au milieu des marques de respect des soldats, le général s'écria:

—Qu'on prenne toutes les dispositions pour que nos hommes campent sur le marché, et qu'on mette les prisonniers en lieu de sûreté jusqu'à ce que le conseil de guerre ait décidé de leur sort!

Il se fit plus de mouvement parmi les soldats qui se trouvaient sur le marché. Des officiers coururent dans toutes les directions pour porter aux différents chefs les ordres du général.

Les gardes firent se lever les prisonniers et se préparèrent à les conduire ailleurs.

Bruno était enfin sorti de son long évanouissement et était assis de nouveau sur la même pierre, la tête flé-

chissante et penchée sur la poitrine et l'âme
par d'affreuses tortures à la pensée de l'épou
malheur récemment survenu.

On le fit lever aussi et on le conduisit au m
quelques prisonniers blessés comme lui. Il fut
né avec eux dans une autre direction que celle q
suivre aux hommes valides.

VIII

Dans une chambre écartée du Béguinage d'Hérenthals, se trouvait la mère de Bruno. La malheureuse femme devait avoir horriblement souffert, car son visage, bien qu'il fut éclairé en ce moment par un doux sourire, portait encore les traces des tortures qu'elle avait dû endurer. Ses yeux rougis par les larmes, ses joues pâles, sa bouche crispée convulsivement, et avec tout cela le sourire de l'espérance... L'expression de cette physionomie déchirait le cœur, parce que, chez une personne âgée, quand la joie vient se mêler aux larmes, cela fait supposer le coup le plus fatal : l'égarement de l'intelligence sous le poids d'une douleur trop forte.

A côté d'elle était assise Geneviève, qui, bien que pleurant amèrement elle-même, adressait encore à la pauvre femme des paroles de consolation et s'efforçait de lui faire espérer un avenir meilleur.

Une jeune soeur hospitalière, debout devant les deux femmes, mêlait aussi quelques paroles d'encouragement à leur douloureux entretien.

La mère de Bruno écoutait Geneviève comme si elle n'eût pas eu conscience des heureuses perspectives qu'elle lui faisait entrevoir :

— Chère mère, disait-elle, voyez-vous madame la supérieure est sans doute maintenant auprès du général ; elle a beaucoup d'influence sur lui : trois fois déjà elle est allée aujourd'hui le trouver à son auberge pour lui demander quelque chose, et à chaque fois il lui a accor-

dé sa demande. Il lui témoigne une grande estime même du respect. Demandez plutôt à ma cousine.

— Sans doute, c'est vrai, répondit la religieuse. Sans doute pas qu'elle réussisse dans sa démarche.

— Oh ! si cela pouvait être vrai ! dit en soupir la mère, dont les yeux se remplirent de larmes. Puisse Dieu toucher de pitié l'âme du général ! mon pauvre fils, mon Bruno, condamné à mort par sa mère, s'il refusait ? Alors une balle frapperait mon unique enfant !

— La jeune fille appuya un ardent baiser sur la joue de la pauvre femme pour faire diversion à ses tristes pensées. Puis elle dit d'une voix douce :

— Mais vous entendez bien ce que dit ma cousine. Attendons et espérons ; madame la supérieure a déjà quitté le général ; — et pourquoi, madame la mère, nous créer toutes de telles douleurs de la part de ce terrible catastrophe au moment même où l'on nous attend peut-être vers nous avec sa grâce ? Quand même nous n'obtiendrions qu'un délai, nous pourrions alors faire de nouveaux efforts ; la colère du général se calmerait et il nous serait plus facile d'obtenir une grâce. Mais nous eut refusé dans un moment d'irritation. Mais puis madame la supérieure a promis de n'épargner aucune peines ni prières.

La pauvre femme inquiète sourit de nouveau, comme si un sentiment d'espoir venait encore de descendre dans son cœur. Elle serra la main de Geneviève d'une étreinte reconnaissante, et allait répondre à ses questions ; mais tout à coup elle leva la tête et dirigea vers la porte un regard encore brillant de larmes.

On entendait distinctement dans l'escalier les pas et la voix d'une personne qui donnait des ordres tout en montant.

— La voici ! s'écrièrent la mère de Bruno et Geneviève.

Geneviève tandis qu'elles se levaient tremblantes et le cœur palpitant.

La porte s'ouvrit.

A peine la pauvre mère eut-elle jeté un regard sur le visage attristé de la supérieure qui entrait, qu'elle leva les mains au ciel avec désespoir et s'écria d'une voix déchirante :

— C'en est fait, ô mon Dieu ! Mon fils ! mon malheureux fils !

— Eh bien, eh bien ? s'écria Geneviève en proie à la plus vive émotion.

— Ah ! dit la supérieure en soupirant et avec l'accent d'une profonde commisération, je plains votre malheur. Songez que Dieu lui a réservé la couronne des martyrs !

— Il doit mourir ! lui, mon unique enfant ! s'écria la mère désespérée. O mon Dieu, soyez miséricordieux, appelez-moi à vous, accordez-moi de mourir avant que les balles le frappent !

— Tout espoir est donc perdu ! dit Geneviève en sanglotant et en s'affaissant sur un siège.

— J'ai parlé au général, reprit la supérieure ; j'ai prié, supplié, je me suis jeté à genoux. Il m'a écoutée avec bienveillance, mais en disant qu'il ne pouvait rien changer à la décision du conseil de guerre ; de plus, il a ajouté que le capitaine des gens de Waldeghem est le propre prisonnier du commissaire de l'administration centrale, et que, s'il était possible de faire quelque chose en sa faveur, personne ne pouvait le tenter que le commissaire lui-même.

La mère se leva brusquement, frémissante d'impatience et comme dominée par une suprême inspiration. Elle saisit la main de Geneviève, et dit :

— Simon Meulemans ? Il pourrait sauver mon enfant ? Viens, Geneviève, viens, allons le trouver. Je me jeterai à genoux devant lui, je ramperai à ses pieds,

mes larmes le vaincront : ce n'est pas un étranger, ra sûrement pitié d'une mère mourante.

—Simon Meulemans? s'écria Geneviève avec terreur. Ah! vous ne le connaissez pas! Il est plus cruel que les étrangers; il se réjouira de notre douleur. Ce n'est pour lui un ennemi qu'il déteste, dont il veut la mort; et n'en fût-il pas ainsi, il nous serait plus facile d'attendrir une pierre que le coeur d'airain d'un bourreau!

—Non, non, répondit la mère, je ne renoncerais à ce dernier moyen de salut. Dussé-je passer à travers les flammes pour arriver jusqu'à Simon, je veux tenter l'épreuve. Il y a en moi quelque chose qui fait battre mon coeur d'espérance, quelque chose qui me pousse résistiblement à cette démarche... Viens, oh! viens!

—Je n'ose! dit la jeune fille en soupirant; je ne veux pas perdre Simon plus que la mort.

—Hélas! reprit la mère d'un ton navré, j'avais cru que ta présence ferait sur son coeur une impression favorable. Il t'aime: tu es peut-être la seule personne au monde à laquelle il accorderait la vie de mon heureux enfant... Mais que Dieu me soit en aide, viens ici; j'irai seune...

Geneviève demeura un instant immobile, l'oeil fixé sur le sol, perdue dans une profonde préoccupation. Puis elle porta une main tremblante à sa poitrine, comme si elle cherchait à se rassurer. Elle se pencha en avant pour s'assurer qu'un objet caché dans son sein ne lui avait échappé. Elle trouva tout ce qu'elle cherchait. Alors elle leva la tête, et dit d'un ton résolu :

—Eh bien, ma mère, venez, je vous accompagne. Je tremble, il est vrai, j'ai grand peur; mais ce n'est ni la persécution ni la mort que je crains; c'est l'amour de Simon qui me fait trembler... Cependant j'affronte sa présence, je m'inclinerai devant ce monstre, je le supplierai, je le flatterai... Oh! que Dieu me le pardonne, c'est pour Bruno.

Et, saisissant la main de la religieuse, elle lui dit au moment de quitter la chambre :

— Soeur Catherine, ma bonne cousine, vous savez où est logé le commissaire de l'administration centrale? Conduisez-nous, montrez-nous où nous pouvons le trouver.

Accompagnées des vœux sympathiques de la supérieure, les trois femmes descendirent l'escalier et quittèrent le Béguinage.

La religieuse s'arrêta devant une grande maison bourgeoise et dit :

— Voici le logement du commissaire que vous désirez voir. Je ne sais pas le français; que Geneviève s'adresse au soldat assis devant la porte.

La jeune fille se dirigea hardiment vers le soldat, et lui fit comprendre qu'elles désiraient parler au fondé de pouvoirs de l'administration centrale, pour une affaire urgente.

Soit que la radieuse beauté de Geneviève ou la douceur de sa prière eût touché le soldat, il fit entrer les trois femmes dans le corridor de la maison, avec une certaine affabilité, et les pria d'attendre qu'il eût demandé à son chef la permission de les introduire.

Le soldat s'éloigna d'elles, s'enfonça dans l'allée, s'arrêta doucement à une porte latérale et entra. Son chef lui fit signe d'attendre un instant; il resta debout et muet.

Simon Brutus, assis à une table, relisait à demi-voix une lettre qu'il avait l'intention d'envoyer à Anvers.

Cette lettre était écrite en français; elle finissait ainsi :

— ... "La ville a été prise d'assaut; les brigands aveuglés se sont défendus comme si le fanatisme les eût rendus enragés; cependant, comme toujours, les invincibles héros de la République française ont triomphé. Soixante maisons brûlées de fond en comble, quatre cents brigands morts dans les flammes, tel est le résul-

•tat de cette mémorable journée. Demain, nous partons d'ici pour poursuivre ce qui reste de cette campagne guinaire. Lors de notre départ, cinquante brigades de core seront fusillés. Un adieu semblable laissera ce peuple stupide et ennemi de la liberté le souvenir de la façon dont la République punit ceux qui se laissent conduire par les tyrans et les prêtres à repousser la liberté et l'indépendance que leur offre la grande et glorieuse nation française. Demain soir vous recevrez, selon toute vraisemblance, avis de la nouvelle victoire.

Salut et Fraternité

Simon Brutus apposa sa signature au bas de ce rapport, le ploya et y mit la suscription. Il le tendit au soldat et dit :

—Porte cette lettre à l'Hôtel de Ville, au sergent-major... Ah ça! qu'avais-tu à me dire?

—Citoyen commissaire, répondit le soldat, il est venu trois femmes qui te supplient de leur accorder un moment d'audience.

—Je n'y suis pas! dit Simon Brutus d'un ton brusque. A-t-on le temps en guerre d'écouter les lamentations de femmes? Va, et dis-leur que je ne puis recevoir personne.

Comme le soldat hésitait à quitter la chambre, le chef s'écria d'un ton moqueur :

—Eh bien! citoyen caporal, ces femmes t'auraient-elles touché au cœur, par hasard? Un vieux loup comme moi!

—Cela pourrait bien être, répondit gravement le soldat, et si tu les voyais, citoyen commissaire, la même chose pourrait bien t'arriver....

—Quelles femmes sont-ce donc?

—C'est une jeune fille, une vieille femme et une nonnette; mais la jeune fille, citoyen commissaire,

si belle, elle a quelque chose de si imposant dans le regard, elle est si bien faite, elle parle le français si joyeusement et d'une voix si douce, qu'elle est vraiment en état de séduire l'homme le plus insensible.

— Ah ! c'est ainsi citoyen caporal ! dit le commissaire ; il paraît, et tout cas, que ce n'est pas toi le plus insensible. Eh bien, pour l'amour de toi, pour être agréable à l'objet de tes sympathies, je sacrifierai quelques instants à cette audience. Amène ces femmes ici, et porte ensuite sans retard ma lettre à l'Hôtel de Ville.

Simon Brutus attendit l'arrivée des femmes avec un sourire où l'ironie se mariait sur ses lèvres à l'insensibilité ; il se campa près de la table sur laquelle il appuya une main, et se tint à l'aise, la tête en arrière dans la position d'un homme rempli du sentiment de sa dignité.

A peine avait-il pris cette hautaine attitude, que la porte s'ouvrit, trois femmes tombèrent à genoux à l'entrée de la chambre et demandèrent d'une voix suppliante et pleine de sanglots.

— Geneviève ! s'écria le chef avec une profonde émotion en courant à elle et en la relevant des deux mains. Ah ! Geneviève, j'avais déjà pleuré votre mort... Vous vivez ? Le sort vous a épargnée. Je suis heureux de vous revoir...

Il sentit que les mains de Geneviève tremblaient dans les siennes ; il lut sur le visage de la jeune fille combien elle avait peur de lui ; il pénétra le sentiment dont l'expression se dessinait vivement sur les lèvres de la jeune fille, quelque effort qu'elle fit pour le lui cacher. Tandis qu'il fixait sur ses yeux, avec une colère croissante, un regard interrogateur, elle dégagea ses mains des siennes avec un effort qui stimulait l'effroi.

Simon Brutus, vivement blessé dans ses sentiments et dans son orgueil par ces évidentes preuves d'aversion

alla de nouveau s'appuyer à la table, et, frémissant de dépit, il dit d'une voix pleine d'amertume :

— Vous demandez grâce ! Est-ce ainsi qu'on obtient une faveur ? Voyons, quelle est cette grâce qu'on veut obtenir de moi en m'offensant !

La mère de Bruno se traîna à genoux, tendant ses mains, et dit d'une voix gémissante :

— O Simon Meulemans ! voyez mes larmes, mon humble prière ; soyez miséricordieux, ne me donnez pas le coup de mort à une pauvre femme ! Oh ! rendez-moi la vie de mon unique enfant !

— La vie de Bruno ? demanda le chef avec un sourire.

— Simon ! reprit la vieille femme en sanglotant en se rapprochant encore de lui ; Simon, lorsque ma mère défunte était malade, je vous ai allaité de mon sein, je vous ai nourri de mon lait. Oh ! au nom de tout ce qui vous est cher, sauvez mon fils ! Ne répondez pas à mon affection pour vos parents par une ingratitude qui briserait mon cœur de mère !

Le chef répondit avec une évidente insensibilité :

— Le conseil de guerre l'a condamné : il a mérité sa punition. Je ne puis rien changer à son sort . . .

— Ah ! vous avez ce pouvoir, Simon ! reprit la religieuse en pleurant et en explorant son cœur ; le général m'a envoyé vers vous comme au désespoir, qui puisse encore sauver mon enfant. Si la guerre a fermé votre cœur à la compassion et à la pitié, laissez-moi au moins pénétrer un seul rayon d'humanité ! Venez-vous que celles qui sont agenouillées devant vous sont vos compatriotes infortunées ; songez qu'autrefois je fus une mère pour vous, que vous avez été allaité par le même sein que mon pauvre Bruno, et cela à la vue de son père !

La religieuse était agenouillée à la même place, les yeux fixés sur le sol ; Geneviève était debout et pleurait, les mains devant les yeux. Une lutte terrible

passait en elle. Par moments son coeur lui disait de se jeter de nouveau aux pieds de Simon, de le prier, de le supplier, de se montrer bonne pour lui. Le sentiment du devoir et la pitié la poussaient à ce sacrifice; mais l'horreur que lui inspirait le bourreau de tout ce qu'elle aimait ou connaissait fut assez puissante pour étouffer dans son âme toute autre émotion. Ce douloureux combat brisa son courage et fit jaillir de ses yeux un torrent de larmes.

Simon Brutus, l'oeil fixé sur Geneviève, répondit à la dernière supplication de la mère Bruno :

—Vous demandez grâce pour Bruno? Mais, êtes-vous donc folle, ma bonne femme? Bruno n'est-il pas mon ennemi! Il l'était même avant que nous eussions atteint l'âge d'homme! Ne m'a-t-il pas ravi l'amour de la première femme que j'aie aimée, et n'a-t-il pas par là empoisonné ma vie? Et,—dérision insultante,—celle qui est cause de la haine ardente que je lui porte, celle-là même vient me demander sa grâce... Et pour récompense, elle me promet dédain, mépris, aversion! Ah! si elle eût touché mon coeur au point sensible, qui sait si l'amour ne m'eût point rendu capable de faire un miracle, de délivrer Bruno lui-même!

La mère toujours agenouillée, se tourna vers la jeune fille, tendit les mains vers elle, et s'écria d'une voix suppliante :

—Geneviève! ô Geneviève! pour l'amour de Dieu, avez pitié de moi! Ah! dites une bonne parole en faveur du pauvre martyr! Sa vie est dans vos mains.

Pâle et tremblante, mais avec une certaine dignité pourtant, Geneviève dit au chef :

—Simon, vous qui assurez qu'il y a dans votre coeur un sentiment d'amour pour moi, eh bien, prouvez-le-moi pour la première fois de votre vie. Faites une bonne action en mon nom!

—Et si je le faisais, Geneviève? demanda le ch
d'une voix radoucie.

La jeune fille reprit avec plus d'assurance :

—Est-ce mon affection que vous désirez? Jamais
ne vous ai hai comme homme; au contraire, je vous
moi-même fait l'aveu qu'autrefois votre présence m'
tait agréable. Mais ce qui soulève contre vous mo
coeur de chrétienne, mon âme de jeune fille, ce qu
m'inspire de l'aversion pour vous, c'est que j'ai cr
voir en vous un homme insensible, un Belge dégéné
qui demeure froid en présence des souffrances de s
frères. Oh! prouvez-moi que je me suis trompée
montrez-moi que sous la rude écorce qui semble recou
vrir votre coeur, vit encore une générosité native... S
cette preuve m'était donnée, alors un sentiment de re
connaissance, et plus encore, un sentiment d'amitié e
de sympathie pour vous pourrait encore naître dans
mon coeur. Simon, vous pouvez choisir entre mon ami
té reconnaissante et ma haine légitime; vous souvenir
que vous êtes un homme et un chrétien ou persévérer
dans votre cruauté et vous réjouir à la vue des mortelles
douleurs de cette malheureuse mère, dont le sein vous
a nourri, et des horribles angoisse de celle que vous di
tes aimer encore!

Ces paroles dites avec une solennelle énergie et par
moments aussi avec une mélancolique douceur, avaient
fait une profonde impression sur Simon Brutus. Il
écoutait, pensif et silencieux, les accents enchanteurs
de la voix de la jeune fille. Un sourire de joie avait
chassé de ses traits l'expression dure et cruelle qui leur
était habituelle; en ce moment on eût pu le prendre
pour un homme bon et sensible.

Sur le visage de la mère de Bruno se peignait aussi
un radieux sourire d'espérance, tandis que sa poitrine
se soulevait et s'abaissait dans l'anxieuse attente de la
décision qu'allait prendre Simon.

Cependant, le chef demeura quelques instants le regard fixé sur les yeux de Geneviève, comme en proie à un rêve ou plongé dans une profonde préoccupation; Geneviève aussi s'aperçut que ses paroles l'avaient touché. Elle se laissa glisser sur les genoux, et s'écria avec une entière abnégation et les joues baignées de larmes :

— Ah! Simon, soyez homme! Voyez, moi aussi je m'agenouille devant vous, moi aussi je rampe à vos pieds! Accordez-lui sa grâce, donnez-lui la vie! Je vous aurai une éternelle reconnaissance et vous aimerai à jamais pour ce bienfait!

Un instant encore Simon Brutus demeura immobile à la regarder fixement; puis, comme si une soudaine résolution l'eût arraché à sa rêverie, il courut à la jeune fille, lui tendit la main pour la relever, et lui dit d'une voix rapide et profondément troublée :

— Geneviève, son sort est entre vos mains. Vous même allez décider s'il doit vivre ou mourir. Venez, je dois vous parler à vous seule. ..

Il l'emmena à l'autre bout de la chambre.

— Geneviève, dit-il à la jeune fille tremblante, vous avez versé dans mon coeur un bien doux espoir; mais je doute que vous sachiez bien ce que vous m'avez promis. Vous m'aimeriez donc si je délivrais Bruno, si je le sauvais? Mais le quitteriez-vous alors pour vous attacher à mon sort? Est-ce ainsi que vous l'entendez, ou est-ce seulement votre amour pour lui qui vous a inspiré ce que vous venez de dire? Vous ne répondez pas? Je vous vois trembler et pâlir; je me suis trompé, n'est-ce pas? Eh bien, quoi qu'il en soit, je veux tout savoir. Voici quelles sont mes conditions: Geneviève, renonce à Bruno et consens à devenir ma femme; je fais sursoir à l'exécution de la sentence. Bruno me suit partout où je vais; si Geneviève refuse de s'associer indissolublement à ma destinée, les balles frapperont Bruno où que nous puissions être; si elle devient ma fem-

me, l'instant du mariage sera aussi celui de la délivrance de Bruno. Remplir cette promesse me sera difficile mais j'ai rendu de grands services à la République française et à notre général; je ne demanderai en récompense que cette seule faveur. Quant à moi, je remplirai ponctuellement les conditions... Mais vous, Geneviève la vie de Bruno vous est-elle assez chère pour que vous consentiez à ce que je demande de vous?

La pauvre jeune fille demeurait anéantie devant le chef qui l'écoutait avec un sourire plein d'amertume.

—Je vous l'ai dit, reprit-il, la vie de Bruno est dans vos mains; moi aussi j'en appelle à votre générosité. Eh bien, le sauvez-vous ou le condamnez-vous? Parlez, mon temps est précieux.

La jeune fille leva les yeux au ciel, et s'écria d'une voix déchirante:

—O mon Dieu! mon Dieu! quelle épreuve!

—Dieu, pour le moment, ne peut vous venir en aide, dit Simon Brutus avec impatience; c'est à vous seule à disposer du sort de Bruno. Parlez; que décidez-vous?

—O Simon, dit la jeune fille avec un accent navrant, je n'ose parler.

—Eh bien il ne faut pas beaucoup de paroles: il suffit d'une seule: devenez-vous ma femme, oui ou non?

Geneviève se mit à trembler plus fort et resta muette. Comme le chef insistait presque avec colère pour obtenir une réponse positive de la jeune fille elle releva soudain la tête et répondit:

—Ah! Simon, si je repousse votre offre vous le ferez tuer demain, n'est-ce pas? Ses souffrances dureront un instant; il sera tombé pour sa foi et sa patrie; il recevra là-haut la glorieuse couronne des martyrs... Mais si je cédaï à votre désir, il n'en mourrait pas moins; il mourrait lentement, tué par son amour et par les tortures qui déchireraient son âme. Il ne serait pas frappé par les bêtes étrangères; mais moi, sa bien-aa-

mée, moi qu'il chérit plus que la vie, je lui aurais donné le coup mortel; j'aurais plongé dans son sein le poignard meurtrier de la trahison! Non, non, vous êtes un bourreau, vous pouvez le martyriser et le mettre à mort: c'est votre office. Qu'il meure victime de votre cruauté et non de ma lâche infidélité. A de pareilles conditions je ne veux pas sa grâce: elle le ferait mourir et me déshonorerait!

Frémissant de colère et de honte, Simon Brutus s'écria d'une voix éclatante:

—Imprudente! C'est donc ainsi que tu reconnais ma bonté? Je pourrais te faire arrêter, me venger de ton insolente audace; mais il n'y a plus rien de commun entre nous. Je ne te connais pas!

A ces mots il repoussa Geneviève loin de lui; une expression terrible se peignit sur son visage; il se tourna vers la mère saisie d'épouvante et dit:

—Allez, partez d'ici; je suis inexorable. Les balles puniront votre fils de son fanatisme. N'ayez plus d'espoir; car, si c'était possible, et si cela dépendait de moi, il mourrait plutôt deux fois qu'une.

La pauvre mère poussa un cri horrible et tomba foudroyée sur le parquet. Tandis que Geneviève et la sœur se précipitaient vers elle pour lui donner des secours, Simon Brutus ouvrit une porte et quitta la chambre.

Aux cris de détresse de la religieuse entra le caporal qui, déjà de retour, avait repris son poste à la porte de la rue; il apporta de l'eau et du vinaigre, et donna tous ses soins à ces pauvres femmes éplorées.

A peine la mère de Bruno avait-elle rouvert les yeux qu'à la porte par où avait disparu Simon Brutus, parut un autre soldat qui apportait l'ordre de faire partir les trois femmes sur-le-champ et sans le moindre retard.

Il n'y avait aucun moyen de résister à cette injonction; le caporal soutint la mère à demi morte jusqu'à

la porte de la maison, et la lui dit un compatissant sympathique adieu.

L'infortunée mère semblait complètement anéantie elle s'appuyait, muette et défaillante, sur le bras Geneviève et sur l'épaule de la soeur, qui la soutenait de chaque côté. Les femmes désolées se traînaient sanglotant par les rues qui devaient les ramener au Béguinage.

Elles allaient atteindre celui-ci lorsque, pour la première fois, Geneviève prononça quelques paroles. Elle dit d'une voix contenue à l'oreille de la mère de Brun :

— Ne désespérez pas encore. Le scélérat a dit que la puissance de Dieu ne peut nous venir en aide : blasphème ; c'est ce que nous verrons ! Puisse Jean découvrir nos amis et revenir à temps !... Puisse-t-il réussir dans ses efforts ! Tout n'est pas encore perdu pour ma mère bien-aimée. Peut-être parviendrai-je, moi, à faire ce miracle que le bourreau voulait nous vendre au prix de l'honneur et de la vie. Que le ciel éclaire mon esprit et qu'il fortifie mon coeur... Peut-être une faible jeune fille saura-t-elle sauver le pauvre martyr !

La mère affligée jeta un mourant regard sur Geneviève, et, comme si elle eut perdu tout sentiment, se laissa entraîner, sans répondre un mot, dans l'intérieur du Béguinage.

IX

Non loin d'une des portes d'Hérenthals, qu'on nommait Porte des Vaches, et qui a disparu aujourd'hui, les Français avaient pris possession d'une maison bourgeoise. On avait donné la chambre de devant pour corps de garde à une trentaine de soldats chargés de surveiller cet entrée de la ville. Afin d'épargner les sentinelles, ou peut-être à défaut d'endroit plus convenable, on avait déposé sur des bottes de paille les paysans blessés, dans l'arrière-salle de cette maison. La porte du milieu de cette dernière place s'ouvrait sur le corps de garde, de sorte que les soldats avaient constamment en vue leurs prisonniers.

Il faisait nuit, et une si profonde obscurité régnait dans les rues, qu'à quelques pas de distance on ne pouvait même apercevoir les maisons.

La plupart des soldats de garde dormaient sur des chaises ou étaient étendus par terre, le sac sous la tête. Cinq ou six d'entre eux, assis autour d'une table, jouaient aux cartes. Le sergent se tenait debout et se promenait à pas lents et de haut en bas de la chambre. De temps en temps il allait recommander la vigilance à la sentinelle extérieure, ou s'approchait du gîte des prisonniers pour voir si tout était tranquille et sûr.

Il n'y avait pas de lumière dans la salle où gisaient les paysans blessés; mais la lampe du corps de garde éclairait sa partie centrale d'une faible lueur qui permettait de distinguer les contours douteux des prisonniers.

Une douzaine d'hommes, ayant la tête, le bras ou la jambe enveloppés de linges sanglants, y étaient étendus sur la paille. Quelques-uns à demi sur leur séant tenaient la main sur les yeux, d'autres jetaient un regard fixe et hagard dans l'obscurité.

Un morne silence régnait parmi ces malheureux ; on eût cru voir un amas de cadavres, si les cuisantes douleurs que leur causaient leurs blessures n'eussent arraché, par intervalles, à deux ou trois de ces pauvres gens des plaintes déchirantes qui ne rompaient le silence que pour le faire paraître plus lugubre ensuite.

Bruno était assis dans le coin le plus retiré ; il était adossé à la muraille ; sa tête se penchait lourdement sur sa poitrine et ses bras s'affaissaient sur ses genoux. On n'eût pu dire s'il veillait ou s'il dormait, car ses yeux, bien qu'à demi ouverts, étaient si immobiles et si opiniâtrément fixés sur la paille que rien ne venait trahir en lui un reste de connaissance ou de vie.

L'infirmité jeune homme était assis là depuis bien des heures sans avoir fait le moindre mouvement. Malgré tout ce qui lui avait été dit, consolantes paroles ou insultantes menaces, il n'avait rien répondu, ou témoigné seulement par un languissant regard son entière indifférence.

Tous les prisonniers, tant les blessés qui se trouvaient au corps de garde que les autres qui étaient enfermés aux environs du marché, tous, disons-nous, se savaient condamnés à être fusillés au lever du soleil. Le jugement leur avait été lu sans qu'on leur fit grâce d'un seul de ces barbares considérants.

Sans doute, beaucoup d'entre les prisonniers passaient cette nuit suprême et proie à d'affreuses angoisses et à un terrible accablement ; sans doute ils songeaient avec tristesses à la jeunesse, au village natal, aux parents, aux amis, à la bien-aimée qu'ils allaient quitter pour jamais. La crainte de la mort, quand elle

s'approche lentement mais sûrement, est un sentiment si naturel à l'homme que le plus courageux ne peut comprimer l'instinct de sa propre conservation.

La certitude d'une mort imminente n'était néanmoins pas la cause de l'abattement de Bruno. Il avait oublié sa propre condamnation. Les plus cruels serpents déchiraient son cœur... Son père assassiné, sa mère et sa bien-aimée consumée par les flammes, sa patrie plongée dans les horreurs de l'esclavage, l'incroyance et l'impiété triomphantes! Tout était donc perdu pour lui, et il pouvait mourir; car on avait anéanti tout ce qu'il aimait sur la terre: il ne voyait plus rien au monde qu'il ne hait et ne détestât...

Dans l'excès de son malheur, il vidait, avec une amère volupté, le calice de la douleur. Il s'était isolé de tout ce qui l'entourait, et on eût pût le croire frappé de démence. Mais tandis qu'il était assis contre le mur silencieux, immobile, le regard fixe, son âme veillait et lui peignait de nouveau les affreuses catastrophes qui avaient frappé lui et les siens. Tout repassait sous ses yeux en scènes vivantes et animées, et cela aussi clairement, aussi distinctement que si les événements mêmes se fussent répétés...

Ainsi il entendait les soldats faire feu dans le jardin de la maison paternelle, il voyait une grêle de balles percer le corps de son père; il voyait son sang couler à flots; il frémissait de rage et de désespoir en voyant précipiter le cadavre de son père dans un puits immonde. Tout à coup son imagination le ramenait à Hérenthals, et devant la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève. Les flammes serpentaient au-dessus des rues en s'élevant vers le ciel; autour de lui ce n'était que craquements, hurlements, lamentations; mais au milieu de tous ces bruits sinistres, au milieu de cette affreuse confusion de cris de détresse, il distinguait la voix de sa mère, la voix de Geneviève. Elles appe-

laient au secours et, comme un cri suprême, lançaient son nom vers le ciel, du milieu des flammes... et lui, il pouvait voir, au milieu de la maison en feu, sa mère et Geneviève courir, les cheveux épars, au milieu de l'ardente fournaise, s'embrasser dans leur désespoir, et, l'œil fixé vers le ciel, disparaître enfin sous les débris fumants de la maison écroulée!... Telles étaient, et bien d'autres encore, les épouvantables scènes que son imagination cruellement surexcitée évoquait sous son regard troublé, en renouvelant sans cesse le spectacle de ses malheurs.

Les souffrances qu'éprouvait l'infortuné jeune homme devaient être indicibles; rien d'étonnant donc que cette navrante contemplation l'eût arraché au sentiment de la vie réelle, et le tint comme pétrifié et en démente, plongé dans l'abîme des plus poignantes tortures.

Il voyait, gisant à ses pieds sur la paille, les cadavres consumés de sa mère et de sa bien-aimée; il était encore tout frissonnant et tout pâle, sous l'impression de cette vision lorsque le sergent entra dans la salle, une lampe à la main, et lui dit en français :

— Ah! ça, camarade, que vois-tu donc là dans la paille? Le temps des revenants est passé: la République française les a chassés en Espagne. Montre du courage, mon garçon; un peu plus tôt, un peu plus tard, il nous faut tous manger des balles.

Bruno jeta sur le sergent un regard languissant et vague comme s'il ne l'eût pas compris, et ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers le sol.

— Pauvre garçon! murmura le sergent. N'est pas soldat qui veut. Il a peur: l'épouvante l'a rendu stupide et fou...

Un soldat entra dans la salle et dit à son chef :

— Citoyen sergent, il y a là deux femmes près de la

sentinelle; elles demandent la permission de visiter les prisonniers.

—Des femmes! des femmes dans mon corps de garde! s'écria le sergent. Que diable le factionnaire a-t-il en tête? Qu'on renvoie ces femmes... et vite!

—Ce sont des religieuses, des soeurs hospitalières, fit observer le soldat; elle demandent à vous parler...

—Cela change un peu l'affaire, dit le sergent; mais, nonnette ou non, âme qui vive n'arrivera, sans l'ordre de mon chef, jusqu'à mes prisonniers. Voyons ce que c'est; fais entrer ces femmes... jusqu'à la porte, pas plus loin.

Lui-même regagna la chambre de devant; mais lorsque la première religieuse apparut à ses yeux, il s'arrêta stupéfait, fit même un pas en arrière, et murmura avec admiration:

—Oh! oh! si toutes les nonnes étaient comme celle-ci, je crois que je deviendrais un saint!

La première religieuse était vraiment d'une beauté saisissante; sa taille était élégante et svelte, son attitude imposante, son visage d'une angélique pureté et ses yeux pleins de feu.

Elle était suivie d'une soeur dont la physionomie était douce, mais moins distinguée; celle-ci portait au bras un grand panier, contenant trois ou quatre bouteilles, du pain et de la viande, et des bandages pour panser les blessures.

A l'apparition des deux femmes, les soldats attablés avaient déposé leurs cartes; d'autres avaient quitté leur couche de paille. Tous fixaient silencieusement les yeux sur la noble jeune fille.

Avec une certaine affabilité et même avec respect, le sergent demanda à la première religieuse:

—Eh bien, ma charmante soeur, que désirez-vous?

La religieuse répondit en bon français, et d'un ton doux et simple:

— Nous sommes des coeurs qu'on a envoyés pour soulager et consoler les blessés. Nous avons déjà visité beaucoup de Français; la charité, dont nous sommes de humbles servantes, nous ordonne de rendre visite aux pauvres prisonniers. J'ose espérer, citoyen, que vous nous laisserez remplir cette mission.

— Je le voudrais bien, répondit le sergent, car en vérité il faudrait être un loup ou un tigre pour pouvoir vous refuser quelque chose; mais, ma chère soeur, j'en r'y puis rien. Les ordres sont formels et sévères; sans la permission de l'état-major, personne ne peut approcher des prisonniers.

— J'ai une permission, répondit la religieuse en tirant de sa poche un papier qu'elle tendit au sergent.

Celui-ci l'approcha de la lampe, et dit en se parlant entre les dents :

— Un ordre du général d'introduire les soeurs hospitalières partout auprès des blessés, et de les laisser circuler librement partout où elles le voudront... C'est positif...

Il se tourna vers la soeur qui l'attendait, et dit :

— C'est en règle; mais je doute si le mot *blessés* ne s'applique pas seulement aux blessés français.

— Vous faites tort à votre nation, répondit la religieuse. Depuis quand les Français sont-ils cruels et sans pitié vis-à-vis d'un ennemi vaincu, et surtout vis-à-vis de malheureux blessés?

— En effet, dit le sergent en souriant avec un certain orgueil; je vois que vous nous connaissez: terribles à la guerre, bons enfants après la bataille, toujours prêts à rendre service aux femmes et aux malheureux; nous voilà. Le général ne peut l'avoir entendu autrement. Mais, mes soeurs, les hommes qui sont là n'ont plus besoin de rien; dans quelques heures ce sera fini d'eux. Je vais cependant vous conduire auprès d'eux, et même vous éclairer. Venez, suivez-moi, il ne fait pas gai

dans ce tombeau-là; après cela, vous y êtes habituées, vous ne voyez rien autre....

Il prit la lampe et fit signe aux soldats de rester dans le corps de garde; suivi des deux soeurs, il entra dans la salle des prisonniers, et tint la lampe élevée pour qu'elles pussent mieux y voir.

La première religieuse s'arrêta un instant à contempler les prisonniers. Son coeur crut se briser quand elle aperçut l'infortuné Bruno affaissé dans un coin, la tête courbée presque sur les genoux, anéanti par la souffrance et comme pétrifié par la douleur; il parut même insensible à la soudaine apparition de la lumière dans la sombre prison.

Elle réprima promptement son émotion, et alla vers les blessés qui se trouvaient le plus loin de Bruno. A chacun d'eux elle adressa quelques paroles de consolation, mais si bas que le sergent ne put saisir qu'un murmure doux et étouffé. Elle réconforta les plus affaiblis par un verre de vin, donna à ceux qui avaient faim du pain et de la viande, et disposa mieux les bandages de quelques blessures.

Le sergent, qui s'était arrêté près de la porte avec la lampe, murmurait à part lui :

—Belle et généreuse fille! Ça ferait un fameux chirurgien de bataillon... Comme elle y va avec les bandages et les linges.

A mesure que la charitable soeur approchait du coin où se trouvait Bruno, ses mouvements étaient plus précipités. Le sergent crut même remarquer qu'elle tremblait; et il lui sembla qu'à son entrée elle n'était pas aussi pâle que maintenant; mais il attribua le premier fait à la compassion, et le second à la lueur jaunâtre de la lampe.

Comme elle faisait un pas pour se rapprocher de Bruno, le sergent lui dit :

—Ma soeur, laissez ce pauvre diable en paix. Il a le

cerveau brûlé; il est fou, et ne vous comprendrait pas. De toute la journée il n'a ni mangé, ni bu, ni parlé. Ce sera le plus heureux de tous : il mourra sans s'en douter.

Mais la religieuse parut ne faire aucune attention à cette remarque; elle alla droit au jeune homme, se pencha vers lui, prit entre ses mains la tête du blessé, qui était enveloppée de linges, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Bruno, comme frappé d'une secousse terrible, se dressa debout, tout frémissant, et s'écria avec égarement :

—Geneviève! Geneviève!

—Silence, silence! assieds-toi et tais-toi! murmura la jeune fille d'une voix sourde et impérieuse... Silence, tu sauras tout...

Et avec une force irrésistible elle repoussa son bien-aimé tout tremblant jusqu'à ce qu'il eût repris sa première attitude.

—Il paraît que ce pauvre fou vous connaît, dit le sergent. Vous vous appelez donc Geneviève? C'est un joli nom.

—Il se trompe, répondit la jeune fille; le malheureux garçon croit probablement que je suis sa soeur. Il me semble que ces linges qui entourent sa tête compriment trop sa blessure; cela enflamme son cerveau. Un nouveau bandage soulagera ses souffrances.

—Ma mère! s'écria Bruno avec anxiété en la regardant fixement dans les yeux. Ma pauvre mère! parle! oh! parle!

—Silence! répondit la jeune fille; je ne puis te connaître. Tais-toi, je te réjouirai par de bonnes nouvelles.

Tandis que Bruno, stupéfait et tremblant, attachait toujours sur elle des yeux interrogateurs, elle se mit à défaire la bande qui entourait sa tête et échangea à haute voix avec lui plusieurs paroles insignifiantes : elle

le faisait même souvent en français pour ôter au sergent tout soupçon; mais en même temps elle trouvait moyen de dire aussi des choses qui firent battre de bonheur le coeur du jeune homme, et amenèrent sur son visage un étrange et radieux sourire. Le sergent s'estima plus sûr qu'auparavant qu'il était un insensé.

Quand Bruno sut tout ce que Geneviève avait à lui dire, le nouveau linge se trouva fixé autour de sa tête. La jeune fille lui donna un ordre, il s'étendit sur la paille et la laissa s'éloigner sans le moindre témoignage de reconnaissance et même sans paraître encore jeter les yeux sur la religieuse.

Arrivée dans le corps de garde, Geneviève dit au sergent :

— Citoyen, je dois sortir de la ville pour aller voir une pauvre femme qui est en danger de mort. Ayez la bonté de me faire ouvrir la porte.

Le visage du sergent s'assombrit et il parut réfléchir profondément :

— Nous avons l'ordre le plus sévère de n'ouvrir la porte pour personne, grommela-t-il; vous m'obligeriez beaucoup, ma soeur, si vous vouliez renoncer à cette course.

— Cela m'est impossible, citoyen; j'ai aussi des supérieures à qui je dois obéissance; et d'ailleurs l'ordre de votre général ne suffit-il pas? N'est-il pas assez formel? Tenez, veuillez le relire encore une fois, je vous en prie.

Le chef prit l'écrit, considéra attentivement la signature et le cachet, et lut à haute voix en ayant l'air de consulter les soldats qui l'entouraient :

— ... *Laisseront passer librement les citoyennes soeurs de l'hôpital partout où elles se présenteront. Partout! C'est par la porte aussi! Eh bien, suivez-moi, je vous ouvrirai la porte. Resterez-vous longtemps dehors, ma soeur, et rentrerez-vous en ville de ce côté-ci?*

Je préviendrais mes hommes en ce cas, pour qu'ils ne vous fissent pas attendre inutilement.

—La pauvre femme que nous devons visiter demeure à près d'une lieue d'ici, répondit Geneviève. Je pense que nous pourrons être de retour dans deux heures.

—Et vous osez vous risquer ainsi, seule avec votre compagne, dans la plus profonde obscurité et sur un chemin désert? J'admire votre courage, ma soeur; ne craignez-vous pas d'être attaquées par quelques-uns de ces brigands?

—Les brigands ne se hasarderont pas si près d'Hérenthals; et, quoi qu'il arrive, Dieu veillera sur nous parce que nous pratiquons la charité en son nom.

—Voilà de belles paroles en vérité, remarqua le sergent, mais s'il s'y joignait une douzaine de fusils français, je m'y ferais davantage... Allons, bon voyage, ma soeur, je souhaite qu'il ne vous arrive pas malheur. A votre retour criez à la sentinelle: *soeurs de charité*; ce sera pour nous le mot d'ordre pour vous reconnaître.

Après quelques remerciements, Geneviève et sa cousine Catherine franchirent la porte de la ville et s'enfoncèrent d'un pas rapide dans les ténèbres.

Elles restèrent assez longtemps sans parler, et suivirent le chemin avec une précipitation extraordinaire jusqu'à ce que soeur Catherine, ne pouvant continuer, s'arrêtât en disant à Geneviève:

—Cousine, cousine je n'en puis plus. Reposons-nous un peu... Vous courez tellement que je puis à peine respirer!

—Ah, chère Catherine, dit Geneviève d'une voix suppliante, pour l'amour de Dieu, hâtons-nous; nous sommes en retard sur l'heure indiquée. Puisez force et courage dans la pensée que la vie de malheureux martyrs sera la récompense de nos fatigues.

—Oui, oui, répondit la religieuse tout hors d'halei-

ne; personne ne peut faire l'impossible, dût-il par là gagner le ciel.

— Parlez plus bas, chère cousine, dit Geneviève, les arbres mêmes ne doivent pas savoir pourquoi nous sommes ici... Allons, je vous donnerai le bras et vous rendrai ainsi la marche plus facile.

Les deux femmes se remirent en route.

Un peu plus loin, soeur Catherine entendit tout à coup un frôlement de feuilles dans le taillis de chênes qui avoisinait le chemin. Elle s'arrêta aussitôt toute tremblante.

— Qu'avez-vous, cousine? demanda Geneviève. Vous tremblez? Voyez-vous quelque chose?

— Ah! qui pourrait y voir dans cette épouvantable obscurité? dit soeur Catherine avec un profond soupir. J'entends bouger les branches, là, dans le taillis; je suis inquiète, j'ai peur...

— N'est-ce que cela? répondit Geneviève en entraînant sa compagne... Venez, c'est le vent qui passe dans les arbres.

Elles marchèrent de nouveau pendant un certain temps jusqu'à ce que Catherine estimât le danger assez éloigné et pût respirer librement. Elle reprit alors:

— Vous n'avez donc peur de rien, vous, Geneviève? Si c'eût été un homme, un voleur de grand chemin?

— Eh bien, chère cousine, j'eusse défendu et vous et moi...

— Pensez-vous cela, vraiment? N'êtes-vous donc pas une femme comme les autres? Et que peuvent faire deux pauvres filles contre un homme armé?

— Voyez-vous, Catherine, je suis une femme comme les autres; mais l'oeuvre que je me suis proposé d'accomplir demande l'habileté et le courage d'un homme. J'espère que Dieu m'accordera l'une et l'autre. Un

homme seul ne me ferait pas trembler : je porte a des armes sur moi...

—Ciel ! s'écria soeur Catherine avec effroi, vous priez verser du sang ? J'accepterais plutôt la mort pour moi-même...

—Ceux qui sont bons et faibles devraient donc tous les jours courber la tête sous le pied des méchants et des oppresseurs ? s'écria Geneviève avec indignation, et sans se défendre, comme si l'esclavage et l'éternelle persécution étaient leur sort naturel ! Ah ! les hommes vantent de leur courage, et vraiment Dieu les a doués de force d'âme et d'intrépidité ; mais, cousine Catherine, si le nombre des lâches n'était pas plus grand que celui des courageux, la perversité pourrait-elle si souvent insulter impunément à Dieu et fouler aux pieds l'humanité ? Oh ! si j'étais homme, et si les autres hommes me ressemblaient ! le sol où je suis née engloierait ses oppresseurs !... Mais les hommes, Catherine, les hommes sont la plupart avides et intéressés : tant que les uns combattent le mal, les autres cherchent dans ce mal leur propre avantage !...

Cette manière de raisonner parut à la soeur Catherine si étrange et si inconcevable qu'elle ne suscita de sa part aucune observation ; suspendue au bras de sa compagne, elle continua à marcher silencieusement dans l'obscurité.

Au bout de quelque temps elle demanda :

—Mais, Geneviève, n'y sommes-nous pas encore ? Je tombe presque de fatigue.

—Vous devez le savoir mieux que moi, puisque c'est vous qui devez me conduire. Neerbuel est-il encore loin ?

—Encore à quelques portées d'arbalète. S'il ne faisait pas si noir nous verrions déjà les premières maisons.

—Ah ! Et pourquoi ne me prévenez-vous pas ? Je do

prendre garde et faire attention. Nous allons marcher
lentement à cette heure.

A peine avait-elle prononcé ces mots que soeur Ca-
therine lui jeta les bras au cou et poussa un cri étouf-
fé en montrant du doigt dans les ténèbres, sans dire un
mot.

—Que voyez-vous? demanda Geneviève troublée.

—Là, dans le fossé... une ombre noire qui bouge!...
un homme!

Au même instant s'élevèrent du fossé les accents
contenus d'une chanson populaire, comme si c'eût été
un signal de reconnaissance. C'en était un en effet,
car Geneviève dit à sa compagne:

—Rassurez-vous; cet homme attend ma venue. Sui-
vez-moi, ils sont là.

La jeune fille chanta à son tour d'une voix contenue
quelques notes de la chanson. L'homme sauta hors du
fossé; Geneviève alla à sa rencontre, et lui serrant cha-
reusement la main:

—Oh! Jean, dit-elle, mon bon ami, tout va bien. Je
l'ai vu et je lui ai parlé; il est emprisonné près de la
Porte-aux-Vaches; le sergent de garde m'a laissé en-
trer. Si vous avez avec vous des hommes courageux, il
est sauvé!

—A une portée d'arbalète d'ici, il y en a une cinquan-
taine qui sont cachés dans le taillis, répondit avec joie
Jean le domestique. Oh! Geneviève, puissions-nous
réussir! puissions-nous délivrer notre bon Bruno des
mains de ces bourreaux!

—N'en doutez pas, dit la jeune fille avec une ferme
confiance. Dieu est avec nous; il me l'a déjà bien évi-
demment prouvé! Maintenant il nous faut, d'abord et
avant tout, mettre ma cousine en sûreté; ce n'est qu'à
cette condition qu'elle a consenti à me suivre. Elle de-
mandera ici l'hospitalité chez un fermier de son cou-

vent, et restera cachée chez lui... Bonne cousine, indiquez-nous la ferme.

Soeur Catherine prit un sentier qui les conduisit bientôt devant une habitation de paysan à la porte laquelle elle frappa. Après avoir échangé quelques paroles avec le fermier, qui avait paru à une fenêtre l'étage, elle fut introduite et souhaita à sa cousine une heureuse réussite.

Dès que la porte fut refermée Jean prit à gauche la ferme, saisit la main de Geneviève et lui dit :

— Venez vite, et dites-moi ce qu'il nous faut faire pour réussir dans notre tentative.

— J'ai songé à tout chemin faisant, répondit la jeune fille. La prison de Bruno touche presque à la porte, sorte que nous n'aurons pas à pénétrer avant dans la ville. C'est Dieu même qui en a disposé ainsi. Je sais ce qu'il faut dire pour que la porte s'ouvre. Voici maintenant ce que vous avez à faire : vous approchez avec vos hommes jusqu'à quelques portées d'arbalète de la ville ; vous les faites ramper sur le sol dans l'obscurité jusqu'au pied des fortifications. Je vais seule en avant, je fais ouvrir la porte ; mais vous ne bougez pas encore, car la porte pourrait se refermer avant que vous l'eussiez atteinte. Je ferai accroire au chef que quelque chose nous a fait peur et que ma soeur est encore en arrière. Pendant qu'il ira voir au-devant d'elle j'appellerai : *Soeur Anne ! soeur Anne !* Sur ce mot-là vous vous levez, vous franchissez la porte, vous vous emparez du corps de garde, et vous délivrez les prisonniers... Le reste dépend du courage de vos hommes.

— Votre projet est bon, il est excellent, ma chère Geneviève, répondit le domestique ; moi aussi je commence à espérer maintenant, une joyeuse attente fait battre mon coeur. Venez, hâtons-nous, et ayez confiance dans l'intrépide résolution de nos hommes : Karrel du *Lion* les a choisis et rassemblés lui-même. Il

en a aussi cinq ou six d'Hérenthals qui connaissent parfaitement les chemins et les bois.... Ils sont cachés, à une centaine de pas d'ici, dans le taillis...

Il porta deux doigts à sa bouche et fit entendre un son aigu et prolongé. A peine ce signal était-il donné que l'on entendit le feuillage s'agiter, et bientôt cinquante hommes, armés de fusils et de sabres, se trouvèrent autour dhu domestique.

Ceux qui étaient de Waldeghem, mais surtout Karel du *Lion*, serrèrent la main de la jeune jeune fille d'une affectueuse étreinte, et s'efforcèrent de la consoler en lui exprimant leur vif désir d'engager la lutte. Jean coupa court bientôt à cet entretien, et fit part à tous du projet de délivrance tel que Geneviève l'avait conçu.

Les jeunes gens d'Hérenthals furent placés à l'avant-garde afin d'indiquer la route à suivre à travers le bois et les buissons. On partit immédiatement dans la direction de la ville.

Les amis de Bruno marchaient d'un pas rapide dans les ténèbres, en gardant le silence le plus absolu, et en se suivant de près les uns les autres, le long des haies et des fossés; ils dirigeaient leur marche de façon à ne rencontrer aucune route ni grand chemin.

Quand, après une bonne demi-heure de marche, ils approchèrent de la ville, leur marche se ralentit. On recommanda un silence plus profond encore; il fallut, en marchant, toucher le sol avec précaution et éviter, autant que possible, tout bruit de branches ou de feuilles.

Un peu plus loin encore, tous se couchèrent à plat-ventre et se mirent à ramper comme des reptiles jusqu'au pied des fortifications.

Sur ces entrefaites, Geneviève avait gagné la grand'-route, et elle se tint cachée quelques instants dans une sapinière, afin de laisser aux hommes qui la secon-

daient le temps de se rapprocher de la ville. Bientôt elle se porta en avant, et, chemin faisant, elle vit les amis de Bruno étendus sur le sol, au bord du chemin, comme des ombres noires ou des cadavres inanimés; pas un ne bougea sur son passage. Tout était donc prêt, chacun était à son poste.

Arrivée à quelques pas de la porte, la jeune fille cria d'une voix évidemment effrayée :

— *Soeurs de charité! soeurs de charité!*

La sentinelle alla vers le sergent, qui s'était endormi la tête sur la table, et l'éveilla.

— Citoyen sergent, dit-il, les religieuses sont de retour. Elles demandent à rentrer.

— C'est bien, répondit le sergent en se frottant les yeux, nous allons voir.

— Elles sont pressées, fit observer le soldat; il me semble qu'elles ont peur.

Le sergent prit la clef et suivit la sentinelle, jusqu'à la porte, il mit la bouche contre le guichet, et demanda en s'adressant au dehors :

— Qui est là ?

— *Soeurs de charité!* répondit-on.

— Est-ce vous, ma soeur? demanda-t-il de nouveau.

— C'est moi, moi qui suis sortie tout à l'heure par cette porte, mais dépêchez-vous, citoyen, j'ai grand'peur.

Le sergent ouvrit la porte, mais si peu que Geneviève eût à peine pu passer. Aussi resta-t-elle en dehors en disant avec une feinte frayeur.

— Oh! citoyen, attendez un peu, je vous en prie; ma soeur accourt là-bas dans l'obscurité. Deux hommes nous ont poursuivies jusqu'ici : nous nous sommes sauvées; ma soeur est encore en arrière, je l'entends; elle n'est plus loin.

Trompé par ces paroles, le sergent ouvrit la porte davantage, et rejoignit Geneviève au dehors. Il s'effor-

ça de voir dans l'obscurité sur le chemin, et dit à la jeune fille :

— Mais je n'entends rien. Votre soeur sera tombée dans les mains des brigands. Nous attraperons bien demain ces coquins-là.

— Non, non, elle vient, reprit la jeune fille; et élevant la voix, elle cria : Soeur Anne! soeur Anne!

Et, tout en poussant ce cri, elle s'élança sur la route obscure.

— Que faites-vous? que faites-vous? s'écria le sergent; je ne puis rester ici...

Il n'eut pas le temps de finir la phrase. Cinquante hommes surgirent tout à coup dans les ténèbres; tout en rampant ils s'étaient tellement rapprochés du sergent que celui-ci ne les aperçut qu'au moment où il était déjà entre leurs mains.

On le bâillonna, on lui tint bras et jambes pour l'empêcher de faire aucun mouvement, et on l'entraîna loin de la porte de l'autre côté du chemin, sans qu'il lui fût possible de donner le moindre éveil à ses camarades. Aucun des paysans n'avait prononcé un mot ni fait le moindre bruit.

Tandis que cinq ou six d'entre eux tenaient le sergent étendu sur le sol, les autres, toujours silencieux, se précipitèrent à travers la porte, tombèrent sur le factionnaire et envahirent le corps de garde.

Les soldats, qui avaient entendu quelque bruit à la porte de la maison, s'étaient jetés sur leurs armes et allaient s'élançer au dehors lorsque l'invasion des paysans vint les en empêcher.

On tira quelques coups de fusil; une lutte s'engagea pendant quelques instants au sabre et à la baïonnette; mais, déconcertés par cette surprise et succombant sous le nombre des ennemis, les Français furent bientôt sabrés ou désarmés. Cependant, tout en combattant,

deux ou trois soldats avaient gagné la rue et étaient allés donner l'alarme sur le Marché.

Les coups de fusil avaient déjà éveillé les soldats campés près de l'Hôtel de Ville ; les tambours et les trompettes faisaient entendre le terrible appel aux armes, et une foule de soldats s'élançaient du Marché vers la porte.

Mais les paysans n'avaient pas non plus perdu leur temps, ils avaient emporté les captifs de leur prison et se précipitaient triomphalement à travers la porte au moment où les premières bandes de soldats apparaissaient au loin.

Geneviève attendait à quelque distance de la porte. Dès qu'elle entendit la voix de Bruno, elle vola à sa rencontre et se suspendit à son cou à demi morte de joie. Ses larmes coulèrent par torrents ; elle lui prodigua les paroles de bonheur et de tendresse, et remercia Dieu par une ardente prière....

Bruno allait à son tour témoigner à sa courageuse amie tout l'amour, toute la reconnaissance qui inondaient son cœur, lorsque une vingtaine de balles qui passèrent en sifflant sur leurs têtes et les sauvages cris de vengeance des soldats leur firent comprendre qu'ils n'étaient pas encore hors de danger.

— Dans le bois ! dans le bois ! s'écria Karel du *Lion*, et tous s'élançèrent au bout du chemin dans le taillis.

Avertis par ce cri, les soldats tirèrent dans la direction indiquée. Ils se déployèrent rapidement le long du chemin et pénétrèrent dans les taillis et dans le bois. Longtemps encore on entendit çà et là des coups de feu.

Enfin, après d'infructueuses recherches, les officiers ordonnèrent la retraite. Tambours et trompettes rallièrent les soldats ; on rentra dans la ville, la porte fut fermée, et tout redevint au dehors calme et silencieux.

X

Le corps principal des paysans, ou, comme les Français le nommaient, la grande bande des brigands se trouvait, au lever du soleil, dans un lieu boisé, à deux lieues environ de la ville de Diest.

Bien qu'on n'aperçut en cet endroit que de rares pelotons d'hommes armés qui, comme des sentinelles perdues, étaient placés aux coins des champs et au nord des haies, il était facile de deviner qu'une foule d'insurgés remplissait la forêt, car au-dessus des arbres planait un murmure sourd et confus comme le lointain mugissement d'une mer agitée.

Et en effet, à l'abri de la forêt, cinq mille hommes au moins étaient répandus dans les sentiers ou réunis dans les clairières.

Celui qui eût pénétré dans le bois, pour sonder d'un œil curieux ce qui s'y passait, se fût étonné à juste titre de l'aspect étrange de cette multitude de gens venus de tous les points du pays.

Il aurait vu d'abord, dans une plainte découverte, trois à quatre cents paysans chevaucher à la suite les uns des autres et, sous le commandement d'un officier, se réunir, tourner bride, trotter, tellement que la terre humide volait dans les airs.

C'étaient les cavaliers de l'armée des patriotes qui dressaient leurs chevaux de labour aux évolutions militaires.

Ce spectacle était passablement singulier : la plupart à cheval sans selle et vêtus de la blouse bleue des cam-

pagnards, ces cavaliers eussent fait au spectateur l'effet de paysans qui s'amusaient à quelque kermesse, si ce n'est le long sable qui brillait dans leur main et les pistolets passés à leur ceinture ne l'eussent averti qu'il s'agissait de choses plus sérieuses.

Un peu plus loin, au milieu d'une centaine d'hommes rangés comme une escorte, se trouvaient de nombreux chariots déjà attelés et prêts à se mettre en marche. On pouvait en remarquer quelques-uns sur lesquels flottait un petit drapeau avec cette inscription : *Poudre*; d'autres étaient chargés de fusils neufs et de sabres, si bien qu'on en pouvait conclure que les paysans avaient en abondance des munitions de guerre.

De cet endroit on entendait retentir, derrière un massif d'aunes, des clameurs extraordinaires qui, par moments, montaient bruyamment vers le ciel, puis cessaient pour recommencer, un instant après, avec une nouvelle énergie.

Il y avait là une espèce de prairie, couverte d'hommes de tout âge et de toute condition. Il y avait déjà quelque discipline dans cette multitude, on pouvait le reconnaître aux fusils disposés en faisceaux, de sorte qu'au premier appel, chaque drapeau pouvait retrouver son poste, chaque homme son arme. Quelques femmes et enfants, mais en petit nombre, se montraient aussi au loin à travers les taillis.

Le bruit qui retentissait par intervalles au milieu des arbres avait une cause particulière. Au milieu de la prairie, sur un chariot chargé de vivres, se tenait un homme qui, avec grand renfort de gestes, adressait une harangue à ceux qui l'entouraient. Ce qu'il disait devait réjouir la foule et l'enthousiasmer, car, chaque fois qu'il avait fini une phrase, les auditeurs battaient des mains et confirmaient ses paroles par mille exclamations diverses. Il leur parlait de la patrie et de la

foi, des sans-culottes et de l'impiété, de bataille et de triomphe, de délivrance et de liberté...

En entrant plus avant dans la forêt, on eût atteint l'endroit où les officiers d'état-major de l'armée étaient réunis en conseil de guerre.

Le général Constantin de Roumiroir, Bruxellois de distinction; assis au bord d'un fossé profond, tenait sur ses genoux une carte du pays; les autres officiers étaient assis des deux côtés du fossé et écoutaient attentivement ce que leur disait le général.

On concertait la prise de la ville de Diest et l'on s'efforçait de calculer sur la carte de quel côté il serait le plus facile de surprendre cette place forte.

Les officiers paraissaient satisfaits et pleins d'espoir; ils saluaient souvent par d'enthousiastes acclamations les paroles du général de Roumiroir.

Plus avant encore, aussi loin que s'étendait la forêt avec ses nombreuses clairières, campaient, épars, des détachements de l'armée des patriotes.

Les habitants de Waldeghem s'étaient établis dans un champ bordé de chênes bas et rabougris. Ils étaient au moins trois fois aussi nombreux que lorsqu'ils avaient quitté le Zandberg, poursuivis par les Français.

La captivité de Bruno, sa miraculeuse délivrance et surtout son intrépidité au combat lui avaient fait une renommée. Un assez grand nombre de jeunes gens de la Haute Campine étaient venus se ranger sous ses ordres, si bien qu'autour de son drapeau se groupaient plus de deux cents hommes courageux auxquels il commandait comme capitaine.

Karel du *Lion*, nommé capitaine en second, était occupé en ce moment à exercer ses hommes à charger leurs armes. Depuis la veille seulement ils avaient reçu des cartouches confectionnées, et il fallait qu'on leur enseignât à s'en servir avec rapidité.

Karel avait aligné ses hommes; il commandait, cou-

rait, criait, rectifiait avec autant de gravité et de zèle que s'il n'eût jamais fait autre chose en sa vie. Chaque parole qu'il prononçait était un encouragement; il enflammait tellement la bravoure de ses compagnons par ses belliqueuses allocutions, que tous les yeux rayonnaient d'espoir et d'ardeur.

Au milieu de cette troupe s'élevait un drapeau singulier. Il était fait d'un morceau de toile blanche, probablement la moitié d'un drap de lit. Sur ce drap était peinte en rouge de sang une grande croix avec cette inscription: *Pour Dieu et pour la patrie!* Il était facile de voir que ce drapeau n'était nullement l'œuvre d'un artiste. Karel l'avait fait à lui tout seul, et, à défaut de pinceaux, y avait appliqué la couleur avec la main; cependant, tel qu'il était, il avait une signification claire et saisissante, et sa vue jetait l'espoir et le courage dans le cœur des jeunes gens.

Geneviève était assise à l'une des extrémité du champ, à côté du vieux curé de Waldeghem.

La jeune fille avait quitté les vêtements religieux et repris le costume campinois.

Le curé lui parlait; mais elle semblait distraite par une pensée qui l'obsédait, et tournait sans cesse la tête du côté de la plaine où le terrain, s'élevant peu à peu, finissait par former une colline.

A cinq ou six pas de Geneviève se trouvait le brasseur, père de Simon, la tête penchée dans ses mains et immobile come s'il eût été plongé dans un profond sommeil.

—Pauvre père! dit le curé en soupirant et en jetant sur le brasseur un regard de commisération. Sa douleur est inexprimable. Soyez-en sûre, Geneviève, le malheureux homme en mourra. Hier soir et pendant une partie de la nuit, j'ai fait et dit tout ce qui m'était possible pour le consoler... L'idée que son fils est un des chefs de nos persécuteurs est pour lui un affreux

martyre ! et ce qui s'est passé à Hérenthals lui a percé le coeur plus cruellement encore...

— Et ce n'est pas sans raison, mon vénérable père, répondit la jeune fille ; il craint que son fils n'ait fait mettre à mort la mère de Bruno...

— Bruno paraît le redouter aussi, reprit le prêtre ; mais toi, Geneviève, tu es bien sûre, n'est-ce pas, qu'elle se trouvait en sûreté avant que nos gens ne délivrassent leur malheureux ami ?

— Tout à fait sûre, mon père. Personne ne pouvait découvrir l'asile où on l'a conduite. Tout était calculé d'avance ; on aurait imputé la faute tout entière à ma cousine Catherine, et d'ailleurs...

— Vous pâlissez, Geneviève ! qu'est-ce qui vous fait peur ?

— Rien, mon père ; je croyais entendre la voix de Bruno.

— N'avez-vous pas dit tout cela à Bruno, qu'il est si inquiet et si alarmé ?

— Je le lui ai dit, mon père ; dans le premier moment il m'a cru et s'est même réjoui des nouvelles que je lui annonçait. Ce n'est que depuis ce matin, à mesure que le jour est venu, que l'inquiétude s'est emparée de lui, parce que Jean ne revient pas. Moi-même je commence à craindre, et je dois faire effort sur moi pour maîtriser mon anxiété croissante.

— Au fait, Geneviève l'inquiétude de Bruno n'est peut-être pas sans fondement. Les Français parcourent continuellement la Campine dans tous les sens. Il faut que Jean échappe à mille dangers avant d'arriver jusqu'ici ; ces soldats étrangers sont si cruels...

Geneviève laissa tomber la tête sur sa poitrine, pâlit, soupira, et reprit d'une voix tremblante d'émotion :

— Dieu sait si le pressentiment du brasseur ne nous annonce pas un nouveau malheur. O mon père, ce

serait trop! Bruno n'a pas mérité cette affreuse punition!

Le prêtre secoua tristement la tête:

—Mon enfant, dit-il, espérons dans la bonté de Dieu. La croix dont il a chargé nos épaules est lourde et pénible à porter. Cependant, Geneviève, courbons-nous humblement sous le poids de son bras. Quoi qu'il puisse se arriver, que sa sainte volonté soit faite!

—Pauvre Bruno! dit la jeune fille d'une voix plaintive. Depuis une heure, il court de tous côtés comme s'il était chassé par une mortelle anxiété. Il est, bien sûr, maintenant là-haut sur la colline à épier le retour de Jean. Je connais son coeur trop sensible; je pénètre sa douleur, son inquiétude...

A peine eut-elle dit ces mots qu'elle se leva vivement, et saisissant la main du prêtre elle le força de se lever aussi en s'écriant avec joie:

—Voyez, voyez là-bas sur la colline! Bruno nous appelle! Les voilà! les voilà!

Le brasseur parut s'éveiller et regarda la jeune fille d'un air interrogateur:

—Vite, vite, lui dit-elle; Bruno nous appelle: sa mère vient!

Cette nouvelle fit trembler d'émotion le brasseur, mais elle dut le réjouir profondément, car un radieux sourire éclaira son visage. Il s'élança à la suite du prêtre et de la jeune fille.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet du coteau, ils virent au loin Bruno courir de toutes ses forces, et bientôt se jeter au cou d'une femme qui, en compagnie d'un homme âgé, arrivait sur la route.

—Sa mère! sa mère! s'écria Geneviève qui descendit la colline en courant.

Elle aussi jeta ses bras au cou de la vieille femme émue, en accompagnant ses caresses d'exclamations de joie.

Bruno en pouvait parler; égaré par le bonheur, il contemplant sa mère et baignait son sein de larmes ardentes.

Enfin, il recouvra la voix; il leva les bras et les yeux au ciel, et s'écria avec enthousiasme:

—Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez du moins laissé ma mère! Que votre nom soit béni pour ce bienfait!

Un nouvel embrassement coupa court à sa prière.

—Bruno, Bruno, dit la mère, ah! notre sort est bien amer! J'ai souffert comme personne n'a peut-être jamais souffert. Mais je suis si heureuse maintenant! Ah! tu allais mourir! déjà tu étais désigné pour le supplice... et ta mère te retrouve vivant et libre!

Elle se tourna vers Geneviève, lui saisit les deux mains, et s'écria avec l'accent d'une fervente reconnaissance:

—Geneviève, admirable fille, c'est à toi que nous devons ce bonheur. Ce que mes larmes de sang n'ont pu obtenir, ta prudence et ton courage l'ont accompli. Sois bénie; que Dieu reporte sur toi toutes mes prières. Puisses-tu toi, du moins, trouver ici-bas la paix et la digne récompense de ta généreuse conduite!

Le curé et le brasseur arrivaient en ce moment auprès de Bruno et de sa mère; le premier serra la main de la mère et du fils; le second contempla d'un oeil attristé le spectacle de cette joie universelle, et courba la tête comme s'il eût éprouvé un sentiment de confusion. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les physionomie lui fit sentir plus vivement encore que son fils à lui était la cause de tout ce qu'avaient souffert ces pauvres gens; et bien qu'il se réjouit peut-être plus encore que les autres du retour de la mère de Bruno, la vue des effusions de l'amour du jeune homme lui brisa le coeur. Elle, du moins, avait un fils qui l'aimait et dont le tendre attachement l'indemnissait de ses souffrances!...

Tous revinrent vers le camp. Un léger bandeau couvrait encore le front de Bruno sous son chapeau ; mais sa blessure ne devait plus guère le faire souffrir, car la joie la plus sereine brillait sur son visage, et tous ses mouvements étaient vifs et énergiques. Il marchait à côté de sa mère et pressait une de ses mains dans les siennes.

Le curé cheminait à côté du domestique. Celui-ci répondit à une question du prêtre :

— Oh ! ma tâche n'était pas difficile. Il n'y a plus de sans-culottes à Hérenthals. J'ai trouvé la mère de Bruno à l'endroit que Geneviève m'avait indiqué. Après notre attaque de la prison, on a effectivement accusé les soeurs hospitalières ; mais, comme soeur Catherine avait disparu, on a pu, avec une grande apparence de vérité, lui imputer le fait à elle seule. Voilà la chose ; le général a été très fâché d'abord, mais cela en est resté là...

Le domestique se rapprocha du prêtre pour ne pas être entendu par le brasseur, et dit à voix basse :

— Simon Brutus a fait fouiller de fond en comble tout Hérenthals pour trouver la mère de Bruno ou quelqu'un de nous. Vous pouvez penser, mon révérend père, quel sort ce scélérat réservait à ceux qu'il eût découverts... Mais Dieu y a pourvu... Il ne faut pas vous étonner que je ne sois pas arrivé plus tôt ici... En route nous avons aperçu de loin une colonne mobile, et nous avons dû pendant plus de deux heures marcher péniblement dans le bois et au milieu des taillis.

Le domestique échangea encore quelques paroles avec le vieux prêtre, jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'endroit où étaient campés les hommes de Waldeghem. Bruno fit asseoir sa mère au bord du champ et entama avec elle, Geneviève et Jean une calme, mais émue conversation, que venaient interrompre par mo-

ments des démonstrations extérieures d'affection et de reconnaissance.

Oublieux du reste du monde, ils savouraient depuis quelque temps le bonheur inespéré de se revoir, quand un homme à cheval traversa la plaine au grand galop et vint s'arrêter devant Bruno en lui criant :

— Capitaine, les espions sont de retour ; tout est en règle. Tout à l'heure vous entendrez battre le tambour. A ce signal, vous conduirez vos hommes hors du bois et vous les rangerez sur la grand'route. Le général vous fait dire que vous avez à tenir avec votre détachement un poste d'avant-garde.

Le cavalier éperonna son cheval et disparut comme une flèche derrière un massif de chênes.

Bruno prit congé en toute hâte de sa mère et de Geneviève, il donna aux domestiques quelques instructions nouvelles, et courut à ses hommes qui étaient encore occupés à s'exercer au maniement des armes sous le commandement de Karel.

Les deux femmes se levèrent, et Jean les guida dans les taillis.

La joie, le courage, l'enthousiasme, rayonnaient sur le visage de Bruno. Aussi, dès que ses hommes l'aperçurent et lurent dans ses yeux l'espoir du succès, ils saluèrent son arrivée par de joyeuses acclamations.

Il s'approcha de Karel et, lui serrant la main :

— Oh, mon bon ami, lui dit-il, mon courage est revenu ! Maintenant mon cœur bat librement, le sang coule ardent dans mes veines ! Nous allons à la bataille, l'ennemi saura que Bruno est heureux... Réunis nos hommes autour de moi...

Karel parcourut en courant la ligne de ses compagnons, en donnant les marques d'une joie extraordinaire :

— Amis, ça y est ! Nous partons, nous allons nous battre, les sans-culottes vont manger nos cartouches

neuves! Réunissez-vous autour du capitaine, il vous annoncera lui-même la bonne nouvelle.

Quand Bruno se vit entouré des rangs pressés de sa troupe il parla ainsi d'une voix fervente et inspirée:

—Frères, dans un instant le tambour va donner le signal du départ. Nous allons assaillir la ville de Diest et, avec l'aide de Dieu, en chasser les sans-culottes. De cette attaque dépend le sort de la patrie. Le général nous a placés à l'avant-garde; c'est nous montrer assez qu'il a foi en notre courage! Eh bien, il ne s'est pas trompé! Ah! compagnons, jusqu'ici nous avons lutté sans espoir; nous avons accepté une mort inévitable comme l'unique fin de nos efforts! Aujourd'hui, le ciel s'est déclaré pour nous: nous sommes au nombre de cinq mille, nous sommes bien armés et bien pourvus de tout. Si nous avons avec bonheur versé notre sang pour la foi et la patrie alors que l'horizon était couvert d'ombres sinistres, quelle joie ne doit pas faire battre notre cœur maintenant que la délivrance de la patrie brille à nos yeux comme une radieuse étoile, maintenant que nous nous sentons assez forts pour écraser les étrangers qui nous oppriment! Que vos cœurs s'élèvent à la hauteur de la sainte mission qui nous est imposée par Dieu, et, si c'est possible, montrez-vous plus courageux et plus ardents que jamais dans la lutte. Ayez l'œil sur moi, je vous montrerai où vos balles et vos baïonnettes trouveront à moissonner. Que la croix rouge du drapeau de Waldeghem indique toujours à toute l'armée l'endroit où le sang ennemi coule par torrents...

On entendit le roulement lointain de quelques tambours.

—Ah! ah! s'écria Karel du *Lion*, j'entends le violon: la noce va commencer!

Bruno suspendit sa harangue et s'écria en brandissant son épée en l'air:

—Chacun à son rang! En avant maintenant, en avant pour Dieu et pour la patrie!

—Pour Dieu et pour la patrie! crièrent d'une voix puissante ses hommes qui se hâtèrent de regagner chacun leur poste.

De tous les points de la forêt les divers détachements répondirent à ce cri de guerre qui retentit bientôt, tonnante acclamation, au-dessus de l'armée entière.

Bruno mena ses hommes sur la route à l'endroit qui lui fut indiqué par un officier à cheval. Les autres détachements se rangèrent aussi, avec beaucoup d'ordre, derrière les hommes de Waldeghem. La cavalerie se trouvait à peu près au centre de l'armée.

Quand tout le monde fut sorti du bois et eut pris position sur la route, le général de Roumiroir, accompagné des officiers de son état-major, vint se placer derrière la troupe de Bruno, où s'étaient déjà réunis quelques tambours et quelques trompettes. Il ordonna à une vingtaine de cavaliers qu'il avait fait appeler de prendre une avance de deux cents pas, pour reconnaître avec soin le pays et garantir la colonne de toute surprise.

Le signal du départ fut donné; tambours et trompettes retentirent, l'armée se mit en marche.

Aussitôt des chants entraînants et joyeux s'élevèrent du milieu de chaque corps, chants auxquels se mêlaient les cris et les exclamations d'une joie expansive. L'éclat des trompettes, le roulement des tambours, quelque puissants qu'ils fussent, se trouvèrent couverts par le gigantesque retentissement de milliers de voix. Cette foule ressemblait plutôt à des gens qui vont à une kermesse qu'à des soldats allant chercher sur un champ de bataille la mort ou la victoire.

Pendant quelque temps le général permit cette expansion qui inspirait l'espérance et le désir de combattre, mais il envoya néanmoins bientôt quelques of-

ficiers pour ordonner partout le plus profond silence, il fit même taire les trompettes et les tambours.

On marcha d'un pas rapide pendant une demi-heure environ.

Soudain le peloton de cavalerie qui précédait l'armée s'arrêta. Le général s'en aperçut, et tout surpris fixa son regard dans cette direction.

Un des cavaliers revint sur ses pas au grand galop, s'approcha du général et dit :

—Général, il y a là-bas une grande plaine. On voit dans le lointain fumer beaucoup de feux, et de nombreux soldats se presser. Il y a aussi des cavaliers; c'est une colonne mobile; peut-être même y en a-t-il plusieurs; car les soldats occupent bien deux bonniers de terrain.

Le général fit signe à Bruno de faire arrêter ses hommes, tous les détachements se rapprochèrent les uns des autres, mais suspendirent également leur marche.

Sur ces entrefaites, le général, accompagné de quelques officiers d'état-major et des cavaliers, s'avança pour aller reconnaître de ses propres yeux la position de l'ennemi.

Karel du Lion se frottait joyeusement les mains et murmurait entre ses dents des paroles de satisfaction. Il était tout en courant çà et là sur le front de son détachement.

—Camarades, je flaire la poudre: ils sont là! Nous sommes en avant, c'est à nous de commencer la danse. Une dizaine de sans-culottes ce n'est rien de trop pour moi; si chacun en prend autant, il n'en restera pas beaucoup...

Le général était parvenu à la lisière de la plaine et examinait l'ennemi avec unelongue-vue.

—C'est une colonne mobile, dit-il aux officiers qui l'avaient suivi, probablement la même qui a brûlé Hérenthals, car je vois des chasseurs à cheval et des ca-

nous. Essaierons-nous de dépasser cette colonne, ou ne serait-il pas plus avantageux de lui livrer bataille?

—Je crois, mon général, répondit l'un des officiers, je crois qu'il faut mettre à profit cette occasion. Nous leur sommes supérieurs en nombre; pour la première fois nous combattons en rase campagne, et si nous remportons la victoire, comme il y a lieu de le penser, ce triomphe sera pour nos hommes une inépuisable source de courage. Alors seulement ils seront soldats dans toute la force du mot. C'est une faveur évidente du ciel que nous rencontrions sur notre route la colonne mobile qui a commis de si épouvantables cruautés à Hérenthals. Dieu lui-même livre les bourreaux à notre vengeance!

—Et vous, demanda le général aux autres officiers, quel est votre sentiment? Faut-il éviter l'ennemi, ou le combattre?

—Combattre! livrer bataille! répondirent-ils tous avec joie.

Un bruit de tambour retentit dans le lointain.

Le général porta de nouveau sa longue-vue à son oeil, et dit aussitôt à ceux qui l'accompagnaient, en tournant bride et en regagnant la route:

—Venez, hâtons-nous! L'ennemi doit nous avoir remarqués; ils courent aux armes. Il ne faut pas nous laisser surprendre dans cet étroit chemin. Courez à tous les détachements, prévenez les nôtres que l'on va se battre... Recommandez le silence, le calme, l'obéissance.

Les officiers éperonnèrent leurs chevaux et s'élançèrent vers les divers groupes pour transmettre à chacun les ordres du général; mais, bien qu'ils ordonnassent le plus profond silence, à peine l'heureuse nouvelle fut-elle connue de quelques compagnies qu'un cri triomphal s'éleva tonnant dans les airs. Toute l'armée se mit à chanter et à pousser des acclamations de joie,

on se serrait mutuellement la main, on se jetait toutes sortes d'encouragements d'un peloton à l'autre jusqu'à ce qu'enfin rumeurs et cris prenant une forme plus intelligible, se confondissent en un seul cri :

—En avant, en avant, pour Dieu et la patrie.

Une expression de mécontentement assombrit la figure du général quand il vit ses ordres méconnus; cependant il secoua bientôt la tête et sourit comme si les clameurs guerrières qui avaient jailli malgré lui du sein de ses soldats l'eussent consolé de leur oubli de la discipline.

Il se rapprocha de Bruno, et lui dit d'un ton profondément pénétré :

—Capitaine, nous allons livrer bataille en rase campagne. Si je vous confie l'avant-garde, c'est parce que je compte sur votre intrépidité. Vos hommes recevront les premières balles de l'ennemi. Si vous hésitez ou reculez, tout est perdu; de vous dépend la victoire..... Ainsi, faites votre devoir!

Bruno resta muet, interrogeant la route d'un regard ardent; ses narines étaient largement dilatées, sa poitrine haletait, il froissait du poing avec une impatience fébrile la garde de son épée, et ne pouvait rester en place, tant il désirait vivement recevoir l'ordre de marcher en avant, Karel du Lion, tout courageux qu'il était lui-même, contemplait la figure de Bruno avec admiration.

Enfin le jeune capitaine répondit d'une voix sombre à la recommandation du général :

—Eh bien, laissez-nous marcher. La terre brûle sous mes pieds... Ne perdez pas de vue la croix rouge, général. Là où vous la verrez, le sang coulera par torrents...

Sur l'ordre du général, les tambours et les trompettes donnèrent le signal du départ.

Une nouvelle acclamation de l'armée entière salua ce signal ardemment désiré.

Dès le commencement, les Français avaient entendu les clameurs des patriotes. Eux aussi se réjouissaient de rencontrer l'ennemi à l'improviste, et s'étaient préparés en toute hâte au combat.

Avant que les paysans eussent atteint la plaine, les soldats de la République avaient déjà franchi la moitié de la distance qui les séparait d'abord de leurs adversaires.

Les deux armées n'étaient plus très éloignées l'une de l'autre... Toutes deux s'avancèrent dans la plaine en déployant leurs compagnies, et bien qu'un boulet ou une balle même eussent peut-être pu atteindre les premiers rangs de l'ennemi, pas une détonation ne se fit entendre.

Les belliqueuses clameurs des patriotes avaient cessé : un morne silence, avant-coureur de la bataille imminente, régnait dans la plaine.

Enfin le feu commença : tout en tirant avec une calme apparent, les deux armées se rapprochèrent encore, et mainte balle atteignit son but.

Tout à coup le centre de l'armée française s'ouvrit, et laissa voir quatre canons qui tonnèrent ensemble et firent pleuvoir sur les patriotes une grêle de mitraille. Vingt hommes au moins de la bande de Bruno tombèrent ; le ravage n'en fut pas moindre dans les autres compagnies.

Les paysans s'arrêtèrent et parurent hésiter ; au même instant, les canons lancèrent une seconde fois leur charge meurtrière.

Un éclat de mitraille avait abattu le cheval du général ; lui-même s'était grièvement blessé dans sa chute, et était tout étourdi.

Le moment était décisif ; quelques minutes encore,

et la troisième décharge d'artillerie eût probablement mis en déroute l'armée entière des paysans.

—Bruno! Bruno! s'écria Karel du Lion.

Le capitaine comprit le cri de détresse de son ami. Il s'élança à la tête de ses hommes, brandit son épée en l'air, et s'écria d'une voix puissante :

—Croisez la baïonnette! En avant! en avant! pour Dieu et la patrie!

Le même cri s'éleva dans toute l'armée des patriotes; toutes les compagnies s'élançèrent en avant et se jetèrent comme un torrent furieux sur l'ennemi.

Bientôt on n'entendit plus ni canons ni fusils; la baïonnette et le sabre faisaient seuls leur oeuvre sanglante. C'était une affreuse mêlée dans laquelle chacun cherchait sa victime, et plus d'un tomba frappé lui-même au moment où il portait le coup fatal à son ennemi.

La croix rouge avait pénétré au plus épais des rangs français. Les hommes de Waldeghem combattaient comme des lions, et, bien qu'ils fussent cernés de toutes parts, ils demeuraient inébranlables et couchaient sur le sable autour d'eux tous ceux qui étaient à leur portée.

Le général français s'aperçut avec une colère mêlée de tristesse qu'il s'était trompé sur la force de l'ennemi, et qu'il allait subir peut-être une terrible défaite. Avant de se décider à la retraite, il rassembla en arrière de l'armée un fort détachement de cavalerie et toute l'infanterie qui était encore en état d'obéir à ses ordres. Il se plaça à la tête de cette division, et se précipita en avant pour tenter s'il ne pourrait, par un suprême effort, percer la ligne de bataille des paysans.

Bruno, en voyant arriver de loin le général français, cria à ses hommes :

—En avant! en avant! à nous le général des sans-culottes!

Les Français ne purent soutenir le choc du corps de

Waldeghem; leur premier rang fut culbuté, et le général, séparé de son armée avec quelques cavaliers seulement, allait infailliblement tomber entre les mains de Bruno. Déjà les paysans avaient saisi la bride de son cheval et le sommaient de se rendre.

Mais, au même instant, un nouveau détachement de cavalerie se précipita avec un irrésistible élan au secours du général.

Une seule voix, une voix mâle et puissante, dominait le tumulte et enflammait le courage des cavaliers auxquels elle indiquait la délivrance du général pour but d'un héroïque effort.

— Oh! Simon Brutus! s'écria Bruno d'une voix rauque et altérée de vengeance. C'est toi qu'il me faut; tu vas mourir, scélérat!

Le jeune homme se précipita l'épée haute vers son ennemi; mais l'impulsion des chevaux et l'ondulation des combattants ne lui permirent pas d'atteindre Simon Brutus.

Quelque effort que fit la compagnie de Waldeghem, quelque acharnée que fût son attaque contre la cavalerie, le général fut dégagé et échappa au péril qui le menaçait.

Après la délivrance du général français, le peloton de cavalerie avait tournée bride et gagné l'extrémité de la plaine.

Bruno chercha encore à retrouver son ennemi, mais vainement; il avait disparu au milieu des cavaliers.

En ce moment, le général français fit donner à ses troupes l'ordre de la retraite.

Les soldats se retirèrent en assez bon ordre et tout en combattant jusqu'au bois, et disparurent peu à peu sous l'épaisse futaie.

Les paysans les poursuivirent pendant quelque temps et en abattirent encore un bon nombre; mais, à l'appel des tambours et des trompettes qui se firent entendre

dans leur armée, la plupart regagnèrent le champ de bataille, qui, bien que couvert de morts et de blessés, retentissait déjà de toutes parts des cris de triomphe des patriotes.

Chacun était couvert de poussière et de sang; la sueur ruisselait des visages enflammés par le combat. Et cependant on s'embrassait les uns les autres, on proclamait la délivrance de la patrie, on chantait, on dansait transporté de joie et d'enthousiasme.

Le général de Roumiroir, à peu près remis de sa chute, montait un autre cheval.

Bien qu'il lui eût été facile, en poursuivant l'ennemi dans les bois, de lui faire essayer une plus grande perte il crut trop imprudent d'abandonner trop à elle-même son armée en désordre, et pensa que cela compromettrait peut-être l'assaut projeté contre la ville de Diest.

C'est pourquoi il fit sonner le rappel pour forcer chacun à venir se ranger sous son drapeau.

Dès que cet ordre fut en partie exécuté, il désigna quelques compagnies pour rester sous les armes, et envoya les autres sur le champ de bataille pour relever les blessés et les porter sur des chariots.

En même temps il fit annoncer qu'on ne séjournerait pas plus d'une heure en cet endroit.

La plus grande partie de l'armée s'était répandue sur le champ de bataille. Partout on voyait emporter et panser les blessés, et enterrer à la hâte ou, pour mieux dire, cacher en terre les morts.

Le général de Roumiroir et les officiers d'état-major galopèrent parmi les travailleurs et les engageaient à se hâter le plus possible.

Enfin tout se trouva fait aussi bien qu'on le peut en pareille circonstance, et l'armée se retrouva rangée sur la route, ayant à sa tête la croix rouge de Wadelghem tournée vers Diest.

Les tambours et les trompettes envoyèrent leurs sons

belliqueux aux échos de la forêt, et l'on se remit en marche, en chantant et en poussant des acclamations triomphales.

Aucun incident ne vint troubler cette marche enthousiaste. L'armée des paysans arriva en vue des tours et des ramparts de la ville de Diest sans avoir rencontré un seul ennemi.

Le général s'attendait de la part de la garnison à une résistance obstinée. C'est pourquoi, sans suspendre la marche de l'armée, il réunit autour de lui les principaux chefs, stimula leur courage par d'énergiques paroles, et leur donna toutes les instructions qu'il jugea nécessaires pour assurer l'heureuse issue de l'entreprise.

Toutes ces précautions étaient entièrement superflues. Un hasard particulier avait privé la ville de Diest de sa garnison. La veille, dans la commune de Herck, voisine de Diest, les habitants avaient abattu l'arbre de la liberté, et l'on y avait à peu près anéanti un détachement français qui s'y trouvait de passage. Le commandant de la ville, ne prévoyant aucun danger était parti avec la garnison pour Herck, afin de tirer des méfaits commis une vengeance exemplaire. Il n'avait laissé qu'une centaine d'hommes dans la forteresse.

Quand, du haut des remparts, on vit s'avancer l'innombrable armée des patriotes, les soldats français résolurent de défendre la porte d'Anvers, qui paraissait spécialement menacée, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux eût succombé. Ils envoyèrent en même temps des messagers à cheval dans la direction de Herck, avec espoir que leur chef arriverait encore à temps à leur secours.

Ils se rangèrent en bataille devant la porte même, et attendirent intrépidement l'ennemi.

Le général de Roumiroir fut très étonné de voir les ramparts dégarnis de soldats et de ne pas apercevoir de

troupes qui vinssent à sa rencontre, bien qu'il fût déjà arrivé à deux ou trois portées de fusils de la ville.

Craignant une embuscade, il envoya en avant Bruno et sa compagnie pour engager une escarmouche avec la garde de la porte, et attirer ainsi la garnison en rase campagne.

La croix rouge se mit en mouvement; les hommes de Waldeghem marchèrent vers la ville. Chemin faisant, ils échangèrent quelques coups de fusils avec l'ennemi.

Le feu des Français paraissait si peu nourri, Bruno était encore si exalté par la joie de la victoire remportée, que tout à coup il répéta d'une voix tonnante son cri de guerre:—Croisez la baionnette! en avant! pour Dieu et la patrie, en avant!

Le combat en dehors de la porte ne dura pas longtemps. Au premier choc, les soldats français furent impitoyablement refoulés dans la ville, et se jetèrent dans les maisons voisines, d'où ils envoyèrent encore quelques rares balles aux assiégeants.

A la voix de Karel du Lion, tous les hommes de Waldeghem escaladèrent les remparts et se mirent à agiter leurs chapeaux et à annoncer leur victoire par d'énergiques clameurs.

A cette vue, l'armée un instant arrêtée, envoya en réponse un puissant et énergique hurra.

—En avant! en avant! Ce cri retentit jusqu'à la ville.

Le général fit battre les tambours et donna le signal désiré; mais l'enthousiasme était trop grand: au lieu de s'avancer en bon ordre, toutes les compagnies se mirent à courir et, comme un torrent qui emporte tout, se précipitèrent dans la forteresse en poussant des cris de triomphe.

XI

Bien que les patriotes, contre leur attente, eussent trouvé la ville de Diest dépourvue de tout approvisionnement, ils résolurent néanmoins d'en faire le centre de leurs opérations ultérieures et de la défendre avec vigueur contre les attaques des Français.

Déjà, quelques jours auparavant, on avait appris avec surprise à Bruxelles le soudain et menaçant accroissement de l'armée des patriotes. Le général en chef Colaud avait envoyé des ordres dans toutes les parties du pays et même à Paris pour obtenir en toute hâte de nombreuses troupes de renfort.

Dans les lettres officielles et dans les proclamations on parlait bien, selon l'habitude, avec une dédaigneuse pitié de la lâche poignée de brigands fanatiques; mais au fond, on n'était pas si rassuré.

Le feu de l'insurrection pouvait s'étendre sur la Belgique entière et faisait soulever les villes elles-mêmes; les puissances coalisées et les émigrés pouvaient y voir un moyen d'attaquer la France par notre territoire. A peine venait-on, à l'ouest, d'étouffer dans des torrents de sang l'insurrection vendéenne, que dans le nord les royalistes paraissaient rassembler toutes leurs forces pour engager une lutte nouvelle et non moins opiniâtre. C'est pourquoi il fallait, selon le système adopté par la République française, réunir une puissance formidable afin d'écraser d'un seul coup l'insurrection sous l'irrésistible poids du nombre.

Les patriotes virent, dès le lendemain de leur entrée

à Diest, des colonnes mobiles s'approcher de la ville par différents côtés et s'établir à quelque distance dans des camps retranchés, avec l'intention évidente de cerner la ville et de lui couper toute communication avec le reste du pays.

Pour le moment, les Français n'entreprirent rien contre la forteresse; ils se tenaient tranquilles dans leurs retranchements et semblaient, dans un but mystérieux, demeurer dans une complète inaction. En attendant, ils interceptaient tout convoi de vivres ou de munitions de guerre et poursuivaient ou taillaient en pièces les petits corps isolés qui se rendaient à Diest pour prêter aide aux paysans.

Cependant, quand un convoi annoncé ou une importante troupe auxiliaire se montrait dans le lointain, une partie de l'armée patriote sortait de la ville et passait de vive force à travers les colonnes mobiles pour amener dans la place provisions et auxiliaires.

Dans ces petits combats qui, tant du côté des Belges que de celui des Français, n'avaient pas de but décisif, on perdait beaucoup de monde sans apparente utilité.

Le général de Roumiroir comprenait bien qu'il eût peut-être été plus avantageux d'entrer en campagne avec son armée entière et de tomber sur les colonnes mobiles avant que des renforts trop considérables leur arrivassent; mais il s'arrêta, pour plus d'une raison, à la décision contraire.

Il voulut conserver la ville de Diest, quelques sacrifices qu'il fallût faire pour cela. Il ne doutait pas que la possession de cette place n'éveillât dans le pays un vif enthousiasme et ne décidât nombre de gens à prendre les armes contre les Français; il espérait aussi que la nouvelle de la victoire remportée et sa position dans une forteresse ferait accourir sous ses ordres tous les insurgés dispersés. D'ailleurs, l'attitude des Français lui semblait inexplicable; il se croyait en droit de pen-

ser que l'ennemi voulait l'attirer avec son armée en rase campagne pour pénétrer alors, par surprise, dans la ville.

Quoi que pussent lui dire plusieurs officiers, quelque haut que murmurassent les soldats, le général persista dans sa première résolution. On fit quelques petites sorties; mais, comme Belges et Français semblaient éviter également un combat sérieux, il n'y eut guère que des escarmouches particulières sans grande importance.

Toute cette nuit-là Bruno, en qualité de capitaine, avait monté la garde à l'une des portes de la ville avec la moitié des hommes de sa compagnie. L'autre moitié devait participer à une sortie résolue pour le matin; mais, comme le capitaine était très fatigué, on avait confié à son lieutenant Karel du *Lion* le commandement de cette demi-compagnie.

Bruno, relevé de garde, était retourné chez lui et s'était jeté sur un fauteuil pour prendre un peu de repos. C'était dans une grande salle d'une des principales habitations de Diest; le jeune homme avait la tête appuyée sur une table et paraissait dormir.

Non loin de lui, à une autre table, étaient assises sa mère et Geneviève, qui s'entretenaient à voix basse. Au geste et à la physionomie des deux femmes, on pouvait deviner la joie et l'espérance qui remplissaient leur cœur.

Elles jetaient parfois un affectueux regard sur Bruno, mais ne troublaient pas son repos.

Auprès d'elles, à quelques pas de distance, était assis le vieux curé de Waldeghem, tout absorbé par la lecture de son bréviaire.

A l'autre bout de la salle, Jean le domestique nettoyait l'épée et les pistolets de son maître.

Bien que les femmes parlassent de manière à être entendues et que le domestique sifflât doucement un

air populaire, ces bruits assourdis et contenus ne troublaient pas, en réalité, le silence de ce lieu.

Tout à coup une clameur désolée se fit entendre à la porte. Chacun fut frappé d'une anxieuse stupéfaction; Bruno lui-même se leva brusquement réveillé en sursaut...

La porte s'ouvrit; le vieux brasseur, père de Simon, se précipita dans la chambre et tomba en gémissant aux pieds de Bruno. Des larmes abondantes coulaient sur les joues du vieillard; il leva des mains suppliantes vers Bruno, et voulut parler; mais il ne put balbutier qu'un mot.

Le jeune homme, surpris de l'attitude du brasseur et profondément touché par la vue de sa douleur, le releva, lui prit la main en la serrant d'une consolante étreinte, et demanda :

— Mon pauvre ami Meulemans, quel terrible malheur vous a donc frappé pour que vous soyez dans une telle désolation ?

— O Bruno, répondit le brasseur en gémissant, vous seul pouvez me venir en aide, me sauver. Mais vous rejetterez ma prière, n'est-ce pas ? Il vous a fait tant de mal...

— Que voulez-vous dire ? Ciel ! de qui parlez-vous ? s'écria Bruno avec un pressentiment plein d'anxiété.

— Mon fils, reprit le brasseur, mon fils est prisonnier; Karel l'a amené dans la ville. Le général l'a condamné à mort. Deux heures, deux heures encore, et les balles le frapperont... Oh ! grâce, grâce pour le seul enfant que Dieu m'ait donné !...

Bruno, tout tremblant, bondit en arrière. Sur son visage se dessina un sourire de satisfaction qui perça le cœur du brasseur et lui arracha une douloureuse exclamation.

Jean le domestique, qui venait de se rapprocher, riait aussi, et disait d'une voix pleine de jubilation :

—Enfin, le serpent est pris! On va lui écraser la tête; il ne mordra plus personne...

Les autres personnes qui se trouvaient dans la salle s'étaient levées en même temps et contemplaient avec une émotion profonde ce triste spectacle.

—Ah! Bruno, reprit le brasseur d'une voix suppliante, pardon, grâce, oubliez le mal qu'il vous a fait!

—Mais que désirez-vous donc de moi? demanda Bruno d'un ton mécontent.

—Une seule parole, une seule parole, répondit le brasseur. Karel demande la mort de Simon; il est impitoyable comme un homme sans cœur. Le général a condamné mon malheureux fils à être fusillé. Vous seul au monde pouvez me donner son salut. Et, Bruno, voyez combien je me fie à votre bonté; vous êtes celui qu'il a le plus haï et persécuté; et pourtant son pauvre père est là, prosterné à vos pieds, et implore de vous sa délivrance. Soyez miséricordieux! oh! ne repoussez pas ma prière!

—Comment, s'écria Bruno avec une sorte d'horreur, vous me demandez que j'aie, moi, délivrer Simon Brutus, cet odieux tyran, ce lâche assassin? que je sauve la vie d'un monstre qui a trahi sa patrie et versé, avec une affreuse joie, le sang de ses frères? Mais comment est-il possible, baes Meulemans, que vous osiez compter à ce point sur ma faiblesse ou sur ma lâcheté?

—Ah! je suis son père! s'écria le brasseur avec un accent déchirant; c'est mon sang qui va couler!

Ce cri, perçant le cœur comme un poignard, émut profondément Bruno; deux larmes coulèrent sur ses joues, tandis qu'il disait d'une voix toujours sèche:

—Pauvre ami, votre douleur m'arrache des larmes, mais la destinée me force à rester inflexible. Pour Simon Brutus je ne fais pas un pas; au contraire, si un

mot de moi pouvait hâter sa mort, je prononcerais ce mot, je devrais le prononcer !

Le malheureux père se retourna et se traîna vers la mère de Bruno en levant les mains au ciel :

— Oh vous êtes mère ! dit-il d'une voix navrante, vous m'avez dit ce que vous avez souffert à Hérenthals lorsque votre fils était condamné à mourir. J'ai pleuré en vous entendant, car je sentais les cruelles douleurs qui ont brisé votre coeur maternel. Ah ! je souffre le même martyr, moi aussi j'endure mille morts. Oh, en souvenir de vos amères souffrances, aidez-moi ! aidez-moi !

Déjà le prêtre s'était approché de Bruno et s'efforçait par de paternelles exhortations de l'amener à des sentiments de miséricorde ; mais le jeune homme, l'oeil fixé sur le sol, ne répondait que par ces impitoyables paroles :

— Je ne le puis... c'est impossible !...

Sa mère et Geneviève, profondément touchées de la douleur du brasseur, s'étaient aussi rapprochées de Bruno.

La mère lui saisit la main et lui dit ; les yeux remplis de larmes :

— Mon fils, à Hérenthals, ta mère aussi a pleuré ta mort prochaine. Un chrétien ne peut faire endurer une semblable douleur, un pareil désespoir, d'aussi indicibles souffrances même aux ennemis de sa patrie. Baes Meulemans est notre ami, il faut le délivrer de sa mortelle souffrance. Si Simon nous a fait du mal, ton pardon en sera d'autant plus méritoire aux yeux de Dieu. Oh, je t'en supplie, n'écoute pas la voix de la vengeance, délivre ton ennemi, si c'est possible. Je te bénirai pour cette action, comme pour la plus grande preuve de la bonté de ton âme !

— Cela ne se peut, ma mère ! répondit Bruno du ton d'une inflexible résolution.

—Non, non, pas de grâce! cela ne se peut! répéta le domestique au grand étonnement de tous.

—Mon Dieu! mon Dieu! vos coeurs sont-ils donc de pierre? s'écria le brasseur, pour que vous soyez si cruels et si insensibles à ma douleur?

Geneviève qui, frappée de stupéfaction, était restée jusque-là muette et tremblante, s'approcha davantage du jeune homme et dit:

—Bruno, je ne vous reconnais plus. Moi aussi j'eusse peut-être souhaité la mort de Simon Brutus alors qu'il était en plein pouvoir de satisfaire ses instincts pervers, alors qu'il pouvait nous menacer de nouveaux malheurs; mais maintenant il est vaincu, maintenant il ne peut plus nuire à personne! Oh! ne suivez pas l'exemple des cruels sans-culottes. Laissez la charité l'emporter sur la haine. Si vous ne voulez rien faire pour Simon lui-même, faites du moins quelque chose pour son malheureux père. Bruno, mon cher Bruno, écoutez ma voix, souvenez-vous que vous êtes chrétien et que vous devez être miséricordieux...

—Geneviève, Geneviève, pour l'amour de Dieu, taisez-vous, répondit Bruno tout frémissant; ce que vous demandez est impossible...

—Ciel! est-ce bien vous, vous, Bruno, qui parlez ainsi? s'écria Geneviève en fixant un regard sévère sur les yeux du jeune homme. Comment! un pauvre père se traîne à vos pieds, un prêtre à cheveux blancs vous demande grâce au nom de Dieu, votre mère, votre amie tendent vers vous des mains suppliantes... et vous demeurez insensible, implacable comme un bourreau!

Bruno, circonvenu par tous, assailli de supplications et de prières, paraissait souffrir horriblement:

—Ma mère, Geneviève, dit-il d'une voix brève et rapide, en saisissant les deux femmes par la main et en leur indiquant la porte, partez, quittez cette place pour

un instant, allez dans votre chambre! je vous en prie, je vous en suppli, je l'exige, je le veux!

Sa voix était si impérieuse, son trouble si profond que sa mère et Geneviève lui obéirent avec une sorte de résignation passive, et probablement aussi avec l'espoir qu'en leur absence il se dévoilerait des mystères dont la révélation disposerait plus favorablement Bruno.

Lorsque le jeune homme rentra dans la chambre il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres. Il courut au brasseur, l'entraîna vivement dans un coin retiré de la salle, et dit d'une voix rauque et étranglée :

—Ah! vous me croyez cruel, inhumain? Mais soyez vous-même juge entre votre fils et moi! Jugez si Dieu me pardonnerait au cas où je deviendrais le sauveur du plus lâche des assassins... Votre fils? il a tué mon père... il a jeté son cadavre dans un borbier!

Bruno, comme épuisé, laissa tomber sa tête sur une table placée devant lui :

—Oh, malheur! malheur! s'écria le brasseur en levant les mains au-dessus de sa tête et en courant éperdu vers la porte; et moi, misérable, qui venais demander grâce ici!

Il allait quitter la salle, mais le curé lui fit impérieusement signe de revenir. Le pauvre père se laissa tomber sur un siège en fondant en larmes.

Le vieux prêtre s'approchant de Bruno lui dit d'un ton calme et solennel :

—Bruno, Bruno, vous avez péché contre Dieu. Ainsi vous croyez que votre père mort, qui est là-haut dans le ciel, nourrit encore une pensée de vengeance et exige que le sang humain coule pour être satisfait... Pensées païennes, mon fils! Si une âme qui se trouve dans le sein de Dieu était encore capable de ressentir quelque douleur, votre conduite plongerait celle de votre père dans le deuil et la tristesse. Savez-vous ce que la

loi de la charité vous ordonne? Jésus lui-même l'a proclamé, lorsque, suspendu à sa croix sanglante, il a supplié son père de pardonner à ses ennemis, à ses meurtriers. C'est là le saint exemple qu'il vous faut suivre, si le salut de votre âme vous est cher. Parlez Bruno, écoutez-vous votre ressentiment, votre désir de vengeance, ou la voix du Sauveur, vous arrivant du haut de la croix à travers les âges, trouvera-t-elle un écho dans votre cœur?

Le jeune homme, tout tremblant, semblait en proie à une violente lutte intérieure, il ne répondait pas...

Le prêtre repri' d'un ton plus sévère.

— Quelque coupable qu'il soit, Simon est votre frère, il est homme comme vous. A ce titre vous devez lui pardonner. Je vous l'ordonne au nom de celui dont je suis le ministre!

Il saisit la main du jeune homme et continua d'une voix adoucie:

— Bruno, mon fils bien-aimé, resterez-vous sourd à la voix de Dieu? Oh! élevez votre âme jusqu'à la générosité la plus sublime; atteignez, atteignez la perfection chrétienne. Pardonnez! et priez pour celui qui vous a accablé de douleurs et de maux!

— O mon Dieu, mon Dieu! s'écria le brasseur, la cloche! Déjà une heure passée!

— Eh bien? demanda le prêtre au jeune homme tremblant.

Bruno se leva tout à coup, s'élança vers le brasseur, lui saisit la main, et dit en l'entraînant vers la porte:

— Eh bien, je cède... Dieu exige de moi un terrible sacrifice... Venez, venez, je le sauverai, lui que mon pauvre père... Oh! hâtons-nous; vite, la force m'abandonnerait... Venez!

En disant ces mots il sortit de la salle avec le brasseur et disparut dans la rue.

Ce matin-là on avait fait une sortie assez vive et l'engagement avec les Français avait été plus sérieux que les précédents. Dans la lutte, le cheval de Simon Brutus avait été abattu, et comme il était tombé désarmé sur le sol, Karel du *Lion* l'avait de sa propre main fait prisonnier.

La compagnie de Waldeghem avait traîné Simon Brutus au quartier général, et là avait demandé au général la mort immédiate du captif.

Les prisonniers que les paysans avaient faits les jours précédents étaient enfermés au grand corps de garde. On les traitait avec bonté, et on leur prodiguait largement tous les soins qui pouvaient adoucir leur sort.

Il y avait donc lieu de penser que le général refuserait d'accueillir la demande de vengeance de Karel du *Lion* et de ses compagnons. Mais les accusations portées contre Simon Brutus étaient extrêmement graves; en outre il était belge, brabançon et campinois; il avait exercé contre ses propres compatriotes les plus cruelles persécutions, arrêté le vénérable curé, profané et pillé l'église... Mais ce qui parlait plus haut encore contre lui, c'était le sourire provocateur qui errait sur ses lèvres pendant que le général lui reprochait sa conduite si peu patriotique.

Quelques officiers d'état-major se constituèrent immédiatement en conseil de guerre, et Simon Brutus fut condamné, par exception, à être passé par les armes. On lui avait accordé deux heures pour se préparer à la mort.

On l'avait sur-le-champ enfermé dans un bâtiment isolé, et on lui avait donné pour gardes les hommes mêmes qui, à l'expiration des deux heures accordées, devaient le fusiller sur la place qui se trouvait derrière sa prison.

Tandis que le pauvre brasseur implorait sa grâce aux

pieds de Bruno, Simon Brutus était assis, dans sa prison, sur le rebord en bois d'un lit de corps de garde. On ne pouvait lire sur son visage ni anxiété ni crainte, seulement la pensée d'une mort imminente semblait l'avoir plongé dans de sérieuses réflexions. Son regard immobile était vaguement fixé dans l'espace, et par moments il secouait la tête avec dépit.

Puis il parut plus visiblement ému, et des sons à peine perceptibles s'échappèrent de sa poitrine. Ce n'étaient pas à proprement parler des paroles qui tombaient de ses lèvres, ce n'étaient que des pensées prenant une forme plus ou moins distincte et flottant sur ses lèvres, sans qu'il le sût, comme un vague murmure : — Ces infâmes brigands, ils m'ont donc en leur pouvoir ! Comme ces tigres hurlent pour avoir mon sang ! Comme leurs yeux s'élevaient à la vue de leur proie ! Ainsi, c'en est fait de Simon Brutus : sa bobine est filée ! Mourir ! ce n'est pas le plus beau moment de la vie. — Pour ces fanatiques superstitieux la mort doit être moins amère : on leur a fait accroire qu'il y aura encore quelque chose après ce monde-ci. Pour moi la balle, c'est la fin, l'anéantissement ! Allons, allons, à quoi bon songer à cela ? S'il n'y a plus de bien après, il n'y aura plus de mal non plus. Et puis, pourquoi me plaindrais-je ! La guillotine a dix fois ouvert sa gueule sanglante pour m'engloutir, — et chaque fois le sort m'a épargné, tandis que mille autres, — plus nobles, plus courageux, plus intelligents que moi, sont tombés dans l'insatiable gouffre... Maintenant, c'en est fait pourtant ; c'est fini pour tout de bon... Tous les rêves d'élevation, de puissance, de gloire, c'étaient des rêves... Je rêvais pour m'éveiller enfin dans l'immensité du néant !... Mais ce que j'ai aidé à fonder ne périra pas : la République française, l'affranchissement de l'humanité, la liberté, la lumière, la raison, tout cela durera à jamais, — et peut-être, après ma

mort, mon nom sera-t-il parfois prononcé avec respect. Vanité! Que fait à celui qui est anéanti qu'on se souvienne de lui?—Et pourtant cette pensée est consolante et douce... Il y a donc, dans l'âme de tout homme, une aspiration innée à continuer de vivre après la mort? Et si ce mystérieux désir pouvait être une vérité? Si en effet quelque chose d'impérissable que nous ne comprenons pas, vivait en nous?

Cette dernière réflexion parut susciter en lui toute une série de pensées saisissantes. Son regard se fixa sur le sol, et, au bout de quelque temps il murmura de nouveau:

—Oh! qu'il est horrible, ce sombre abîme qu'on nomme éternité! Et ce serait là la fin de l'homme: mourir, disparaître comme un animal, comme une brute, comme un chien! Pourquoi donc alors la conscience du néant qui l'attend ne lui est-elle pas ôtée, comme au chien? Pourquoi, s'il doit être anéanti, avoir versé dans son sein la soif de l'immortalité? C'est peut-être le fruit de notre première éducation, la suite des niaiseries qu'on nous a fait accroire... Mais la nature de l'homme se révolte à l'idée que tout, avec la mort du corps, soit anéanti en nous. Tous les peuples, les sauvages même, espèrent une vie meilleure. Oh! redoutable énigme!

Simon Brutus poursuivit quelque temps encore cette méditation. Son âme luttait évidemment contre les principes impies qu'il avait adoptés, et il s'efforçait de réveiller en lui l'idée d'un avenir au-delà de cette vie. Cependant, quelque souvent que les réflexions du condamné le ramenassent à cette pensée, son orgueil la chassait chaque fois.

Enfin d'autres idées parurent s'emparer de lui; il reprit d'une voix calme:

—C'est étonnant! comme la mort qui s'approche évoque tout distinctement sous nos yeux! C'est un miroir

dans lequel nous pouvons contempler et nous-mêmes et tout ce que nous aimons ou détestons; depuis le berceau jusqu'à la tombe qui nous attend! Mon pauvre père! je ne lui ai causé que honte et chagrin!... Et lui, lui, eût sacrifié sa vie pour me voir heureux. Pleurerait-il ma mort ou se réjouirait-il de la fin de celui qui a empoisonné son existence!... Geneviève, toi aussi, je t'ai fait souffrir; mon amour fut ton malheur. Ah! j'ai tout sacrifié à la grande oeuvre... Mon inexorable devoir, ma profonde conviction a trouvé tout impuissant à contrebalancer l'affranchissement du monde et la réhabilitation de l'humanité déshéritée. Si cependant je pouvais voir encore une fois mon père, l'embrasser, lui dire qu'au fond de mon coeur il y a toujours eu pour lui un ardent sentiment d'affection.

Il passa la main sur son front comme pour chasser des pensées plus tristes. Après quelques instants, il se leva, et dit d'une voix plus haute et avec un amer sourire:

— Simon, Simon! l'idée de la mort ferait-elle de toi un lâche? Toi qui, cent fois en ta vie, as bravé les balles et la guillotine sans la moindre crainte, tu irais plier et faiblir maintenant parce que tu sais positivement que tu vas mourir tout à l'heure! Bah! bah! ce qui est fait est fait; ce que le sort décide doit s'accomplir... Aujourd'hui ou demain, il faut toujours que la mort nous atteigne... J'eusse préféré finir sur un champ de bataille; mais il paraît que j'ai tiré un mauvais numéro à la grande loterie. Eh bien! pas de faiblesse, Simon; montrons encore une fois aux stupides ennemis de la République française que Simon Brutus sait mourir comme il a vécu, sans peur et en se raillant de la mort!... Essayons si la dernière pipe nous paraîtra bonne encore...

Ce disant, il tira de sa poche une pipe garnie en ar-

gent, la remplit de tabac, battit le briquet, s'assit, et se mit à lancer en l'air de grosses bouffées de fumée.

Plongé dans une profonde rêverie, il suivait de l'oeil les capricieux nuages qui s'échappaient de sa pipe en flocons bleuâtres, et les suivait dans leur ascension jusqu'à ce qu'ils se confondissent avec l'air et disparussent tout à fait.

—Et c'est là la vie? murmura-t-il en souriant amèrement; on le dit. Combien c'est faux! La vie est une lutte contre tout, un ardent et fiévreux désir de vaine gloire, une course folle vers un but incertain, une orageuse navigation sur l'océan du doute. Elle ne se déroule pas si placidement, elle ne disparaît pas si insensiblement; car, après la sanglante lutte qu'on nomme la vie, vient enfin la mort qui déchire et brise violemment tout dans l'homme... la mort, qui, pour torturer davantage encore sa victime, lui montre comme la fin, le but de tous ses efforts, un abîme sans fond,—un abîme dans les sombres profondeurs duquel une insoluble énigme grimace ironiquement.

En ce moment son attention fut éveillée tout à coup par le bruit d'une clef qui grinçait dans la serrure.

—Déjà! s'écria-t-il; je pensais vivre une heure encore... Soit; la pipe est fumée du moins...

Il fixa sur la porte un regard hautain et dédaigneux. Mais celle-ci s'était à peine ouverte qu'un cri s'échappa de son sein et qu'il s'élança, les bras ouverts, en s'écriant:

—O mon père, mon père! je puis vous embrasser une fois encore avant de mourir!

Le vieillard, muet et fondant en larmes, se suspendit au cou de son fils et faillit s'évanouir d'émotion sous l'ardent baiser que Simon imprimait sur ses lèvres.

Simon Brutus le conduisit vers le lit, et, pressant

dans ses mains avec une fébrile tendresse les mains de son père, il lui dit d'une voix émue :

— Ah ! mon père, combien je suis heureux de te voir une fois encore ! Le seul vœu que formât mon cœur est accompli ! Sois courageux, mon père : la mort ne m'épouvante point. Les larmes qui s'échappent de mes yeux sont des larmes de regret, de ce que l'inflexible sort m'aït imposé le devoir de te faire souffrir. Oh ! je t'aime bien pourtant. Au bord de la tombe déjà béante, ton image seule était sous mes yeux !

Le vieillard serra de nouveau son fils dans ses bras, et répondit d'une voix affectueuse :

— Tais-toi, tais-toi, Simon ! il y a encore de l'espoir. Dieu exaucera ma prière, on te fera grâce.

— Pauvre père ! reprit Simon Brutus en soupirant. Pourquoi te préparer de nouvelles douleurs ? Acceptons la destinée telle qu'elle est...

— Non, Simon ; ne désespère pas, mon fils. Peut-être, en ce moment même, le général signe-t-il ta grâce ?

Un sourire d'incrédulité erra sur le visage du condamné ; il regarda son père avec compassion :

— Un millier de loups ont pris un lion ; tu crois que les loups laisseront échapper le lion ? Non, ne nous faisons pas illusion : ils ont soif de mon sang, et, je l'avoue, je leur en ai donné bien des raisons.

— Simon, mon fils, tu ne sais ce qui se passe, dit le père avec joie ; tu ne mourras pas. Bruno lui-même est allé se jeter aux pieds du général pour implorer ta grâce.

— Bruno ? Bruno ? dit Simon Brutus avec un ricanement plein de haine. Bruno me sauverait ? Malheureux père, a-t-il été assez cruel pour te faire accroire cela ? Ah ! l'hypocrite ! s'il pouvait arracher ma chair de mes os, lambeau par lambeau, il le ferait avec joie. Il est mon ennemi mortel depuis sa naissance ; je le hais de-

puis le premier jour où je l'ai vu. Oh ! on s'est affreusement raillé de toi, mon père ! on a voulu se faire un jeu de ta douleur, prolonger tes souffrances par ce vain espoir ! — Infâmes ! lâches bourreaux !

Le vieillard mit la main sur la bouche de son fils, et dit avec horreur :

— Simon, tais-toi ! tu blasphèmes Dieu ! Tes paroles me font frémir. Je te le dis, et c'est bien vrai, j'ai moi-même accompagné Bruno chez le général.

— Et as-tu entendu aussi ce que Bruno lui disait ?

— Je ne suis pas entré, mon amour m'a irrésistiblement poussé vers mon fils . . .

— Et qui peut savoir, mon père, ce que dit et fait Bruno ?

— Moi, Simon ; il implore ta grâce, il fait valoir toutes ses souffrances, tous ses services, pour obtenir cette unique faveur.

— Mais c'est impossible ! J'ai fait fusiller son père, j'ai repoussé les prières de sa mère ! Bruno doit savoir cela ?

— Il le sait ; et cependant il veut te sauver de la mort.

Le prisonnier, comme s'il se fût senti vaincu, laissa tomber la tête sur sa poitrine, et son regard se baissa vers le sol. Bientôt il se révolta contre cette conviction de la générosité de Bruno qui pénétrait dans son cœur.

— Cela ne se peut ! murmura-t-il ; j'ai cherché la mort de Bruno comme un bonheur ardemment désiré ; j'ai sacrifié son père à ma vengeance ; je l'ai accablé de douleur, et je le réservais encore à la persécution, à la souffrance et à la mort . . . Et il me sauverait ? N'est-il donc pas homme comme moi ?

Le père saisit la main de son fils, et dit d'une voix calme et solennelle :

— Simon, mon pauvre fils, tu as perdu dans ta vie terrible la plus belle fleur de ton âme. Ah ! l'incrédulité t'a ôté la force de comprendre une semblable générosité.

un sacrifice aussi surhumain, n'est-ce pas? Et pourtant un seul mot suffit pour tout expliquer : Bruno est chrétien!

—Chrétien! chrétien! murmura Simon Brutus avec une amère ironie; la conduite de son ennemi n'est pas aussi désintéressée. Ah! je comprends ce que c'est. Geneviève s'est souvenue qu'elle m'a aimé jadis; Geneviève le domine, elle veut me sauver.

—Tu te trompes, Simon, reprit le père; Geneviève a supplié Bruno en ta faveur; il a écouté ses supplications aussi peu que les miennes, aussi peu que celles de sa mère. Mais lorsque notre vieux curé lui a représenté Jésus crucifié demandant grâce pour ses persécuteurs, la voix de Dieu a touché Bruno. Le général restât-il inflexible, celui que tu nommes ton ennemi mortel en souffrirait comme si tu étais pour lui un frère chéri. Ainsi, mon bon Simon, ne calomnie plus sa bonté!

Pendant longtemps le prisonnier demeura plongé dans une profonde méditation; il secouait par moments la tête d'un air d'hésitation, tandis que le mot : chrétien! s'échappait encore de sa bouche.

Le vieillard serra encore la main de son fils, et lui demanda avec une affectueuse tendresse :

—Simon, si on t'accordait ta grâce, refuserais-tu donc d'adoucir l'amertume de ma vie? Ne tâcherais-tu pas de revenir à de meilleures idées?

—De meilleures idées? répéta Simon; rien au monde ne peut affaiblir mes convictions républicaines.

Le ton inflexible avec lequel ces paroles furent prononcées attrista visiblement le vieillard; cependant il parut maîtriser sa douleur, et reprit :

—Soit donc!... mais tu abandonneras cette vie barbare et impie, n'est-ce pas? Tu donneras à ton pauvre père quelques jours de paix encore? Tu viendras demeurer avec lui, adoucir et consoler ses dernières années par ta présence?

— Dans la Campine ? A Waldeghem ? demanda Simon avec mécontentement.

— Oh ! cela m'est indifférent, pourvu que tu sois avec moi, répondit le père. Je vendrai nos terres ; nous irons demeurer dans un autre pays, fût-ce même en France. Partout où mes yeux pourront te voir je serai heureux. Et s'il pouvait se faire que notre calme et paisible existence ouvrît ton âme à la vérité, si cette âme pouvait recevoir un seul rayon d'en haut, je remercierais Dieu, je bénirais mon enfant, et, plein d'espoir, je fermerais les yeux dans les bras d'un fils bien-aimé.

Deux larmes, les premières qu'il eût versées depuis qu'il était homme, coulèrent sur les joues de Simon. Il passa son bras autour du cou de son père et l'embrassa.

— O mon père, dit-il avec un soupir, comme ton amour est infini ! Ainsi tu laisserais dans mon âme sans les troubler mes convictions républicaines ? Merci donc ! Ce que tu me demandes est difficile. Cette guerre sera bientôt terminée. Jusque-là je ne puis renoncer à la mission dont on m'a chargé... Mais après... après nous ferons ce que tu viens de dire... Et peut-être, ô mon père, peut-être ton plus doux espoir se réalisera-t-il en partie. Je le sens, il y a une place vide dans mon cœur, quelque chose qui me manque et qui m'effraie. Peut-être l'orgueil m'a-t-il trompé... Ah ! quoi qu'il en soit, je te sacrifierai tout ; ma carrière, mon avenir, la gloire que j'avais rêvée. Puissé-je, au prix de tout cela, te faire oublier les souffrances que tu as éprouvées !

Du lit de camp le brasseur se laissa tomber à genoux sur le plancher, leva vers le ciel des mains suppliantes et s'écria avec une sorte d'égarément :

— Merci, ô mon Dieu, de ce que vous me rendez mon fils ! Ah ! achevez votre oeuvre, éclairez son coeur, il n'est pas tout à fait perverti, il y reste encore de l'amour...

La porte de la prison s'ouvrit, le chef de la garde parut sur le seuil :

—Encore un quart d'heure! dit-il. Préparez-vous. L'ordre est formel: sur le coup de onze heures l'arrêt doit être exécuté...

Le brasseur bondit en poussant un cri terrible. Il tira sa montre avec une fiévreuse anxiété et s'écria en fixant sur le cadran un oeil égaré:

—Oh, c'est vrai; nous perdions la tête. Encore un quart d'heure? Je cours, je vole, je reviens...

En disant ces mots il se précipita hors de la prison et traversant les gardes stupéfaits, s'élança dans la rue.

—Je l'avais bien pensé! murmura Simon Brutus en s'asseyant sur le lit, il est impossible qu'ils m'épargnent. Pauvre père!

Le chef de la garde referma la prison.

Un profond silence régna pendant quelque temps dans la maison qui servait de corps de garde.

Simon Brutus était assis, immobile et la tête dans les mains. Les minutes qui s'écoulaient lui paraissaient des siècles.

Enfin il entendit un traînement de sabres et un bruit de fusils.

Le chef de la garde entra avec quatre hommes dans la prison et dit:

—L'heure va sonner. C'est bien malheureux, camarade. Nous avons pitié de vous; mais c'est le sort de la guerre. Rendez du moins notre mission moins pénible en vous soumettant.

En disant ces mots, il tendit au prisonnier un mouchoir blanc en lui faisant signe de se l'attacher sur les yeux.

Mais Simon Brutus le lui rendit avec un calme sourire, et répondit en se levant pour suivre ses gardes:

—Croyez-vous donc qu'un soldat de la République française n'ose regarder la mort en face? Allons, je donnerai moi-même le signal du feu.

En ce moment le brasseur parut dans la prison. II

se jeta en hurlant au cou de son fils et, comme insensé, cria aux gardes :

—Non, non, le général est au conseil de guerre... Restez, attendez, on délibère sur son sort. Attendez, on va venir; encore quelques minutes...

—Avez-vous vu le général? lui avez-vous parlé? demanda le chef.

—Mon Dieu, non! répondit le brasseur hors de lui. on ne peut lui parler; il délibère, il va faire grâce... mais tout de suite... maintenant... à l'instant...

Le chef essuya une larme qui coulait sur sa joue, mais il paraissait bien décidé à remplir impitoyablement sa mission.

Il appela quelques hommes du corps de garde et leur fit signe d'emmener le vieillard hors de la prison.

Le brasseur, qui s'en était aperçu, se jeta en gémissant sur le sein de son fils. Ils échangèrent quelques baisers fiévreux. Simon Brutus prononça le suprême adieu et murmura à l'oreille de son père quelques paroles de consolation. Puis lui-même se dégagca de ses bras et le remit aux mains de ceux qui devaient l'empêcher d'assister à l'affreux spectacle de la mort de son fils.

Simon Brutus fut conduit sur la place où devait avoir lieu l'exécution. Son père infortuné se tenait sur la porte du corps de garde et regardait, frémissant et trépidant, en proie à une douloureuse impatience, dans la rue qui menait à l'hôtel de ville.

Tout à coup il lui échappa un cri, cri étrange, cri joyeux pourtant et si perçant qu'il retentit jusqu'à la place et frappa les gardes de stupéfaction.

Le brasseur s'était précipité, les bras levés, au-devant d'un homme qui accourait vers lui en pleine course et tout hors d'haleine.

—Bruno! Bruno! criait-il... vite! vite! ou il sera trop tard!

Mais Bruno passa rapidement devant lui, sans lui adresser la parole, traversa le corps de garde, vola sur la place, et courut aux gardes qui, déjà en position, n'attendaient plus que le commandement du condamné lui-même plus lui envoyer dix balles dans la poitrine.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Bruno, le général lui fait grâce !

A ces mots il tendit au chef un ordre écrit ; mais au même instant son regard rencontra le regard de Simon Brutus.

Tous deux devinrent d'une pâleur mortelle. Bruno se détourna et s'enfuit à travers le corps de garde, dans la rue.

Le vieux brasseur apparaissait sur la place ; il se jeta à demi-mort au cou de son fils.

Celui-ci, comme s'il eût été anéanti, s'appuya contre le mur ; il ne semblait pas remarquer la présence de son père, et en proie à une sorte de délire il se disait à lui-même : — Bruno ! Bruno m'a sauvé !

XII

C'était le lendemain, dans l'après-dînée.

Un morne silence planait sur la ville; on n'entendait que les retentissantes détonations du canon, le sifflement des projectiles meurtriers et le bruit des vitres brisées par l'explosion des obus et des bombes.

On n'apercevait pas un bourgeois dans les rues, toutes les portes étaient fermées. On pouvait présumer que les habitants, saisis de terreur à l'approche d'un danger de mort, s'étaient cachés dans les caves, tant pour ne pas être atteints par les boulets que pour échapper à la vengeance des vainqueurs lorsque la lutte serait terminée.

A l'exception de quelques compagnies, les patriotes se tenaient sur les remparts pour faire face aux assauts de l'ennemi et les repousser. Ils avaient creusé dans le sol des fosses profondes, et s'y tenaient à l'abri des boulets qui passaient sans cesse au-dessus de leurs têtes pour aller s'abattre dans la ville.

Comme ils ne possédaient pas d'artillerie, et que les Français se tenaient à dessein hors de la portée des fusils, les paysans ne pouvaient faire aucun mal à l'ennemi et se voyaient condamnés à la plus humiliante inaction.

Quand ils jetaient un regard à la dérobée sur les campagnes et les collines environnantes, la plupart frémissaient, dans la conviction qu'il ne restait plus d'espoir de triompher. Aussi loin en effet que pouvait porter le regard, tout était couvert d'une foule d'ennemis qui, disposés en masses compactes, descendaient dans les vallées, s'étendaient sur les plaines, gravissaient les hau-

teurs, et enfermaient la ville dans un formidable mur de fer et d'acier.

Sur le Marché, le long des maisons que leur situation protégeait contre les coups de l'ennemi, se trouvaient quelques compagnies de l'armée des patriotes.

Bruno s'y promenait à pas lents; sa physionomie était triste et abattue. Par moments il murmurait en lui-même et frappait du pied avec impatience, comme s'il eût été en proie à une irritation comprimée.

Aurpès du détachement de Waldeghem se tenait Karel du *Lion*, la tête affaissée sur la poitrine, l'oeil fixé sur le sol, en proie à un profond découragement.

Le même sombre silence régnait parmi le millier d'hommes placés sur le Marché et dans les rues avoisinantes. Sauf quelques murmures contre l'incompréhensible inaction du général de Roumiroir on n'entendait que le piétinement des chevaux de quelques cavaliers qui se tenaient devant une auberge située sur le Marché, prêts à transmettre des nouvelles ou à recevoir des ordres.

De cette auberge sortirent en ce moment quelques officiers qui coururent en toute hâte aux divers corps.

Les capitaines quittèrent leurs compagnies avec la même précipitation, et de toutes les directions et s'acheminèrent vers l'auberge où se trouvait le général et sous la porte cochère de laquelle ils disparurent tour à tour.

A l'intérieur, dans une cour découverte, se trouvait le général de Roumiroir. Son visage portait aussi le cachet de la tristesse et du découragement.

Par intervalles il hochait la tête d'un air désespéré en parcourant du regard une feuille de papier qui probablement contenait de mauvaises nouvelles.

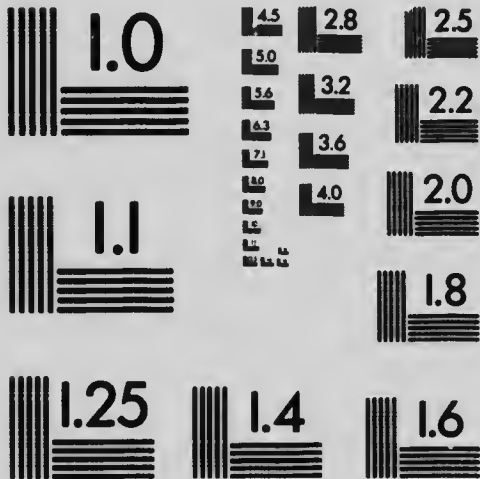
Dès qu'il se vit entouré des capitaines qu'il avait fait appeler, il leur dit avec abattement :

— Amis, la cause de la patrie est en grand danger. Je ne sais que résoudre : je n'ose disposer seul de la vie de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

tant d'hommes courageux. Donnez-moi votre avis. Nous espérons avec raison que la possession d'une forteresse nous rendrait forts et soulèverait les villes mêmes en faveur de l'indépendance nationale, mais l'ennemi, pénétrant trop tôt notre dessein, a réuni toutes ses forces pour nous écraser avant que notre espoir puisse se réaliser. Deux jours lui ont suffi pour rassembler, autour de Diest, une formidable armée. A tout instant, de nouveaux corps viennent la renforcer : l'arrivée des troupes de toute arme et de munitions de guerre continue sans interruption. Nous ne pouvons plus compter sur des sorties. Nous y perdrons inutilement nos plus intrépides compagnons ; et de plus l'ennemi est déjà tellement nombreux au dehors qu'il nous serait impossible de lui résister. D'un autre côté, je vous prie de prendre en considération que les vivres manquent complètement à Diest ; il ne se passera pas deux jours sans que la faim nous pousse irrésistiblement hors de la ville. Enfin écoutez les nouvelles qui viennent de la capitale :

“Bruxelles, 14 brumaire.

“ An VII de la République Française, une et indivisible.

“ Hier et avant-hier sont arrivés ici quelques escadrons de hussards et différents corps d'infanterie. “ Nous attendons encore les hussards de Chamboran qui viennent de Paris, de même qu'un régiment de chasseurs à cheval de l'armée de Mayence. Nous apprenons aussi que la route de Paris ici est couverte de troupes et d'artillerie que le directoire fait marcher sur la Belgique pour en finir de l'insurrection des *Bri-gands*. Nombre de détachements des gardes nationales de Lille, Douai et autres villes de France voisines de notre pays, se sont aussi portés sur nos frontières.”

Vous le voyez, amis, il ne reste pas d'issue; la France entière semble vouloir tomber sur Diest pour nous écraser sous la supériorité du nombre. Je suis d'avis que nous devons quitter cette ville... et comme nous ne pouvons l'essayer pendant le jour, sans courir le risque d'être anéantis, le mieux serait, me semble-t-il, de tenter le soir ou la nuit, à la faveur des ténèbres, de nous frayer un passage à travers l'ennemi et de nous réfugier dans les bois. Si quelqu'un a un meilleur conseil à donner, je le recevrai avec reconnaissance.

Un sourd murmure de dépit et de colère comprimée s'éleva parmi les capitaines, mais aucun d'eux ne répondit directement à la question du général.

Bruno, les bras croisés sur la poitrine, tremblait comme s'il eût été saisi par la fièvre.

— Mon propre cœur me dit combien le sentiment de notre impuissance doit vous être pénible! dit le général en soupirant. Si seulement nous avions quelques canons, peut-être y aurait-il encore quelque chance de gagner du temps et d'attendre des secours.

Bruno fit un pas en avant et dit d'une voix qu'altérait une vive émotion :

— Des canons, général? Il y a dix canons sur le *Mont de tous les saints*. Cette batterie domine toute la ville; depuis ce matin elle vomit sur nous la destruction et la mort; c'est le pivot sur lequel repose la force de l'ennemi. Eh bien! si nos fusils ne portent pas assez loin courons à l'ennemi et rapprochons-nous de lui assez près pour que les baïonnettes servent d'instruments à notre vengeance. Si nous osons être ce que nous étions il y a quatre jours encore, nous irons prendre les canons qui couronnent le *Mont de tous les saints*...

— Oui, oui, il a raison! s'écrièrent les assistants. Il ne reste qu'à vaincre ou mourir, il faut combattre: l'inaction nous tue!

— C'est une périlleuse entreprise, objecta le général;

elle exige beaucoup de courage et d'intrépidité. Je doute que dans la position où nous nous trouvons, nos hommes aient l'audace nécessaire pour courir au-devant d'une mort certaine. La moindre hésitation serait notre perte à tous.

—Général, s'écria Bruno avec une indignation à peine contenue, la prudence peut, dans certaines circonstances, faire plus de mal que la lâcheté. Pourquoi douter de notre courage? Depuis que vous nous commandez, vous avons-nous donné le droit de suspecter notre bravoure? Combien craindrions-nous la mort, puisqu'elle est inévitablement réservée à tous ceux qui survivront à la défaite? Je ne vous accuse pas, mais vous vous êtes trompé assurément. Si, dès le commencement du siège, nous avions attaqué et battu une à une les colonnes ennemies à mesure qu'elles arrivaient, jamais les Français n'eussent pu nous cerner d'aussi près. Maintenant le mal est fait; mais qui sait si, par une audacieuse tentative, nous ne pouvons faire tourner la chance en notre faveur? Tandis que nos hommes sont là à attendre, le désespoir au coeur, la fortune ne viendra pas à nous. Le proverbe a bien raison: Aide-toi, le ciel t'aidera!

Les capitaines qui entouraient Bruno appuyèrent son discours hardi par des cris approbateurs et témoignèrent par leurs exclamations qu'eux aussi, comme lui, avaient soif d'agir et étaient prêts à rassembler tout leur courage pour tenter un effort décisif.

Le général demeura quelques instants les yeux baissés vers la terre. Puis il leva la tête et dit avec résolution:

—Je pourrais, comme homme et comme général, me trouver blessé des paroles que le capitaine des hommes de Waldeghem vient de m'adresser; mais j'oublie volontiers ce qui peut s'y trouver d'insultant pour moi. Le temps n'est pas propre à se quereller sur la forme plus ou moins convenable de nos expressions. Et, au fond, ce qu'il a dit est la vérité. — Vous croyez donc, cama-

rades, qu'il nous faut tenter une attaque décisive contre la batterie du *Mont de tous les saints*? Eh bien qu'il soit fait selon votre courageux désir! Je vous conduirai à l'assaut et vous montrerai que la bravoure personnelle ne me fait pas défaut. Comme général, je vais cependant prendre, en toute hâte, quelques mesures pour nous rendre la retraite possible si notre attaque ne réussissait pas. Promettez-moi, mes amis, que vous suivrez fidèlement mes ordres; la moindre confusion pourrait être fatale au plus haut point à notre entreprise. Vous, capitaine de Waldeghem, vous marcherez à la tête de la colonne avec votre compagnie; j'ai confiance dans votre bravoure éprouvée. Tandis que, suivi de toutes les compagnies de la Haute Campine vous gravirez le *Mont de tous les saints* et attaquerez l'ennemi, les compagnies du petit Brabant avec les gens de Lierre et de Malines, occuperont les remparts en dedans de la porte, afin de faciliter au besoin votre retraite et de prévenir toute surprise. Retournez vers vos hommes, capitaines, élevez leur courage à la hauteur de cette audacieuse tentative, et amenez tous vos détachements de ce côté-ci du *Marché*!

Les capitaines firent volte-face, et, le sabre levé, rejoignirent leurs compagnies sur le *Marché* au pas de course et en poussant des cris de joie. A peine quelques-uns d'entre eux avaient-ils gagné l'endroit où se trouvaient leurs hommes que des acclamations enthousiastes s'élevèrent de tous les détachements et saluèrent triomphalement la bonne nouvelle. Les gens de Waldeghem, Karel du *Lion* à leur tête, firent surtout retentir l'air de leurs belliqueuses clameurs.

Les compagnies s'ébranlèrent et vinrent se former en épaisse colonne, à l'entrée de l'arue qui montait vers le *Mont de tous les saints*.

Bientôt le général, accompagné de quelques officiers d'éta-major, parut sur le *Marché* et alla au galop se pla-

cer derrière la compagnie de Waldeghem qui se trouvait à la tête de la colonne. Quelques cavaliers furent envoyés jusqu'aux derniers rangs de l'armée pour ordonner partout qu'on gardât le plus grand silence jusqu'au moment où les tambours et les clairons sonneraient la charge.

Quand toutes les rumeurs se furent apaisées et que le général s'aperçut que ses ordres étaient exécutés, il donna à Bruno le signal de marcher en avant.

La croix rouge de Waldeghem se mit en mouvement ; toute la colonne suivit d'un pas mesuré et dans le plus profond silence, la longue rue qui montait vers la porte.

Au haut du *Mont de tous les saints* se trouvait une assez grande chapelle, tout auprès de laquelle les Français avaient établi la redoutable batterie de dix canons de gros calibre. Cet endroit était extrêmement favorable pour cela, car les canonniers pouvant toujours s'abriter derrière la chapelle, il était impossible aux assiégés de les atteindre du haut des remparts.

A quelque distance, derrière la chapelle aussi, cinq ou six cents soldats étaient cachés dans un pli du terrain, prêts à protéger au besoin la batterie contre une attaque.

Cependant les paysans vinrent se masser tout près de la porte. Mais leur dessein fut éventé par l'ennemi, grâce à cette circonstance que l'absence de maisons permettait à l'oeil de plonger du dehors sur cette partie de la ville.

On entendit au loin sonner l'alarme dans le camp français, et bientôt on put remarquer que l'ennemi concentrait en toute hâte ses troupes pour prêter secours à la batterie menacée.

Sur l'ordre du général les tambours et les clairons résonnèrent dans la colonne des patriotes et firent entendre le signal de l'assaut.

Une tonnante acclamation, un formidable cri de guerre éclata au sein de l'armée patriote ; les paysans franchirent la porte et gravirent la colline au pas de charge.

Mais à peine la compagnie de Waldeghem était-elle hors de la ville que cinq cents Français se montrèrent sur la hauteur et firent pleuvoir une grêle de balles sur les patriotes.

Bruno s'aperçut avec effroi que ses hommes hésitaient et songeaient à riposter en tirant sur l'ennemi. Il n'y avait pas moyen de tenir en cet endroit, car déjà les canons mêlaient leur grondement au fracas de la fusillade, et la mitraille et les balles décimaient les compagnons de Bruno.

Il se précipita en avant, et cria d'une voix forte à ses camarades.

— Oh ! mes amis, encore un effort ! Suivez-moi ! croisez la baïonnette ! En avant, en avant pour Dieu et la patrie !

— En avant ! en avant ! s'écria Karel du *Lion* en s'élançant avec Bruno vers le haut de la colline, et en donnant par son exemple à ses compagnons le courage de la suivre.

Sous le feu meurtrier des Français, la compagnie de Waldeghem perdit beaucoup de monde. Cependant, quoique leurs rangs fussent bien éclaircis par la mitraille et les balles, les courageux paysans ne renoncèrent pas à l'assaut, et coururent avec une audace inouïe jusqu'au sommet de la colline où les attendait un épais bataillon.

Là s'engagea, d'homme à homme, un combat désespéré où le sabre et la baïonnette jouaient seuls leur rôle. On hacha, on poussa, on frappa, on lutta pendant un certain temps avec tant d'acharnement et de rage, que bientôt un morceau de cadavres fut entassé dans une mare de sang.

L'héroïque détachement de Waldeghem eût sans doute été anéanti en cet endroit jusqu'au dernier homme, — car le plus intrépide courage ne pouvait rien contre un si grand nombre d'ennemis, mais bientôt les autres compagnies des paysans apparurent sur la hauteur, et les

Français se trouvèrent cernés et assaillis de toutes parts.

Bruno et Karel, couverts de sang et de boue, combattaient comme des lions furieux, et poussaient sans cesse leurs hommes à la rencontre de l'ennemi. Celui-ci recula jusqu'aux canons, et fit des efforts inouïs pour protéger la batterie jusqu'à ce que les troupes françaises qui s'avançaient dans toutes les directions, drapeaux déployés, pussent lui prêter aide.

Bruno, remarquant cette intention et entraîné par la chaleur du combat jusqu'à une aveugle témérité, poussa de nouveau son cri de guerre et se précipita à la tête de ses hommes avec un si irrésistible élan sur les Français, que ceux-ci se virent forcés d'abandonner la chapelle, et se replièrent lentement vers ceux qui venaient à leur secours.

Les hommes de Waldeghem poussèrent des cris de triomphe au milieu des pièces abandonnées; l'artillerie ennemie était en leur pouvoir!

Transporté de joie, Karel du *Lion* s'élança sur un canon, et agitant son chapeau au bout de son épée, il annonça par de joyeuses acclamations la victoire remportée.

Mais tout à coup un cri terrible lui échappa. Il porta la main à sa poitrine pour comprimer la blessure qu'il venait de recevoir; mais le sang jaillit comme un torrent à travers ses doigts. L'infortuné jeune homme s'affaissa et tomba sans force et mourant dans les bras de Bruno.

— Mon ami ! Karel, mon cher Karel ! s'écria Bruno en s'efforçant de déchirer les vêtements de son camarade, ah ! ne désespère pas ! Je vais étancher ton sang. Où est ta blessure ? où est-elle ?

Et, avec une précipitation fébrile, il mit en lambeaux l'habit de Karel pour lui découvrir la poitrine. Les balles volaient au-dessus de sa tête avec une nouvelle force ; mais, tout entier à sa douleur, il semblait ne plus savoir

où il se trouvait. Le blessé était couché sur son bras, les yeux fermés, la pâleur de la mort sur le visage. Quand Bruno lui découvrit enfin la poitrine, il ouvrit encore ses yeux déjà éteints; un sourire parut sur ses traits, et il murmura d'une voix expirante :

— Adieu... mon ami... ma mère... Pour Dieu... pour Dieu et pour la patrie!...

Une légère convulsion contracta ses membres, il se raidit et resta tout à fait sans mouvement.

Un cri de saisissement et de désespoir s'échappa de la poitrine de Bruno. Pour ainsi dire privé de sentiment lui-même, il contempla d'un oeil hagard les hommes qui ôtaient de ses bras le cadavre de Karel pour l'emporter en ville.

Tout à coup, comme si le sentiment de la vengeance se fût allumé dans son sein avec un redoublement de rage, il bondit, saisit son épée et voulut courir à l'endroit où le combat continuait toujours, bien que les deux armées n'échangeassent plus que des coups de fusil à distance.

De quelle triste stupeur le valeureux jeune homme ne fut-il pas frappé lorsqu'il vit que l'armée des patriotes reculait et semblait vouloir se rabattre sur la ville.

Transporté de colère, il courut vers quelques officiers d'état-major réunis en groupe derrière la ligne de bataille. Il allait donner carrière à son indignation et éclater en véhéments reproches, mais le spectacle qui frappa ses yeux arrêta les paroles sur ses lèvres.

Au milieu des officiers gisait le général de Roumiroir, la poitrine tout ensanglanté et la figure entièrement meurtrie. Un boulet lui avait enlevé la lèvre inférieure et une partie du menton.

Bruno s'éloigna de cet endroit, et se dirigea vers l'aile droite de la ligne de bataille où il voyait flotter la croix rouge de Waldegghem. Chemin faisant, il rencontra un officier d'état-major qu'il connaissait.

—Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-il. Pourquoi recule-t-on? Qui a donné des ordres aussi lâches? Ces flots de sang ont-ils donc été versés inutilement?

—Silence, Bruno! répondit l'officier. Si nous ne nous hâtons de regagner la ville, tout est perdu. Regardez dans la campagne: cinq ou six mille ennemis, une nombreuse cavalerie, de l'artillerie légère, s'approchent du *Mont de tous les saints*. Il fait mauvais pour nous ici. La retraite est ordonnée; nous continuerons de combattre derrière les remparts si e'est nécessaire...

L'officier s'éloigna.

Déjà toute la ligne de bataille, dans sa lente retraite, s'était rapprochée de Bruno. Muet, il rejoignit la compagnie de Waldeghem, et la suivit la tête baissée, le coeur gonflé de tristesse, et comme s'il eût été complètement étranger à ce qui se passait.

Les paysans continuèrent lentement leur retraite en se défendant courageusement, rentrèrent en ville et se postèrent sur les remparts pour repousser l'ennemi dans le cas où il oserait tenter une attaque contre la porte.

Mais les Français se contentèrent de reprendre possessions de leurs canons et de tirer vivement sur la ville, en ayant soin d'ailleurs de se tenir eux-mêmes hors de portée des fusils.

Sans nul doute les généraux français étaient convaincus que la ville se rendrait d'elle-même et sans qu'il fût nécessaire de recourir à un sanglant assaut.

Pendant toute l'après-midi la situation resta la même. La ville fut canonnée jusqu'au soir avec un redoublement de violence; mais dès que les ténèbres se furent répandues sur la ville et sur la campagne, on cessa le feu des deux côtés, afin de puiser dans un court repos des forces pour la lutte du lendemain.

.....
.....
.....

Il faisait nuit.

Les rues de la ville de Diest, plongées dans l'obscurité, étaient mornes et désertes. Pas un être vivant ne venait troubler par sa présence le lugubre silence qui faisait ressembler la forteresse assiégée à un immense tombeau. Comme si on eût voulu épaissir à dessein les ténèbres impénétrables, on avait éteint toutes les lumières sur le marché et dans les rues.

Ce funèbre silence, ce calme mystérieux, cette effrayante solitude, durèrent sans être troublés jusqu'à ce que les horloges des églises et des chapelles annonçassent par douze tintements plaintifs l'heure solennelle de minuit.

La scène changea soudain comme si le son des cloches eût réveillé d'un sommeil de mort une population entières. Un grand nombre de portes s'ouvrirent et se refermèrent avec précaution. En même temps apparurent de tous côtés de noires formes humaines, qui, d'un pas furtif et sans rompre le silence, se glissaient le long des maisons, comme si elles voulaient surprendre une proie ou commettre un crime.

On n'eût pu, dans l'obscurité complète qui régnait, reconnaître quels étaient ces hommes qui se pressaient, avec un profond mystère, dans les rues, si parfois une furtive étincelle ou un cliquetis de fer n'eût révélé qu'ils étaient armés.

Le nombre de ces promeneurs nocturnes croissait de plus en plus; bientôt des troupes entières descendirent des remparts vers la partie inférieure de la ville; certaines rues semblaient fourmiller d'hommes. Cependant tous se taisaient et s'efforçaient d'étouffer le bruit de leurs pas et de leurs armes. Ils se glissaient avec précaution et en silence, suivaient tous la même direction et gagnaient ce côté de la ville où le Béguinage s'élève avec son église, non loin des remparts.

Autour de cet édifice et dans les rues voisines se trouvaient déjà des milliers d'hommes, les uns disposés en

rang, les autres groupés au hasard, d'autres encore cherchant dans les ténèbres des amis ou des compagnons.

Plus près du mur qui ceint le Béguinage se trouvaient une quantité de civières d'où s'échappaient fréquemment des plaintes douloureuses, mais contenues; c'étaient des blessés entourés d'amis qui s'efforçaient de les consoler et leur assuraient à voix basse qu'ils ne les abandonneraient pas.

Auprès des blessés se trouvaient aussi quelques femmes et quelques jeunes filles.

Une foule aussi considérable ne pouvait cependant se tenir assez silencieuse pour qu'on n'entendît pas un certain murmure semblable au bruit lointain d'une eau courante; mais ce murmure était si faible et si insaisissable, qu'il se confondait avec le vent de la nuit et se perdait inaperçu avec lui.

Au pied du rempart il y avait plus de mouvement, et parfois il s'y élevait des bruits plus accusés. On semblait occupé à y construire une machine de guerre, car on y apportait de lourdes pièces de bois.

Les principaux chefs des patriotes se tenaient auprès des travailleurs. Le général de Roumiroir, malgré sa douloureuse blessure, les encourageait par sa présence; à côté de lui, et même mettant la main à l'oeuvre, se trouvait Bruno, le vaillant capitaine de la compagnie de Waldeghem.

De temps en temps quelques officiers d'état-major venaient informer le général de l'état des choses dans les rues voisines et autour du Béguinage. Enfin, on lui annonça qu'il y avait lieu de croire que tout le monde était présent.

Le général fit un signe. Les travailleurs chargèrent les pièces de bois sur leurs épaules, et montèrent lentement et avec précaution sur le rempart.

Bruno s'éloigna à la hâte de cet endroit et dirigea ses pas vers le Béguinage. Il alla droit à un angle obscur

du mur d'enceinte, saisit quelqu'un par la main, et dit d'une voix étouffée :

—Ma mère, Geneviève, venez, tout est prêt.

Les deux femmes lui obéirent en silence; deux autres personnes encore les suivirent. Bruno se retourna, et dit tout en marchant :

—Jean, mon fidèle ami, rassemble, pour ce fatal instant, tout ton courage, toute ta prudence. J'ai un terrible pressentiment; je frémis et je tremble dans la crainte d'un affreux malheur. Protège notre pauvre pasteur pour qu'il ne lui arrive pas malheur dans les ténèbres.

—Mon sort est entre les mains de Dieu, murmura le vieux prêtre; ne vous inquiétez pas de moi.

—Bruno, demanda le domestique, qu'a-t-on décidé? Dites-le-nous, afin que nous sachions quel danger nous avons à éviter.

—On a jeté un pont sur l'eau, près de la grande écluse; c'est par là qu'il nous faut quitter la ville. C'est le seul point qui ne soit pas occupé par l'ennemi. Ainsi, quand tu seras au delà du pont, va toujours droit devant toi sans jamais t'écarter de cette direction... Nous allons à Hasselt...

—Mais, Bruno, le vieux brasseur n'est pas avec nous!

—Il est avec son fils; j'ai mis Simon en liberté...

Bruno passa son bras autour du cou de sa mère, et dit d'une voix douce :

—Vous tremblez, ma mère? Vous pleurez dans l'obscurité? Oh! gardez votre courage. Je resterai avec vous, je vous défendrai; je vous protégerai contre tout danger... Et s'il était vrai que l'heure terrible fût venue, eh bien! il y aurait encore un peu de bonheur dans notre destinée... Tu nous serreras, Geneviève et moi, dans tes bras, et tous ensemble, enfermés dans cette étreinte sacrée de l'amour, nous monterons vers Dieu qui nous aura donné la couronne du martyr...

• En ce moment, ils arrivaient auprès du rempart de la ville.

Déjà ceux qui restaient de la compagnie de Waldeghem étaient disposés en rang; plus loin, du côté du Béguinage, et même plus avant dans la ville, les autres compagnies s'étaient massées en une épaisse colonne. Quelques détachements qui avaient méconnu les ordres du général ou peut-être poussés par l'inquiétude, se pressaient de chaque côté du rempart intérieur pour gagner la tête de l'armée et passer avec les premiers sur le pont.

Jusque-là, néanmoins, tout s'était passé avec un ordre parfait et dans un profond silence.

Le général fit un signe à la compagnie de Waldeghem; celle-ci marcha en avant et monta sur le rempart.

Toute l'armée s'ébranla lentement; mais les compagnies qui se trouvaient près des fortifications avaient tant de hâte de sortir de la ville qu'elles gravirent le rempart à cinq ou six endroits différents, et vinrent se presser en foule contre le pont.

Soit que le projet de fuite des paysans eût été trahi, soit que les sentinelles françaises, postées sur les hauteurs qui font face à la porte d'Hérenthals, eussent entendu le bruit que le désordre des arrivants causait aux abords du pont, — en ce moment éclata un violent coup de canon dont le retentissement, semblable au tonnerre, s'étendit sur la ville et la campagne, comme un sinistre appel.

Ce terrible signal frappa les patriotes d'une indicible terreur; les détachements qui se trouvaient à l'arrière poussèrent les premiers vers le rempart avec une irrésistible force: tous, même les plus intrépides, durent céder à cette pression.

Il s'éleva alors un épouvantable cri de détresse, une affreuse clameur qui frappa d'effroi tous les coeurs. Bientôt tout le monde perdit le sentiment de la conser-

vation commune : chacun se précipita en avant : des trou-
pes entières franchirent en courant le rempart, et s'élan-
cèrent vers le pont comme un torrent déchaîné.

Un sinistre craquement se mêla au bruit du canon et
au pétilllement de la fusillade ; le pont céda sous le poids
des fugitifs et immédiatement s'abîma dans l'eau avec
sa charge...

Ce désastre n'arrêta cependant pas l'élan de la foule.
A travers l'impénétrable obscurité, aveuglés par la ter-
reur, ils accouraient incessamment du haut du rempart
et tombaient pêle-mêle dans le fossé, qui bientôt fut tout
rempli de cadavres. Les cris, les gémissements de leurs
frères écrasés, au lieu de retenir ceux qui restaient, les
excitaient au contraire à s'enfuir hors de la ville. Ce
fut une si affreuse mêlée qu'il serait impossible d'en
donner une idée.

Sur ces entrefaites, les détachements français qui
étaient campés le plus proche avaient couru aux armes
et s'étaient rangés en bataille non loin de la grande
écluse. De là ils tiraient sans relâche vers l'endroit d'où
s'élevaient les cris de détresse.

Tandis que les patriotes s'étouffaient et s'écrasaient
les uns les autres par centaines dans l'eau, les balles vo-
laient au milieu d'eux comme une grêle meurtrière,
frappant les victimes qui avaient eu le bonheur de sortir
vivantes du fossé.

Au bout d'une demi-heure, les sinistres clameurs ces-
sèrent de se faire entendre ; tout redevint silencieux...
Mais les ténèbres de la nuit cachaient dans leur sein
cinq cents cadavres.

XII

La nuit est encore obscure. Dans deux heures seulement les premiers rayons du soleil éclaireront la scène d'une affreuse catastrophe, et feront frémir les Français à la vue de cinq cents cadavres entassés jusqu'au-dessus des bords du fossé, étouffés dans le marais, foulés aux pieds et écrasés, dans la vase, ou, — frappés, par une balle, étendus dans leur sang et disséminés dans les prairies le long du Démer...

Les patriotes qui avaient réussi à gagner la campagne, en passant sur le corps de leurs frères morts, s'étaient jetés à travers l'obscurité dans toutes les directions pour échapper au danger de mort qui les menaçait.

Cependant, quoi que ce qui restait de l'armée des paysans se fût dispersé, une notable partie de cette armée s'était enfuie par un grand chemin de terre qui menait dans la Campine limbourgeoise.

A la tête de ces fugitifs se trouvait la compagnie de Waldeghem, qui avait peu souffert parce qu'elle avait passé le pont avant que sa chute fût le signal du plus terrible désastre.

Poussés par l'anxiété et la terreur, les paysans accélérèrent tellement leur marche que les plus affaiblis durent renoncer à les suivre, et se laissèrent tomber en foule sur le bord du chemin en poussant de tristes lamentations. Comme si ces malheureux eussent eu la conviction que cet abandon les livrait aux mains de leurs cruels ennemis, ils envoyaient encore de loin à

leurs amis un suprême et déchirant adieu du fond des ténèbres.

Enfin, après trois heures de marche, les hommes de Waldeghem se trouvèrent eux-mêmes tellement épuisés par la fatigue que Bruno, en arrivant vis-à-vis d'un petit hameau jeté au bord du chemin, leur ordonna de s'arrêter et de se reposer en cet endroit jusqu'au lendemain.

Tous se dispersèrent dans le hameau à la recherche d'un gîte. On réveilla les habitants des rares maisons, et quand les étables et les granges furent remplies d'hommes entassés, les autres se couchèrent sur le sol humide contre les murs et les haies.

Il arrivait sans cesse du côté de la ville de Diest de nombreux fugitifs qui n'avaient pu suivre les autres dans leur marche rapide. On leur dit au hameau qu'on ferait halte là jusqu'au matin.

Peu à peu une foule considérable s'amassa au milieu des maisons semées aux abords du chemin; bientôt il fut difficile de suivre les sentiers, parce que le sol était couvert de gens qui, dans l'obscurité, s'étaient étendus les uns auprès des autres à la première place qu'ils avaient rencontrée.

Un morne silence planait sur le hameau; la plupart des paysans, brisés par la fatigue, étaient tombés dans un profond sommeil; le petit nombre de ceux qui restaient éveillés interrogeaient les ténèbres d'un oeil hagard ou versaient des larmes amères en songeant à leur misérable sort.

Donc tout était silencieux dans le hameau; pas un mouvement, pas un soupir ne venait trahir la présence de ces infortunés. Ils gisaient dans l'obscurité, muets et immobiles comme des cadavres couchés dans un immense tombeau...

S'ils eussent su quel danger les menaçait, ils n'eussent pas donné ce court repos à leurs corps abattus! Leurs implacables ennemis veillent animés par l'esprit

de la destruction et du meurtre ; ils se glissent en troupes nombreuses, à travers les ténèbres de la nuit, et recherchent avec une sanguinaire ardeur la proie qui leur a échappé...

A peine la catastrophe qui avait frappé les patriotes devant Diest était-elle connue avec quelque détail des généraux français, qu'ils avaient pris immédiatement des mesures pour en tirer tout l'avantage possible. Tandis qu'une forte division de l'armée prenait possession de la forteresse, les autres colonnes ainsi que la cavalerie recevaient l'ordre de se répartir sur-le-champ dans tous les chemins qui menaient vers Hasselt, et de marcher en avant jusqu'au matin. De cette façon on pourrait surprendre, dès le point du jour, les paysans dispersés et encore tout étourdis, et anéantir sans peine ce qui avait pu échapper de leur armée. On devait leur donner la chasse comme à des bêtes fauves, et sabrer et tuer sans pitié tous ceux qu'on rencontrerait.

Conformément aux ordres reçus, les colonnes mobiles s'étaient mises en marche dans différentes directions ; cependant, comme elles étaient parties plus d'une heure après la fuite des patriotes, elles n'en rencontrèrent aucun, sauf çà et là un blessé qui n'avait pu aller plus loin et était tombé ; émissant au bord du chemin. Mais ces malheureux ne pouvaient arrêter les soldats français, qui poursuivirent leur route sans obstacle.

Deux heures se sont écoulées. Les premières lueurs du matin commencent à empourprer l'orient ; le jour va paraître.

Bien que tout soit encore enseveli dans une brume grisâtre et que l'oeil ne découvre que des formes douteuses, les patriotes ont déjà quitté leurs couches humides...

Dans le chemin qui traverse le hameau pour s'enfoncer au loin dans la campagne, des centaines d'hom-

mes sont agenouillés. On dirait qu'un chef les a disposés, car leurs rangs réguliers forment une épaisse colonne, et tous tournent les yeux vers un même côté du hameau; où la bannière de Waldeghem s'élève et déroule la croix rouge au vent du matin.

Beaucoup tendent les bras au ciel et semblent implorer le secours de Dieu; quelques-uns font glisser entre leurs doigts les grains d'un chapelet; d'autres, les mains jointes et la tête penchée, semblent absorbés dans une solonelle oraison.

La plupart ont le fusil au bras ou appuyé sur l'épaule; les baïonnettes s'élèvent au-dessus de leurs têtes et scintillent sous la lueur douteuse du jour qui se lève.

Pauvres gens! Leurs vêtements sont déchirés et souillés de boue; plusieurs ont la tête ou le bras enveloppés de linges sanglants, tous sont affreusement meurtris: pâles, les cheveux en désordre, les yeux égarés, tremblants de froid, glacés par l'humidité de la nuit, et si découragés, si tristes, qu'on ne lit plus rien sur leur physionomie que le plus profond désespoir ou une passive résignation à l'horrible sort qui leur est réservé.

Ils savent bien qu'il n'y a plus d'issue possible, qu'il n'y a plus désormais de place dans leur patrie où ils puissent reposer un seul instant leur tête fatiguée sans qu'aussitôt une balle ennemie vienne les éveiller et les frapper... Et peut-être ce jour qui se lève si serein à l'orient est-il l'avant-coureur de leur entier anéantissement!

A l'extrémité du chemin où ces malheureux sont agenouillés se trouve une étable ouverte. Là résonne de temps en temps le son aigu d'une clochette. Alors, ces gens en prière s'inclinent plus profondément, font le signe de la croix et se frappent la poitrine à plusieurs reprises.

L'étable est toute remplie de gens qui, eux aussi, sont

agenouillés sur la paille dont on a jonché le sol. Deux femmes se trouvent au milieu des hommes armés; ce sont la mère de Bruno et Geneviève. Jean le domestique et son maître Bruno sont à côté d'elles.

Au fond de l'étable se trouve un prêtre aux cheveux blancs, dont la vieillesse fait trembler la voix et les mains. Il dit la messe; il offre à Dieu le saint sacrifice avant que cette multitude épouvantée quitte son refuge de la nuit. Un jeune conscrit, le fusil sur le dos, sert la messe.

La crèche sert d'autel, un gobelet d'étain de calice; une lanterne est l'humble lampe allumée devant le Seigneur!

Cette solennité est, à la fois, sombre et touchante. Rien ne trouble le morne silence que la murmurante prière du prêtre et la réponse, à peine entendue, de l'acolyte improvisé... Et quand, par intervalles, le bruit aigu de la sonnette retentit soudain dans les ténèbres, tous les coeurs sont saisis d'anxiété et de terreur.

Quand le prêtre se retourne, la rouge lueur de la lanterne tombe sur son pâle visage; ses cheveux blancs scintillent comme une couronne d'argent; mais sa physionomie est tellement abattue, ses yeux sont si profondément enfoncés dans l'orbite, les rides de la décrépitude et de la souffrance se confondent si lugubrement sur son front et sur ses joues, qu'il ressemble à un fantôme sorti de la tombe pour assister à une sombre fête des morts.

Depuis quelques instants, le prêtre penche la tête au-dessus de la crèche; le murmure même de la prière a cessé: le silence est plus profond encore, et tous les coeurs battent dans un religieux recueillement. L'ineffable mystère de l'autel va s'accomplir.

Mais quel affreux tumulte, ô ciel! vient tout à coup interrompre la sainte cérémonie! Cent coups de fusil s'unissent en une seule détonation et répandent dans le

haméau leur sinistre éclat, tandis que les balles traversent l'air en sifflant... Le jeune homme qui sert la messe jette un cri perçant et s'affaisse, blessé, dans les flots de son sang. Le cri : Aux armes ! aux armes ! se fait entendre au dehors.

Bruno bondit, lève son épée et crie d'une voix puissante :

— Debout, martyrs ! Vengez votre Dieu !

Tous se précipitent en désordre hors de l'étable. Bruno court à sa mère, l'embrasse à la hâte, pose aussi ses lèvres frémissantes sur le front de Geneviève, murmure un douloureux adieu, et crie au domestique en saisissant un fusil :

— Jean... vite... ma mère, Geneviève... emmène-les ! sauve-les ; je prierai pour toi là-haut ! Ah ! aujourd'hui encore je verrai mon père !

Et sans oser encore jeter un regard sur sa mère qui se traînait à genoux en lui tendant les bras comme si elle voulait le retenir, le jeune homme se précipita dans le chemin et courut rejoindre la compagnie de Waldeghem qui déjà s'était portée en avant et avait engagé avec l'ennemi une vive fusillade.

On eût dit que l'impression de la sombre cérémonie et l'apparition soudaine des Français, dans un instant aussi solennel, avait doué les paysans d'une étonnante intrépidité et les avait remplis d'une ardeur n'accoutumée ; car ils marchaient hardiment sur l'ennemi, et sans doute ils se seraient jetés sur lui avec un rage aveugle et avec l'impétuosité d'un torrent, si Bruno ne leur eût ordonné de se former en rangs réguliers.

L'escarmouche dura quelque temps. Bruno faisait d'incroyables efforts pour empêcher ses hommes de se précipiter en avant ; lui-même était stupéfait de leur inconcevable ardeur de combattre, et sentait aussi sa poitrine se gonfler d'espoir et sa bravoure personnelle

se surexciter à la vue de l'héroïque résolution de ses frères.

Les paysans se rapprochaient de plus en plus de l'ennemi, lentement, il est vrai, mais sans un moment d'arrêt.

Il sembla enfin que les Français ne s'étaient pas attendus à une résistance aussi opiniâtre et songeaient à battre en retraite.

Le feu faiblissait, en effet, de leur côté, et bientôt les patriotes s'aperçurent que l'ennemi s'éloignait de plus en plus du hameau, et même avec une certaine précipitation.

Alors la voix de Bruno devint impuissante à dominer les belliqueuses clameurs de ses hommes, qui s'écrièrent d'une voix tonnante :

— En avant ! en avant ! pour Dieu et pour la patrie !

Ne soupçonnant pas que la retraite des Français pouvait cacher une ruse de guerre, les paysans marchèrent au pas accéléré sur l'ennemi. Celui-ci ne les attendit pas, mais gagna avec la même hâte une vaste plaine, avec l'intention apparente d'atteindre le sommet de quelques collines sablonneuses pour s'y défendre avec plus d'avantage.

Au pied des hauteurs dont nous venons de parler et au moment où les patriotes, continuant à pousser des cris de triomphe, allaient les attaquer à la baïonnette, les Français firent volte-face et envoyèrent à leurs adversaires une décharge générale.

Beaucoup de paysans tombèrent ; les autres, comme stupéfaits de cette perte, s'arrêtèrent et parurent vouloir répondre par des coups de fusil au feu de l'ennemi ; mais la voix de Bruno parvint encore à se faire entendre au milieu du formidable bruit de la bataille :

— A l'assaut ! Croisez la baïonnette ! s'écria l'héroïque jeune homme.

Et comme si sa parole eût versé un nouveau coura-

ge dans le coeur de ses frères et doublé leur ardeur, ils s'élançèrent en avant et tombèrent sur l'ennemi comme des lions furieux.

Les combattants étaient environnés de nuages de fumée; le bruit de la mousqueterie, les cris plaintifs des blessés, la voix des chefs, les clameurs guerrières des deux armées, tout cela se confondait en un affreux tumulte, qui s'échappait de cette fumée, au sein de laquelle une horrible mêlée ondoyait sur la plainte semée de débris d'armes et rougie par des torrents de sang.

Tandis que, dans cette première rencontre, les deux troupes ennemies semaient mutuellement dans leurs rangs la destruction et la mort, il se fit derrière les collines de sables un mouvement qui devait être on ne peut plus fatal pour les malheureux patriotes.

Les Français avaient attiré à dessein leurs adversaires en rase campagne, et dans ce but n'avaient mis en évidence qu'une faible partie de leurs forces.

Tout à coup, des deux côtés des hauteurs, une colonne de soldats déploya ses larges ailes sur la plaine. On eût dit les deux bras d'un géant qui s'ouvraient pour saisir leur proie et serefermaient peu à peu pour la broyer dans une formidable étreinte.

Une farouche clameur de joie, un effrayant cri de triomphe retentit derrière les paysans... et cinq cents balles trouèrent leurs rangs.

— Amis! cria Bruno aux siens, nous sommes cernés!! Voici l'heure de mourir! Passons à travers l'ennemi! Suivez-moi! Suivez-moi!

Et, se retournant tout à coup, il se précipita avec la vaillante et héroïque troupe de Waldeghem au milieu des rangs ennemis. Soit que le désespoir ou la certitude d'une mort imminente prêtât à ces pauvres gens une énergie surnaturelle, soit qu'ils eussent compris le dessein de Bruno, qui voulait se frayer une voie à tra-

vers l'ennemi pour gagner le hameau, ils firent des miracles de bravoure et traversèrent en effet l'aile gauche de l'ennemi, en renversant tout ce qui voulut leur fermer le passage.

Mais tous n'avaient pas réussi à s'échapper du cercle meurtrier, qui s'était aussitôt refermé. Une centaine d'hommes seulement, Bruno à leur tête, se portèrent rapidement vers le hameau. Le vieux curé, saignant horriblement à la tête, fut soutenu ou plutôt traîné par deux hommes, tandis que beaucoup d'autres l'entouraient avec sollicitude comme pour le protéger contre la grêle de balles qui fendaient l'air au-dessus de leurs têtes....

Encore une portée d'arbalète, et la compagnie de Waldeghem atteignait les premières maisons du hameau pour y reprendre encore le feu et semer la mort dans les rangs ennemis jusqu'à ce que le dernier homme fût couché sur la poussière...

Mais dans le hameau même apparaît tout à coup une nombreuse troupe de cavalerie qui se déploie, à l'instant même, à l'entrée de la plaine.

Un officier, qui se trouve à l'aile droite de la cavalerie française, aperçoit la croix rouge et reconnaît la compagnie de Waldeghem. Il pique des deux et se précipite au grand galop sur les patriotes. Ceux-ci dirigent leurs fusils vers lui et menacent de le tuer; mais l'officier saisit son épée par la pointe et en élève la poignée en l'air... Bruno le reconnaît, et s'écrie d'une voix tremblante de fureur et d'indignation:

—O Simon, Simon Toi à qui j'ai donné la vie, toi ici!

—Bruno, Bruno, mon ami, vite! rends-toi prisonnier, répond Simon Brutus; je te sauverai! Je veux te sauver!... Je venais...

Il ne peut achever; la parole meurt sur ses lèvres. Une des balles qui se croisent de toutes parts l'a

frappé; il jette un cri, tombe en avant, et roule à bas de son cheval...

A cette vue, une furieuse clameur de vengeance s'élève parmi les cavaliers; l'ordre terrible: *Chargez!* fait lâcher la bride et enfoncer les éperons dans les flancs des chevaux.

L'escadron s'élançe dans la plaine comme un ouragan, et tombe avec un formidable élan sur la troupe de Waldeghem. Celle-ci résiste un instant encore; la terre tremble sous le piétinement de la cavalerie, on entend le choc sinistre des fusils et des épées se mêler aux hennissements des chevaux et aux gémissements des blessés. Le sol est couvert de cadavres, le sang éclabousse les combattants. Tout est tué, foulé aux pieds, écrasé, anéanti...

La cavalerie pousse plus loin; là on combat encore, on tire encore; là le cri de guerre monte encore vers le ciel dans la langue de la race condamnée!

Rien ne peut résister à l'élan des cavaliers; ils renversent tout sur leur passage et labourent de leurs longs sabres les déplorables restes de l'armée des patriotes.

Enfin ceux-ci reconnaissent que toute résistance est désormais inutile; la dernière étincelle de courage s'éteint en eux; à la vue de ces nouveaux ennemis, ils sont saisis d'une mortelle épouvante... Ils aperçoivent dans le cercle de fer qui les entoure une trouée causée par l'arrivée de la cavalerie; ils jettent leurs fusils et s'enfuient en hurlant dans la campagne...

Mais cavaliers et fantassins s'élançant à leur suite, et frappent jusqu'à ce que leurs bras soient épuisés de fatigue. Pas un ne doit échapper! C'est une atroce boucherie humaine accompagnée d'horribles gémissements, de cris perçants, d'affreuses malédictions, de déchirantes clameurs de détresse; mais l'horrible mêlée s'éloigne de plus en plus, emportée par un formidable élan, et disparaît enfin à l'horizon... On n'en-

tend plus qu'un indistinct murmure, un bruit faible et vague qui flotte dans l'air, et sur la plaine entière il ne reste plus que des morceaux de cadavres mutilés et de larges flaques de sang...

Simon Brutus, frappé d'une balle dans le ventre, était étendu au milieu d'un monceau de morts, et la tête appuyée contre le corps d'un cheval sous le poids duquel son bras droit était, pour ainsi dire, écrasé.

Par-dessus le cheval pendant le cadavre d'un vieillard dont les cheveux blancs étaient divisés par une profonde blessure à la tête. Le sang qui coulait de cette affreuse blessure tombait goutte à goutte sur le visage de Simon Brutus.

Bien que le commissaire de l'administration centrale fût mortellement blessé, la vie ne l'avait pas encore complètement abandonné. La cruelle douleur que le poids du cheval lui fit éprouver au bras le fit sortir de son évanouissement.

Il ouvrit lentement les yeux, mais il les referma aussitôt, tandis qu'un frisson pareil à celui de la fièvre parcourait son corps, et qu'il disait d'une voix suffoquée :

— Oh ! mon Dieu ! quelle expiation ! Le curé ! son sang sur moi !

Il tint ses yeux fermés avec effort ; car il n'osait plus lever le regard sur le pâle visage du prêtre, penché au-dessus de sa tête comme si l'ange, ministre des vengeances du Seigneur, l'avait placé là pour augmenter l'horreur de la mort de son persécuteur.

A deux pas de Simon Brutus gisait Bruno qui avait une jambe brisée : bien que la souffrance lui arrachât à lui-même de douloureuses plaintes, il avait entendu le profond soupir de Simon et reconnu sa voix.

Avec des efforts surhumains, il rampa sur les mains, traînant après lui sa jambe broyée, jusque auprès de Simon.

Il se releva sur un genou, pencha la tête au-dessus de son ennemi, essuya doucement le sang de son visage, et dit d'une voix compatissante :

— Simon, pauvre Simon !

Simon Brutus ouvrit les yeux ; un sourire indécis, mais non sans douceur, flotta sur son visage ; il murmura avec une joie visible :

— Bruno, mon ami, je vais mourir. Est-ce Dieu qui t'envoie ? Ah ! pardon, pardon !

— Je te pardonne tout, tout ! répondit le jeune homme. Ce que tu as fait aujourd'hui m'a dit qu'un frère revenait à moi... — Mais, Simon, je vais essayer de dégager ton bras ; n' + être...

— Non, non ! dit Simon Brutus en soupirant. Inutile... Une balle a déchiré mes entrailles. Je le sens, j'ai la mort en moi... mes membres se glacent.

Le ton mourant de ces paroles émut profondément Bruno ; il fondit silencieusement en larmes, puis, au bout d'un instant, se coucha de nouveau sur Simon Brutus, et lui dit d'une voix pleine d'une ardente affection :

— Simon, mon frère, puisse Dieu aussi être miséricordieux envers toi ! Il y a une autre vie. Ah ! tu vas paraître devant le tribunal suprême. Grâce, grâce pour ta pauvre âme ; ne la livre pas à l'éternelle vengeance !

— L'amour de la liberté... est-il un crime devant Dieu ? demanda le mourant d'une voix presque éteinte.

— Oh ! non, non ! répondit Bruno ; bien plus, cet amour est un devoir ; le Sauveur lui-même l'a proclamé.

— Liberté, affranchissement... murmura Simon Brutus, — pas de crime... Ah ! j'ai péché, l'orgueil... Que Dieu me soit miséricordieux ! Bruno... la mort... elle vient... Ecoute. — Dans ma poche... un écrit, le prix de tout, le général... cette nuit... — Embrasse-moi...

mon frère! Ah! aime mon pauvre père... prie pour moi...—Adieu... adieu!...

La tête de Bruno s'affaissa sur le corps inanimé de Simon, qu'il arrosa longtemps de ses larmes.

Enfin, soulagé par cet épanchement de pitié, il se souvint des mystérieuses paroles de Simon.

Il pensa que la bourse de cuir suspendue sur la poitrine du cadavre contenait les dernières volontés de son compatriote, et que celui-ci l'avait prié de les remettre entre les mains de son père.

Dans cette conviction, il déboucla la bourse, et y trouva en effet une feuille de papier ployée.

Mais combien ne fut-il pas étonné, combien ne trembla-t-il pas d'émotion lorsqu'il déploya l'écrit et lut, en balbutiant, les lignes suivantes écrites en français :

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté! Egalité!

“ En considération des signalés services rendus à la République par le citoyen Bruno Halinx, et, entre autres, de ce qu'il a sauvé d'une mort certaine le citoyen Meulemans, dit Simon Brutus, commissaire de l'administration centrale des Deux-Nèthes, le soussigné, général de brigade commandant le quatrième corps de l'armée des neuf départements réunis, invite toutes les autorités militaires et civiles de la République à laisser aller et venir librement le prénommé Bruno Halinx avec les siens, et à le protéger, en cas de besoin, contre toute vexation ou empêchement.

“ Donné au quartier général devant Diest, dans la nuit du 6 au 7 frimaire an VII de la République française, vue et indivisible.

JORDON.”

Les yeux de Bruno se remplirent de larmes et demeurèrent pendant quelque temps fixés avec surprise sur le papier. Puis, vivement touché de la généreuse intention de Simon, il se pencha sur son corps et déposa un baiser reconnaissant sur les lèvres pâles de son ami mort.

Mais tout à coup il se releva en entendant des voix retentir auprès de lui.

Il vit avec stupéfaction une dizaine de soldats français, commandés par un officier, qui semblaient épier avec le plus grand étonnement son étrange action, dont leurs regards lui demandaient l'explication.

Pour toute réponse, Bruno montra le papier que Brutus lui avait légué.

L'officier le lut, le lui rendit, et dit à ses hommes :

— Qu'on enlève ce citoyen avec précaution ; qu'on le porte dans la grange au bord du grand chemin, et dites au chirurgien-major qu'il panse sa blessure immédiatement.

Cet ordre généreux fut exécuté à l'instant : quatre soldats français emportèrent Bruno vers le hameau.

EPILOGUE

Bruno fut porté au hameau et déposé dans une grange avec un grand nombre de soldats français. Le chirurgien pansa sa jambe immédiatement, et chacun entourait le jeune homme souffrant de soins et d'attentions respectueuses ; car le général Jardon, qui avait signé son sauf-conduit, n'était pas homme à permettre qu'on méconnût sa signature impunément.

Lorsque Bruno fit connaître que sa mère se trouvait au hameau et exprima le désir de la voir, on l'envoya chercher sur le champ à la ferme indiquée par le jeune homme.

Sa mère et Geneviève furent amenées auprès de lui ;

elles purent rester avec lui et le consoler sans qu'aucun soldat français osât jamais leur adresser une parole ambiguë. Au contraire, comme les deux femmes aidaient aussi à soigner les autres blessés avec une affectueuse sollicitude, elles eurent bientôt conquis la reconnaissance et le sincère respect de tout le monde.

Quinze jours plus tard, les Français transportèrent leurs blessés à Hasselt. Bruno resta au hameau. Ce fut alors seulement qu'il eut des nouvelles du sort de ses infortunés compagnons d'armes; mais les renseignements étaient si terribles que plus d'une fois il se mit à pleurer en silence en lisant la *Gazette d'Anvers* que lui avait procurée le notaire du village voisin.

Dans deux numéros différents de ce journal, devenu français par la pression des circonstances, Bruno lut ce qui suit :

Avis officiel. — “ Cinq cents brigands ont été tués dans les alentours de Gheel, Moll, Meerhout et Holmes (probablement Olmen). On leur a pris deux chariots chargés de six barils de poudre qui leur étaient venus de la Hollande. Tous les autres paysans ont pris la fuite...

LETTRE DU GENERAL COLAUD.

Quartier général de Bruxelles, 16 frimaire
an VII de la République française, une
et indivisible.

*Le général de division Colaud, commandant en chef des
neuf départements réunis, à l'administration centrale
du département des Deux-Nèthes.*

“ *Citoyens administrateurs!*

“ Je vous annonce avec la plus grande satisfaction

que les troupes que j'ai fait partir de Louvain, le 14 de ce mois, sous les ordres du général de brigade Jardon et de l'adjudant général Lacroix, ont attaqué les insurgés près de Hasselt.

“ Les troupes républicaines ont donné sur eux avec une telle bravoure qu'après une première défaite ils ont été forcés de se réfugier en désordre dans la ville de Hasselt.

“ Assaillis pour la seconde fois, ils ont abandonné la ville; mais ils ont subi une défaite complète sur la route de Tongres, où, en s'enfuyant vers cette ville, ils ont laissé plus de sept cents morts sur place. Le sol était couvert de leurs cadavres, sur une étendue de plus d'une lieue.

“ Le reste des brigands a jeté bas les armes. On leur a pris leur caisse, leurs bagages, plusieurs tambours et un drapeau marqué d'une croix rouge. On a reconnu plusieurs prêtres parmi les morts.

“ Le célèbre chef des insurgés, Constantin de Roumiroir, agent municipal de cette commune, et nombre d'autres officiers ont été faits prisonniers.

“ Différentes sortes de drapeaux, des chasubles et d'autres vêtements sacerdotaux, leur ont été pris, de même que deux chariots de munitions.

“ Vive la république !

“ Salut et fraternité.

“ Colaud.”

Au bout de six semaines, Bruno avec sa mère, Geneviève et son fidèle domestique Jean, partirent en voiture pour Waldeghem, le cher village natal.

Il devenait impossible de cacher plus longtemps la mort du notaire à sa femme; il fallut révéler le terrible secret...

Avec les plus tendres ménagements que puisse inspirer une fervente affection, Bruno amena par degrés sa malheureuse mère à l'entière connaissance de la catastrophe qu'elle avait à déplorer.

Il informa aussi Geneviève de l'état déplorable dans lequel il avait vu son pauvre père, et la prépara ainsi à subir le coup le plus affreux sans mourir de désespoir.

On comprend que le retour au village natal fut un douloureux voyage accompagné de soupirs, de lamentations et de larmes.

A l'arrivée à Waldeghem, Geneviève apprit que son père était mort effectivement peu après la fuite des conscrits.

Les morts bien-aimés furent pleurés longtemps; peu à peu cependant la profonde douleur de leurs enfants se changea en une calme tristesse.

Bruno et Geneviève devinrent époux et vécurent pendant de longues années à Waldeghem, aussi heureux qu'on peut l'être quand on est condamné à contempler, sans espoir de délivrance, la servitude de la patrie et à en dévorer en silence l'humiliation.

Bruno devint père de trois enfants.

La mort lui enleva successivement quelques-uns de ses parents et de ses amis. Ce fut d'abord Jean, le bon et fidèle serviteur, puis le vieux brasseur, puis la mère même de Bruno. Et après avoir fait nommer son fils aîné notaire à sa place, à son tour il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Geneviève vit encore; c'est une vénérable vieille de soixante et quinze ans, mais alerte encore et ayant gardé toute la lucidité de son intelligence.

Un jour qu'elle me parlait de la guerre des paysans et qu'elle captivait mon attention par les éclairs de courage et d'enthousiasme que le souvenir allumait dans ses yeux, elle finit son récit par cette conclusion pleine de vérité :

“ Et telle fut la déplorable issue de nos efforts. Depuis ce temps-là on a parlé des brigands comme d'un ramassis de lâches fanatiques. S'ils avaient triomphé et si notre patrie avait gardé sa liberté, on eût fait de leur héroïsme une gloire nationale, et on s'en fût hautement vanté. Maintenant, les histoires du pays ne disent pas un mot des pauvres brigands qui ont osé verser leur sang par torrents pour l'indépendance commune, alors que les villes courbaient lâchement la tête sous le despotisme de l'étranger. Aujourd'hui, aucun des patriotes encore vivants n'ose avouer qu'il a pris part à cette lutte héroïque. Est-ce donc le succès d'une cause qui la rend bonne et juste aux yeux des hommes ? La vertu qui succombe doit-elle rougir devant le mal triomphant ? Dieu là-haut sait ce qui en est. Il jugera chacun non d'après le résultat de ses actions, mais d'après l'intention dont il était animé au moment où il agissait.”

Fin de la guerre des paysans.

VOLUMES EN VENTE

...A...

LA LITTÉRATURE MODERNE

1610 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

	Cts.
LE VAL MAUDIT (2 vols)30
LES FAUCHEURS DE LA MORT (3 vols)	.45
LES DERNIERS JOURS DE ST.- PIERRE (1 vol).....	.15
LE BOSSU (4 vols).....	.60
LA CHASSE AUX TRAITRES (5 vols)	.75
LE SERGENT BELLE ÉPÉE (3 vols)..	.45
LE MENEUR DE LOUPS (1 vol)15
LA FEMME DÉTECTIVE (5 vols)....	.75
LE CRIME DE LA POIVRIÈRE (4 vols)	.60
LES AMOURS DE PROVINCE (3 vols)	.45
L'AFFAIRE DE LA RUE DE PRO- VENCE (2 vols).....	.30
BRAS D'ACIER (1 vol).....	.15
LE PACTE DE FAMINE (1 vol)15

Tous ces Volumes sont adressés franco
sur réception du montant.

MALADIES de la PEAU Mal de Barbe, Plaies
 et autres maladies de
ECZEMA de temps par la **Pommade Antiseptique du**
Dr Rameau. Ce remède infailible, préparé d'a-
 près la méthode du célèbre Pasteur, est absolument
RIFLE inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir de nom-
 breux certificats constatant l'efficacité de la **Pommade**
Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un
 cas de Rife de 10 ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Expé-
 diée par la poste sur réception de \$1.00, pots d'essai 50c., argent, tim-
 bres ou mandat. PHARMACIE J. E. W. LECOURE, coin des rues Craig et
 Bonsecours, Montréal. En vente dans toutes les pharmacies.

Notre catalogue de Romans
 "1905" est maintenant
 prêt.

Nous l'adressons franco sur demande.

LA LITTERATURE MODERNE

1610 RUE NOTRE-DAME,
 MONTREAL.

**Cartes Postales
 Illustrées**

GROS

DETAIL

Vues de tout le Canada, très artistiques. Franco par
 la malle roc la doz., prises sur les lieux 75c le 100.
 Nouvelle édition de luxe en couleurs, genre chromo
 comprenant : series amoureuses, paysages, fleurs en
 relief, 3 cartes pour 5 c., franco. Demandez catalogue.
 Tout marchand ou collectionneur sérieux résidant à
 Montréal qui m'enverra son adresse recevra la visite
 d'un agent, (soit le jour ou le soir selon le désir ex-
 primé) qui lui fera voir des échantillons.

ROMEO ROUSSIL

Chambre 14, MONUMENT NATIONAL
 218 RUE ST-LAURENT

LE LIVRE POPULAIRE

Au point de vue du **BON MARCHÉ** et de la **PRESENTATION**, **LE LIVRE POPULAIRE**, est sans contredit, **l'IMPOSSIBLE** réalisé aujourd'hui.

En effet, cette nouvelle collection publiera au prix de **15 centins** les meilleures œuvres des grands romanciers aimés du public :

CHARLES MEROUVEL, PIERRE DECOURCELLE
ADOLPHE BELOT, PIERRE MAEL
EMILE GABORIAU, XAVIER DE MONTEPIN
PONSON DU TERRAIL, DUBUT DE LAFOREST
EUGENE OHAVETTE, ALFRED ASSOLANT, etc.

Chaque œuvre sera complète en

UN SEUL VOLUME A 15 CENTINS

quelle qu'en soit l'étendue, et sans qu'une ligne y manque, l'ouvrage se composât-il de deux ou même trois volumes à 3.50.

**Volumes déjà Parus dans
cette Série :**

A. MATTHEY,
Vengeance Secrète.

ALFRED DE BREHAT,
Un Drame à Trouville.

15 Centins le Volume Complet

C. E. BEAUCHÈSNE & CIE., Editeurs, 1610 Notre-Dame
MONTREAL.

Le 8 Nov. UN COUP DE REVOLVER, par E. GABORIO.

